PER
-334
CON

QUINZE CENTS
MONTRÉAL, 14¢ PLUS TAXE

UN ROMAN D'AMOUR

AVRIL 1940

La REVUE populaire



Oui, ma chère . . . nous avons trouvé le secret



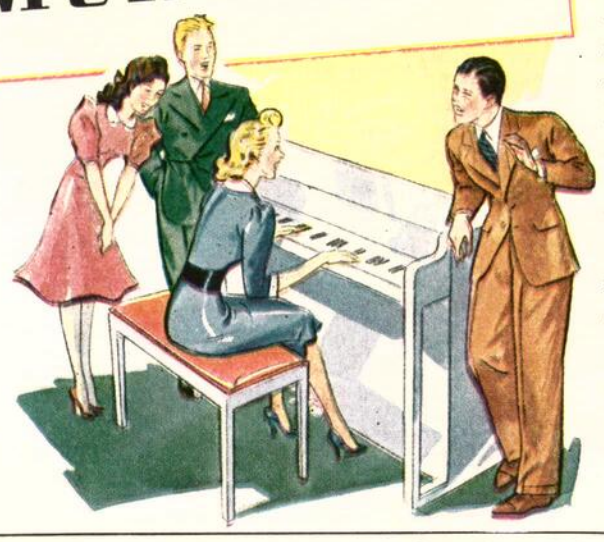
de l'harmonie dans notre foyer!

"Il nous fallait absolument une pièce où Alice et Robert pourraient pratiquer sans être obligés d'interrompre leur travail quand je parle au téléphone ou que mon mari veut écouter un de ses programmes de radio préférés. *Nous-mêmes,* nous utilisons souvent cette pièce pour chanter en groupe. Et n'allez pas croire que la réalisation de ce projet ait été coûteuse. Nous en payons les frais conformément aux conditions du Plan d'Améliorations aux Habitations — seulement $12.50 par mois! Et ce fut si intéressant pour nous de préparer ce travail et d'en surveiller l'exécution!"



Planchers de MARBOLEUM et murs de MUROLEUM

Votre architecte ou votre entrepreneur se fera un plaisir de vous fournir détails et estimations de coût pour *cette* pièce. Si tel est votre désir, consultez ensuite votre gérant de banque, qui vous expliquera comment vous pouvez contracter un emprunt en vertu du Plan d'Améliorations aux Habitations. Les prêts s'appliquent à toute amélioration de ce genre devenant partie *permanente* d'une maison.



POURQUOI ne pas faire comme cette famille et construire une jolie pièce additionnelle à votre maison en employant le MARBOLEUM et le MUROLEUM, permanents et décoratifs, pour les planchers et les murs? Avec un choix de tentures et de meubles s'inspirant de ces matériaux de base, vous aurez bientôt une pièce agréable et complète. Le plancher suggéré ici est le patron MARBOLEUM M/53 avec bordure et interligne en Linoleum "Battleship" Dominion ivoire et vert. Le joli motif décoratif est fait de Linoleum Battleship jaune, orange et vert. Les murs en MUROLEUM, construits sur place, comprennent les patrons 811, 814, 815 et 821 posés de manière à produire des effets de panneaux et "dado". Le MUROLEUM se pose comme du papier tenture et, étant lavable, est facile et peu coûteux à entretenir.

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM COMPANY LIMITED ◉ MONTRÉAL

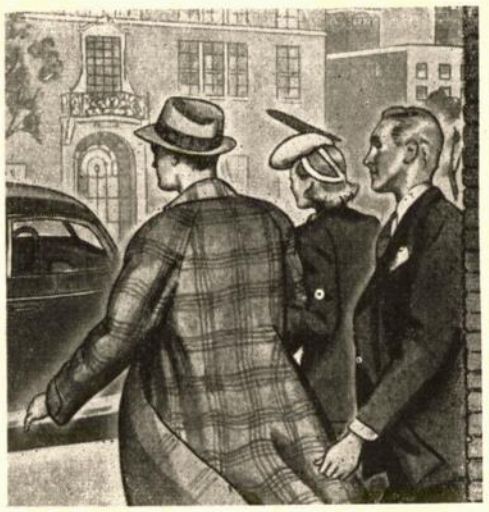
"Eh bien, qu'est-ce que vous avez l'intention de faire à ce sujet?"



1. Il y a trois mois, Annette et moi avons dépensé près d'un millier de dollars pour acheter l'auto depuis si longtemps désirée. Vous comprenez que je ne me suis pas gêné pour parler au vendeur quand je vis que mon auto marchait mal. Je lui dis carrément: "Cette auto démarre comme une tortue : elle renâcle dans les côtes; et elle boit trop de gazoline!"



2. Mais au lieu de se fâcher, il répondit bien tranquillement: "Vos critiques sont sans doute justifiées; cependant, avant de vous laisser accuser l'auto que nous vous avons vendue, permettez-moi une question. *Employez-vous une bonne gazoline?*"

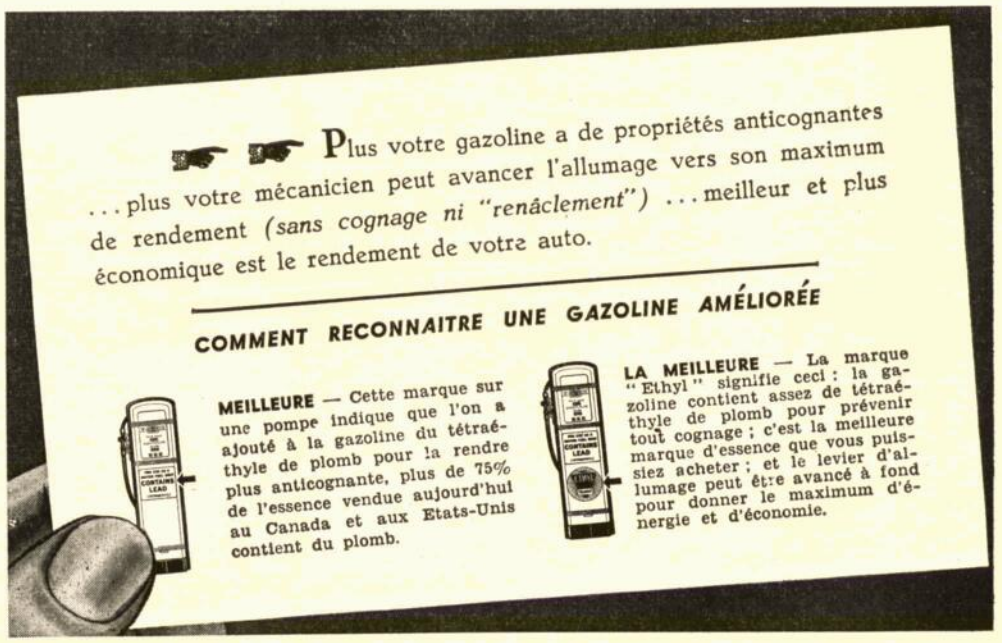


3. Je demandai: "Qu'est-ce que la gazoline vient faire là-dedans?" "Allons d'abord jeter un coup d'œil sous le capot de votre voiture, dit le vendeur. Je veux vous montrer le régleur de l'allumage . . . l'appareil qui contrôle le rendement de votre auto." Nous nous rendîmes donc à l'auto.



4. Le vendeur souleva le capot de mon auto et indiqua un appareil sur le moteur.

"Voici le régleur de l'allumage. Avec la meilleure gazoline, on *avance* l'allumage vers son maximum de rendement. Mais si vous employez une gazoline de qualité inférieure le moteur cogne et tire mal. En *retardant* l'allumage on peut empêcher le 'cognage' mais le rendement est encore moindre. Regardez ce tableau."



5. Je lus attentivement le tableau qu'il me donna. Puis je demandai: "Vous voulez dire que le rendement de mon auto dépend de la sorte de gazoline employée?"

"C'est bien ça: meilleure est la gazoline, meilleur est le rendement. Si vous adoptez une gazoline de qualité supérieure, je suis sûr que votre auto roulera parfaitement. N'oubliez pas que les autos modernes vont d'autant mieux que l'ony met une essence de première classe."

6. Mon vendeur avait raison. Annette et moi sommes maintenant enchantés de notre auto! Avec la meilleure gazoline dans le réservoir, et l'allumage avancé, notre auto neuf donne tout le rendement promis — et même davantage. *(Et* ***votre*** *auto? Peut-être n'en êtes-****vous*** *pas satisfait? Relisez donc le tableau!)*



Meilleure est la gazoline— meilleure est votre auto!

TOUS LES LUNDIS SOIRS — Tony Martin, André Kostelanetz et son orchestre, au programme "Tune-Up Time" sur le réseau national du Columbia Broadcasting System.

ETHYL GASOLINE CORPORATION, *fabricants des fluides anticognants employés par les compagnies pétrolières pour améliorer la gazoline.*

Il est Facile et Peu Coûteux d'avoir

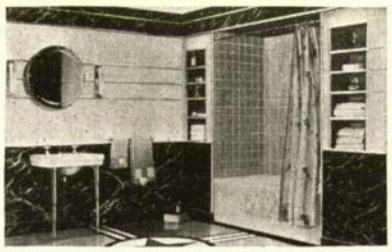
LA CUISINE DE VOS RÊVES



Construisez ou rénovez en Flexboard-Amiante Décoratif JOHNS-MANVILLE, *matériau moderne pour cuisines pratiques, bien agencées*

AIMERIEZ-VOUS posséder une belle cuisine moderne comme celle-ci, qui vous épargnerait du temps et du travail, parce qu'elle est commodément agencée et d'entretien facile? Dans ce cas, faites la connaissance du Flexboard-Amiante Décoratif de Johns-Manville. C'est le matériau parfait et économique pour la construction de cuisines et salles de bains, et pour leur rénovation. Flexboard est peu coûteux, et comme il est livré en grandes feuilles, il se pose à bon marché. Composé de fibres d'amiante et de ciment de Portland, il dure toujours et, n'ayant jamais besoin de peinture, les frais d'entretien sont nuls. On le nettoie simplement avec un linge humide. Flexboard est fabriqué en diverses couleurs, surface unie ou rainée en carreaux.

Envoyez aujourd'hui le coupon ci-dessous, pour obtenir *gratis* le beau portefeuille Johns-Manville d'idées modernes et pratiques sur la construction; il contient d'intéressantes brochures sur la modernisation des cuisines et salles de bains, transformation des greniers et sous-sols en pièces utiles, toiture et revêtement extérieur en bardeaux amiante ou asphalte, bien illustrées de nombreuses gravures en couleurs.



CETTE GRAVURE *montre comme le Flexboard Décoratif J-M transforme les murs d'une salle de bain. Flexboard résiste à l'humidité et peut être posé sur les murs actuels. Pour murs exposés directement à la vapeur, on recommande plutôt le Lambris d'Amiante J-M, fini carreaux ou reproductions marbres, admirable pour salles de bains modernes.*

ENVOYEZ le COUPON *AUJOURD'HUI!*



Dépt. RP-404.
Canadian Johns-Manville, Toronto 6, Ontario.

Veuillez m'envoyer portefeuille gratuit d'idées sur la construction. J'ai dessein de bâtir ☐; rénover ma cuisine ☐; moderniser salle de bain ☐. Ces matériaux m'intéressent: Planche Isolante pour pièces additionnelles ☐; bardeaux amiante muraux ☐; bardeaux asphalte pour toit ☐.

Nom.....

Adresse.....

PRODUITE JM JOHNS-MANVILLE *Canadian* **JOHNS-MANVILLE** CO. LIMITED

La Revue Populaire

33e année, No 4

Montréal, Avril 1940

SOMMAIRE

Votre jardin, par Marcelle Lepage 6
L'Unité canadienne est-elle possible ? par Emile Vaillancourt 7
Jean-Jacques Spénard, céramiste des Trois-Rivières, par Jean-Marie Gauvreau 8-9
Henri Julien et son temps, par Marius Barbeau 10-11
Chez nos Carabins, par Paul Robitaille 12-13
La Culture Intellectuelle contribue-t-elle au bonheur ? par Léopold Houlé, Ringuet et Valdombre 14
M. Jean Giraudoux, par Juliette Cabana 15

NOTRE ROMAN COMPLET :

La Sérénade achevée, par Léo Dartey.

S. V. P. 24
Les " First Ladies " de la province 34-35
Petit questionnaire et conseils pratiques 37
L'homme qu'il vous faut 38
Les romantiques de l'écran français 39
L'érable dans la cuisine, par Mme Rose Lacroix 40
Garniture duchesse (broderie) 41
Comment vous coiffez-vous ? par Elgé Hesse 46-47
Jolis sujets de robes, pour le retour du soleil 48
Les mots croisés 58
Recettes diverses, par Mme Rose Lacroix 67
Notre jeunesse, par Aimé Plamondon 68
Le Sport et la femme, par Madeleine Kent 70
Votre cœur, mesdames 72
Poupées canadiennes, par Thérèse Fournier 73
Nos vieilles familles canadiennes, par Emile Falardeau 75
Nos Arts domestiques 76
Nos oiseaux les plus communs, par Claude Mélançon 78
Fédération des Oeuvres de Charité 82

NOTRE PROCHAIN ROMAN COMPLET :

Les Antennes du Cœur, par Jocelyne.

LA REVUE POPULAIRE

Directeur..... Jean Chauvin
Rédacteur en chef..... Fernand de Verneuil
Secrétaire de la rédaction..... Roland Prévost
Chef de la publicité..... Charles Sauriol
Directeur artistique..... Hector Brault
Pages féminines..... Mme Jules Fournier

TARIFS D'ABONNEMENTS
Canada : Un an : $1.50 — 2 ans $2.00
Etats-Unis : Un an $1.75 — 2 ans $2.50
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada
Tél. : PATEAU 9683*

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C.

Entered March 23 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd. 1879.



Illustré: le sedan LaSalle spécial

Le jeune homme que l'on voit dans l'illustration ci-dessus est sur le point de faire le plus beau voyage en auto — un voyage dans une nouvelle LaSalle V-8.

Nous *savons* que ce sera pour lui une glorieuse expérience — parce que des épreuves révèlent que la nouvelle LaSalle se pilote mieux, roule mieux, tient plus sûrement la route et que son fonctionnement est plus doux que celui de toute autre voiture jamais vendue à ce prix.

Voici la raison de cette performance extraordinaire. *La LaSalle est construite par Cadillac et offre les avantages incomparables de la main-d'oeuvre Cadillac.*

La LaSalle, par exemple, est mue par un moteur Cadillac V-8 — et l'on ne pourrait rien dire de mieux d'une auto. Résultat de plus d'un quart de siècle de développement, les fameux moteurs en V de Cadillac n'ont pas de rivaux en douceur, silence, durée ou efficacité en général.

La même supériorité caractérise toutes les autres parties du châssis. Les freins, le mécanisme de direction, le cadre, l'essieu — sont tous conçus et construits conformément au plus haut degré d'excellence de la technique et de la main-d'oeuvre Cadillac.

Vous pourriez vous attendre à ce qu'une si belle voiture coûte excessivement cher d'achat et de fonctionnement — mais tel n'est pas le cas de la LaSalle. Son prix est modéré, et son économie d'essence et d'huile est presque incroyable.

Connaissant tous ces avantages, pourquoi vous passer du plaisir et de la satisfaction additionnels que procure la possession d'une LaSalle V-8? Votre marchand sera heureux de vous donner une démonstration. Vous feriez bien de le voir aujourd'hui.

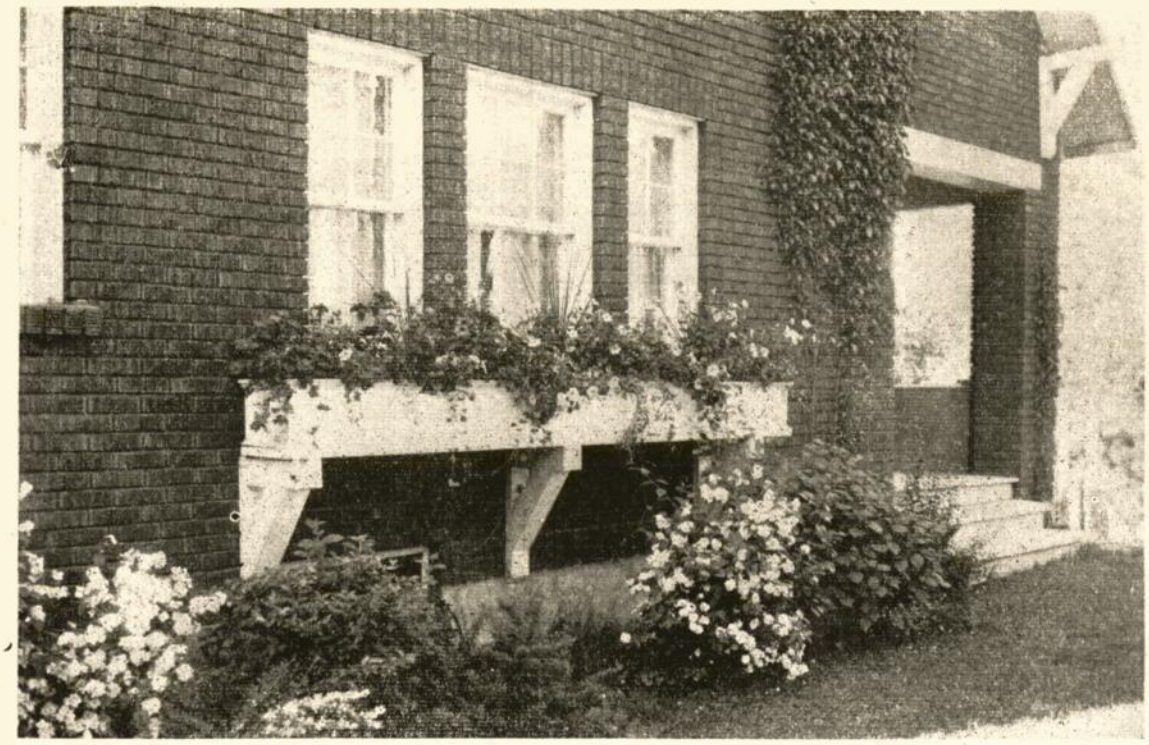
* * *

The Cadillac Motors Car Division — fabricant des voitures LaSalle, Cadillac et Cadillac-Fleetwood.

La Salle

UNE VALEUR GENERAL MOTORS

Les prix de LaSalle commencent à **$1765.** *livraison à Windsor. Transport basé sur le tarif des chemins de fer; permis et taxes locales (s'il y a lieu), équipement facultatif et accessoires — à coût additionnel. Prix sujets à changer sans avis.*





Photos de la Ferme Expérimentale Centrale, Ottawa.

Propos de printemps :

VOTRE JARDIN

PAR MARCELLE LEPAGE

diplômée de l'Institut Botanique de l'Université de Montréal.

« Voici venir le temps où vibrant sur sa tige,
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir »

Avril ! Les vents tièdes qui soufflent, le tumulte assourdissant des flots des rivières débordantes, le gargouillis léger des ruisseaux qui s'éveillent et reprennent leur course sinueuse à travers les neiges fondantes, le croassement d'une corneille fendant le ciel plus bleu, ses grandes ailes noires frangées de soleil, ces bruits printanniers, comme ils chantent gaîment dans l'âme, y faisant sourdre des ambitions nouvelles, des audaces magnifiques, des rêves exaltants !

Et bientôt, mai à peine venu, l'air encore saturé de vapeurs se parfumera parce que les premières fleurs vont éclore.

Dans la forêt, l'Erythrone, surnommée l'ail doux, percera de la pointe de ses deux feuilles le sol humide et sa corole d'or s'épanouira sur le tapis de feuilles mortes, annonçant, victorieuse, le défilé des fleurs de toutes couleurs et de toutes nuances qui s'empareront des bois, de la plaine et des marécages.

Cachés dans les ramures neuves, les oiseaux chanteront dans les matins clairs, les insectes bourdonnants partiront à la conquête des sucs délicieux.

Comme alors, ce sera joli un coin de bois, une colline, un simple bout de prairie, une mare !

Comment expliquer que le désir ne nous vienne pas à tous de nous emparer jalousement de quelques-unes de ces merveilles pour les emprisonner dans notre vie quotidienne qui en serait ainsi transfigurée ? Le travail, les obligations de toutes sortes qui nous empêchent de nous envoler à la campagne aussi souvent que le désir nous y porte, paraîtraient moins onéreuses si, à la tombée du jour, chacun pouvait se réfugier dans un coin parfumé.

« Un matin serein, votre fenêtre s'ouvrira sur une merveille qu'aura fait éclore l'amour ! Vous respirerez avec délices les effluves parfumées qui monteront du petit jardin qui s'épanouira au soleil . . . »

Pourquoi, tout près de votre logis, la parcelle de terrain envahie par les bardanes, les plantains et les orties ne se transformerait-elle pas en un petit jardin frais et reposant ? Pourquoi toute la maison que vous habitez ne se parerait-elle pas de verdure et de fleurs ?

Il faudrait, croyez-vous, la baguette magique d'une fée ou l'intervention de Flore elle-même ? Non pas ! Il suffit d'aimer tout simplement.

Aimer sincèrement cette grande amie qu'est la nature : « Beaucoup de gens aiment les fleurs, disait l'un de leurs amis, mais ne pensent à elles que lorsqu'ils admirent la splendeur de leurs corolles ou respirent leurs suaves odeurs. »

Il faut aimer les siens, ses tout-petits. Le papa et la maman n'ont-ils pas le devoir de créer de la beauté autour de leur enfance, sachant jusqu'à quel point toute leur vie en sera influencée. Un philosophe disait pertinemment que l'on dépend beaucoup des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments.

Ayez donc le désir de tailler pour vous et les vôtres une petite part de la terre, du ciel, de l'herbe, des arbres, des fleurs.

Il n'est pas nécessaire pour cela de posséder un terrain immense, de jouir de nombreuses heures de loisirs ou encore d'avoir à son actif des ressources financières exorbitantes.

Une vilaine cour peut être transformée en un paradis, pour peu qu'on le veuille, même si elle est entourée de murs sombres. Ces murs, tapissés de vigne sauvage ou de quelque autre plante grimpante, seront des rideaux de verdure qui dissimuleront le paradis aux regards des curieux. Et s'il n'y a pas de soleil, on y cultivera des plantes amies de l'ombre.

Vous n'avez pas de terrain ? Qu'à cela ne tienne ! Votre jardin sera aérien : Toutes vos fenêtres se garniront de jardinières fleuries qui donneront à votre demeure un aspect radieux.

Mais le temps, où le trouver ? Est-ce vraiment un métal si rare ? Ceux qui travaillent savent que c'est un capital qui se multiplie à mesure que l'on grignote sur lui.

Et les ressources ? L'expérience enseigne que ce ne sont pas les plus fortunés qui marquent le pas ici. Il est de pauvres gens qui ont d'exquis petits jardins qu'ils entretiennent avec fierté parce qu'ils aiment la nature de toute leur âme. D'ailleurs, le jardin peut devenir une source d'économies si l'on y cultive des légumes, des fruits pour l'usage quotidien. Enfin, en coûte-t-il vraiment beaucoup pour avoir un lilas, un saule ou un érable, un banc sous ce saule, quelques plantes rustiques ou annuelles et un carré de pelouse ?

Fi donc de toutes les objections qui surgissent pour camoufler la vieille apathie dont nous sommes atteints, Canadiens français !

Tracez donc, dès aujourd'hui, le plan de votre parterre. Faites ce plan d'après vos goûts, vos préférences, sachez tirer parti des obstacles, vous souvenant qu'ils sont souvent source d'ingéniosités exquises.

N'oubliez pas surtout que le jardin est le prolongement du foyer, qu'il doit, comme ce dernier, porter le cachet de la personnalité de son propriétaire, ne ressembler qu'à lui-même, être différent des « ailleurs ».

Vous songerez ensuite aux arbres, aux arbustes que vous y planterez, aux fleurs qu'il faudra semer et, la neige disparue, la terre réchauffée par les rayons du soleil ardent, vous vous mettrez à l'œuvre . . .

Un matin serein, votre fenêtre s'ouvrira sur une merveille qu'aura fait éclore l'amour ! Vous respirerez avec délices *(Lire la suite page 79)*

L'UNITÉ CANADIENNE EST-ELLE POSSIBLE ?

En 1917, le sénateur Belcourt s'écriait : « Un abîme existe aujourd'hui entre les deux grandes races de ce pays, dont peu de gens savent la profondeur. »

C'était, à cette époque pénible de notre histoire, avouer que le vieux chef libéral, sir Wilfrid Laurier, avait manqué l'un des grands buts de sa vie politique : rapprocher, unir le Canada français et le Canada anglais en un Canada solide et fraternel.

Vingt-trois années ont passé. Comme en 1917, notre pays est en guerre : les mêmes problèmes se posent ou risquent de se poser bientôt, avec, des deux côtés, l'acuité qu'apporte l'expérience. Mais l'unité canadienne a-t-elle consolidé ses positions ?

Peut-être, bien que tout soit remis en question par notre intervention dans la guerre actuelle.

Je suis allé consulter là-dessus M. Emile Vaillancourt, dont le dernier livre, *Knots,* a produit quelques perturbations (ou étonnements) dans les hautes sphères anglaises du Canada.

— On parle aujourd'hui d'unité canadienne comme on disait jadis « bonne entente ». Le vocable importe peu, commence M. Vaillancourt.

« Depuis soixante-dix ans, les tentatives de rapprochement sont toujours parties du Québec, nous avons fait les sacrifices nécessaires pour que le Canada soit avant tout et par-dessus tout *canadien,* uniquement canadien. Si la Confédération reste une union politique (surtout économique et non démocratique) sans fortes attaches morales, qui donc doit-on blâmer ? »

— En tout cas, on ne peut taxer les Canadiens français d'ingratitude : ce ne serait pas à nous à rappeler 1775 et 1776, 1812 et 1813, 1849 et 1850, et même 1867 et 1895.

— Il faut tout de même le répéter : si le Canada est aujourd'hui partie de la Commonwealth des nations britanniques, les Québecquois en sont grandement responsables.

— Mais alors pourquoi affecte-t-on, chez beaucoup d'anglophones, un mépris à peine voilé pour tout ce qui est Canadien français ?

— Ce mépris, comme vous dites, perd chaque jour de sa virulence. On ne peut prétendre corriger en quelques années plus d'un siècle de rivalité, d'arrogance, de repliement, d'éducation différente ! La bonne entente, sinon l'unité canadienne intégrale, s'édifie lentement. Pour ma part, je crois l'unité canadienne possible et souhaitable. J'y travaille depuis longtemps, à l'aide des seuls arguments convaincants : les faits de l'histoire étudiés à la lumière des faits actuels. Des deux côtés, les esprits brouillons réprouvent ma méthode directe et franche : certains dénigrent leurs compatriotes français pour mieux se hausser ; d'autres dénigrent leurs compatriotes anglais pour la même raison.

« Avec M. Wilfrid Bovey, je crois que la bonne entente restera une lubie tant que les deux groupes ethniques ne se connaîtront pas mieux. Mais nous n'entretenons pas d'illusions. Nous savons que les deux races n'en viendront jamais à la fusion complète : il y a la langue, et la religion , et les traditions, et les habitudes de vie. Réalités qui feront toujours obstacle à un rapprochement plus intime. On peut travailler à l'union mais non pas à l'unification.

— Votre livre, *Knots,* vous a-t-il permis de sonder un peu plus avant les idées des Anglo-saxons du Canada ? Qu'un Canayen « passe la hache » dans une foule de préjugés et d'ignorances, cela suffisait probablement à en scandaliser plusieurs ?

— Ce livre fut pour moi une belle occasion de confirmer ou de réformer certains de mes jugements. Ce fut un vrai plomb de sondage.

Conversation avec M. Emile Vaillancourt

« D'un tirage de 2,000 exemplaires, j'en envoyai environ 1,200 aux personnalités suivantes : membres du cabinet fédéral et de tous les gouvernements provinciaux, lieutenants-gouverneurs, juges-en-chef, présidents d'universités canadiennes et britanniques, et même aux ministres de M. Chamberlain. Ajoutez encore les corporations scolaires, les grandes bibliothèques canadiennes, américaines, anglaises, écossaises et irlandaises.

« Ces coups de sonde m'ont rapporté beaucoup plus que je n'en attendais. J'ai reçu plusieurs centaines de lettres qui formeraient un Livre Bleu magnifique ! Dommage que je ne puisse les publier ! On y verrait une fois de plus que nous, du Québec, sommes toujours les plus sincères, les plus clairvoyants et les plus pratiques des Canadiens. On n'imagine pas quelles sympathies — toujours secrètes, cependant — l'élite anglo-canadienne accorde à nos théoriciens politiques, même les plus audacieux !

« Si nous proclamons des vérités que nos compatriotes anglais condamnent publiquement et estiment en leur for intérieur, c'est que, détachés de l'esprit colonial, nous réagissons comme des Canadiens et non comme des Européens mal transplantés ! Je me demande même s'il n'y a pas quelque jalousie chez ceux qui critiquent le plus fortement notre indépendance d'esprit et notre franc-parler.

— Il est vrai que les précurseurs ont toujours tort : ils sabotent la routine et menacent des intérêts particuliers.

— J'en sais quelque chose . . . C'est pourquoi il n'est pas toujours de bonne tactique, en politique, de heurter de front les idées admises. L'Anglais est traditionaliste, ne l'oublions pas. L'opinion qu'il s'est depuis longtemps faite du Québecquois sera lente à déraciner. On ne peut sous-estimer la collaboration des Anglais les plus cultivés au pays ; nous avons parmi eux beaucoup d'amis, que nous devrions inviter plus souvent à nous visiter. De même aux Etats-Unis, où des écrivains de valeur ont publié des ouvrages importants sur le Canada français : sa survivance, ses paysages, ses coutumes, ses artisans, ses richesses. Nous regrettons de n'avoir su exploiter à notre profit nos ressources naturelles ; sachons au moins faire fructifier un capital moral, nos ressources intellectuelles dont nous aurons besoin un jour.

— Ce capital moral, nous le laissons inemployé. N'est-ce pas l'université McGill qui a donné ici les premiers cours de français aux Américains et aux Ontariens ? Ne fut-elle pas la première et la seule à préconiser la conservation de l'architecture du Canada français ?

— Oui. Et c'est pour prolonger la portée de ces cours que j'ai aidé à la création du comité provincial québecquois des Visites interprovinciales fondées par mon ami le professeur J. H. Biggar, de Toronto. Pendant les vacances scolaires, des étudiants et étudiantes ontariens viendront en plus grand nombre, passer quelque temps dans une famille de chez nous ; en échange, nous essayerons d'envoyer en Ontario de jeunes Québecquois. Si les voyages forment la jeunesse, il y a des chances pour que ces visites interprovinciales forment de véritables Canadiens.

« Ainsi s'instaureront peu à peu l'unité canadienne, le sentiment national. C'est une condition indispensable à l'indépendance du Canada. Je n'ignore pas que les Canadiens français ont été et sont souvent lésés dans leurs droits les plus indéniables. Je n'ignore pas non plus que trop d'anglophones du Québec ne se préoccupent nullement d'apprendre le français. Mais on peut marquer un progrès. Les droits nationaux, pas plus que les droits individuels, ne s'obtiennent sans lutte. Et nous ne serons respectés, dans l'union canadienne, que si nous donnons à notre jeunesse les armes indispensables : un physique sain, une éducation virile et pratique.

« Il est passé le temps où l'on pouvait dire que le dernier coup de canon qui serait tiré pour le maintien de la souveraineté britannique en Amérique le sera par un Canadien français ; il n'y a pas plus de liens politiques entre le Canada et la Grande-Bretagne — en théorie du moins — qu'il n'y en a entre l'Angleterre et le Paraguay. Mais ce que nous pouvons dire, c'est que *le dernier coup de canon qui sera tiré pour le maintien du fair-play britannique le sera par un Canadien français.* C'est en invoquant ce fair-play britannique et en travaillant de toutes nos forces à créer l'esprit vraiment national que nous finirons par établir l'unité canadienne. »

Roland Prévost



. . . « Emile Vaillancourt, patriote et chercheur, Normand déterminé et vaillant cœur. »

(S. E. le cardinal Villeneuve, à la Société Historique franco-américaine, à Boston, en 1938)



JEAN-JACQUES SPÉNARD

CÉRAMISTE DES TROIS-RIVIÈRES

PAR

JEAN-MARIE GAUVREAU

Directeur de l'Ecole du Meuble.

C'EST à la clairvoyance de l'honorable Athanase David que nous devons la fondation d'un atelier de céramique à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, en 1935.

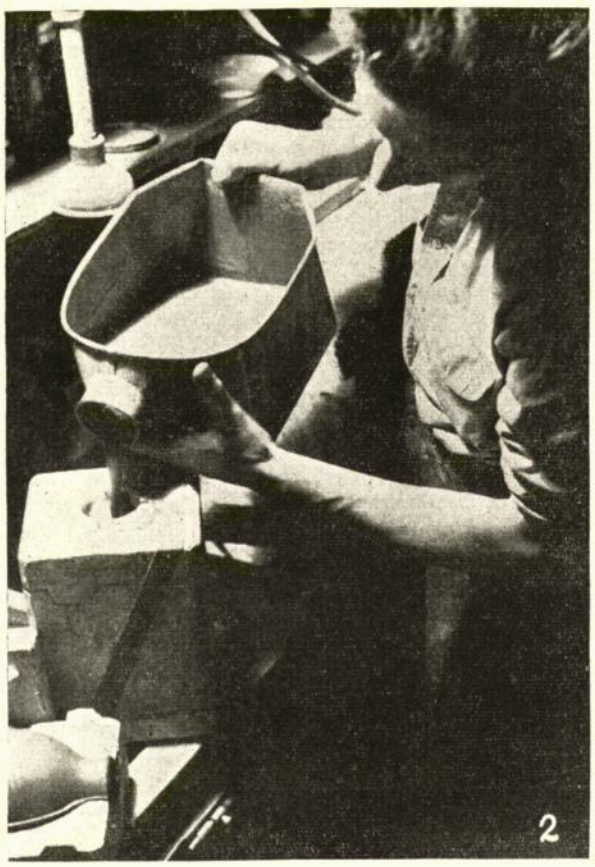
La direction de cet atelier ne pouvait être confiée à meilleur professeur et artiste que M. Pierre-Aimé Normandeau. Celui-ci, après avoir été l'élève des Beaux-Arts de Montréal dont il est diplômé, se voyait octroyer une bourse d'études à l'Ecole Nationale Supérieure de Céramique de Sèvres, par le gouvernement de la province de Québec.

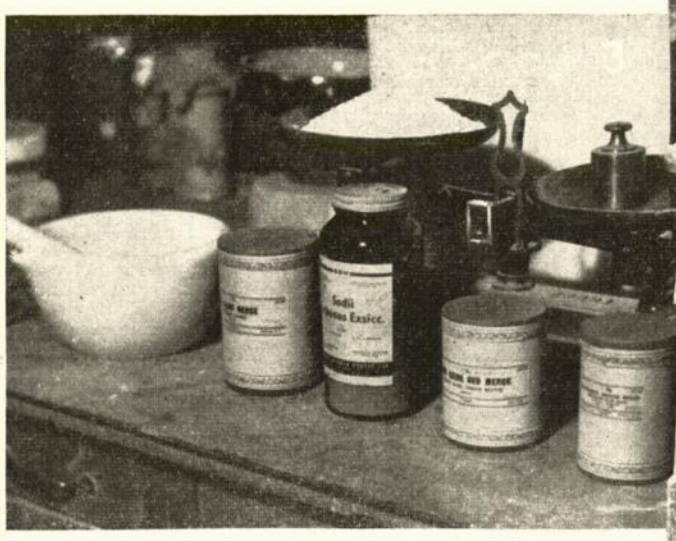
C'est donc à la source même des traditions séculaires de France que Normandeau acquit la formation technique et artistique de son beau métier de céramiste. Les premières expositions des travaux de ses élèves nous ont vite révélé l'heureuse influence du maître qui ne voulut revenir au Canada qu'après avoir non seulement conquis son diplôme à Sèvres, mais aussi, à l'exemple des compagnons du moyen âge, après avoir fait son tour de France et d'Italie et s'être enquis des meilleures méthodes d'adaptation pour le développement de nos arts populaires canadiens.

C'est donc à la fois un hommage au maître autant qu'à l'élève que nous désirons rendre dans cet article sur Jean-Jacques Spénard, des Trois-Rivières. Ce dernier montra, dès son enfance, des dispositions très marquées pour le dessin qui fut toujours en lui comme une hantise. Après ses études à l'Académie commerciale et au Séminaire des Trois-Rivières ainsi qu'au collège Jean-de-Brebeuf de Montréal, Spénard entre à l'Ecole des Beaux-Arts où il révèle les remarquables aptitudes de son tempérament d'artiste. Après quatre années d'études il obtient son diplôme de professeur de dessin.

Le directeur, M. Maillard, cherche à ce moment d'excellents élèves pour l'atelier de céramique nouvellement organisé. Il n'a aucun mal à convaincre Spénard d'y entrer. Après deux années d'études, celui-ci remporte en 1938 le plus haut honneur de l'Ecole, le prix du Ministre.

Jean-Jacques Spénard revient aux Trois-Rivières, installe un charmant atelier pourvu de tout l'outillage nécessaire répondant aux exigences de son art.









(1). Le céramiste, sur son tour, modèle la glaise à sa fantaisie et crée pour le plaisir de l'amateur des pièces élégantes et attrayantes. — (2). Pour la fabrication des pièces en série le céramiste fabrique des moules en plâtre dans lesquels il coule la glaise qui épouse les formes de la pièce projetée. — (3). Matière première nécessaire à la fabrication de la poterie. — (4). Le four dans lequel sont introduites les pièces pour solidifier la matière et fixer les émaux. — (5). Jean-Jacques Spénard applique au fusil l'émail qui décorera l'une de ses statuettes, " Notre-Dame du Cap ".

Un de ses camarades de Montréal, William Hutchison, qui a connu les mêmes succès que Spénard, travaille d'abord avec lui puis se décide d'ouvrir lui-même un atelier à son compte, rue Saint-André, à Montréal, atelier qui connaît depuis un succès mérité.

Spénard, resté seul, fait de la recherche. Ses premières œuvres, simples, élégantes, bien étudiées sont une révélation pour les Trifluviens, ses concitoyens, et pour un nombre restreint de clients de l'extérieur.

L'art de Spénard consiste à donner à ses créations le cachet local, ce cachet du terroir dont on parle tant. Il nous présente d'abord une fantaisie de trois têtes stylisées rappelant son lieu d'origine. Puis toute une série de petits vases décorés ducoloris automnal des feuilles d'érable ; des compotiers couverts de glaçures ingénieuses, des pots à tabac rappelant l'ancienne céramique, mais avec une touche personnelle moderne d'inspiration.

Signalons aussi sa statuette sobre, élégante et émouvante à la fois de Kateri Tékakwitha, la jeune vierge indienne des bords de la Mohawk, puis celle de Notre-Dame du Cap, que les pèlerins trouveront avantage à se procurer de préférence à la camelote ordinaire qu'on nous offre hélas ! trop souvent.

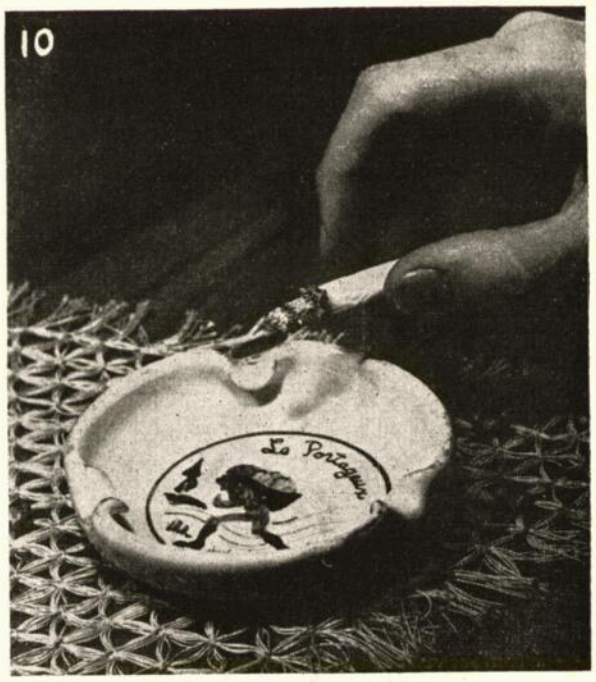
Mais parmi toutes ses œuvres fort intéressantes, Spénard nous permettra bien de lui dire combien est heureuse sa trouvaille de petits vases historiés qu'il a imaginés et qui nous rappellent l'influence des hiéroglyphes.

Disposant sa décoration en bandes horizontales successives du haut en bas de ses potiches, Spénard nous raconte les étapes de la vie de l'homme des bois dans des dessins tracés d'une main alerte et d'un esprit très personnel ; un autre vase nous rappelle la vie des Indiens du Canada. Quand on sait que Trois-Rivières et ses environs ont été témoins de la vie de nos premiers découvreurs, hommes des bois, trappeurs en relations constantes avec les Indiens, il y a lieu de féliciter ce jeune artisan et artiste à la fois de son régionalisme de bon aloi.

Il y a aux Trois-Rivières plusieurs artisans qui n'ont pas eu la chance de recevoir la formation technique et artistique de Spénard. Il ne manquera pas d'exercer sur eux une heureuse influence. Nous souhaiterions voir la « P'tite Forge » des frères Lebrun collaborer avec lui et produire des articles où entrerait simultanément une combinaison de fer forgé et de céramique, à la condition que les artisans coopèrent et qu'ils sachent reconnaître au céramiste la supériorité de sa formation artistique.

Nous devons au talent de M. Armour Landry, gérant du Syndicat d'Initiative de la Mauricie, le très beau reportage photographique de l'atelier de Jean-Jacques Spénard que nous publions dans le cadre de cet article. C'est la première fois, croyons-nous, que les lecteurs pourront suivre par l'image les étapes successives de fabrication d'une pièce de céramique canadienne. Il convient d'ajouter que la matière première de base utilisée par Spénard dans la plupart de ses céramiques est de la glaise du Québec, spécialement des terres environnantes de Shawinigan et de Deschambault.

Nous souhaitons à Jean-Jacques Spénard de continuer à produire des œuvres originales. Il a trouvé la formule. Par la qualité de ses œuvres trop peu connues il se classe déjà au rang de vedette parmi tous nos artisans de la Province.











(6). Jean-Jacques Spénard décorant un vase de sa création. — (7). Statuette de "Kateri Tékakwitha", œuvre de Jean-Jacques Spénard. — (8). Quelques pièces de céramique dues au talent de Jean-Jacques Spénard. — (9). Vase décoratif illustrant la vie de l'homme des bois. — (10). Cendrier, composition et décor de J.-J. Spénard.

Photos Armour Landry, Trois-Rivières



HENRI JULIEN
ET SON TEMPS

PAR

MARIUS BARBEAU

JULIEN, en tant qu'artiste, si l'on en croit ses anciens confrères du *Montreal Star*, aurait été un « heureux accident ». Autrement dit, il était un autodidacte ingénieux, s'étant formé lui-même, et son merveilleux talent de dessinateur, de caricaturiste et de peintre, lui assura le premier rang dans l'illustration, comme dans l'estime de ses contemporains. Mais il est à regretter que sa mémoire s'efface avec sa génération.

Cette théorie d' « heureux accident » paraît d'abord assez plausible. Sans antécédents remarquables, sans études académiques, Julien passa sa vie à un pupitre de journal quotidien, à Montréal, — de 1870 à 1908 — et laissa après lui d'innombrables dessins et croquis dont la plupart furent ficelés en paquets et jetés au rancart. Mais voici qu'on a recommencé dernièrement à s'intéresser à lui. Beaucoup de ses caricatures et de ses dessins parurent, en 1916, dans un album publié par la Librairie Beauchemin ; et le Arts Club de Montréal, il y a trois ans, en exhiba d'autres. La Galerie nationale du Canada, l'année suivante, en a fait une exposition rétrospective, à Ottawa, qui fut ensuite répétée avec succès à Toronto, à Montréal et à Québec. Trente ans après sa mort, Julien a de nouveau attiré l'attention, et nous connaissons maintenant mieux quelle place il doit occuper dans l'histoire de l'art du Canada. Il n'y a pas de doute qu'il compte parmi les artistes qui ont profondément contribué à la culture et à la croissance des beaux-arts dans leur pays et qu'en ce faisant, il se soit réservé une niche dans la petite galerie de nos artistes vraiment créateurs.

De toute sa vie Julien ne connut jamais l' « heureux accident » qui, au dire de quelques-uns de ses admirateurs, expliquerait sa carrière. Au contraire, personne ne franchit plus humblement et plus assidûment que lui les étapes laborieuses de la vie d'un artisan qui n'eut guère la chance de quitter la besogne pour prendre une envolée, et, à la fin, qui mourut à la tâche quotidienne, sans palme ni laurier. Il ne fut jamais qu'un illustrateur, mais il atteignit une grande distinction malgré les entraves de son métier, ou peut-être, à cause même de ces entraves. Comme d'autres Canadiens français de sa sorte, il s'éleva graduellement au niveau de l'art, parce que l'art découlait de son talent d'artisan, comme graveur et comme illustrateur de son journal.

Né au faubourg de Saint-Roch, à Québec, il passa, dans sa jeunesse, les étés dans la vieille paroisse de l'Ange-Gardien, où il voyait autour de lui des maisons de pierre, des chapelles, des bois sculptés, et où il prenait part à la vie



Légendes des illustrations de nos deux pages en regard : Henri Julien, par lui-même. — Ci-contre, " la pêche à la ligne ", aquarelle exécutée à Sainte-Rose de Laval où l'artiste passa, au sein de sa nombreuse famille, les plus beaux étés de sa vie. — Le vieux gaillard d'à côté est un Patriote de 1837. — Quant aux deux dessins de l'extrême droite, ils s'intitulent : le Joyeux Cortège et Binettes politiques. Henri Julien, peintre et dessinateur, fut le plus célèbre caricaturiste politique de son temps.

des « habitants ». Puis un vieux prêtre français, l'abbé Chabert, qui passait pour un original, lui donna des leçons de dessin ; et il put voir Krieghoff peignant d'après nature, dans le voisinage. Julien, ayant très bien connu les tableaux de vie canadienne de Kreighoff, emboîta plus tard le pas derrière lui. Même à l'école, il crayonnait déjà des caricatures sur son pupitre et dans ses livres. Son père, dont le nom de famille était d'abord Elot ou Hélot, alla demeurer à Toronto, à Montréal et à Ottawa, avec sa famille, comme contremaître à l'Imprimerie du Roi. Le jeune Julien fit son apprentissage dans les ateliers de Desbarats, qui devint plus tard Desbarats et Burland, ensuite la Burland Lithographic Co. de Montréal, et enfin la British American Bank Note Co. à Ottawa. Dans ces différents centres, il fit du progrès et devint excellent graveur. Ses aptitudes dépassaient le commun ; il travaillait beaucoup mieux que les autres. Son sens de l'humour, son urbanité, et son expérience lui donnaient de la distinction ; son imagination vagabonde lui permettait d'explorer à vol d'oiseau d'immenses horizons, et son goût exquis faisait avant tout de lui un artiste.

En 1874, il saisit une heureuse occasion de s'échapper de l'atelier de gravure pour se joindre à un corps expéditionnaire de l'Ouest, ce qui lui permit de chasser le bison là même où se dresse aujourd'hui Winnipeg et de chevaucher avec les Pieds-Noirs jusqu'aux abords des Rocheuses. Il ne manqua pas d'y dessiner les scènes de la vie des Prairies, et ses nombreux croquis, publiés dans les grands journaux, établirent rapidement sa réputation sur tout le continent.

Il entra au *Montreal Star*, en 1885, et Hugh Graham (plus tard Lord Atholstan) admirait tellement son talent qu'il le monopolisa pendant vingt et un ans, en le dirigeant vers les sujets qui intéressaient particulièrement son journal. Julien se fit ainsi l'interprète de son milieu et de son temps.

Depuis le moment où il devint illustrateur de journal, Julien ne cessa d'être talonné par le service inexorable et aussi par les besoins de sa famille, qui se fit nombreuse. Il lui fallait remettre ses dessins avant qu'il pût les finir à son goût. Au cours des sessions du Parlement fédéral, il travaillait dans sa chambre, au vieil hôtel Russell, pendant que l'horloge à son côté lui rappelait l'heure où il lui fallait courir à la gare avec sa dernière caricature, afin qu'elle parût le lendemain dans le *Star*. Ainsi aiguillonné, il devint extrêmement habile à noter sténographiquement ses nombreux modèles, à fixer dans sa mémoire leur physionomie et leurs gestes, et à marquer les traits qui les caractérisaient. Sa belle humeur, sa gaieté et sa bonhomie faisaient qu'il ne manquait jamais d'amuser, le plus souvent aux dépens d'autrui, mais sans blesser. Tous étaient même fiers d'attirer sur eux son attention et sa verve.



BINETTES POLITIQUES.

L'HON. DEPUTE DE MONTREAL-EST.

(1) L'hon. député de Montréal-Est se sent, de bonne heure, une vocation irrésistible pour la *protection* et il est fait juge des sessions afin de

Protéger le repos des villes,
Courir sus aux mauvais garçons !

Sans compter les veuves et les orphelins.

(2) L'affaire du Trent, en 1861, réveille son patriotisme ; il bouche son grand sabre de colonel par dessus sa robe de juge, il enfourche son coursier, il enrégimente mille guerriers du Faubourg Québec et il se déclare prêt à *protéger* la patrie menacée par ces diables de Yankees. En avant ! Mar(r)rche !

(3) Quelques farceurs, aux allures militaires, ayant fait mine, en 1870, de se rendre à Cuba pour mettre leurs sabres de bois au service de la république cubaine, il s'empresse de *protéger* la monarchie espagnole contre les tentatives sanguinaires des guerriers canadiens qui se mettent au clou. Il est fait chevalier d'un ordre espagnol pour ses services humanitaires. A dater de ce jour là, ses amis lui prédisent un avenir brillant et chacun se met à fredonner le refrain de *La Pléiade*.

Il grandira (sur) ce qu'il est l'espagnol !

Il a grandi ! Jetant la robe aux orties et reprenant son titre de colonel, il représente aujourd'hui, au parlement fédéral, la magnifique division de Montréal-Est.



Il atteint son apogée dans ses caricatures politiques des ministres de Laurier, en particulier dans ses « By-Town Coons » et dans ses croquis, aquarelles et tableaux de vie rurale, où son talent se déployait tout à l'aise, car il avait l'intuition du folklore et de la vie simple, en quoi il suivait les traces de Krieghoff. Dans ses tableaux et ses croquis du pays il représente les « habitants » à l'œuvre dans les champs, sur les routes, à la sucrerie, ou encore il illustre leurs légendes ou des épisodes populaires. La plupart de ces dessins ont malheureusement disparu, en particulier ceux des Prairies et même les « By-Town Coons ». *J'ai moi-même, il y a quelques mois, retrouvé un gros paquet de plus de 700 de ses dessins dans un coin où ils étaient oubliés.* Dans ses reportages journaliers, il fit un grand nombre d'excellents croquis de ses contemporains, soit à la cour de police ou ailleurs, suivant le passage des événements ; et il fournissait des illustrations aux revues et pour les livres. Un certain nombre parurent à l'étranger, notamment dans *L'Illustration* de Paris, le *Graphic* de Londres et celui de New-York, le *Harpers* et le *Century* Magazine de New-York, et ailleurs encore

On voulut s'assurer ses services à New-York, où on le considérait comme artiste original, dont l'initiative ouvrait des horizons nouveaux dans son art. Mais il ne voulut pas quitter son pays, où sa seule distraction, dans ses rares échappées, était la pêche, à Sainte-Rose (Laval), et où il profitait de quelques loisirs pour songer à sa prochaine série de caricatures politiques. Quand Louvigny de Montigny lui demanda d'illustrer une petite comédie qu'il venait de faire représenter sur «les sucres», Julien lui répondit : « Ne nous pressons pas trop, nous sommes encore jeunes tous les deux, et nous avons du temps devant nous. » Le lendemain, on le trouva gisant sur la rue ; sa carrière était finie. Et quand le peintre Maurice Cullen, qui connaissait les dons de Julien, lui conseilla de peindre une série de tableaux de la vie canadienne, Julien promit de tenir compte de ce conseil, et de se mettre bientôt à cette œuvre qui serait celle de sa vie. Mais, c'était là un rêve, et c'est nous qui regrettons que ce rêve d'un grand artiste canadien ne se soit pas réalisé.

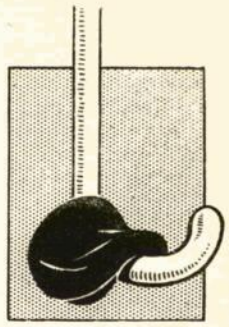






Chez nos carabins

PAR PAUL ROBITAILLE



Les étudiants, depuis qu'ils existent — ce qui remonte assez loin dans le passé — soulèvent la curiosité et l'intérêt. Ils impriment, aux villes qui les abritent, la marque de leur présence. L'exemple, classique pour nous, n'en est-il pas Paris? Paris et son Quartier Latin, ville magique dont pas un étudiant n'ait rêvé. Peut-on dire de Montréal qu'elle a sa Cité Universitaire ? Hélas, non, si l'on entend par là un quartier réservé, typique, ayant ses cafés, ses cabarets, ses maisons remplies d'étudiants, ses mœurs propres. Il serait assez embarrassant de promener à travers notre Quartier Latin un touriste quelque peu indiscret ! Et cependant, les étudiants mènent à Montréal une existence qui leur est particulière.

Bien des gens la soupçonnent, beaucoup l'ignorent, peu la connaissent à fond. Mis à part leur « boum » et leurs parades, que sait-on d'eux ? Et si un jour l'immeuble de la montagne reçoit enfin le souffle de vie, peut-être les habitudes de nos carabins en seront-elles quelque peu modifiées. A plus d'un titre donc, les étudiants pourraient fournir l'apport d'une étude approfondie, que cet article n'a pourtant pas la prétention d'être.

A en juger par les questions que posent même d'authentiques Montréalais, il ne paraît pas inopportun de rappeler ce qui constitue l'Université de Montréal. En attendant la réunion définitive, les facultés sont dispersées de par la ville : l'immeuble central de la rue St-Denis groupe, outre l'administration, le Droit, la Médecine, la Chimie et d'autres facultés telles que les Sciences Sociales, le Journalisme, les Lettres, etc. ; l'immeuble de l'Ecole polytechnique ; celui des Hautes Etudes Commerciales; l'Ecole d'art dentaire, logée à la même enseigne que la Maison des Etudiants ; enfin l'Ecole d'Optométrie.

Chacune de ces facultés a ses mœurs et ses traditions. C'est ainsi qu'en médecine, les élèves accueillent l'appariteur avec des transports d'allégresse, à son goût trop enthousiastes, alors qu'en droit l'entrée du contrôleur des absences est soulignée d'une indifférence totale. Pendant les cours, la tenue des élèves est en corrélation avec l'intérêt que dégage le professeur. Selon le cas, c'est le chahut, ou l'attention éveillée, ou les bruissements d'une salle de lecture, ou la sérénité d'un dortoir !

Entre deux cours, il y a détente. Pendant ce répit de cinq à dix minutes, les élèves quittent les salles, descendent griller une cigarette, et se reposent en parlant très haut. Tout alors devient bruit, mouvement et confusion. A l'immeuble central, rue St-Denis, on descend au rez-de-chaussée : on peut flâner soit dans un corridor sombre, dont le seul ornement est une quadruple rangée de porte-manteaux métalliques, soit au restaurant de « Jos », mal éclairé, enfumé, au plafond bas, et trop exigu. On y voit des étudiants en droit, serviette sous le bras ;

De haut en bas, dans l'ordre : (1) Le grand vestibule de l'Université de Montréal, rue Saint-Denis. A gauche, les salles de cour ; au fond, les bureaux de l'administration. (2) Façade de l'immeuble central, rue Saint-Denis. Les étudiants de toutes les facultés reviennent de la messe du Saint-Esprit, célébrée à l'ouverture des cours. (3) Prise d'assaut d'un tramway et embouteillage . . . jusqu'à l'arrivée de la police.

des disciples d'Esculape, qui « portent comme un uniforme leurs blouses de laboratoire glorieusement maculées ». Quelques-uns vont respirer à l'extérieur, dans la « ruelle » d'où ils peuvent humer les relents de la cuisine de Monsieur Geracimo et guigner les passantes de la rue St-Denis. Et tout à coup, le timbre retentit : c'est l'heure de reprendre le travail. Quelques remous, le flot se dirige vers les escaliers ; des baquets remplis d'eau reçoivent au passage les bouts de cigarettes encore embrasées. Le rez-de-chaussée reprend sa tranquillité.

La Maison des Etudiants présente un spectacle tout différent. Aux heures d'affluence, elle prend des airs de pandémonium. On y trouve les bureaux de l'Association Générale, ceux de la Société des Débats, la Société Dramatique, l'Association Athlétique, la salle de jeux et la salle à manger. Cette dernière vaudrait une longue description. On y fait fi du chichi de nos restaurants helléniques, y compris l'insipide, traditionnel et anti-apéritif verre d'eau. L'activité des étudiants, leurs cris, le brouhaha qu'ils soulèvent un peu partout font oublier la tristesse de la Maison et sa mélancolie poussiéreuse. Malgré ses déficiences, les étudiants ne lui font pas mauvais visage, tout en soupirant après le jour où ils auront enfin des locaux spacieux et accueillants.

•

Heureusement pour eux, les étudiants ont aussi leur vie « hors les murs » qui ne manque pas d'importance et surtout d'intérêt. On ne saurait oublier leurs organisations sociales et mondaines. Qui ne connaît leur Revue Bleu et Or ? Avec le bal annuel de chaque faculté, c'est un événement qui éveille la convoitise chez toutes les jeunes filles. Cela tient sans doute à la popularité de l'étudiant. N'est-il pas le symbole de la jeunesse ? Par définition, il doit être actif, insouciant, gai, un peu viveur, souvent cynique. Il est cultivé, distingué, idéaliste ; sans le classer parmi les épicuriens, on peut dire qu'il contribue à donner aux vices un visage aimable. Les vieilles gens l'aiment parce qu'ils le considèrent un peu comme un gamin à qui l'on pardonne ses frasques ; la génération de son âge l'envie de sa situation privilégiée ; les femmes surtout lui font dans leurs pensées une place de choix. Il est frondeur : elles ne détestent pas qu'on rende hommage à leurs charmes ; il est amusant : elles cherchent des dérivatifs à leur ennui ; il les introduit dans une agréable société ; plus tard il sera un professionnel... Le snobisme aidant, l'étudiant à Montréal, est un personnage couru qu'il fait chic de compter parmi ses admirateurs.

•

En dehors des mondanités et des études, l'étudiant a sa vie intime. Celui dont la famille habite Montréal ne connaît pas par expérience la vie « en chambre » d'un grand nombre de ses confrères. Pour la plupart, cette existence est la première rencontre avec la liberté. Avec quelle appréhension les parents ne voient-ils pas leur rejeton partir pour l'Université ?

Les logeuses, au contraire, sont enchantées de voir revenir leurs locataires turbulents. Les carabins gîtent de préférence rue Sherbrooke, entre Amherst et St-Laurent, et aux environs. En général, leurs chambres sont modestes. On aurait tort de les accuser de mener une vie dissolue : ils ne sont ni de petits saints ni de grands pêcheurs.

Il y a aussi les affres du budget. Rares sont les étudiants riches et les fins de mois sont quelquefois difficiles. Ils se viennent alors réciproquement en aide: celui qui vient de recevoir sa pitance du paternel prête au copain fauché. Dans quelques jours, peut-être, ce sera son tour d'être le débiteur... On les soupçonne de rogner sur les repas : si la chose arrive, ils ne s'en trouvent pas plus mal et ils réservent leur pécule pour des plaisirs plus délicats.

Un profane ne saurait aisément découvrir les distinctions entre étudiants *(Lire la suite page 81)*







De haut en bas, dans l'ordre : (1) Le restaurant de " Jos ", au rez-de-chaussée de l'Université. Les étudiants accueillirent aimablement le photographe de *La Revue Populaire*. (2) La salle à manger de la Maison des Etudiants, à l'Ecole de chirurgie dentaire, rue Demontigny. Cette Maison renferme en outre des salles de jeux ; les bureaux de la Société des Débats et du " Quartier Latin ". (3) Autre photo du restaurant de " Jos ".

LA CULTURE INTELLECTUELLE

CONTRIBUE-T-ELLE AU BONHEUR DE L'HOMME?

Petite enquête de Germaine Plante, notre chroniqueuse radiophonique, auprès de trois hommes de lettres : Léopold Houlé, auteur dramatique, directeur de la publicité et des relations extérieures à Radio-Canada; Ringuet, le célèbre auteur de " Trente Arpents ", et Valdombre, romancier et pamphlétaire.

Tout d'abord Léopold Houlé :

La culture intellectuelle contribue-t-elle au bonheur de l'homme ? Mais enfin, qui vous parle de bonheur ? La belle balançoire ! Du plaisir ? Oui, mais le plaisir irrite ; il est conventionnel ; il rabaisse — j'allais écrire « rabelaise ». — Et puis au bout de la route, quoi ? . . . Après un inventaire de nos habitudes, de nos idées, de nos manies propres, quand on a le courage de se les avouer, que nous reste-t-il à côté des réalités d'une belle reliure, d'un abat-jour qui vermillonne mes lassitudes et mon rêve, du téléphone qui refuse implacablement de m'apporter la voix amie, — ensemble de petits riens qui constitue le symbole du fait moral pratique, — il ne reste, dis-je, que l'inquiétude du savoir, le sentiment d'une profonde solitude, une âme qui oscille entre les formules plates du littéraire et du doctrinal, et la fuite vers quelque inaccessible.

Rudyard Kipling raconte quelque part qu'un ministre très puissant avait décidé d'aller vivre vers les sommets de l'Himalaya entre l'espace et le temps. Il calculait ainsi : Vingt ans de jeunesse ; vingt ans de lutte ; vingt ans de gouvernement ! Il espérait enfin « vivre sa vie » non pas à la façon des énervés, inventés par la coquecigrue que fut le théâtre d'avant-guerre, mais vivre sa vie par la découverte de lui-même. Aura-t-il connu le bonheur ? Le sage dira : « Oui ». Pour être heureux, dira le stoïque, « soyez vertueux ». Pour Tyltil et Mytil, le bonheur habite dans la maison d'en face, chez les petits des riches.

Diogène, avec le temps, s'est dévoyé; il porte un plastron incandescent ; son tonneau renferme le meilleur crû ; il achète même des livres, mais ne les lit pas ; il les collectionne pour la finesse de la toile ; et pourquoi les lirait-il, puisque ce terme n'a aucun sens, un terme qu'il faudrait d'ailleurs faire disparaître du vocabulaire, — du vocabulaire inventé par les civilisés . . . Les barbares ne le connaissant pas, ce mot-là. Ah ! les braves gens !

Non, mais quelle idée de parler de la culture pour créer ça ? Non, mais si on parlait de la chasse — un alibi pour le bonheur ! — ou de la gaieté des « Sucres » ! Ou de Racine . . . Et puis quoi encore

Léopold Houlé

•

Voici maintenant Ringuet, l'auteur de *Trente Arpents :*

« La culture intellectuelle contribue-t-elle au bonheur de l'homme ?

Est-ce que vraiment ? . . . A bien y songer . . . Pourtant il me semble que ! . . .

Je cherche, balance, hésite. Au moment où je vais dire oui, après avoir dit non, je réfléchis que . . . Mes yeux scrutent le plafond, puis ma page blanche . . . J'évoque Vinci, Daudet, saint Thomas d'Aquin, d'une part ; en face j'aligne la reine Pomaré, Crésus, mon laitier. Celui surtout qui complique la réponse, c'est Candide, le plus vivant des fantômes littéraires.

Mes yeux sont appelés à droite.

Là vient de frémir un paquet de fourrure noire, lustrée et vivante, mon chat.

Bien qu'il soit beau, je l'appelle sottement Tartempion ; heureusement, cela lui est bien égal. C'est le plus intelligent des chats que j'ai possédés ; je le crois, naturellement.

Je me suis souvent demandé si je ne devais pas mettre à profit son intelligence et son adresse. Avec un peu de patience, il serait aisé de lui apprendre de ces choses qui lui donneraient une place à part dans la société des chats; des choses qui lui façonneraient une véritable culture de chat. Mais il m'a regardé par la fenêtre étroite de sa prunelle. Il m'a dit : « Tu me ferais sourire, si cela en valait la peine.

« Je dors, je mange, je joue. Cela me suffit. Du reste, s'il en existe, je ne me soucie guère : il ne vaut pas une bouchée de mon mou, ni un amusant sac de papier.

« Sans que tu t'en doutes, je t'ai compris hier quand tu disais devant tes amis : « Comme cela est beau de porter tel nom, plein de noblesse antique, en quoi se résume toute l'histoire d'un empire. » Tu m'amuses ! Moi, je suis né d'une idylle de gouttière ; serais-je plus heureux si j'avais seize quartiers de pur angora au lieu de trois.

« Tu as tenté un jour de m'apprendre à faire des choses ridicules pour un chat. Cela eût satisfait ta vanité que d'avoir une bête qui accomplirait ce que ne fait pas le chat d'en face. Et puis après ? Vaniteux comme un homme, je m'y fus prêté afin d'en tirer un sentiment de supériorité sur le siamois de la voisine. Cela eût fait de moi un chat jaloux, satisfait, et parfaitement haïssable. Je me serais cru envié, ce qui est un sentiment mauvais. Ou je me serais cru méconnu ce qui est plus fatigant encore.

« Si j'avais des hommes l'ambition et le goût de l'agitation, je voudrais peut-être apprendre comme toi des choses, croyant être par là utile à mes semblables ; m'imaginant ainsi contribuer au bonheur de la race des chats, mais cela même pourrait bien n'être qu'une illusion, qu'une tromperie agaçante comme celle du miroir. Pour moi, si j'étais devenu un chat savant, la belle viande que tu me donnes serait-elle plus rouge, ton coussin plus moelleux, et tes châtiments moins brutaux ?

« Non, vraiment ! je ne veux rien savoir de plus. J'en sais peu, mais ce peu me suffit. Je sais que tu es mon maître et que tu es puissant, cela te fait plaisir et moi cela m'est commode. Si je me plains, tu me donnes à manger. Si j'ai de la grâce et du silence, tu me souris. Tandis que lorsque pour t'instruire tu sors tes gros livres, je te vois qui rides le front, qui fais claquer ta langue avec impatience, qui te tirailles rageusement les sourcils. Pendant ce temps, ignorant et serein, couché sur ton petit tapis persan que je démolis sournoisement sous prétexte de m'étirer, j'ouvre un œil vertical, bâille grossièrement à pleine gueule, me gratte l'oreille sur la fourrure de la patte, et me rendors. Apprends-moi simplement à me débarrasser de la puce que j'ai prise la nuit dernière. Je me passerai parfaitement du reste. »

Tartempion, sage Tartempion, je devrais désormais t'appeler Candide. C'est fait, je te baptise Candide et je t'anoblirai même en te faisant vicomte de l'Optimisme.

Tu seras désormais Candide . . . cher Tartempion . . .

Voilà. Evidemment, tu seras toujours Tartempion !

Ringuet

Enfin, Valdombre, intrépide pamphlétaire :

« Voilà pour le moins une question brutale à une époque où tout le monde se tue pour glorifier l'instruction, et où les intellectuels se croient plus fins que les autres.

Cette question me fait songer un peu à celle que proposa, en 1749, l'Académie de Dijon, à savoir : si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre où à épurer les mœurs. On n'ignore pas que Jean-Jacques Rousseau prit le parti de la négative et devint du coup célèbre. Il remporta le prix et la gloire. Il faut tout de même savoir que lorsque Rousseau vit la question posée dans le «Mercure de France », il s'en ouvrit à son ami Diderot qui lui demanda quel parti il allait prendre. « L'affirmative », répondit Rousseau. Or, on vient de voir qu'une fois rentré chez lui, Jean-Jacques Rousseau décida de prendre le parti de la négative. Et pardi ! il avait raison. D'autres soutiennent qu'il avait tort.

« Que sais-je ? » disait Montaigne.

Je pense que l'on pourrait discuter pendant des siècles au sujet de cette question. Un homme qui ne sait ni lire, ni écrire, qui jouit de l'air pur, du soleil, des jeux rustiques et des travaux des champs, a beaucoup plus de chance d'être heureux qu'un sorbonnard.

Qu'est-ce que ça peut me servir d'être cultivé si, à cause de préjugés bêtes et d'une fausse éducation artistique, j'en suis venu à admirer la prose en marqueterie d'un Anatole France, par exemple ? Si c'est là un bonheur, c'est bien peu de chose auprès de la joie réelle de vivre, de lutter et d'avoir la foi. Par ailleurs, des écrivains qui me satisfont pleinement (et à ce point de vue-là, seuls les écrivains catholiques véritables répondent à mon désir) m'ont procuré et me procurent chaque jour un bonheur sans mélange. Mais serais-je plus malheureux si je ne les connaissais pas ou si je ne les comprenais pas ? C'est à voir! Pour la plupart des libres-penseurs, un Bloy, un Barbey, un Léon Daudet et quelques autres grands écrivains de pensée et de doctrine catholiques seront toujours de parfaits imbéciles tandis que pour des catholiques véritables, les écrivains libres-penseurs ou athées passeront infailliblement, ce que je ne conteste pas, pour des idiots. De là des discussions à n'en plus finir, et c'est un chaos déconcertant d'idées. Je crois que la culture intellectuelle est un luxe et dans ce sens-là un bien infiniment précieux. Le malheur veut que ce soient les plus imbéciles qui se trouvent d'ordinaire les plus cultivés.

Il est admis que le principal véhicule de la pensée et de la culture aujourd'hui, c'est le journal. Or, dans une capitale comme Paris, nommez-moi les journaux propres et d'une culture capable de rendre l'homme heureux, étant donné que la culture doit conduire invariablement à la vérité et à la lumière. Ça n'existe pas.

Je connais dans mon village des paysans qui n'ont jamais feuilleté un journal de leur vie. Voyez ces figures paisibles, cet œil clair, serein, que les longues veilles n'ont pas usé. Ecoutez les battements de ce cœur. Ils sont réguliers et suivent la marche du soleil. Que je les trouve heureux ! Ils ignorent tout des mensonges imprimés à pleines pages dans les journaux.

Et dès ce soir vous me retrouverez lisant un ouvrage d'un écrivain catholique que je ne nomme pas afin de ne pas rendre malheureux tous les libres-penseurs que je connais.

Conclusion : La culture intellectuelle, c'est le bonheur des autres.

Valdombre

•

NOTRE LETTRE DE PARIS

M. JEAN GIRAUDOUX

COMMISSAIRE GÉNÉRAL À L'INFORMATION

PAR JULIETTE CABANA



JEAN GIRAUDOUX, l'écrivain de France le plus célèbre à l'étranger avec Paul Valéry, Jules Romains, Paul Morand, Claudel, Maurois et Mauriac. Depuis la guerre, commissaire général à l'Information.

L'Hôtel Continental de la rue de Rivoli a mis ses salons 1900 et ses chambres Louis XV au service de la censure et du bureau de l'Information générale.

Lorsque je m'y rendis pour interviewer l'auteur d'*Ondines*, je ne reconnus pas de prime abord en cet immeuble sombre aux volets clos et aux lumières bleuies l'hôtel ruisselant de lumières que j'avais connu à l'heureux temps des galas mondains et des fête somptueuses.

Je le reconnus encore moins lorsqu'au lieu du valet de grand style qui recevait naguère les invités avec tout le respect dû à leur apparence sinon à leur mérite je fus accueillie militairement par un planton en uniforme kaki qui exigea que je montrasse tous mes papiers d'identité avant de me délivrer le sauf-conduit sans lequel nul ne pénètre dans l'antre d'Anastasie (c'est le nom que le Français, né malin, donne à la censure).

Après qu'on eût examiné mes papiers, vérifié ma nationalité, confronté mon visage et ma photo, connu l'objet de ma visite et sondé mes intentions les plus secrètes, après qu'on eût acquis la certitude que je n'avais l'intention ni de capter un secret d'Etat ni de lancer une bombe incendiaire, ni même de sauver des ciseaux d'Anastasie quelques-unes de mes phrases, on m'ouvrit toute grande la plus petite salle d'attente où les personnalités les plus diverses et les plus en vue de Paris attendaient le grand Maître de l'Information.

Après une bonne heure d'attente, je fus introduite enfin dans l'antre sacro-saint du dieu de l'actualité.

J'eus à peine le temps de remercier M. Giraudoux de la grâce qu'il me faisait en m'accordant cette entrevue que l'un des quatre téléphones qui garnissent sa table de travail commença de crépiter.

— Excusez-moi, je vous prie, me dit le maître de céans.

J'eus alors le loisir d'examiner les lieux.

Le bureau de M. Jean Giraudoux est un ancien salon de l'Hôtel Continental. Salon Louis XV. Des bergères, et des fauteuils de velours clair, une table Napoléon III couverte de bronze et quelques guéridons meublent la pièce. Sur les murs une seule gravure : une carte de France.

La conversation téléphonique de M. Giraudoux se poursuivant je pus examiner sans risquer de paraître indiscrète l'un des hommes qui depuis vingt ans donnent le ton à l'esprit français.

M. Giraudoux est grand, très grand, mince, très mince. Il a les cheveux châtains clair et il paraît très jeune. Son regard brille d'intelligence derrière ses épaisses lunettes d'écaille. Il a une voix douce et il est d'une courtoisie parfaite.

Après avoir raccroché le récepteur, M. Giraudoux se tourne vers moi et accorde à l'entrevue une attention qui me flatte.

Pas d'instants à perdre. Je questionne rapidement l'écrivain.

— Quels étaient vos projets littéraires lorsque éclata la guerre ?

— Je travaillais à deux pièces de théâtre, l'une intitulée *Dalila*, et l'autre . . . que j'aurais peut-être appelée : *Les Gracques*.

— Avez-vous complètement abandonné toute œuvre personnelle depuis votre nomination de Commissaire Général à l'Information ?

— Il a bien fallu. Je n'ai pas le loisir d'écrire pour moi depuis que je suis ici. Je reprendrai mes pièces après la guerre.

— Pourriez-vous m'expliquer exactement en quoi consiste votre fonction ?

— Rien de plus facile. Je suis chargé de la formation et de l'information des esprits à l'intérieur et à l'étranger. Je suis en quelque sorte le dispensateur de la nourriture intellectuelle du pays, je représente l'âme morale de la France.

Le choix d'un tel homme pour une telle place ne pouvait certainement pas être meilleur. M. Giraudoux est un des esprits les mieux informés et les plus subtils de ce temps, l'un des plus purement français et cependant l'un des plus largement ouverts aux courants spirituels internationaux. Ce Parisien si fin, dont le parler garde toutefois un très léger accent berrichon savoureux comme une odeur de terroir est aussi un grand voyageur et dans le sens le plus large de ces mots « un libre citoyen du monde ».

— Dites-moi, cher maître, lui demandai-je avec une pointe d'ironie, ne présidez-vous pas également aux œuvres pies de Sainte-Anastasie ?

— Nullement. Tout cela regarde M. Martineau-Desplats, car ce travail relève de l'autorité militaire.

— Vos services, ceux de l'Information, occupent-ils un nombreux personnel ?

— Deux cent vingt personnes travaillent avec moi et nous avons fort à faire.

La sonnerie du téléphone retentit de nouveau. Les minutes de M. Giraudoux sont comptées. Profitons vite des derniers instants qu'il peut encore nous accorder.

— Que pense de la guerre l'auteur de *Siegfried et le Limousin ?*

— Il pense, madame, que la guerre était inévitable, que depuis quatre ou cinq ans tous ici nous la sentions dans l'air.

Devant mon air interrogatif il ajoute :

— Tant qu'aucune force ne s'opposait à la force d'Hitler il était impossible que nous évitions la guerre. Nous ne pouvions savoir quand elle éclaterait, mais elle ne pouvait pas ne pas éclater.

— Je suis curieuse de savoir quel rôle l'auteur de *Choix des Elues* accorde aux femmes en temps de guerre.

— Les femmes, me dit-il, jouent en ce moment un rôle capital. Les femmes ont toujours été, en France, l'équipe de relève *(Lire la suite page 71)*



LA SÉRÉNADE ACHEVÉE

Dans la gloire du soleil de dix heures, déjà brûlant, Nicole redescend la colline des eucalyptus... Des parfums grisants sont dans l'air, suspendus aux minuscules cassolettes bleutées, d'autres montent des jasmins étendus en tapis immaculés... là-bas, au-dessous d'elle, le golfe apparaît comme une grande ardoise bleue, impénétrable, sur laquelle se balancent des palmes.

A gauche, comme pour le bercer, Antibes arrondit son bras, surchargé des joyaux qu'y accrochent l'émeraude mate des pins, les ciselures de ses rocs, le rubis de ses fleurs, posés sur l'or vif des plages, tandis qu'au-dessus, très haut, luit doucement le diadème de perle des cimes neigeuses...

Mais Nicole, grisée par la féérie de lumière, ne veut pas oublier qu'elle a promis à Zazie de lui rapporter des figues, des figues de Barbarie qui « piquent » comme dit la petite et dont elle est si gourmande !

Ainsi, de chaque promenade, tante Nicky rapporte à sa nièce quelque friandise qui a pour elle un petit goût d'extra et de rapine... puisque ces fruits exotiques, si peu prisés ici, il faut les prendre au hasard des haies mal closes... si on ne vous les donne ; car on ne trouverait jamais à en acheter !

Et Nicole connaît une propriété, tout en haut du ravin de Vallauris, dont le parc est plein de cactus aux fruits délicieux que personne ne cueille depuis qu'elle est inhabitée. Souvent elle en a escaladé le petit mur surplombant le ravin, au fond duquel coule un minuscule torrent qu'elle aime traverser pieds nus.

Ce matin encore, d'un souple élan elle escalade les vieilles pierres et, bien à l'aise dans son long pantalon de matelot, elle demeure assise à califourchon sur le faîte.

Les figuiers de Barbarie sont là, juste au-dessous, tendant vers elle leurs fruits gonflés, au bout de leurs palettes hérissées de piquants.

Au moment de commencer sa cueillette, une convoitise fait luire les yeux ardents de la créole blonde.

Elles sont si bonnes ainsi, fraîches cueillies, ces figues !

Et, habile, en ayant saisi une, d'une coup de canif elle l'incise dans toute sa longueur, retourne la peau comme celle d'un lapin, et dévore avec délices la belle chair délivrée de sa défense.

— Hé ! Petit... c'est bon ce que tu manges-là ?

Nicole sursaute, rougit. Son regard devient très noir sous la broussaille blonde pour toiser l'incon-

nu qui, à l'intérieur de la propriété, la toise d'en bas, le regard surpris et narquois.

Rapidement, elle évalue la rencontre : silhouette longue et blanche de sportman élégant, cheveux collés, allure pleine de morgue et de hauteur. Peuh ! bien « riviéra » tout cela... et Nicole s'amuse à mystifier ce dédaigneux promeneur entré sans doute dans le parc par la grille béant sur la route que fréquentent les autos, au hasard d'une promenade.

— C'est bon... fait-elle avec l'accent pur du pays qu'elle sait si bien adopter... *quand ça se laisse manger !* disent les gens d'ici.

Surpris, il a regarde plus attentivement et, soudain, s'aperçoit de son erreur. Non, il n'a pas affaire à un méchant gamin du pays comme il l'a cru tout d'abord. Et sa voix se fait plus cinglante encore, son air plus hautain pour demander.

— Ah ! Vous n'êtes donc pas d'ici, vous ?

Pour qui la prend-il ? Peut-être pour une des aventurières de palaces qui se donnent sur la côte des allures faussement garçonnières. Plus rouge, le regard plus noir. Nicole riposte sèchement :

— Je suis d'où bon me semble, Monsieur. Et c'est un pays où on ne parle pas aux gens qui ne vous ont pas été présentés.

De plus en plus surpris, l'inconnu la considère avec une attention redoublée. Mais son expression hautaine et railleuse l'empêche d'avoir l'air déconcerté. Il sourit avec impertinence et, avec une indéfinissable hauteur qui semble condescendre à satisfaire un caprice d'enfant, il s'incline :

— C'est juste et j'aurais dû le faire plus tôt, dit-il d'une voix railleuse ! Patrice Monclare, propriétaire depuis deux jours de ce domaine.

Mais c'est Nicole, cette fois, qui sursaute de surprise.

L'enveloppant d'un regard que la colère ne noircit plus et qu'éclaire un étonnement amusé, elle s'écrie de sa voix naturelle, débarrassée de l'accent d'emprunt et qui fuse, claire, limpide, presque joyeuse.

— Ah ! Par exemple ! Patrice Monclare ! Il ne doit pas y en avoir trente-six ! Seriez-vous celui dont Bernard fit le buste il y a deux ans ?

— Bernard Madérac ? précise-t-il stupéfait.

— C'est mon frère ! dit-elle rieuse.

Chapitre II

Le silence des deux interlocuteurs, stupéfaits devant cette extraordinaire fantaisie du hasard, ne dura pas plus de trente secondes.

Il suffit au regard vif de Nicole pour déceler tout ce qu'il y avait d'élégance naturelle et racée dans la hautaine raideur de l'inconnu, et de jeunesse réelle dans les traits classiques de ce visage que figeaient son expression sceptique et désenchantée. Et elle soupira, déçue, car elle n'avait jamais envisagé ainsi le grand musicien, le compositeur de l'émouvante « Sérénade inachevée ».

Lui, cependant, un peu détendu par la surprise, la regardait avec une attention amusée.

Et il s'exclamait :

— Pas possible ! C'est vous Nikou ?

— C'est moi Nikou ! Je vois qu'il vous avait assommé avec cette sœur incomparable dont il chante les louanges très imméritées à tout venant ! Bernard qui a pour moi toutes les tendresses d'un vrai papa, en a aussi la ridicule indulgence et l'aveuglement exagéré. Il faut lui pardonner, et à moi aussi ! Les gens qui s'aiment sont toujours très ennuyeux pour les autres !

Il sourit avec un reste de hautaine condescendance et Nicole remarqua qu'il avait sous des cils, très longs et très noirs comme ses cheveux, des yeux bleutés comme l'acier trempé.

— Il m'avait en effet bien souvent parlé de vous. Je suis heureux de vous connaître !

— Moi aussi ! dit-elle avec une chaleur plus sincère. J'ai tant aimé votre buste ! Il est superbe !

Cette fois il rit franchement et ses yeux devinrent gris, d'un ton très doux qui surprenait.

— Vraiment ? Mais pas très ressemblant, il me semble puisque tout d'abord vous ne m'avez pas reconnu ?

— Naturellement ! La ressemblance physique est si peu de chose ! Mais je connais très bien la musique que vous faites et c'est à elle que ressemble surtout le buste de Bernard.

Elle disait cela avec un petit visage si passionné qu'il ne put s'empêcher de demander d'une voix changée, basse, harmonieuse.

— Et vous l'aimez tant, l'œuvre de Bernard ! Alors, peut-être l'aimez-vous un peu aussi, ma musique ?

Elle regardait intensément le visage qu'il levait vers elle et qui, soudain, s'était transformé perdant toute morgue hautaine sous un flot de douceur et d'émotion. Et, sans lui répondre directement, elle s'exclama, joyeuse.

— Ah ! La voilà ! Je viens de la découvrir ?

— Quoi donc ? fit-il déconcerté.

— La ressemblance avec le buste et... votre musique ! Elle vient de passer là, dans votre regard, sur votre visage, si frappante que je n'aurai pas hésité à vous reconnaître tout à l'heure si vous ne la cachiez soigneusement sous un masque déconcertant !

Subitement, il s'était repris et, raidi dans son attitude de morgue sceptique, il eut un sourire hautain.

— On cache toujours ce que l'on a de précieux, ne le savez-vous pas ?

— Cependant, fit-elle rêveuse devant cette transformation, Bernard l'avait vu ce visage... votre vrai visage ?

Toujours aussi froid, il laissa tomber :

— Cela vous prouve que je le montre quelquefois... à mes amis !

Mais il en fallait bien davantage pour éteindre les enthousiasmes et calmer l'exubérance de Nicole. Sans se soucier de l'attitude glacée, elle battit des mains joyeusement.

— Et je l'ai déjà vu ? Ne fût-ce qu'une seconde, quelle victoire ! Nous serons donc de bons camarades ?

Il y avait dans ce ton et dans le regard de la jeune fille une chaleur si communicative, si profondément sincère qu'il ne put retenir un élan instinctif.

— Je crois bien que c'est déjà fait !

Mais à nouveau, très vite il se reprit et dit, en manière d'explication, plus lentement.

— Puisque vous êtes la sœur de Madérac.

NOTRE ROMAN COMPLET

PAR

LÉO DARTEY

■

Dessin de F.-L. NICOLET

Et, avec un étrange regard, il dit, en tendant la main vers la figue dans laquelle Nicole avait mordu tout à l'heure.

— Vous m'avez dit que ce fruit était très bon. Tout pacte d'amitié exige le partage du pain et du sel... Vous plaît-il que nous partagions cette figue ?

Sans paraître comprendre, elle se pencha vers le cactus chargé de fruits.

— Je vais vous en cueillir une bien plus belle.

Il insista du regard et du geste.

— Mais c'est celle-ci qui me tente !

Alors elle se redressa et, très franchement, très gentiment, sans aucune raideur ; mais avec netteté.

— Et c'est celle-ci que je ne puis vous donner ! Monsieur Monclare, écoutez-moi ! Il faut que nous nous expliquions tout de suite, car l'amitié, se scelle surtout, par une absolue franchise. Vous m'avez trouvée, là, ce matin, à califourchon sur un mur, dans un costume de garçon, au bord de cette Riviéra infestée d'aventurières et de garçonnes émancipées, tout près de Juan-les-Pins où se donnent libre cours toutes les fantaisies et les libertés, de femmes qui croient tout excuser en se disant artistes... Vous avez pu vous tromper ! Il faut que vous sachiez que je n'ai enjambé le mur de cette propriété que parce que je la croyais encore inhabitée et, par cela même, déserte, à une heure aussi matinale et que ce costume garçonnier n'est pour moi ni une mascarade provocante, ni une affectation de snobisme; mais simplement une tenue pratique pour des excursions solitaires dans des régions que je peux supposer désertes ! Dans la journée, sur les routes et les plages, je m'habille très correctement, je vous prie de croire. Je hais les excentricités et les poses, quelles qu'elles soient, je ne puis m'habituer aux libertés outrancières à la mode ! Bref, je ne suis ni une excentrique, ni une émancipée... ni une snobinette, ce que l'étrangeté de notre rencontre pourrait vous faire supposer.

Il la regardait avec insistance ; mais son regard à demi dérobé sous les longs cils baissés ne laissait pas deviner son expression.

— Qu'êtes-vous donc, alors ? demanda-t-il d'un ton plus bas.

Elle demeura saisie par la question et parut réfléchir une minute.

— Mais je ne sais pas moi... tout simplement ce que je suis en réalité : une jeune fille !

Le regard de Patrice Monclare se dévoila, sceptique, incrédule. Il dit avec nue nuance de reproche.

— Ce n'est pas si simple que vous semblez le croire. La preuve en est que des jeunes filles, des vraies, on n'en rencontre plus, ou presque !

Elle releva le menton d'un air de défi.

— Allons donc, qui vous a fait croire cela ?

Le sourire sceptique et froid se fit plus dur.

— La vie... et aussi quelques-unes de vos congénères, Mademoiselle !

D'un ton mécontent Nicole protesta :

— Les mauvaises brebis ne font pas le troupeau !

— Mais elles le contaminent...

Elle secoua farouchement ses boucles blondes et eut son regard noir le plus profond.

— Toutes les brebis ne vivent pas en troupeau, d'abord, et je vous prie de croire que je n'ai pas du tout l'instinct d'imitation de mes bêlantes sœurs! Ah ! Non !... D'ailleurs, à la réflexion, comme brebis, je manquerais plutôt de sociabilité, de douceur, de docilité routinière !

Et elle se mit à rire soudain, en songeant à l'exclamation de Zazie le matin même.

— La fille de Bernard trouve plutôt que je ressemble à une chèvre ! Et les enfants ont toujours raison !

Gagné par sa sincère gaîté, il se mit à rire à son tour, perdant un instant sa hauteur désenchantée. Et son regard se fit moins dur, moins scrutateur pour l'envelopper presque avec sympathie.

— Une chèvre ? Oh ! Que cela vous va bien, Mademoiselle la grimpeuse ! D'ailleurs, Nikou, c'est tout à fait un nom de chèvre et il semble fait exprès pour vous ! Il sent l'indépendance, la liberté et l'herbe verte ! Il saute, cabriole et vagabonde...

D'un doigt moqueur il montra le mur sur lequel Nicole était toujours à califourchon et le figuier de Barbarie.

— Il maraude aussi parfois, acheva-t-il légèrement.

Nicole sautait facilement d'un sujet à l'autre.

— Mais comment se fait-il que vous soyez aujourd'hui propriétaire de ces Roches-Rouges dont je pille consciencieusement les arbres exotiques depuis de si longues années ?

— Tout simplement parce que je les ai héritées d'un lointain cousin qui ne les habitait plus. La curiosité m'est venue de les connaître...

Il suspendait sa phrase, et son regard quittant Nicole caressait les palmiers, les eucalyptus, les poivriers odorants, les cactus accrochés aux rocs colorés et l'ineffable lumière qui enveloppait tout cela, y accrochait des paillettes d'or, des éclairs de diamant.

— Et voici que je les aime !... murmura-t-il d'une voix changée plus basse, frémissante. Oui, la maison m'avait laissé si indifférent hier soir à l'arrivée que je songeais déjà à la vendre... mais à l'aube je suis descendu dans le parc, puis j'ai escaladé le jardin exotique accroché à flanc de colline... j'ai découvert tant de mystérieuse sauvagerie, puis tant d'accueillante douceur dans tout celà que maintenant je ne suis pas loin d'espérer y passer ma vie presque entière !

Joyeusement elle battit des mains.

— Que Bernard va être content ! Nous habitons quatre mois de l'année les « Aloès ».

— C'est près d'ici?

— Par la route cela fait bien deux petits milles. Mais à peine un par « mes » chemins.

Il sourit et reprit son air moqueur.

— Des chemins de chèvre, bien entendu ? Il faudra me les faire connaître...

A son tour, elle se moqua.

— Les chèvres ont le jarret solide et la tête folle ! Vous ne craignez ni la fatigue, ni les coups de cornes ?

Le sourire sceptique s'adoucit un peu.

— Je ne crains rien que la banalité et l'ennui. nous nous promènerons souvent ensemble, si vous le voulez bien, Mademoiselle Nikou.

Elle riposta gentiment.

— Je veux tout ce que veut Bernard. Et je suis sûre qu'il sera enchanté, car il vous aime beaucoup.

Le regard de Patrice Monclare devint incrédule.

— Est-ce à dire que vous ne voulez *que* ce que veut votre frère ?

Elle réfléchit une minute et son beau regard eut un éclair de fierté indépendante.

— N'importe que je veuille d'autres choses. Je ne les fais pas, voilà tout !

Les fins sourcils de Patrice Moncare s'élevèrent en arcs pleins d'incrédulité.

— Et . . . vous ne les regrettez jamais . . . ces choses ? dit-il non sans impertinence.

Un ton d'ambre rose s'étendit sur les joues de Nicole. Elle secoua ses boucles de ce geste qui disait toujours sa révolte ou sa colère.

— Monsieur Monclare, dit-elle, impertinente à son tour. Vous n'aimez donc personne ?

Il pâlit, se rétracta, et d'une voix cinglante :

— Mademoiselle, votre question . . .

— A été provoquée par la vôtre ! Il faut en effet ne pas aimer pour croire qu'on puisse regretter de faire ou de ne pas faire quelque chose pour un être qu'on aime !

Et devant son attitude glacée, un peu scandalisée aussi, elle acheva dans un éclat de rire redevenue espiègle :

— Ah ! Tant pis pour vous, je vous avait prévenu ; je ne suis pas toujours d'un commerce facile !

Et se laissant gliser du mur, elle cria :

— A bientôt, Monsieur Monclare, si vous n'avez pas peur des « coups de corne » !

Stupéfait, immobile, il écouta derrière le mur le bruit de sa course légère sur les pierres roulantes du ravin et l'écho de son rire qui s'égrenait longuement.

Soudain, d'un élan, il s'accrocha des mains au faîte du mur, se hissa, regarda la silhouette frêle de gamin qui dévalait la pente abrupte avec une agilité surprenante, traversait le torrent pieds nus.

— Etrange fille ! murmura-t-il sourdement. Des allures de gitane, une limpidité de fille des neiges, et de l'esprit comme une Parisienne . . . pas banale, en tous cas !

Mais il se laissa retomber sans avoir répondu : « A bientôt ». Et son indéfinissable sourire sceptique fit luire l'éclair d'acier sous ses longs cils noirs.

— Reste à savoir ce qu'il y a de sincère dans cette originalité !

Chapitre III

COMME Nicole venait se mettre à table pour déjeuner, fraîche et charmante dans la robe blanche qui remplaçait son costume du matin, la petite voix de Zazie réclama :

— Et mes figues, tante Nicky ?

Gaîment elle avoua :

— Je ne te rapporte pas de figues, Zazie . . . parce que maintenant les Roches Rouges sont habitées . . .

Et se tournant vers son frère :

— Mais je te rapporte une nouvelle qui te réjouira, Bernard . . . le nouveau propriétaire est Patrice Monclare !

Son regard brillait de joie à l'idée du plaisir qu'elle apportait à ce grand frère-papa, tant aimé et qui l'aimait tant.

Tendrement reconnaissante à l'artiste admirable de tous les soins dont il avait entouré son enfance orpheline, de toute l'affection, un peu rude, mais pleine de sollicitude, dont il berçait sa jeunesse, Nicole, avec son ardente nature pleine de générosité méridionale eut voulu consacrer tous ses jours au bonheur de Bernard.

A côté du doux géant, large et fort, toujours simple de mise mais dont le regard brun, sous une brosse de cheveux en désordre rayonnant de spiritualité, la charmante et futile Danièle, sa femme, semblait une bergeronnette égarée !

Presque aussi jeune que Nicole, blonde comme elle ,mais d'un ton plus pâle, avec une frimousse capitonnée de fossettes, un sourire en cerise, un petit nez mutin et des gestes d'une grâce infantine, elle semblait plutôt la sœur aînée de Zazie que sa petite maman et Bernard, ingénuement extasié les réunissait dans la même indulgente tendresse.

— Monclare ! s'exclama Madérac avec un sourire. Ah ! En voilà un heureux hasard ! Comment le sais-tu, Nikou ?

— Par lui-même qui m'a surprise maraudant ses figues, tout simplement ! Il a hérité le domaine d'un parent lointain et songe à s'y installer.

— Tu l'as donc vu, ce phénix ! fit à son tour sa belle-sœur dont le joli regard doux brillait de curiosité soudaine. Est-il vraiment aussi épatant que cela ?

Nicole eut une petite moue.

— Qu'est-ce que tu entends par « cela », Danièle ?

— Hé . . . tout le bien que nous en a dit ton frère au moment où il faisait son buste et aussi tout ce qu'en racontent les journaux . . .

— Tu sais, éluda-t-elle, je ne lis guère les compte rendus mondains et musicaux . . . Je m'étais surtout fait une idée de Patrice Monclare d'après sa musique que j'aime tant.

— Et tu as été déçue . . . ne le nie pas ! Cela se lit dans ton regard. Pourquoi chercher à le cacher, toi toujours si franche ?

Elle se tourna vers son frère avec un sourire :

— Pour ne pas contrarier Bernard ! Je sais qu'il a pour Monclare une sympathie . . . que celui-ci lui rend bien, il faut être juste . . .

Danièle s'étonna, moqueuse :

— Et malgré cela, tu n'es pas prête à adorer ce grand homme ? Toi, la petite sœur modèle qui ne voit que par les yeux de son frère. Eh bien il faut vraiment que la première impression n'ait pas été bonne. Qu'en dis-tu, Bernard ?

Bernard, indulgent, mais un peu taciturne, comme toujours, haussa simplement les épaules sans répondre, Nicole se tourna vers lui :

— Bonne ? Absolument ? Non ! Il me faut l'avouer. C'est un drôle de type, ton ami, Bernard. Il a cet air, que je déteste par-dessus tout, du Monsieur qui ne croit en rien afin de n'être pas trompé. On reste déconcerté devant l'être le plus glacial qui, pourtant, a su créer la musique la plus vivante, la plus chaude, la plus colorée du monde.

Encore une fois, Bernard haussa les épaules.

— Tu es partie de cette musique et tu as bâti un Monclare à sa taille. Mais il y a déjà deux ans que Patrice ne compose plus ! Il a connu depuis « La Sérénade Inachevée », une grande déception . . .

— Une peine de cœur ? parodia Nicole, moqueuse.

— Ma foi, oui dit-il sèchement, et je n'aime pas à t'en voir rire !

— Oh ! fit-elle aussitôt repentante sous le regard de blâme du grand frère-papa tant aimé. Je te demande pardon, Bernard !

— Monclare, reprit-il adouci, avait cru à l'amour d'une jeune fille. Il le supposait désintéressé . . . Ce fut pour lui un déchirement terrible lorsqu'il découvrit de façon irréfutable qu'elle n'en voulait qu'à son immense fortune, à sa notoriété brillante, à sa situation mondaine . . .

Danièle protesta moqueuse :

— C'était un romantique et un romanesque, ton beau musicien !

Mais cette fois Bernard ne se fâcha pas. Toutes ses indulgences n'étaient-elles pas acquises, même injustement, à cette délicieuse poupée, à sa femme-enfant pimpante et jolie ? Il expliqua :

— De ce jour ce fut comme si l'ancien Patrice était mort ! Tout en lui s'est glacé, jusqu'aux sources géniales de son inspiration. Il n'a plus composé, puisque sa fortune lui permettait de vivre en oisif. C'est un être nouveau . . . Mais pour le public comme pour Nicole, il est resté le compositeur vibrant, l'homme de la « Sérénade Inachevée » écrite dans un grand élan d'amour et de confiance.

Insouciante comme toujours, Danièle dit avec sa légèreté de « femme-oiseau », comme l'avait baptisée un jour, avec une tendre indulgence, sa jeune belle-sœur.

— Celui qu'il redeviendra d'ailleurs au prochain grand amour !

Sandalisé son mari se tourna vers elle.

— Oh ! Danièle ! Peux-tu dire ? Peux-tu penser, une chose aussi monstrueuse ? Mais rien que le rapprochement de ces mots « prochain grand amour » ne te semble-t-il pas anormal ? Est-ce qu'on peut avoir un autre « grand amour » lorsque le premier a été assez fort pour vous ravager aussi terriblement ? Tu ne le crois pas ? Dis ?

Il avait l'air à la fois stupéfait et malheureux, inquiet comme chaque fois qu'il découvrait si différente de lui cette Danièle, chérie follement. Elle, souriait, insouciante et jolie sous les frisons pâles qui la faisaient ressembler à une marquise très « dix-huitième ».

— Enfin, dit Bernard presque nerveux. L'as-tu invité ? A-t-il promis de venir bientôt ?

Sincère, Nicole fit un rapide examen de conscience. Elle ne savait trop que répondre, se souvenant de sa dernière boutade. Maintenant que son frère lui avait parlé de Monclare, elle comprenait pourquoi il avait tant pâli, tressailli si violemment, lorsqu'elle lui avait jeté au visage son malheureux « Vous n'aimez donc personne » !

Comment ne lui en voudrait-il pas ? Et elle se souvenait bien qu'il n'avait pas répondu quand elle lui avait crié « A bientôt » . . .

Alors, sincère :

— Ecoute, je l'ai invité, bien sûr, mais quant à savoir s'il viendra bientôt ? . . .

Au même instant la clochette de la barrière sonna en bas du jardin odorant et Bernard, qui s'était penché à la fenêtre, sa tasse de café à la main se tourna vers sa sœur avec un bon rire :

— Petite cachottière, dit-il gaîment, tu voulais me faire une surprise. Le voici justement

Chapitre IV

TANTE Nicole, je vais creuser un grand trou pour y faire entrer la mer tout entière !

Etendue sur le sable de la plage presque déserte, Nicole surveillait les jeux de sa nièce.

Elle se souleva sur un coude, admira une seconde le miracle de ce sourire si frais, si rose entre des fossettes espiègles et murmura :

— Si tu veux, ma chérie.

— Et si la mer ne veut pas y entrer, tante Nicky ?

— Nous l'y forcerons bien, va . . .

— Il faudra que tu chantes. Alors, elle viendra pour t'écouter . . .

Derrière elles une voix s'étonna.

— Vous chantez donc, mon amie la chèvre ?

Ele se tourna en souriant vers lui.

— Quelquefois, quand je suis toute seule ou avec Zazie. Vous venez vous baigner, Patrice ?

Car ils étaient devenus tout à fait amis depuis le jour, déjà lointain de deux mois, où il l'avait surprise dérobant ses figues.

Insensiblement, le sceptique s'était intéressé à cette nature étrange faite d'un extraordinaire mélange de fierté farouche et de douceur, de sentiments exaltés et de simplicité charmante.

Ce matin, Patrice apportait sur la petite plage désertée de tous les élégants en cette fin de saison d'été, un visage ouvert au sourire presque heureux, avec la distinction hautaine et nonchalante de sa haute silhouette blanche.

Il se aissa tomber sur le sable à côté d'elle et caressa la blonde tête de Zazie qui expliquait :

— Et elle chante bien, vous savez, Monsieur ! Mieux que les oiseaux, elle chante, tante Nicky.

— J'aime le nom que cette petite vous donne . . . Il complète bien la trinité charmante : Nikou, Nicky, Nicole . . . Chacun vous va si bien selon celle que vous êtes : Nikou, la petite chèvre qui folâtre dans la montagne aux heures de solitude ! Nicky, indulgente et gamine lorsque vous partagez les jeux de cette petite ! . . . Nicole, la sage, en robe blanche et sourire mondain !

Il la regarda profondément.

— Quelle drôle de petite bonne femme, vous faites ! Je ne vous comprendrai jamais. Qui êtes-vous ?

Elle s'étonna, les sourcils levés.

— Mais il n'y a rien à « comprendre » . . . Quel besoin de compliquer les choses et les gens, vous avez là ! Je suis . . . celle que vous voyez vivre, voilà tout !

Le sourire sceptique tira amèrement la belle bouche fine de Patrice. Les yeux lointains, il avoua très bas :

— J'aimerais le croire !

Presque en colère, elle protesta :

— Croyez ce que vous voudrez ! Vous êtes ridicule avec vos « finasseries » bien inutiles ! Il n'y a pas moins compliquée que moi . . .

Radouci il ramena sur elle son regard scrutateur. Elle avait l'air vraiment sincère ?

— Peut-être le croyez-vous vous même, admit-il. Mais comment expliquer alors la simplicité d'une nature à laquelle convienent aussi parfaitement trois noms ? Comment admettre que vous puissiez ressembler à la fée des neiges et à une fille de bohème ! Il y a en vous un mélange déconcertant . . . parfois on vous sent candide comme un conte d'Andersen et, soudain, sur cette blancheur glacée passe brutalement un souffle ardent comme les tempêtes de l'Oural . . . qui vous laisse l'instant d'après primesautière, charmante et sans arrière-pensée comme la plus mondaine des parisiennes ?

Elle le regardait de côté tandis qu'il parlait. Et elle semblait s'amuser beaucoup. Quand il eut fini, elle éclata de rire.

— C'est cela qui vous trouble ? Ah ! Mon pauvre ami c'est bien moins « étrange » que vous ne le pensez. Au risque de détruire mon auréole de fille « compliquée » je vais souffler sur vos illusions ! Jamais je n'avais pensé à vous dire que maman si blonde, partie trop tôt ; était Suédoise . . . Si je vous confie également que les Madérac, vieille race méridionale, eurent au dix-huitième siècle, une grand'mère gypsie dont le sang ardent domine parfois tous les au-

(Lire la suite page 21)



QUAND IL PLEUT—



—c'est le temps de servir cette bonne soupe!



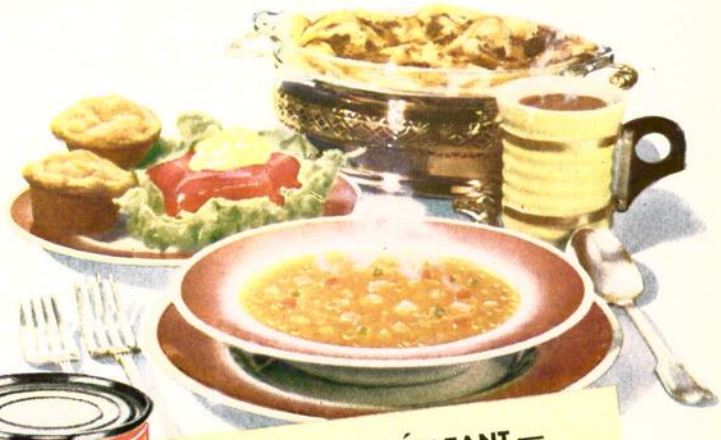
AUX JOURS de grands vents et de pluie abondante, pensez à la Soupe aux Légumes Campbell. Tous les jours la bienvenue, cette soupe servie bien chaude est particulièrement bien accueillie quand la température est maussade. Car elle vous réchauffe et vous réconforte,—sans compter qu'elle vous nourrit comme pas une!

Les jeunes ont une prédilection marquée pour la Soupe aux Légumes Campbell. Et quand ils rentrent tout mouillés, servez-leur une copieuse assiettée bien chaude de cette soupe qu'ils aiment entre toutes.

La Soupe aux Légumes Campbell contient quinze légumes différents—légumes amenés à parfaite maturité dans des jardins ensoleillés du Canada. Le bouillon est fait d'un boeuf de choix, approuvé par le gouvernement fédéral. Préparée et cuite avec tout le soin que vous prendriez à la maison, la Soupe aux Légumes Campbell est presque un repas en elle-même. C'est un plat aussi nourrissant qu'agréable au palais.

Pronostics: jours froids et pluvieux! Munissez-vous tout de suite de Soupe aux Légumes Campbell. Et ainsi, sans avoir à sortir de la maison, vous serez en état de servir à votre famille un plat de son goût, un plat excellent pour elle.

Régalez-vous régulièrement de la Soupe aux Légumes Campbell!





UN MENU ÉPATANT — PAR BEAU OU MAUVAIS TEMPS

Soupe aux Légumes Campbell
Macaroni et Fromage en casserole
Salade de fruits en gelée
Muffins Graham Chocolat chaud

Vérifiez l'étiquette rouge-et-blanc

Soupe aux Légumes Campbell's

PRÉPARÉE AU CANADA PAR LA CAMPBELL SOUP COMPANY LTD, NEW TORONTO, ONTARIO

SI GRANDES

Copyright Dionne Quintuplets

Copyright
Dionne Quintuplets

Ci-dessus, de gauche à droite, Yvonne, Marie, Annette, Cécile, Emilie sont très interessées par un modèle du fameux carrosse qui symbolise la main-d'oeuvre Fisher. Dans l'illustration de gauche, elles sont évidemment réjouies de la spaciosité de la carrosserie Fisher 1940 et du cachet de luxe qu'elle confère à la nouvelle Chevrolet. Remarquez, par exemple, l'absence de distorsion de la glace du pare-brise au travers de laquelle elles sont photographiées. C'est parce que c'est une glace de sécurité de haute qualité, *soigneusement fabriquée pour une visibilité claire comme du cristal. La glace de sécurité est employée dans toutes les fenêtres de la Chevrolet 1940, accroissant ainsi la protection inhérente de sa carrosserie Fisher monacier à toit-tourelle qui est plus forte et plus sûre.*

CES petites demoiselles de renommée mondiale croissent certainement en âge et en élégance. • Elles apprennent ici comment la carrosserie d'automobile la plus fameuse s'est développée elle aussi — pour devenir la carrosserie Fisher monacier à toit-tourelle la plus large, la plus longue et la plus forte que les autos General Motors aient jamais eue. • Sa spaciosité supplémentaire, vous pensez bien, est une importante contribution au confort de l'auto — tandis que sa nouvelle construction d'acier renforcée vous garantit plus de sûreté que jamais sur la grande route. • Mais de toutes les caractéristiques ultra-modernes qui abondent dans la carrosseries Fisher 1940, il n'en est point de plus surprenante que sa visibilité bien conçue. • Elle augmente votre champ de vision en avant au moyen d'un pare-brise plus large. Elle vous donne une meilleure vue de la circulation en arrière grâce à une position plus efficace du rétroviseur et à une fenêtre arrière plus grande de 10% à 18%. Elle élimine la distorsion et le surmenage visuels — grâce à l'usage d'une glace de sécurité de *haute qualité* partout. • C'est pour cela que vous entendez dire si souvent "le mot d'ordre des acheteurs pour 1940 est carrosserie Fisher" — ce qui signifie naturellement une auto General Motors.

UNISTEEL TURRET TOP
CARROSSERIE PAR
Fisher
GM
GENERAL MOTORS
Sur les autos General Motors seulement
CHEVROLET • PONTIAC • OLDSMOBILE • BUICK • LA SALLE • CADILLAC

(Suite de la page 18)

tres dans nos veines de civilisés... vous comprendrez peut-être ?

Elle souriait toujours. Vivement intéressé, il s'émerveilla.

— Une grand'mère gypsie ? Contez-moi cela, Nicole ?

— Mais il n'y a rien à conter ! fit-elle, gentille et simple comme toujours . . . Guy Madérac, qui était alors baron de Madérac, je crois — la révolution n'ayant pas encore nivelé bien des choses — s'éprit d'une belle fille de bohème, rencontrée sur la route qu'elle parcourait avec la tribu de ses frères. D'un berceau à l'autre, la légende s'est transmise fidèlement, qui veut de la brune gypsie, faire une jeteuse de sorts amoureux! Maha, la noire fille du soleil, envoûta peut-être Guy de Madérac, puisque, oublieux de tous préjugés de caste, de race, de religion, il l'épousa et en fit notre grand'mère à tous !

Lentement, il répéta les yeux à demi-clos :

— Maha, la fille du soleil !

— C'est un beau nom, n'est-ce pas ? fit Nicole, ardente. Malheureusement, c'est tout ce que nous savons d'elle. Et aussi qu'elle était admirablement belle ! Et c'est vrai que le sang des gypsies doit être plus fort que tous les autres ainsi qu'ils le prétendent fièrement, car, après cinq générations, je me sens tellement « sa » petite-fille à elle !

Taquin, il paisanta :

— La « petite fille du soleil » . . . Nikkita . . . Et voici un quatrième nom qui vous va aussi bien que les trois autres ! Quand je vous dis qu'il y a de quoi y perdre sa psychologie !

Et il reprit :

— J'ai invité aux Roches-Rouges un ami que va m'apporter le rapide de onze heures trente . . . Il faut que j'aille le cueillir à la gare.

Il tardait à se lever, gagné par une invincible paresse. Rieuse, Nicole constata :

— Votre empressement fait plaisir à voir. Peu intéressant, cet ami ?

— S'il ne l'était à un degré quelconque, je n'embarrasserais pas ma vie, même pendant quinze jours de sa présence, je vous prie de le croire. C'est un type curieux. Un échantillon de cette étrange faune qu'a fait fleurir notre siècle de vitesse « le recordman » dans toute sa splendeur.

Elle eut une petite moue.

— Peuh ! Les sportsmen sont généralement idiots.

— Pas celui-là . . . Il ne l'est d'ailleurs que par « chic » comme ses aïeux furent mousquetaires et son grand-père « dandy ». Le ski nautique, le hors-bord, et l'avion de tourisme ne sont pour lui que les équivalents modernes de l'antique rapière et du jonc à pomme d'or ! Vous le connaissez peut-être de nom : Serge Lanteuil ?

Elle secoua ses boucles blondes, indifférente.

— Ma foi non . . . vous savez, moi, les sports . . .

— C'est un aimable garçon, reprit-il un peu sarcastique, et nombreuses sont celles qui l'aiment, emballées par sa plastique de jeune dieu et ses succès de champion. Ses exploits en ski nautique vont révolutionner ce qui demeure de snobs sur la côte, assurément ! Mais sa société m'est assez agréable parce que nous nous suivons depuis l'enfance ! On aime toujours, assez égoïstement d'ailleurs, ces témoins des années heureuses de jadis . . . N'est-ce pas ?

Nicole leva vers lui un regard changé.

— Je ne sais pas, dit-elle la voix basse. Comme compagnon d'enfance, je n'ai eu que Bernard !

— Des amies ?

— Je n'ai jamais eu d'amies ! Mes parents sont morts trop jeunes pour s'occuper de ma société. Nanti de l'autorité paternelle, mon cher Grand m'a entouré de tant de tendresse, de tant d'affection que je n'ai jamais senti le besoin d'en chercher ailleurs D'autre part, la vie un peu décousue que nous menons : quatre mois ici, quatre mois en croisière, quatre mois à Paris, bousculés entre son travail, les expositions, les obligations mondaines du métier, ne me laissaient guère le loisir de songer à me faire des relations personnelles. J'ai été adoptée par les amis de Bernard, puis par sa femme . . . je les ai adoptés aussi, puisque tout ce qu'il aime me devient cher . . .

Patrice coupa intéressé.

Dans cette espèce de désert sentimental l'arrivée de cette jeune belle-sœur a du être une joie imprévue ? Vous vous entendez parfaitement, il me semble ? Et pourtant, quelle différence de caractère !

Elle éclata de son joli rire sincère.

— Oh ! Certes, Danièle a un bien meilleur caractère que le mien !

— Peut-être meilleur, fit-il taquin: mais je préfère le vôtre !

Sérieuse elle reprocha :

— Elle est charmante ! Et puis, vous parlez d'être sans complications ! Il n'y a pas de nature plus simplette que la sienne ! Et exactement le moral de son physique, au moins !

— C'est peut-être ce que je lui reprocherais . . . dit-il sincère. Oui, depuis que je la connais, je m'étonne que Bernard Madérac, cet artiste pur, cette âme profonde, cet esprit large, ait pu lier sa vie à une petite poupée frivole et superficielle qui semble échappée d'une vitrine Louis XV !

Nicole dit, comme si cela expliquait tout.

— Il l'adore, vous savez !

Et Patrice baissa la tête. Il savait ce que c'était sans doute ?

— Ah ! Oui, voilà !

— Dites donc, fit gaîment Nicole pour chasser les souvenirs qui semblaient pénibles à son compagnon. Vous pouvez peut-être vous dépêcher si vous voulez arriver pour le rapide ! A moins que vous ne vouliez laisser prendre racine à votre ami . . .

Il sauta sur ses pieds et au moment de s'éloigner.

— En même temps, arrive une vieille cousine. Sa présence correcte va me permettre de recevoir. Nous prendrons donc la crémaillère aux Roches Rouges samedi . . . J'écrirai aux Madérac ; mais avertissez-les que je compte sur vous trois.

— Oh ! là là ! fit-elle boudeuse. Voyez quelle corvée mondaine ! Je parie qu'il va y avoir toute la côte ?

Debout, long et blanc, il se pencha vers elle, avec une gentillesse qu'elle n'avait encore jamais surprise dans son accent :

— Mon pauvre petit ! dit-il s'excusant. J'y suis bien obligé !

Elle lui fit au revoir de la main et lança rieuse :

— On est un homme célèbre ou on ne l'est pas ! A samedi, Patrice !

Déjà, sur la digue, la longue voiture étincelante de nickel démarrait silencieuse et rapide.

Chapitre V

Mon vieux, ta demeure m'enchante ! Et si le voisinage répond aux promesses de ces murs . . . mon séjour s'annonce absolument délicieux !

Patrice venait de faire les honneurs des Roches Rouges à son ami.

Aussi blond que Monclare était brun, avec le teint cuit des jeunes Anglais hâlés, le regard assez dur des yeux bleus clairs, comme en ont tous les champions habitués à la lutte avec les éléments, le menton volontaire, une carrure d'athlète fin, Serge, ainsi que l'avait annoncé son ami, représentait assez la personnification du « jeune dieu hellène ». Mais il avait le langage direct, un peu bref des anglo-saxons. Véritable produit moderne de notre vie outrancière. Tout en lui, depuis son verbe rapide et ses pieds légers, au talon toujours soulevé de terre semblait dire « plus vite » à la vie.

Monclare, à ses côtés avec sa hautaine nonchalance formait une antithèse frappante. Si dissemblables physiquement et moralement, ils s'entendaient à merveille.

Patrice sourit, connaissant les goûts mondains de son ami.

— Ne t'inquiète pas ! Je t'ai attendu et aussi ma cousine Amélie, ordonnatrice parfaite de ce genre de cérémonies, pour prendre ma crémaillère !

Après-demain soir toute la *gentry* de la Côte s'abattra entre ces murs!

Serge prit une cigarette que lui tendait Patrice dans une boîte d'ivoire, la glissa entre les lèvres, atteignit son briquet dans la poche d'un costume de voyage élégant . . .

— Gosh ! fit-il, le doigt sur le déclic, la vie est belle !

— Et puis, poursuivit Patrice, il y a les amis des Aloès. La petite Madérac est si intéressante . . .

— Tu dis ? fit Serge soudain pâle, tellement saisi, qu'il oubliait d'approcher la petite flamme du briquet de sa cigarette. La petite ?

Patrice, stupéfait, remarqua qu'il tremblait si fort que, entre ses doigts, le petite flamme vacillait. Il répéta d'un ton nerveux qui le surprit lui-même.

— Je dis : la petite Madérac. Qu'y a-t-il de si extraordinaire ? Nicole m'a dit ne pas te connaître ? Qu'est-ce que tu as à trembler ?

Le sang, peu à peu, revenait aux pommettes hautes de Serge. Il battit des paupières, murmura d'un timbre bas, troublé.

— Rien, rien, mon vieux ! Simple similitude de nom ! Une erreur ! Je ne connais pas, en effet de Nicole Madérac.

Mais sa voix restait oppressée et il oubliait d'allumer sa cigarette, le regard perdu comme dans un rêve ou . . . des souvenirs.

Narquois, Patrice qui respirait mieux mais restait nerveux, lui montra la petite flamme.

— Tu sais que tu uses ton essence ? . . .

Il secoua les épaules comme pour chasser un pensée obsédante.

— Distraction ! fit-il en s'appliquant pour allumer sa cigarette comme s'il voulait donner à son visage et à sa voix le temps de redevenir normaux.

Patrice le considérait toujours avec surprise.

— Je ne savais pas que les Madérac fussent nombreux en France . . .

Son ami coupa pour demander, en suivant avec attention les volutes bleues qui s'échappaient de sa cigarette.

— Qu'est-ce que c'est . . . les tiens de Madérac ?

— Lui, Bernard, un grand sculpteur déjà très connu. Tu sais, celui qui a fait mon buste pour le salon, il y a deux ans . . .

— Vaguement . . . murmura-t-il en se baissant pour renouer le lacet de son soulier fauve.

— C'est un artiste pur, un type épatant ! Sa femme est un oiseau charmant, leur bambine un bijou de trois ans . . . Et puis, il y a Nikou . . . sa jeune sœur . . .

Cette fois Serge se redressa, très naturel, et il menaça son ami du doigt en souriant.

— Ah ! Ah ! Il y a une petite sœur ! C'était ça ta « petite Madérac » à toi ? J'aurais du m'en douter : flirt ?

Patrice haussa les épaules, mécontent.

— Voyons, Serge ! Tu sais bien que moi et les jeunes filles, maintenant . . .

Après une seconde de réflexion il acheva.

— Et puis rien que ce mot accolé au nom de Nikou me semble sacrilège ! Si tu la connaissais . . . si pure et si ardente ! Imagine : une flambée de mimosas sur un glacier ! Cela embaume, brûle et rafraîchit à la fois . . .

Lanteuil semblait être redevenu tout à fait lui-même. Il atteignit une revue sportive sur la table près de lui et l'ouvrit en disant avec moquerie :

— Dans ces cas-là, la glace ne peut manquer de fondre très vite ! C'est la grâce que je te souhaite, mon bon !

Et il se plongea dans le compte rendu de la dernière course de hors-bord où il avait obtenu le titre de champion d'Europe, battant ses précédents records.

Chapitre VI

Bon bain, ce matin ? demanda une voix connue derrière Nicole qui, encore ruisselante s'épongeait le visage dans son peignoir éponge.

Elle répondit sans se retourner.

— Tiens ! Je ne vous ai pas attendu pour le bain aujourd'hui, je vous croyais accaparé par votre ami.

— Mais j'ai amené mon ami avec moi, le voici, dit-il, s'effaçant brusquement devant Serge qu'il précédait de quelque pas.

Depuis la veille au soir il n'avait rêvé qu'à cela : les mettre en présence, brutalement, sans les avoir prévenu ni l'un ni l'autre afin de mieux guetter leur réaction.

Et le regard aigu, la mine tendue, il demeura confondu de leur calme indifférent.

Nulle émotion ne passait sur les traits de Serge qui s'inclinait poliment, se demandant visiblement quelle était cette jeune personne.

Nulle surprise ne teinta le joli visage mat de Nicole, émergeant enfin des plis du peignoir pour sourire à Patrice. Son regard, profond et doux, effleura le nouveau venu avec plus de curiosité que de véritable intérêt. Il revint à Monclare tout éclairé d'amicale taquinerie.

— Vous êtes arrivé à l'heure pour le train ?

Puis elle fit un petit signe de tête gentil, tendit la main pour une franche poignée de main tandis que désarçonné et bien content, Monclare présentait :

Serge Lanteuil, champion de France des Hors-bords. Ma charmante camarade Nicole Madérac dite Nicky, dite Nikou la chèvre, dite Nikkita, petite fille du soleil . . .

Il plaisantait, la voix un peu tremblante, l'œil toujours au guet. Mais Serge lui parut ce matin parfaitement maître de lui et tellement libre d'esprit devant cette inconnue qu'il songea à reprendre orgueilleusement son ami :

— Champion d'Europe depuis la semaine dernière, tu oublies, Patrice.

Monclare respira mieux. Allons, si Lanteuil ne songeait qu'à ses titres sportifs en face de la jeune fille, c'est bien qu'il ne la connaissait pas . . . qu'elle ne le connaissait pas . . . comme elle le lui avait dit la veille, comme elle le montrait si paisiblement ce



matin par toute son indifférence polie, peut-être un peu moqueuse :

— Je vous félicite, Monsieur, de ce titre brillant.

— Beaucoup moins brillant, Mademoiselle, que celui ajouté par Monclare à votre nom ! Petite-fille du soleil ! Peste ... voilà une généalogie ... Je savais déjà que vous aviez pour frère un grand artiste ...

Le visage de Nicole s'éclaira.

— Vous connaissez Bernard ?

— Non, mais je connais une de ses œuvres que j'ai beaucoup admirée : le buste de Monclare.

Toujours à l'affût, Patrice les observait et peu à peu quelque chose de douloureux et de crispé se détendait en lui. Au soulagement éprouvé il comprenait que la déception qu'il aurait éprouvée à découvrir Nicole menteuse et trompeuse comme les autres lui aurait été très pénible. Pourquoi ?

— S'était-il mis si vite à croire en cette enfant étrange, lui qui depuis si longtemps ne croyait plus à rien ni en personne ?

Mais pourquoi eut-elle dissimulé à propos d'une chose aussi insignifiante ? Comme il avait été stupide, seigneur, de se tourmenter une nuit entière pour celà !

Elle était si nette cette petite! Tellement plus fraîche, plus neuve que les autres ...

Chapitre VII

Oh ! fit Nicole, qui s'avançait dans le hall dans l'enroulement de voile rose qui rendait plus doré son teint de pêche, plus profond et sombre son regard, sous la caresse blonde de ses boucles. Oh ! Que j'aime cette musique qui nous accueille.

Patrice qui s'inclinait, élégant et fin, d'une hautaine bonne grâce, eut son sourire indéfinissable dont on ne savait dire s'il était câlin ou moqueur.

— Sans doute la reconnaissez-vous ? fit-il en désignant les vestes à brandebourg des musiciens hongrois. Ce sont vos frère de Bohème. Je les ai engagés pour qu'ils chantent l'hymne à Nikkita, la petite fille du soleil !

Un ton d'ambre plus rose envahit le pur visage levé vers lui tandis que le diamant noir des prunelles étincellait d'une joie nouvelle.

— Comment, fit à côté d'elle la voix de Bernard surpris et presque mécontent, semblait-il. Elle vous a conté cette épisode de notre histoire familiale, ma folle Nikou ? Je suis plutôt surpris ! Habituellement elle est jalouse de cette généalogie et ne la confie qu'à de vieux amis ...

Sous l'œil sérieux et scrutateur du sculpteur Patrice sourit encore à Nicole et cette fois il n' yavait guère de raillerie au coin de ses lèvres.

— Mais nous sommes déjà de très bons, si ce n'est de vieux amis ? N'est-ce pas, Nicole ?

Le sourire lumineux des grands yeux de gitane répondit au sien.

— Vous allez vite en besogne, remarqua Bernard un peu sec, et comme surpris.

Mais déjà Monclare protestait.

— Madame Madérac ne vient pas? Je suis désolé ...

— Danièle a été prise d'un malaise soudain et inexplicable tantôt, dit Nicole soucieuse. C'est extraordinaire ! Elle toujours si solide, j'ai cru qu'elle allait se trouver mal !

— Sans raison ?

— Absolument sans raison, dit Bernard. Nikou remontait de la plage où elle vous avait rencontré avec un ami, je crois ... elle babillait gaîment. Soudain voilà ma Dany qui devient pâle, pâle et qui renverse la tête en arrière ... j'ai eu peur !

Sa voix encore tremblante disait son inquiétude de bon géant attendri devant le malaise de sa poupée chérie. Il conclut, soulagé :

— Les jolies femmes sont coquettes, vous savez !

Nicole le regarda s'éloigner vers un éditeur connu et sourit à Monclare.

— Mon pauvre Grand ... il a eu une jolie peur ! Mais je ne suis pas entièrement rassurée comme lui, moi ! Je ne puis comprendre cette faiblesse soudaine de Danièle ! Elle a une santé de fer, des nerfs insensibles, un équilibre physique parfait!

Puis elle le laissa à ses devoirs de maître de maison, accueillant des nouveaux venus. Lentement elle se dirigeait à travers la cohue brillante que les invitations du grand compositeur Monclare avaient attiré dans ses salons.

Soudain elle se trouva en face de Bernard l'air soucieux et sévère.

Très vite il la prit par le bras, l'entraîna vers une grande terrasse qui, du haut de la colline, surplombait le golfe endormi.

La nuit pailletée était incomparablement douce et balançait à peine, à leurs pieds la cime des pins et des eucalyptus. Tous les parfums montaient de Juan blotti dans la verdure et les fleurs ...

Mais la voix de Bernard ne contenait aucune douceur, elle, pour questionner :

— Qu'est-ce qu'il y a entre Monclare et toi ? Flirt ?

Nicole sursauta, s'éloigna de lui et protesta un éclair de fierté dans ses beaux grands eux indignés :

— Oh ! Bernard !

Plus doucement, il reprit avec gravité :

— Que veux-tu que je pense, ma petite fille ? Te voici bien vite familière avec lui ... Et de son côté il me semble très apprivoisé ...

— Bernard, reprit-elle frémissante, je ne pense pas t'avoir jamais donné l'occasion de me supposer capable de cette chose que tu m'as appris à détester !

— Hé ! Mon pauvre Nikou ... si j'ai prononcé ce mot que je déteste autant que la chose ... c'est qu'en dehors de la franche camaraderie, il ne saurait guère être question ... question ... d'autre chose entre Montclare et toi.

Il prit un temps pour bien faire ressortir l'importance de ce qu'il allait dire. Puis, avec sa rude franchise d'homme probe, il prononça :

— Il est trop riche pour toi, pour nous, comprends-tu mon petit ! Je ne suis qu'un artiste qui peine pour gagner sa vie ... Monclare est un homme assez fortuné pour avoir pu s'offrir un art, tout comme un autre luxe. Sous sa simplicité de grand seigneur on devine mal l'immense fortune qui lui permet toutes les exigences, toutes les fantaisies. Il fallait que tu saches cela. C'était nécessaire.

Elle avait baissé la tête aux premier mots, Elle la releva et un éclair passa dans ses grands yeux fiers. D'une voix assurée, ferme, elle dit :

— Tu as raison. Il fallait que je le sache. Merci Bernard ! Mais ne t'inquiète pas. Il n'y a jamais eu ... il n'y aura jamais entre Patrice et moi que la camaraderie sincère qu'autorisait votre commune amitié. Rien d'autre !

— Doucement, il caressa de sa large main habituée à modeler les formes de son rêve, cette petite tête orgueilleuse comme si sa tendre sollicitude eut voulu la former, la sculpter selon son idéal.

— Tant mieux, mon Nikou. Je ne veux pas pour toi d'une ébauche de roman qui gâcherait ta vie ! Sou-

viens-toi qu'on doit apporter à celui qui sera le maître de son avenir, un cœur neuf, une âme nette, une ferveur jamais employée ! Les multiples essais auxquels se livrent tes contemporaines me répugnent absolument. Ceux qui disent qu'on peut aimer deux fois mentent, Nicole ! Souviens-t'en . . .

Mais déjà elle s'envolait, retournant vers les salons brillants. Bernard la suivit des yeux, perplexe. Cependant ce ne fut pas Monclare qu'elle rencontra dès le seuil.

D'un air faussement détaché, Serge Lanteuil se promenait dans la foule, cherchant visiblement quelqu'un du regard.

Il vint à Nicole, s'inclina correctement. Et à voix très haute :

— Etes-vous donc seule ici, ce soir, Mademoiselle ? J'avais espéré être présenté à votre illustre frère et à Madame Madérac.

Nicole semblait préoccupée. Elle commença distraitement :

— Ma belle-sœur n'a pu venir, se trouvant souffrante ; mais Bernard est ici, et . . .

Soudan, ses regards s'abaissèrent vers la main qui venait de serrer la sienne et où, sur l'annulaire, une étrange bague d'or vert, assez lourde se détachait.

Elle pâlit complètement, jusqu'aux lèvres qui seules demeurèrent sanglantes dans son visage décoloré.

— Oh ! murmura-t-elle d'une voix qui parvint à peine aux oreilles de Serge. Otez cette bague ! je vous en supplie ! Otez-la . . .

Patrice s'approcha d'eux au moment où Lanteuil, extrêmement pâle à son tour, allait répondre.

Surpris de leur trouble visible il les regarda l'un après l'autre. Leurs lèvres tremblaient.

— Eh bien ! . . . vous avez achevé de faire connaissance, il me semble ! Quel colloque intime ! Et . . . agité ! ne put-il s'empêcher de remarquer.

Lanteuil se mit à rire, d'une voix basse et sifflante.

— Tu arrives mal, mon cher. Mademoiselle sait lire dans l'avenir et . . . le passé paraît-il, comme son arrière grand'mère dont tu m'as conté l'histoire ! Et elle commençait à me dire la bonne aventure ! Seulement, comme toujours, son langage est assez sybillin pour qu'un pauvre mortel comme moi renonce à y comprendre la moindre des choses !

— Vraiment ? insista Patrice. Vous avez ces talents et je les ignorais ? Lorsque vous en aurez fini avec Lanteuil, il faudra songer à me prédire l'avenir aussi, n'est-ce pas ?

Son regard était redevenu hautain et dur, comme au premier jour, son attitude pleine de morgue méprisante. Dans sa voix cinglante passait l'ironie des plus mauvais moments de scepticisme. Mais Nicole ne voyait, n'entendait rien . . . Elle semblait comme figée dans une songerie cruelle, les traits tendus, le regard bas et sa poitrine se soulevait rapidement sous un souffle haletant.

Un moment, Patrice en silence la contempla d'un regard aigu, fouilleur. Comme elle semblait lointaine ? Avait-elle seulement entendu ce qu'il disait ? Et, brusquement, une amertume monta en lui.

Qu'elle était mystérieuse et secrète cette jeune fille ! Comme les autres... comme toutes les autres . . . comment avait-il pu la croire différente ?

Et, plein d'un dédain hautain, il la mesurait, la jugeait maintenant à la commune mesure ! Seul besoin d'avoir voulu la grandir ? Une petite fourbe comme les autres, voilà tout !

Il eut un ricanement qui ne passa pas ses lèvres, puis, pivotant sur ses talons.

— Continuez, continuez . . . je vous laisse, dit-il en s'éloignant avec une souveraine hauteur.

Nicole l'avait à peine entendu, à peine vu s'éloigner. Ses yeux ne quittaient pas la main de Serge, qui, nerveusement tripotait le dossier d'une chaise.

Enfin, lentement ils remontèrent au visage durci, crispé du jeune homme, et ils exprimaient un reproche indicible.

— Comment osez-vous ? balbutia-t-elle d'une voix tremblante et sourde.

Leurs regards se mêlaient et tout un monde secret de questions, de stupeur y demeurait en suspens. Soudain, Serge sembla prendre un parti.

— Il faut que nous nous expliquions, dit-il presque violemment en la prenant brusquement par le bras pour l'entraîner vers le jardin obscur. Venez !

Elle se laissait conduire d'un air égaré ; mais, comme ils allaient sortir, Patrice qui ne les avait pas quittés des yeux se dressa devant eux.

— Ah ! non, mon cher, dit-il faussement gai. Assez pour toi ! Tu as suffisamment profité de notre petite pythonisse. C'est mon tour, et je ne la lâche plus !

Ils échangèrent un regard lourd. Mais, Serge s'inclina, ne pouvant insister. Tandis qu'il s'éloignait, sans avoir pu prononcer une parole, Patrice s'inclina vers Nicole pour tenter de lire sur son visage.

— Vous me pardonnez cette prise de possession ?

Peut-être vous ai-je dérangée ?

Elle secoua ses boucles et soudain, éclata d'un rire qui ne lui était pas naturel, qui grelottait trop haut et trop fort.

— Dérangée ? faisait-elle avec surprise. Mais notre conversation n'avait rien de si important ! Quelle idée . . .

— Je suis enchanté qu'elle soit fausse ! fit-il narquois. D'autant plus que c'est vrai ; je ne vous lâche plus de la soirée, vous savez. Puisque nous vivons à une époque où on a le droit de garder la même danseuse . . .

Devant eux passait la haute silhouette de Bernard. Il sembla à Nicole qu'il attachait sur elle un regard lourd, insistant, mécontent, et, très vite, elle protesta :

— Il ne faut pas, Monsieur Monclare . . . vos invitées . . .

Il sursauta et la regarda de côté.

— Oh ! Voilà un « Monsieur » bien diplomatique ! Je n'aurai garde de l'oublier, « Mademoiselle ». Rassurez-vous, mon intention n'était pas de vous compromettre ou de vous . . . contrarier ! Vous danserez avec qui bon vous semble, puisque vous ne voulez pas que ce soit avec moi . . .

Cinglant, il la toisait avec dédain. Elle voulut protester ; mais elle gardait le même petit visage égaré que tout à l'heure et semblait penser à tout autre chose.

— Non . . . je vous en prie, ne croyez pas ! Je voulais dire que je ne pouvais pas rester, à cause de ma belle-sœur ! Bernard a fait un gros sacrifice en m'accompagnant, je ne puis pas le prolonger davantage ! Vous comprenez ?

Il perdit son flegme pour s'écrier avec surprise :

— Vous partez ? Sans attendre le souper ?

— Cela nous entraînerait trop tard. Danièle n'était vraiment pas bien.

— Mais non, fit-il. Je suis certain que, dès une heure, tous ces gens seront enfin partis . . . D'ailleurs je ne ferai rien pour les retenir. Je me repens assez de les avoir conviés.

Et c'était vrai que la fête maintenant lui semblait fastidieuse et morne. Pourquoi, lui qui traînait toujours

(Lire la suite page 25)



PROCUREZ-VOUS LES

CUILLERS A THÉ SOUVENIRS

de notre 6e Anniversaire de Naissance !

CHAQUE CUILLER POUR 10c SEULEMENT et les BANDES NOIRES DE 2 PAINS DE PALMOLIVE !



Ces cuillers en véritable Argenterie Carlton sont offertes pour vous inciter à essayer le Palmolive, le savon de beauté des Jumelles !

VOUS tiendrez sûrement à avoir une ou plusieurs de ces belles cuillers des jumelles, probablement une série complète . . . parce qu'elles sont si attrayantes et de si haute *qualité*. Fabriquées par un des principaux orfèvres du monde. Vous serez *fière* de placer ces cuillers à thé jumelles sur votre table.

Elles sont presque un cadeau: chaque cuiller pour 10¢ seulement, en monnaie, et les bandes noires de 2 morceaux de savon Palmolive !

Palmolive est le seul savon dont les adorables jumelles Dionne aient fait usage.

Le Dr Dafoe choisit Palmolive pour les jumelles Dionne parce que Palmolive est fait à l'huile d'olive et que, par conséquent, il est plus doux, plus soulageant pour la peau tendre des jumelles.

Pourquoi n'essayez-*vous* pas ce savon qui est si pur, si doux, parce qu'il est fait seulement qu'avec des huiles de palme et d'olive. Achetez du Palmolive aujourd'hui et procurez-vous ces belles cuillers des jumelles ! Rappelez-vous qu'elles ne se trouvent dans aucun magasin. Servez-vous du coupon ci-dessous.

CES CUILLERS À THÉ SONT DE DIMENSION RÉGULIÈRE

●*Cinq cuillers différentes*—une pour chaque jumelle, présentant le portrait en pied et le nom de chacune sur le manche. Envoyez 10c et bandes de 2 pains de savon Palmolive pour *chaque cuiller*.



ESSAYEZ LE NOUVEAU PALMOLIVE AMÉLIORÉ

Offre Sensationnelle!

Colgate-Palmolive, Toronto, Ont. Dépt. 1

Veuillez m'envoyer, franco ..... cuillers à thé des jumelles. J'inclus ..... en monnaie et les bandes de ..... morceaux de savon Palmolive. (Indiquez les cuillers désirées et envoyez 10c et 2 bandes pour chaque cuiller.)

Nom .....
(Ecrivez nom et adresse lisiblement)

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

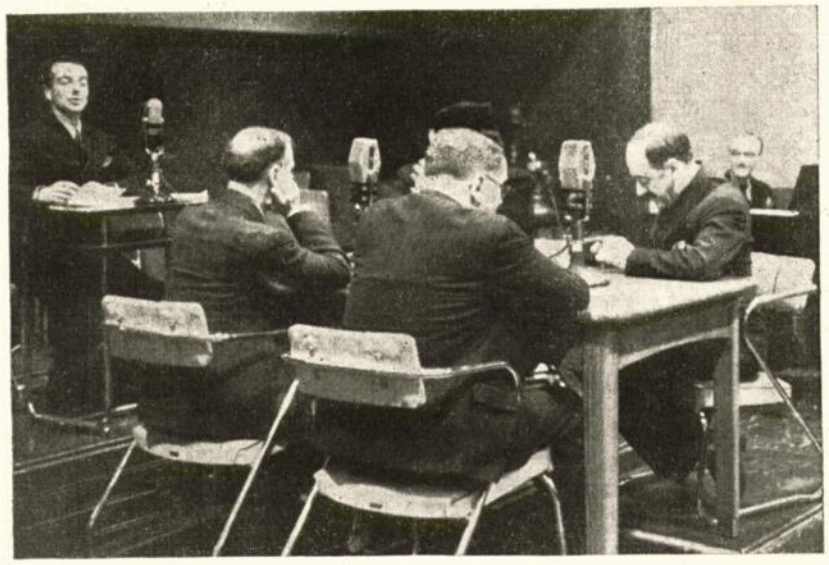
(Cette offre expire le 30 sept. 1940. Valide aux E.-U. et au Canada seulement)

SERVEZ-VOUS DU COUPON

Indiquez ici les cuillers désirées

☐ Annette
☐ Cécile
☐ Emilie
☐ Marie
☐ Yvonne
Série ☐ complète









S. V. P.

Le reporter-photographe de *La Revue Populaire*, Henri Paul, a « croqué sur le vif » (style d'une certaine presse quotidienne) les experts de S.V.P., lors d'une récente émission. S.V.P. (poste CBF, le lundi soir, à 8 heures) est, depuis plus d'un an, l'émission canadienne-française la plus suivie. Les quatre experts de ce lundi étaient : Mlle Hélène Grenier, MM. Louis Francœur, Philippe Panneton et Jean Dufresne. Animateur, Gérard Arthur. Annonceur, Fernand Leclerc. (Dernière photo, ci-dessous). On discute le coup après la séance : Mlle Hélène Grenier, Louis Francœur, Léo-Pol Morin, Gérard Arthur, Fernand Leclerc, le docteur Philippe Panneton et Me Roger Ouimet, avocat.







(Suite de la page 23)

à ces corvées mondaines la morgue de son ennui dédaigneux, avait-il imaginé qu'il trouverait un charme quelconque à celle-ci ?

Assommante comme les autres, comme toutes les autres où, malgré son dédain, sa situation et sa fortune l'obligeaient à faire figure . . .

Mais Nicole ne semblait pas vouloir se laisser persuader. Elle cherchait son frère toujours du même regard affolé. Quand elle le vit, venant à eux, elle s'élança au devant de lui, comme pour l'empêcher d'avancer.

— Bernard, nous rentrons ! Je suis trop inquète de Danièle !

— Mais mon petit . . . c'est un malaise sans importance et tu semblais si heureuse de venir ?

— Non, non . . . depuis que je suis ici j'ai l'impression qu'elle va plus mal, qu'elle a besoin de nous . . . Je t'en supplie, partons !

Derrière elle la voix de Monclare dit, nerveuse :

— Mais oui, mon cher, partez ! Il ne faut pas causer à *Mademoiselle* de telles angoisses ! Emmenez-la bien vite et croyez que je regrette si quelqu'un ou quelque chose, ici a pu lui déplaire !

Cette fois, Nicole perçut l'amertume hautaine du ton dont il lui parlait. Elle entendit le «Mademoiselle» surprenant, elle vit le sourire sceptique, presque douloureux, qui tirait un peu de côté la bouche fine de Monclare. Elle fut à la fois surprise et désolée.

— Mais je ne veux pas que vous puissiez croire . . . commença-t-elle.

Cependant elle suspendit net sa protestation. C'est qu'elle venait de surprendre le regard de son frère qui pesait lourdement sur eux, avec, tout au fond le même blâme, la même inquiétude que tout à l'heure, Et elle avait encore dans ses oreilles la tendre semonce de l'aîné . . .

Elle reprit à grand peine un ton mondain.

Cette soirée est parfaitement réussie et je suis désolée de la quitter, croyez-le ; mais la santé de ma belle-sœur me préoccupe beaucoup !

Il s'inclina sans mot dire.

Dans l'auto, Bernard ne prononça pas quatre paroles, le visage préoccupé. De son côté Nicole toujours si bavarde pourtant resta parfaitement silencieuse. Et sans doute était-ce bien la santé de Danièle qui la préoccupait ainsi, car, elle se précipita dans sa chambre, sans vouloir écouter son frère qui protestait, avant d'aller garer la voiture :

— Ne la dérange pas, surtout ! La lumière est éteinte, elle doit dormir.

Dormait-elle ? La lumière était en effet éteinte dans la chambre ; mais Nicole ne s'en préoccupait guère. Elle s'élança dans la pièce et d'une voix haletante :

— Danièle ! Oh ! Danièle . . . murmura-t-elle dans l'ombre tandis que la porte retombait derrière elle.

Chapitre VIII

Où est donc la petite Madérac, demanda au moment de souper, Serge Lanteuil qui s'était approché de son ami. Je ne l'ai plus revue . . .

Il fut surpris du regard dur et mécontent que Patrice posait sur lui pour répondre ironiquement.

Elle est partie ! La santé de sa belle-sœur la préoccupait trop, paraît-il !

— Ah ! fit-il d'un air saisi. Elle . . . elle est donc sérieusement malade ?

Monclare le toisa avec une profonde indifférence moqueuse.

— Mais je ne sais pas, mon cher ! Que veux-tu que celà me fasse ! Je m'en moque parfaitement, comme toi aussi, d'ailleurs !

— Evidemment ! répondit-il.

— Mais le jeune champion demeurait troublé. Il finit par secouer les épaules, comme pour chasser une idée importune. Puis, il se dirigea de son allure vive et légère vers le fameux constructeur d'autos : Samoen, qui arrivait avec une très jolie femme.

— Mon cher, présentez-moi ! Je n'ai pas encore eu l'honneur de rencontrer Madame.

Du même regard ambitieux il caressait les belles épaules nacrées, que découvrait trop généreusement une robe éblouissante, et les perles inestimables qu'elles supportaient !

Ambitieux né, Serge Lanteuil dosait son amabilité suivant le compte en banque de ses interlocuteurs. Il jouait avec l'admiration des jolies femmes que ses prouesses sportives enflammaient : mais il n'accordait guère son attention fugitive qu'à celles dont la fortune ou la situation particulièrement brillante, pouvait flatter son orgueil effréné.

Patrice, qui connaissait à fond son caractère changeant, s'en indignait.

— Qu'as-tu besoin de tourmenter ces malheureuses! Puisque tu m'aimeras jamais . . .

Et cynique l'autre protestait :

— Vraiment tu es bien placé pour t'en indigner, toi qui sais ce que valent les femmes !

— Pas grand chose, évidemment ! Ce sont de petits animaux fourbes et cruels ! Mais est-ce une raison pour nous abaisser au même jeu indigne ?

— Toi, tu n'es qu'un grand sentimental sous tes allures désenchantées !

— Et toi, qu'un cynique effronté ! concluait en souriant Patrice.

Mais ce soir il n'avait pas envie de rire du jeu de son ami qu'il observait, essayant son charme et son prestige sur la très belle Madame Camoen. Tandis qu'il le regardait de loin plastronner et rire en faisant étinceler ses dents, comme une coquette, un éclair passa dans ses grands yeux qui prirent leur teinte d'acier tranchant, sous leurs longs cils noirs, ses mâchoires se serrèrent, ses poings aussi, sur la table qu'il présidait sans entrain.

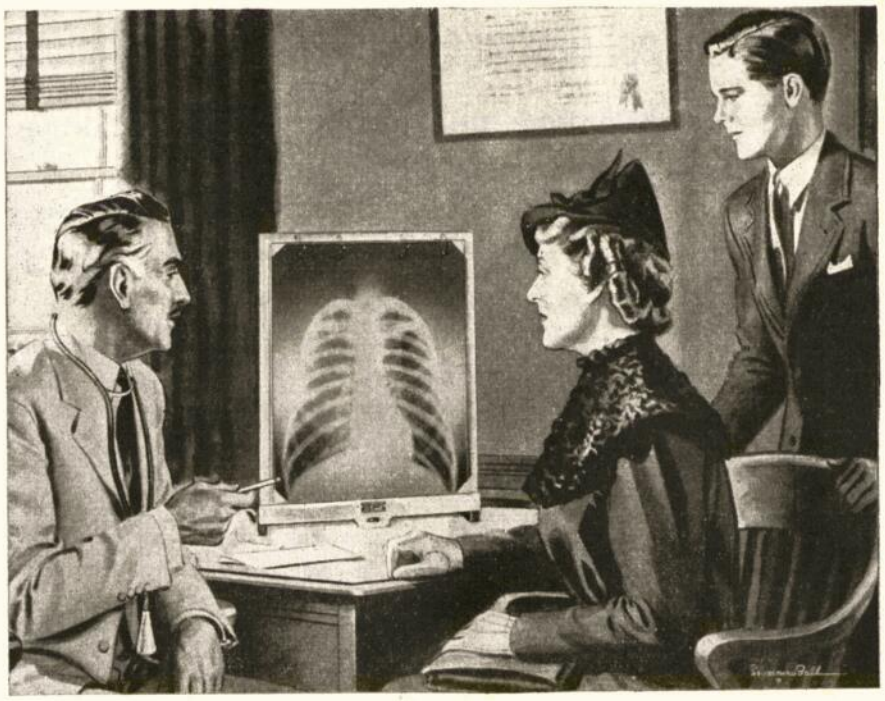
Certes, pour tout, Monclare ne semblait pas différent de lui-même : hautain et désabusé comme on le connaissait depuis des années ; mais en lui quelque chose qui avait palpité, qui avait espéré revivre, qui, déjà battait des ailes . . . semblait s'être glacé, ce soir à nouveau . . . et pour toujours !

Et, impassible au milieu de la fête qui bruissait sous les lustres, Patrice Monclare écoutait mourir en lui les derniers espoirs de sa jeunesse condamnée au doute et au scepticisme, avec une hâte sourde et fébrile d'être seul enfin !

Le manège de Serge surtout, l'irritait et l'emplissait d'un dégout indicible. Il rapprochait de sa mine triomphante et insoucieuse, le souvenir d'un petit visage bouleversé, décoloré ! Patrice ne voulait pas chercher, ne voulait pas savoir ce qu'il pouvait y avoir entre Nicole et Lanteuil ! Il avait été trop cruellement blessé en découvrant à l'émoi de la jeune fille qu'elle lui avait menti en affirmant ne pas connaître Serge, pour continuer à s'intéresser à elle.

Certes l'étrangeté de sa nature, qui semblait plus pontanée et sincère que les autres, avait pu un moment capter son intérêt, sa curiosité. Mais maintenant qu'il l'avait découverte fourbe et menteuse comme les autres, c'était fini ! Bien fini.

Cependant, à sa surprise pénible, s'ajoutait ce soir une révolte et un dégoût indicible.



"N'êtes-vous pas satisfaite de ce que votre fils ait été radiographié?"

LA RADIOGRAPHIE de vos poumons pourra vous apporter la preuve rassurante que vous n'êtes pas atteint de tuberculose pulmonaire. Par contre, elle peut permettre de déterminer la présence de la maladie.

▲ Bien qu'en 1939, le taux de la mortalité due à la tuberculose, au Canada, ait été plus bas que jamais auparavant, il n'en est pas moins affligeant de constater que cette maladie demeure une des principales causes de souffrances et de mort — et qu'elle est *la cause majeure de mortalité parmi les jeunes.*

C'EST ENTRE 15 ET 30 ANS que la maladie fait le plus grand nombre de victimes. Aussi, pour le père et la mère qui ont des raisons de s'inquiéter de l'état des poumons de leurs enfants, la radiographie peut-elle être l'ami le plus sûr.

▲ La radiographie permet, en effet, de déterminer la présence de la tuberculose, *avant même qu'apparaissent les symptômes habituels, sur lesquels il est impossible de se méprendre.* Diagnostiquée de façon précoce, la tuberculose est généralement guérissable, de sorte qu'en prenant cette simple précaution, on évitera au malade des mois de souffrances, le sacrifice de ses économies, et la perte des moyens de gagner sa vie.

De plus en plus, écoles et autres institutions d'enseignement se pourvoient des moyens matériels nécessaires pour procéder à une vérification périodique de l'état de santé de leurs élèves. Dans les industries et les localités qui marchent avec le progrès, on a reconnu les avantages qu'il y a, au point de vue économique, à dépister de bonne heure les cas de tuberculose parmi les groupes importants d'individus, où la maladie est susceptible de se propager. Dans beaucoup d'endroits, on offre déjà l'épreuve à la tuberculine et l'examen radiographique, moyennant des frais minimes, et même gratuitement, à ceux qui n'ont pas les moyens de payer.

▲ Cet examen s'impose, naturellement, encore plus nettement dans le cas des personnes que l'on sait avoir été en contact avec un malade atteint de tuberculose à l'état actif. Il en est de même en cas de présence des symptômes prémonitoires les plus communs, tels que : douleur persistante dans la poitrine, sensation de fatigue constante, perte de poids, indigestion fréquente ou manque d'appétit, toux ou enrouement persistants, crachement de sang, élévation fébrile dans l'après-midi.

La science médicale est mieux armée que jamais pour formuler un diagnostic *précoce* de la tuberculose, et pour la guérir lorsqu'elle a été dépistée *précocement.* Par conséquent, le meilleur moyen de supprimer la tuberculose, c'est de la dépister de façon *précoce,* et d'enrayer ainsi sa propagation.

▲ Vous pouvez faire beaucoup pour protéger les vôtres contre la tuberculose. Demandez la brochure gratuite de la Metropolitan, intitulée : "La Tuberculose". Elle contient de précieuses indications sur les mesures à prendre pour assurer la protection de votre famille.

Metropolitan Life Insurance Company,
Direction Générale au Canada :
Ottawa, Dépt. 4-Z-40

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure "La Tuberculose".

Nom .....

Rue ..... No .....

Localité ..... Province .....

Metropolitan Life Insurance Company

NEW-YORK

Président du Conseil :
FREDERICK H. ECKER

Président :
LEROY A. LINCOLN

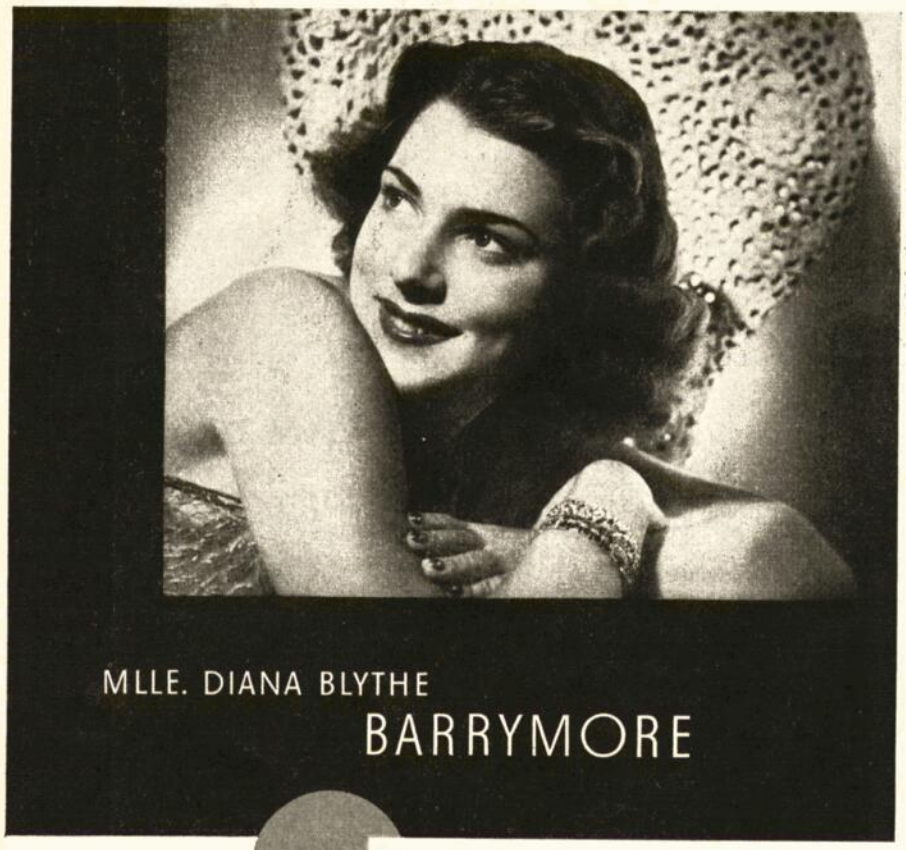


Direction Générale au Canada, Ottawa

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

Les débutantes destinées au culte de l'amour sont celles qui prennent ce

Cocktail Facial Woodbury



MLLE. DIANA BLYTHE
BARRYMORE

Cette jeune débutante de New York possède une charmante personnalité; elle est le plus jeune membre de la "Famille Royale" du Théâtre. Ses yeux d'un brun foncé embellissent son teint frais et animé grâce à l'emploi de beauté du Savon Facial Woodbury.

déclare

Cholly Knickerbocker

CÉLÈBRE CHRONIQUEUR MONDAIN

"Ce sont toujours les débutantes à 18-carats, au teint étincelant de jeunesse et d'éclat, qui les premières étalent leur anneau nuptial. J'ai trouvé le secret du charme séduisant des débutantes. Chaque jour, à cinq heures, elles prennent un Cocktail Facial Woodbury qui rend leur teint si pétillant."



1. La jolie Diana aspire à une carrière théâtrale. Elle déclare: "Je conserve l'attrait de mon teint en prenant chaque jour un Cocktail Facial Woodbury."



2. "Après une journée bien remplie, ma peau est fatiguée. Mais une riche mousse du Savon Woodbury enlève rapidement toute trace de tension."



3. Partout comblée d'attentions masculines, Diana admet: "Avant un rendez-vous, je prends un rafraîchissant Cocktail Woodbury."

A quoi sert-il à une jeune fille d'être admise dans la **société** si son teint est morne et fatigué? Les débutantes vous diront qu'une application du Savon Facial Woodbury chasse rapidement toute trace de lassitude. Ainsi, avant votre rendez-vous social, profitez de l'effet bienfaisant d'un Cocktail Facial Woodbury. La vitamine tonique-pour-la-peau contenue dans ce savon si populaire aidera à accentuer la vitalité de votre peau. Dès aujourd'hui achetez Woodbury . . . si vous voulez que votre beauté soit l'objet de l'admiration de tous les regards!



"CETTE PEAU AGRÉABLE AU TOUCHER"
(Fabrication Canadienne)

C'était pour un tel être frivole et léger, oublieux et cynique qu'*elle* mentait! Ah! Misérable mais malheureuse petite! Elle ne tarderait pas à porter le calice de la déception, sous son sourire de commande, sous sa gaîté factice! Qui sait si elle ne souffrait pas déjà ces jours derniers lorsqu'elle riait avec lui, lorsqu'elle faisait montre d'une liberté d'esprit si joyeuse?

Pouvait-on savoir où commençait le mensonge? Où il finissait?... Puisqu'il fallait douter... douter de tout et toujours...

Les derniers invités partis, sans qu'il eut cherché à les retenir, Monclare se trouva soudain seul avec Serge Lanteuil qui arpentait le hall en fumant.

Il allait remonter chez lui directement, sans rien dire à celui-ci, lorsque, délibérément, le jeune champion demanda en secouant la cendre de sa cigarette.

— Tu vois beaucoup les Camoen, depuis que tu es propriétaire sur la Côte?

— J'ai du les rencontrer deux fois. Ils m'ont invité à Eden Roc... Je leur devais une politesse.

— Pas plus emballé que ça sur leur compte, je le vois, hein, mon vieux? Et les Madérac, tu les vois souvent? Au fait, depuis combien de temps es-tu lié avec eux?

Patrice avait déjà gravi les deux premières marches de l'escalier. Il se retourna, toisa Serge avec hauteur.

— Est-ce du frère ou de la sœur qu'il s'agit?

Il haussa les épaules, parfaitement à l'aise.

— Mais des deux, je pense? Les connaissais-tu avant que Madérac n'exécute ton buste, il y a deux ans?

Patrice posa sur son ami un regard glacé.

— Que t'importe

Cette fois Lanteuil s'énerva.

— En vérité, je ne te comprends pas, Patrice! Que signifient tes réticences chaque fois qu'il s'agit de cette famille? On dirait... oui, on dirait ma foi que tu es jaloux...

Un cri jaillit, violent, tandis qu'il redescendait vivement les deux marches pour venir se camper devant son ami.

— Jaloux? Moi, jaloux?

— Mais oui, poursuivit Serge beaucoup plus paisible, jaloux de l'intimité de ce grand artiste! Tu ne m'as pas même présenté, ce soir et je trouve surprenant que tu ne m'aies pas encore conduit aux « Aloès » puisque tu y fréquentes assidument.

— Peut-être, dit Monclare la voix cinglante, parce qu'il ne me plaît de me mêler à certeaine intrigue...

Pâli, Serge questionna brusquement:

— Que veux-tu dire? Une intrigue...

— ... qui ne serait certes pas du goût de l'honnête homme qui m'accorde son amitié!

— Ah! Mesure tes paroles! Tu es fou, Patrice ce soir! Tu es fou! De quel droit...

Pressés l'un devant l'autre, poitrine contre poitrine, ils se mesuraient du regard, prêts à bondir l'un sur l'autre, comme deux ennemis et leurs souffles se rencontraient pareillement enfiévrés.

Cependant, ce fut Serge qui, le premier, se ressaisit. Il passa sur son front une main encore tremblante et se recula de quelque pas.

— Ou c'est moi qui le suis... à moins que nous ne le soyons tous deux? Que se passe-t-il, voyons? Nous voici prêts à fondre l'un sur l'autre, à nous colleter, sans aucune raison... à propos de... de choses sans importance, absolument!

Mais Monclare ne désarmait pas. Son regard resta aigu comme une lame pour accompagner le mot qui tomba de ses lèvres incrédules:

— Absolument sans importance!

— Car, je m'en fiche pas mal, des Madérac, moi, tu penses... reprit-il en haussant les épaules. Un tripoteur de glaise, une gamine insignifiante et une petite bonne femme que je ne connais même pas! Le dernier de mes soucis, mon cher!

C'était lui qui maintenant se dirigeait vers la porte de sa chambre située au rez-de-chaussée comme les appartement de réception et qui donnait directement sur le hall.

— Nous ferions mieux de nous coucher, mon vieux. Il doit monter de cette nuit trop parfumée, un poison insidieux et perfide! Le jour nous rendra un plus juste sentiment des choses... Bonsoir!

En entrant dans sa chambre il affectait de siffloter avec indifférence.

Mais Patrice, lui, immobile au bas de l'escalier demeurait songeur et crispé.

Enfin, las de tourner et retourner dans sa tête des pensées confuses, irrité, mécontent de lui et des autres, il se décida à monter chez lui.

Auparavant il poussa la large porte vitrée du hall qui donnait directement sur le jardin; mais cette précaution lui fit hauser les épaules.

— Avec cela que n'importe quel cambrioleur ne pourrait pas tout aussi bien entrer par une des baies de la salle à manger que les domestiques ont laissées ouvertes?

Un instant il songea à les fermer; mais haussant les épaules avec une lassitude indifférente.

— Bah! Le pays est sûr et le parc bien fermé...

Il monta chez lui harassé d'une étrange fatigue plus morale que physique et se jeta tout habillé sur son lit.

Des pensées confuses assaillaient son cerveau engourdi. Son altercation avec Serge l'avait laissé dans un état de stupeur lasse contre lequel il ne parvenait pas à réagir.

C'était la première fois qu'ils se disputaient tous deux depuis leur prime enfance dont ils avaient partagé les jeux.

Malgré leur différence de caractères, malgré tout ce qu'il pouvait reprocher au tempérament de son camarade, l'entente la plus parfaite n'avait jamais cessé de régner entre eux. D'ailleurs la hautaine nonchalance de Patrice excluait de sa vie les gestes violents, les mots excessifs, toutes les exagérations quelles qu'elles soient.

Comment en étaient-ils venus tous deux à se quereller aussi violemment ce soir, presque à se battre? Fallait-il qu'il ait perdu la tête pour avoir été prêt à s'élancer sur son meilleur ami?

Et sans raison plausible, en somme... Il l'avait insulté gratuitement, sur un doute qui ne reposait absolument sur rien de précis!! Que lui reprochait-il? Que savait-il au juste? Rien, absolument rien!

Parce que, à certaines nuances, à certaines impressions il lui avait semblé comprendre qu'il connaissait Nicole, alors que la jeune fille lui avait dit le contraire, fallait-il être prêt à soupçonner le pire?

Et d'abord, se connaissaient-ils avant d'avoir été présentés l'un à l'autre? Rien n'était moins certain. Leur contact sur la plage avait été si naturel, si indifférent...

Evidemment, ce soir, ils semblaient très émus. Mais cela ne pouvait-il provenir d'une cause étrangère? Serge avait parlé de bonne aventure? Qu'avait donc révélé ou prédit Nicole qui put l'émouvoir à ce point? La cause pouvait fort bien être là, toute

naturelle, sincère et il était doux à Patrice de penser soudain cela dans l'apaisement de la nuit calme et silencieuse.

Oui, oui, il s'était emballé à tort, il avait fait preuve d'une nervosité, d'une sensiblerie, d'un emballement de gamin. Il n'y avait dans tout celà de louche et de trouble que ce qu'il avait bien voulu y mettre lui, avec son cerveau compliqué faussé par une douloureuse méfiance du genre humain qui s'exagérait le moindre doute . . .

Peu à peu son cerveau s'engourdissait dans une demi somnolence. Des images confuses succédaient aux raisonnements . . . les rêves tout naturellement s'y enchaînèrent quand il sombra dans le sommeil.

Ce fut soudain comme un éclair. Un bruit imperceptible mais inaccoutumé traversa le voile des songes, le déchirant. Patrice s'assit sur son lit, surpris de se trouver encore en habit.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce donc qui m'a éveillé ?

Et, tout à coup, la conscience lui vint de ce qui avait troublé son sommeil.

— Un bruit. En bas . . . Il y a quelqu'un dans la salle à manger !

Debout déjà, il tendait l'oreille, n'entendait qu'un imperceptible frôlement.

— Bah ! Serge peut-être, qui aura eu soif ?

Mais instantanément la vision de la grande salle toutes baies ouvertes, avec encore sur la table du souper non desservie, toute l'argenterie lourde des grandes réceptions, s'imposa à lui.

Sans réfléchir davantage, il ouvrit sa porte sans bruit, se glissa dans l'escalier tout juste comme en bas, le bruit net d'une serrure qui joue dans un pêne, lui apprenait qu'on venait de sortir du hall.

Le cambrioleur, sa raffle faite était déjà dans le jardin . . .

Sans plus de précautions, Patrice s'élança, dégringolla l'escalier ; mais pour ne pas donner l'éveil immédiatement à celui qu'il voulait poursuivre il ne sortit pas par la porte du hall ; mais sauta dehors par une des baies de la salle à manger, grandes ouvertes à deux verges du sol.

La nuit était assez claire pour qu'il aperçut une ombre masculine déjà sortie du champ de clarté laissé autour de la maison par les plates bandes odorantes, prête à entrer dans l'obscurité profonde du parc, sous les hauts eucalyptus, les poivriers et les palmiers balançant très haut, leurs tête rondes.

Au moment de le pousuivre, Monclare hésita une seconde. Fallait-il s'élancer, traverser le champ relativement clair du jardin, où il serait facilement repéré par le malfaiteur qui peut-être, se coyant pris, tirerait sur lui : cible parfaite ?

Il attendit que l'homme se fut enfoncé dans le sous-bois, et seulement alors, prit sa course.

Mais tous les bruits parvenaient loin dans la claire nuit sereine. L'autre dut l'entendre qui courait derrière lui et soudain, Patrice vit l'ombre qui se mettait à fuir, à fuir éperdument en une course rapide et folle.

Instantanément il pensa :

— Ce n'est pas Serge, comme je l'avais pensé un moment. Il n'aurait aucune raison de se cacher ni de fuir, lui . . .

Et cependant l'homme ne devait pas être chargé lourdement, car sa course avait la légèreté presque d'un vol. De si loin, par intervalle, quand il apercevait l'ombre dans une trouée de feuillage qui faisait l'obscurité moins dense, Patrice avait l'impression qu'elle touchait à peine terre.

Avait-il, malgré toutes ses précautions, alerté par quelque bruit, l'homme avant qu'il eut réuni son butin ? Ou bien, l'avait-il jeté dans le parc quand il s'était senti poursuivi, afin de mieux fuir ?

Mais pourquoi ne se dirigeait-il pas vers la grile, vers la route ? Pourquoi s'enfonçait-il dans les profondeur du parc, vers les arbres exotiques ? Patrice ne comprenait plus. A un moment, entraîné par son élan, il alla donner dans une haie de cactus, hauts comme des hommes et se piqua cruelement aux lances des figueir de barbarie . . .

Ils approchaient donc du mur du parc ? Le malfaiteur avait peut-être l'intention de l'escalader à l'endroit justement où, plus bas que partout ailleurs il surplombe le ravin ? Voulait-il fuit par là ?

Patrice, malgré sa rapidité, ne voyait pas diminuer la distance entre eux. Allait-il donc le laisser échapper ?

Il tenta un dernier élan, mais bientôt, sur le fond clair que faisait le ciel libre derrière les derniers arbres du parc, il aperçut une silhouette noire qui s'enlevait au-dessus du petit mur.

Une rage s'empara de lui, ce fut rapide comme un réflexe. Se baissant, il ramassa une pierre aiguë et la lança de toutes ses forces dans la cible vivante.

Il avait du viser juste, car il vit l'ombre brusquement fauchée, retomber en arrière avec une sorte de grognement sourd. Alors il redoubla de vitesse. En trois foulées il fut au pied du mur, comme une chose sombre et rapide se redressait. Il bondit sur l'inconnu qui, de nouveau, se ramassait pour prendre la fuite.

Mais, comme il allait le saisir, il lui échappa encore par une feinte de lièvre, fuyant dans l'autre sens.

On sentait l'être traqué, affolé, tentant sa dernière chance. A deux pas, il entendait son souffle rauque d'animal blessé et, une imperceptible petite plainte, un gémissement étouffé qui s'élevait à chaque mouvement de sa poitrine.

D'un bond il fut sur lui, cette fois, le ceinturant de ses bras par derrière. Alors il y eut une courte lutte corps à corps ; mais, si brève, tellement silencieuse que Patrice ne se rendit même pas compte de la supériorité de sa force.

En deux secondes il sentit le corps qu'il étreignait fondre, s'affaisser, écharpe molle qui tombait à ses pieds, vaincu par la douleur ou l'épuisemenet.

Encore haletant de la course et de la lutte brève, il le retint par un poignet qu'il s'effara de sentir si mince et il se pencha sur le visage renversé, les yeux clos.

Un cri lui échappa.

— Nicole.

Nicole dans le costume masculin des promenades champêtres, toute sa toison blonde enfoncée saus un béret bleu foncé qui laissait net, le mince visage d'une pâleur impressionante où se rouvraient les grands yeux de feu.

— Nicole !

Il ne pouvait le croire. Il hésitait encore, malgré la minceur du poignet où la vie battait saccadée; malgré la souplesse du corps léger appuyé au sien, et, d'un geste fou, enragé, il aracha brutalement le béret qui libéra les boucles d'or, si claires sous la lueur imprécise de la lune qui traversait la cime des palmiers.

Il eut un mouvement de recul épouvanté devant cette certitude parfumée qui s'échappait du feutre sombre. On eut dit que cette clarté soudaine qui la lui eut fait reconnaître de loin entre tous, et qu'elle avait si

La Nuit, Messagère De Beauté*



À L'Heure du Coucher* ... prenez la crème sans germes Woodbury, nettoyez bien les pores et laissez sur votre peau une légère couche de crème.

Et Pendant La Nuit ... cette crème tonique et adoucissante pourra vivifier, humecter, assouplir la peau — vous apprêtant Pendant Le Sommeil à un renouveau de charme et d'aventure.

Par Janet Parker
Experte pour Woodbury

MESDEMOISELLES ! Nos génies scientifiques chez Woodbury crient de nouveau victoire ! Ils offrent une crème neuve — une crème sans germes qui nettoie hygiéniquement — une crème si fine qu'elle fond au contact de la peau.

Toute jeune fille sait que son teint s'embrunit à l'heure du coucher. Il lui faut une crème qui fasse mieux qu'essuyer le maquillage et les impuretés — une crème qui rende à la peau son élasticité, sa vigueur.

Voilà ce que fait la nouvelle Crème Woodbury. Elle accomplit la nuit ce triple service : *Elle nettoie sans danger* . . . Woodbury ne contient pas de germes. *Elle humecte et adoucit* . . . l'huile de Woodbury fond au contact de la peau. *Elle vivifie* . . . Woodbury contient une vitamine fortifiante pour la peau.

Pourquoi employer une crème ordinaire quand de tels profits de beauté sont assurés sans plus de frais par cette crème pure et riche en vitamines? A tous les comptoirs de cosmétiques : 50¢, 25¢, 15¢. Achetez un pot de crème aujourd'hui!

WOODBURY
CRÈME DE BEAUTÉ 3-WAY
NETTOIE sûrement
Adoucit pendant qu'il LUBRIFIE
TONIFIE



DEMANDEZ GRATIS . . .
UN GRAND TUBE !

Collez ce coupon sur une carte postale adressez-le :

John H. Woodbury, Ltd.,
Dépt. 7212, Perth, Ontario

Veuillez, je vous prie, m'envoyer gratis et port payé un grand tube de Woodbury 3 Way Beauty Cream, suffisant pour plusieurs " traitements de nuit. " Veuillez y joindre aussi les 8 nuances exquises de Woodbury Facial Powder.

Nom .....

Rue .....

Ville ..... *Province* .....

(FABRICATION CANADIENNE)

EDOUARD – AVEC UNE AUTRE, LUI QUI M'AIMAIT TANT !



Les jeunes filles charmantes conservent leur amoureux ! Elles empêchent la transpiration des aisselles, grâce à MUM !

MÊME *très jolie*, une jeune fille peut gâter son avenir si elle ne prend pas garde à la transpiration des aisselles . . . si elle croit que le bain seul suffit à chasser l'odeur . . . si elle néglige de se servir de Mum !

En effet, le bain n'enlève que la transpiration *passée* . . . Mum empêche l'odeur *à venir*. C'est pourquoi Mum est le plus populaire des désodorisants.

MUM EST RAPIDE ! Trente secondes seulement — et les aisselles sont protégées pour une journée ou une soirée entières.

MUM EST SÛR ! N'abîme pas les tissus. Mum s'applique même *après* s'être habillée. Mum n'irrite aucunement la peau.

MUM EST INFAILLIBLE! Sans arrêter la transpiration. Mum prévient toute odeur d'aisselles. La fraîcheur pour la femme est d'une extrême importance. Ne courez pas de risques — achetez du Mum aujourd'hui à votre pharmacie.

APRÈS VOTRE BAIN MUM VOUS PROTÈGE

Pour serviettes hygiéniques

Des milliers de femmes adoptent Mum pour leurs serviettes hygiéniques parce qu'elles en connaissent tous les avantages. Servez-vous aussi de Mum pour cet usage !



Fabrication canadienne

MUM

CHASSE L'ODEUR DE TRANSPIRATION

bien pris soin de dissimuler, blessait cruellement ses yeux, comme elle blesait son esprit et peut-être son cœur.

— Nicole ! C'était vous ?

Elle ne répondait pas, oppressée sans doute par la course, peut-être par l'émotion aussi.

— Nicole ! Vraiment vous ? Vous, déguisée, dissimulée, ici, la nuit et fuyant comme un malfaiteur. Fuyant devant moi ! Car vous saviez que c'était moi, n'est-ce pas ? Vous le saviez ? reprit-il avec une sorte de rage. Alors, pourquoi vous sauver ? Qu'étiez-vous donc venue faire chez moi, cette nuit, que je ne devais pas savoir ?

Elle ne répondait toujours que par le regard large ouvert de ses immenses yux qui faisaient sur le fond blème de son visage deux grandes taches d'ombres où Patrice ne pouvait lire.

Alors, il s'emporta, secoua la mince épaule.

— Allons, répondez ! Dites ! Qu'êtes-vous venue faire ici ? J'ai le droit de savoir ? Parlerez-vous à la fin !

Un bruit sans expression lui parvint. Lentement, avec peine, Nicole porta la main à son cou, abaissa le col de sa vareuse et montra sur le fond blanc de la peau une traînée sombre qui barrait sa gorge sous le menton.

Surpris il y porta la main à son tour et la retira poissée et humide d'un liquide tiède.

—Oh ! fit-il saisi. Vous êtes blessée ? C'est là que ma pierre vous a atteinte ? Vous ne pouvez parler ?

Toujours silencieuse elle fit un mouvement de la tête qui répondait affirmativement. Mais cela avait du sans doute raviver la blessure car un imperceptible gémissement lui échappa et la tache sombre s'élargit sur son cou blanc, tandis que celle des grands yeux s'effaçait derrière le voile blanc des paupières retombées.

Dans sa stupeur Patrice s'inquiéta de sentir le jeune corps s'alourdir contre son genou.

— Evannouie ? Est-elle blessée si gravement ? Et ne rien voir, ne rien comprendre . . . Il faudrait du secourds, de la lumière au moins !

Mais appeler ? Donner l'éveil ? Trahir la présence louche de cette jeune fille dans sa maison ? La compromettre gravement, le pouvait-il ? La simple correction masculine lui commandait d'agir avec discrétion dans un cas aussi délicat.

Et il fallait pourtant la soigner . . . Patrice n'eut qu'un instant d'affolement. Très vite, il reprit son sang-froid, sa calme décision. Se penchant il entoura le corps frêle de ses bras, le souleva, l'emporta vers la maison.

Il allait lentement, embarrassé par le poids et la crainte d'aggraver la blessure dont il ignorait l'importance.

Elle demeurait inerte et semblait, avec ses petites mains pendantes, son front clair renversé contre son épaule, et la tache sanglante de son cou, un pauvre oiseau blessé à mort . . . une de ces perdrix innocentes et si polies, que les chasseur rapportent fièrement dans sa grosse main, encore tiède et palpitante du dernier vol, le col ouvert et les ailes tombantes.

De sa chevelure cependant montait un parfum encore bien vivant. Patrice se pencha pour le respirer comme une raison d'espérer encore. Elle était encore si vivante, si alerte tout à l'heure quand elle courait . . . il n'était pas possible, non, pas possi que ce fut fini . . . fini à jamais, qu'il l'ait tuée là, comme un pauvre gibier traqué, sans défense . . .

Il allait toujours vers la maison, et déjà il avait atteint la zone plus claire des jardins aux basses plates bandes. En se penchant sur son visage il vit qu'elle avait rouvert les yeux et qu'ils exprimaient une sorte d'effroi. En même temps une des petites mains s'agrippait à son bras comme pour l'empêcher d'avancer, d'aller plus loin.

Il se pencha encore plus pour mettre son oreille contre la bouche naguère si rouge.

— Dites ? Vous ne voulez pas rentrer dans la maison pour que je vous soigne ?

Un souffle tiède et doux frôla son oreille. Il lui sembla entendre :

— Non ! Oh non !

Que faire ? Il sembla réfléchir. Puis, prenant un parti, il se dirigea rapidement vers le garage isolé de la maison, tout près de la grille d'entrée.

Il y entra, à tâtons, d'une main, chercha le commutateur et fit la lumière. Puis, se dirigeant vers son long torpédo, il étendit la jeune fille sur les coussins.

Alors, seulement, il put la regarder, la voir ! Et il fut effrayé de sa pâleur, autant que de son regard égaré, du sang qui maculait le col de son chandail . . .

Rapidement il ouvrit la petite pharmacie portative de la voiture, en tira de l'eau oxygénée, et, ayant largement échancré le chandail d'un coup de ciseau qui libérait le cou gracile et blanc, il lava songneusement la plaie.

A son grand soulagement il la découvrit peu profonde, assez superficielle . . . mais le choc brutal de la pierre contre la carotide avait-il entraîné une lésion intérieure où était-ce simplement le traumatisme, entraînant une enflure de la gorge, une contraction passagère des cordes vocales, qui empêchait Nicole de parler

A tout hasard il fit des compresses qu'il posa sur son cou, puis il fit boire lentement un peu d'eau fraîche.

Il agissait avec une sorte d'automatisme, comme quelqu'un qui vit un rêve, tout éveillé. Il la soignait consciencieusement, scrupuleusement ; mais à aucun moment sa sollicitude ne se nuança d'amitié, ni même d'intérêt . . . On eu dit quelqu'un ayant ramassé un blessé inconnu sur la route, tant ses gestes demeuraient précis, son attitude indifférente, son regard froid et lointain.

Cependant, peu à peu, les couleurs revenaient au visage émacié. Elle porta encore une fois sa main à la gorge, toussotta et put murmurer imperceptiblement :

— Merci !

Il ressentit à l'entendre parler, même presque indistinctement, un soulagement infini, égoïste surtout : enfin, il allait savoir, elle allait lui dire . . .

Et sans pitié, il se pencha sur le pauvre oiseau blessé, scrutant son regard égaré avec une cruauté avide.

— Vous pouvez parler ? Alors, dites ? Quêtes-vous venue faire ici, chez moi, cette nuit ?

Mais la pauvre petite tête roula de droite à gauche sur les coussins de la Bugatti et les lèvres encore pâles se tordirent pour gémir tout bas :

— . . . peux . . . pas . . . dire.

Il se redressa avec un ricanement dur.

— Ah ! Vous ne « pouvez » pas le dire ? Et cependant vous avez « pu » le faire . . . D'où veniez-vous ? Allons, dites ? D'où veniez-vous quand vous vous sauviez devant moi ? Vous ne pouvez pas le dire ? Mais vous pourriez peut-être l'écrire . . . Hein ?

Fébrile, sans pitié pour le regard d'agonie qu'elle levait vers lui, il saisissait un carnet, le lui tendait avec un crayon.

— Ecrivez . . . que veniez-vous faire ici ?

Brutal et cruel comme un justicier, il ne la quittait pas de ses yeux implacables. Une surprise douloureuse s'étendit sur les traits de Nicole. Elle le regardait, le regardait comme si elle ne pouvait le reconnaître. Et comme il insistait lui présentant toujours le crayon et le carnet, d'une main tremblante, elle écrivit :

« Laissez-moi partir. Il faut que je rentre tout de suite, tout de suite . . . Il ne faut surtout pas que Bernard sache jamais . . . »

Les yeux de Patrice suivaient les mots à mesure qu'elle les traçait péniblement. Son visage se ferma davantage, dvint impersonnel à force d'être froid. Il dit seulement d'un ton uniforme, sans expression :

— Ah ! Il ne faut pas que Bernard . . .

De plus en plus tremblante l'écriture de Nicole traça encore :

« Je vous en supplie ! Qu'il ne sache jamais . . . »

Et les pauvres grands yeux brûlants de gitane répétaient la supplication, plus ardente, plus passionnée en s'attachant aux siens.

Une minute presque entière Patrice hésita. Enfin, il baissa les paupières et murmura d'un ton froidement hautain :

— Soit ! Par moi, il ne le saura jamais.

La lumière revint dans les yeux sombres. Elle en jaillit comme une action de grâce, tandis que les lèvres pâles murmuraient avec effort.

— Merci !

Et il sembla à Monclare que deux larmes emperlaient la gratitude du regard éperdu.

Poliment, mais implacablement, il protesta :

— Vous n'avez pas à me remercier. Il est des trahisons que la simple courtoisie rendrait impossibles à un homme d'honneur.

Puis, plus calmement il reprit :

— Mais vous ne pouvez songer à rentrer chez vous par vos propres moyens dans cet état . . . Je vais vous reconduire dans ma voiture. Nous l'arrêterons assez loin pour que le bruit n'en parvienne pas chez vous et je vous aiderai à gagner la maison.

Il la regardait implacablement, heureux de lui faire sentir son mépris.

— Car, naturellement, vous vous êtes assurée d'un moyen de rentrer sans être aperçue, entendue ?

Elle inclina la tête.

— La grille n'est sans doute pas refermée ? Vous l'avez laissée ouverte quand vous êtes partie ? Et la porte de la maison aussi ? Vous aviez pensé à tout . . . tout combiné !

Elle battit des paupières sur son regard anxieux. Il la félicita, plein d'une hautaine ironie blessante.

— Tous mes compliments !

Et il ajouta, faisant payer cruellement la générosité de sa conduite :

— Mais avant de quitter cette maison où vous vous êtes introduite . . . clandestinement, cette nuit, ne voulez-vous pas voir . . . quelqu'un ? Ne voulez-vous pas que j'informe *une personne*, de votre accident ?

Comme elle faisait non, très vite de la tête, il ne put s'empêcher de dire brutalement :

— Voulez-vous que j'appelle Serge ?

Il fut malgré tout surpris de l'ardeur épouvantée qu'elle faisait passer dans son regard et qui lui arracha rauque, pénible une sorte de cri d'effroi.

— Non ! Pas lui ! Pas lui surtout.

Mais une quinte de toux secoua violemment la jeune fille, l'étouffant presque. Il lui tendit froidement une tasse d'eau et, lorsqu'elle eut bu, un peu calmée.

— Il ne faut pas parler, vous voyez, bien, dit-il. Ne craignez pas une indiscrétion de ma part. Les Monclare sont des gentilhommes. Jamais je ne parlerai à personne de votre présence ici cette nuit. Je vous le jure ! Mais comment expliquerez-vous votre accident ?

Il gardait cette politesse froide qui le transformait complètement. Les yeux de Nicole s'accrochèrent aux siens inutilement. Les longues paupières s'abattirent, dérobant son regard à la supplication passionnée. Il reprit aussi froidement après avoir longuement réfléchi.

— Peut-être pourrez-vous dire que vous avez voulu faire une escapade plus matinale que de coutume et que vous êtes tombée dans la montagne ? Ce serait le mieux il me semble et il est préférable que nous nous entendions d'avance . . .

D'un battement de paupières elle fit comprendre que c'était bien ainsi. Puis elle renversa sa tête contre les coussins de la voiture, comme épuisée, à bout de forces.

Chapitre IX

Bernard, unique et chère préoccupation de Nicole, Bernard, doutant pour la première fois de sa vie de sa petite sœur bien-aimée, avait passé une nuit douloureuse.

Lorsque, rentrant avec Nicole, il avait voulu pénétrer auprès de sa femme, après avoir rangé la voiture au garage, il avait trouvé le seuil défendu par sa sœur.

— N'entre pas maintenant Bernard ! Tu l'éveillerais bien inutilement ! Elle s'endort tout juste . . . Quand je suis entrée elle m'a à peine embrassée, puis elle s'est apaisée, engourdie . . . Le sommeil ne peut que lui faire le plus grand bien . . .

Il s'était incliné à regret.

— Tu as peut-être raison, mon Nikou. Mais comment te semble-t-elle ?

— Parfaitement bien maintenant. Ne t'inquiète pas, va . . . seulement j'ai eu raison de vouloir rentrer. Elle nous attendait pour s'endormir. Il ne lui faut plus qu'une bonne nuit calme et il n'y paraîtra plus demain. Bonsoir, mon Grand !

— Bonsoir chérie !

Ce ne fut qu'un peu plus tard, rentré chez lui, déjà couché que Bernard fut frappé par le souvenir du visage de sa sœur à peine entrevu dans la pénombre du couloir. Comme il semblait pâle tout autour des grands yeux brillants . . . si brillants qu'ils paraissaient éclairer la demi-obscurité ! Et de quel élan anormal, trop tendre, elle était venue présenter son front au baiser distrait de son frère ?

Etrange ce soir cette petite ! Déjà le départ précipité des Roches Rouges.

Il réfléchit, se remémora la soiré, le petit avertissement qu'il avait donné à Nicole.

Etait-ce cela qui avait bouleversé la jeune fille ? Peut-être avait-il agi avec maladresse en la mettant en garde un peu brutalement contre le sentiment un peu trop tendre qu'il avait cru surprendre dans les yeux de Monclare posés sur elle ?

Bernard se désola.

— J'ai agi comme une brute ! Evidemment il fallait la prévenir avant qu'un trop doux espoir irréalisable ait pu égarer son cœur et la rendre malheureuse, puisque un homme comme Monclare ne songera jamais à épouser la petite fille simple et pure qu'est mon Nikou ! Mais j'aurais du laisser ce soin à Danièle . . . Il faudrait des mains de maman pour toucher à un cœur de jeune fille !

Et je l'ai rudoyée ! En pleine fête ! Maintenant elle pleure peut-être par ma faute . . . à moi qui voudrais lui épargner le moindre chagrin.

Et, comme un tendre papa qui ne peut s'empêcher d'aller embrasser dans son lit l'enfant qu'il a privé de dessert, Bernard se leva, se dirigea vers la chambre de sa sœur !

Une faible clarté, sans doute celle de la lampe de chevet, glissait sous la port. Lisait-elle encore ? Il n'y avait guère qu'une heure qu'ils étaient rentrés. Il frappa . . . et la porte mal fermée s'ouvrit d'elle-même sur la chambre vide.

Bernard vit sans trop de surprise le lit intact, l'ordre parfait qui régnait.

— Pas encore couchée, mon Nikou ? dit-il à voix assez haute, car il la croyait dans le cabinet de toilette voisin.

Pas de réponse. Il insista :

— Je ne te dérange pas ? Je m'embêtais chez moi, mon Nikou ! Je venais fumer une cigarette avec toi en bavardant . . .

Le bruit même de sa voix lui fit comprendre que la pièce voisine était vide comme celle-ci.

Il y entra, fit jouer l'électricité. Sur une chaise la jolie toilette de soirée avait été jetée, comme dépouillée en hâte. L'armoire penderie béait grande ouverte : on avait du y fouiller précipitamment.

Un peu déconcerté Bernard inspectait le désordre vivant de la petite pièce, jurant avec la netteté impeccable de la chambre.

Evidemment, Nicole n'avait pas du y demeurer une minute après s'être déshabillée en hâte.

Où était-elle ?

Une inquiétude traversa le cerveau de Madérac.

— Ah ! J'y suis ! . . . chez Danièle ! Elle a du aller s'y installer pour la veiller ! Chère et attentive Nicole ! Quelle tendre sœur elle est pour ma Dany.

Mais, dans la chambre de Danièle dont il poussa doucement la porte, le silence absolu régnait.

— Danièle, murmura encore Bernard, tu dors ?

Et, sans réponse, il demeura dans le couloir, contrarié.

Comme il aurait voulu cependant, dès ce soir, avoir une tendre explication avec Nicole, faire pardonner sa brutalité . . .

Une à une il inspecta toutes les pièces depuis la chambre de la petite Zazie. Nicole n'était nulle part.

Agacé, il se sentait incapable de dormir, il résolut d'aller fumer une cigarette dans le jardin et, stupéfait, s'aperçut que la porte du vestibule, au lieu d'être fermée par les verrous de sûreté comme chaque nuit, était demeurée tout juste poussée. Il l'ouvrit avec la certitude de trouver Nicole là, dans le jardin . . .

— Pardi ! Elle n'a pas pu dormir non plus, par ma faute ! Et elle est venue un peu respirer dehors.

Mais Nicole n'était pas dans le jardin. Bernard dut s'en convaincre quand, après avoir inspecté tous les massifs, tous les escalier, toutes les terrasses et le petit bois de mimosas, il arriva devant la grille qui était demeurée ouverte, elle aussi.

— Sortie ? Elle est sortie, seule, à plus de minuit ? Où peut-elle être ?

Et, soudain ravagé d'inquiétude, de trouble et de chagrin, il résolut de l'attendre !

Chapitre X

Vaincue par la souffrance, Nicole, la tête renversée contre les coussins de la voiture, dormait. Un long moment Patrice la regarda, délivré du regard des yeux de flamme, il se

"J'en ai par-dessus la tête de la façon dont tu rudoies le petit Jean!"

Un jeune ménage découvre la façon moderne d'élever un enfant.





1. LE MARI: Qui est-ce qui le rudoie? Je veux seulement qu'il prenne cela comme un homme.

LA FEMME: Mais Jean n'est *pas* un homme. Et le forcer à prendre un médicament qu'il n'aime pas peut lui faire plus de mal que de bien.



2. LE MARI: Pas possible? Et où as-*tu* appris la médecine?

LA FEMME: Il n'y a pas de quoi rire. Je suis allé voir le médecin. Il dit qu'en forçant un enfant à prendre un laxatif désagréable on peut lui *bouleverser* le système nerveux.



3. LE MARI: Te moques-tu de moi?

LA FEMME: Pas du tout. Les bébés doivent prendre un laxatif au goût agréable, mais PAS un laxatif pour adultes, car même en petites doses celui-ci pourrait irriter l'organisme délicat d'un enfant.



4. LE MARI: Que peut-on lui donner?

LA FEMME: Castoria—le laxatif qui est fait SPÉCIALEMENT pour les bébés et les enfants. Il ne dérange *pas* l'estomac car il agit plutôt dans le gros intestin et ne forme pas d'accoutumance.



5. LE MARI: Ça me paraît assez sûr, essayons-le!

LA FEMME: Si c'est sûr! Il n'y a aucune drogue âpre dans Castoria. Il est aussi pur que possible et réellement SÛR!



6. LE MARI: Parfait, mais son goût? C'est à cause de ça que nous nous querellons.

LA FEMME: Castoria a un goût *exquis* dont les enfants raffolent. *Regarde* comme il l'avale! On n'a jamais besoin de forcer un enfant à le prendre.

CASTORIA

Le laxatif moderne — SÛR — préparé spécialement et SEULEMENT pou. les enfants



"Comment sont vos mains après avoir nettoyé l'évier?"

EXAMINEZ vos mains après avoir nettoyé l'évier ou la baignoire. Seront-elles rudes, rouges, abîmées ?

Si oui, il serait grand temps d'adopter le Bon Ami — le nettoyeur efficace et rapide qui *n'abîme pas les mains !* Ne contenant ni alcalis ni éléments graveleux, Bon Ami ne rougit ni ne rend les mains rugueuses.

Mais, il y a plus : Bon Ami est pur, blanc et inodore; son emploi régulier est très agréable.

Commencez immédiatement à employer Bon Ami, le nettoyeur dont dépendent des millions de femmes pour *tous* leurs nettoyages.

Vous épargnez du temps en polissant et nettoyant

Vous faites *deux* choses à la fois avec le Bon Ami ! Vous nettoyez d'abord vite et facilement; puis *vous polissez votre porcelaine en même temps.*

La raison ? C'est parce que le Bon Ami ne doit pas son efficacité à la présence d'ingrédients graveleux. Au lieu d'égratigner et ternir la baignoire ou l'évier, il leur donne un éclat qui en fait ressortir la beauté.

Bon Ami

le nettoyeur sûr et rapide pour éviers et baignoires



FABRICATION CANADIENNE

sentait plus à l'aise pour scruter ce visage, le fouiller de ses yeux méprisants et impitoyables !

Tant de grâce, tant d'ingénuité, tant de fraîcheur et de faiblesse . . .

Le visage amenuisé par la souffrance retrouvait la pâleur transparente de ses aïeules nordiques. Le sang y courait en minces veines bleues et s'étendait en nappes mauves sous les paupières. La bouche à demi close laissait luire entre ses lèvres à peine roses, l'éclair luisant de deux petites dents nacrées.

Et la moue de douleur qui contractait tous les traits avait creusé, dans les joues pâlies, deux fossettes, comme l'eut fait un candide sommeil d'enfant !

Et elle était à la fois si pitoyable, si candide et si pure dans son abandon qu'instinctivement il se pencha et, d'une main un peu tremblante, remonta le chandail de laine que ses ciseaux impatients avaient un peu trop décolleté tout à l'heure.

De si près, il sentait à nouveau le parfum de ses cheveux, il voyait frémir ses lèvres entr'ouvertes, il entendait son souffle court et pressé . . .

Il se redressa violemment, comme par un effort de volonté et, ses yeux reprirent leur dédaigneux regard, tandis qu'il murmurait sarcastique.

— Comme les autres . . . cependant! Comme les autres . . .

Alors, seulement il songea à regarder l'heure et s'étonna.

— Près de cinq heures. Il faut nous hâter si nous voulons en avoir fini avant le jour. Mais depuis combien de temps était-elle donc dans la maison lorsque je l'ai entendue partir ? Bah ! Que m'importe, après tout ! Ce qu'il faut c'est l'emmener, et puis la laisser . . . ne plus la revoir, jamais, jamais . . . oublier cette laideur, cette boue, cachée sous tant de pure ingénuité.

Oublier Et cependant il était ravagé par la rage de savoir ? De connaître le secret de cette nuit lourde de parfums !

Appuyée aux coussins de cuir, elle semblait toujours inconsciente . . . Il se pencha à nouveau écouta son souffle plus régulier et se redressa, furieux, sarcastique :

— Elle dort ! Pendant que je me torture à chercher le meilleur moyen de lui éviter la honte et le mépris des siens . . . elle s'est endormie . . . comme si elle avait la conscience tranquille ! C'es ttrop fort !

Mais il s'avisa que la course en pleine nuit serait dangereuse pour elle endormie, et il voulut l'envelopper d'une chaude couverture avant de mettre la voiture en marche.

Ce fut alors que quelque chose s'échappa de la poche de la vareuse bleue de Nicole. Quelque chose de lourd et de brillant qui roula sur le tapis du torpédo.

— Une bague, fit Patrice, surpris.

Et l'ayant ramassée :

— La bague de Serge !

Cette bague en or vert, au lourd chaton bizarrement gravé, il l'eut reconnue entre mille car elle ne ressemblait à nulle autre. Serge l'avait rapportée d'une voyage en Suisse et convenait complaisamment qu'il ne devait pas en exister de semblable au monde.

Et cette bague à laquelle il semblait tenir si précieusement, cette bague qui n'avait pas quitté son doigt depuis plusieurs années . . . cette bague qui semblait être pour lui un fétiche, il l'avait donnée à la jeune fille ?

Patrice haussa une épaule méprisante.

— Les imprudents ! Ils n'ont pas songé qu'en portant une bague aussi caractéristique, elle trahirait son secret mieux que par nulle parole . . . Et elle ne veut pas que Bernard sache ? . . . S'il voyait cela !

Prudemment, il glissa le bijou dans la poche de son gilet de soie blanche, se réservant de le rendre à Nicole, réveillée, en lui faisant remarquer l'imprudence d'accepter un tel souvenir tant qu'elle n'était pas décidée à tout dire à son frère . . .

Puis il se hâta d'ouvrir la porte donnant sur la route, de sortir la voiture. Il fallait arriver là-bas avant le jour.

Il mit en marche et ne s'occupa plus de Nicole. Que lui importait de savoir si derrière lui elle s'était éveillée ou non à la fraîcheur de la course dant la nuit méditerranéenne toute chargée de parfums et de douceur . . . Il lui semblait qu'il emmenait derrière lui une étrangère, une inconnue ramassée sur le chemin par pitié . . . sans même lui avoir démandé son nom !

L'auto filait, puissante et souple, silencieuse.. Elle dévala la route de Vallauris, longeant le ravin qui rappela soudain à Patrice la chasse de la nuit. Une douloureuse ironie crispa ses lèvres qui murmuraient.

— La ravin Elle était passé par là . . . comme le premier jour . . . c'est par là qu'elle voulait repartir !

Soudain, du haut de la côte, il aperçut tout le golfe qu'éclairait déjà une lueur incertaine, un vague chatoiement, précurseur de l'aurore, et il appuya sur l'accélérateur, s'interdisant de penser.

Ils descendirent en trombe la côte. L'auto faillit faire une embardée au tournant brusque du chemin de la Mignonette, qui surplombait tout le pays à flanc de côteau. Arrivé presque au bout, tout près de l'endroit où la colline cesse d'appartenir à Golfe Juan pour chevaucher le territoire de Cannes, il arrêta le moteur, descendit, se pencha vers sa passagère.

— Il nous faut monter à pieds le chemin de la Rampe ? Le pourrez-vous ? Je vous soutiendrai. Mais vite, hâtons-nous, voici bientôt le jour . . .

Elle se redressa, ayant repris des forces et descendit de la voiture en s'appuyant sur son épaule.

Au frémissement qui le rejetait en arrière à ce contact, il comprit qu'il lui serait impossible maintenant de la porter, de reprendre dans ses bras son corps abandonné. C'était une sorte d'horreur instinctive qui l'éloignait d'elle et qui lui rendait insupportable son approche . . .

Et ils commencèrent de gravir ainsi péniblement ce chemin de la Rampe ardu et raide qui conduisait aux « Aloès ».

Mais, presque tout de suite, les pas encore mal assurés de Nicole butèrent sur les pierres roulantes du chemin. Elle faillit tomber et se raccrocha à son épaule, si désespérément, de sa main crispée qu'il ne put s'empêcher de la retenir contre lui en enlaçant sa taille d'un bras à la fois brutal et indifférent.

Elle s'y appuya, s'y accota si misérablement, avec un si pauvre abandon de ses forces épuisées qu'il ne put ensuite le retirer. Et ce fut ainsi, appuyés l'un à l'autre et cependant séparés par un abîme qu'ils continuèrent de gravir le sentier tout en haut duquel, entre deux aloès géants, la grille déjà se dessinait en peigne sombre sur la nuit plus claire, précédent les escaliers et les terrasses du jardin des Madérac.

Mais comme ils y arrivaient, Patrice qui croyait avoir seulement à la pousser poussa une exclamation sourde et inquiète.

La grille que Nicole avait laissée ouverte était fermée maintenant !

Quelqu'un s'était donc aperçu de son oubli volontaire ? Quelqu'un qui

l'avait vue sortir peut-être ?... Quelqu'un qui guettait sans doute son retour car, soudain, d'un massif situé à gauche de la route une haute et large silhouette se détacha, que Patrice et Nicole reconnurent en même temps.

Le même frémissement les secoua tous les deux à voir soudain droit devant eux, Bernard... Bernard qui, avant d'ouvrir la grille les regardait, les regardait toute une longue minute, sans pouvoir détacher semblait-il son regard de leur couple enlacé.

Glacée de terreur, Nicole tremblait si fort que Patrice entendait nettement claquer ses dents.

Il fit effort et dit d'une voix qui voulait être calme :

— Je vous ramène une blessée, Bernard ! J'ai rencontré par hasard, au cours d'une promenade matinale en voiture, Mademoiselle Nicole qui s'était aventurée dans la montagne comme elle aime à le faire et qui, en tombant, s'est un peu entaillé le cou sur une pierre pointue...

Patrice en s'entendant parler ainsi avait la sensation étrange que c'était un autre qu'il écoutait, tant le son de sa voix lui parut changé et le silence qui l'accueillait insolite !

A la fin, Bernard se décida à ouvrir la grille. Il dit, s'adressant à sa sœur, d'un ton grave :

— Je t'avais vue partir à minuit... je t'ai atendue... Je ne pensais pas que Monclare te ramènerait... D'où viens-tu, Nicole ?

Patrice le sentit qui, en tremblant davantage s'arrachait à son bras comme pour se jeter en avant.

Il dit, ainsi qu'ils en avaient convenu ensemble :

— Je vous le répète, Madérac. Votre sœur est blessée et ne peut parler pour le moment. Ce qu'il lui faut, c'est un lit immédiatement et un médecin... Demain, vous la questionnerez, demain elle vous expliquera...

Il parlait avec aisance comme quelqu'un qui se sait absolument hors de cause, étranger à toutes ces explications. Et il proposa correctement :

— Je vais avertir le docteur en redescendant par Golfe Juan, si vous voulez, et j'espère qu'il sera rassurant.

L'aube déjà pâlissait les visages. Bernard attachait sur celui de Monclare, fatigué par la veille au-dessus du linge de soirée frippé, du frac conservé, un regard lourd comme l'arrêt du destin.

Lentement, en pesant chaque mot, il dit :

— Je vous remercie ! Je vous ai toujours considéré comme un ami et un honnête homme Monclare !

Saisi, Patrice le regarda plus attentivement et il comprit soudain tout le blâme, toute la douleur du regard qui pesait sur lui, tel une accusation.

Ah ça...

Mais c'était vrai aussi.. n'était-ce pas lui qui raccompagnait la jeune fille après cette longue nuit d'escapade ? N'étais-ce pas lui qui la tenait encore par la taille sous les regards soupçonneux de son frère ? N'était-ce pas lui que toutes les apparences, accusaient... lui encore en habit cinq heures après le départ de ses invités...

Que pouvait donc en penser Bernard ? Il eut un sursaut d'indignation, de sincérité fougueuse et s'écria :

— Ah ! Bernard ! Je vous jure...

Mais, retrouvant soudain toutes ses forces dans un élan désespéré, Nicole s'élança devant lui écartant Bernard d'une main et, s'agrippant de l'autre au bras de Patrice, elle plongea dans ses yeux un tel regard d'horreur, de supplication et de brûlante colère qu'il se souvint tout à coup de sa promesse. N'avait-il pas juré de se taire

Il eut un geste d'impuissance.

— Bernard, reprit-il plus doucement. Vous auriez tort de m'accuser. Je laisse à Nicole le soin de vous le prouver ! Mais je ne puis rien vous dire. Je n'en ai pas le droit... Demain lorsqu'elle pourra parler enfin, s'expliquer... votre sœur vous dira... que je suis bien l'ami et l'honnête homme que vous croyiez.

Il ne put achever car, soulagée enfin de l'horrible appréhension, Nicole chancelait, les nerfs fauchés par la détente.

Son frère d'un bras, la retint ; mais avant de l'entraîner vers la maison, il tourna vers Patrice un visage éclairé, soulagé, et, lui tendant sa large main loyale :

— Je n'en ai jamais vraiment douté, Monclare ! A demain, mon ami !

•

Bouleversé par les événements de cette nuit agitée, partagé entre la stupeur, l'indignation et l'âpre désir de connaître le secret de l'énigme qui ne le considérait pas directement, Patrice rentra chez lui, cheveux au vent, à une allure folle, sans avoir compris qu'en serrant cette main il venait en quelque sorte d'engager son destin !

Chapitre XI

Sur la route, qu'éclairait maintenant un gai soleil matinal, Patrice conduisait comme un fou avec obstinée, lancinante, cette idée :

— Savoir ! Je veux savoir...

Et pour cela il avait une hâte fébrile de se retrouver en face de Serge.

Non pas qu'il eut un instant l'idée de trahir le serment de silence que Nicole lui avait arraché cette nuit, il était trop homme d'honneur pour l'oublier jamais ; mais il lui semblait impossible qu'à l'attitude de son ami, à ses confidences peut-être même, car il en était coutumier, il ne puisse trouver un éclaircissement quelconque, au sujet qui le préoccupait.

Evidemment la sagesse eut été de classer cette histoire pénible et de n'y plus songer...

Après tout que pouvaient bien lui faire les aventures d'un camarade cynique et d'une petite fille, intrigante et folle comme les autres !

Qu'ils s'aiment, qu'ils se fiancent si cela leur plaîsait... que lui importait ?

Et cependant, plus fort que tous les raisonnements se dressait en lui ce désir maladif, imcapable: Savoir ! Savoir ce qui existait exactement entre Serge et Nicole, ce qui s'était passé cette nuit sous son toit, ce qui existait dans le passé et le présent de ces deux êtres ?

Savoir...

Et il connaissait assez son ami, son camarade d'enfance pour être certain que dès le premier regard jeté sur lui, il le saurait, le comprendrait...

Mais en arrivant dans le garage, il éprouva une déception violente : la longue vonture beige de Serge n'y était pas.

— Sorti déjà ? Bin matinal aujourd'hui... Surtout que, comme moi, il n'a du guère dormir ! Où peut-il être allé si tôt ?

Un instant, l'idée que Serge avait assisté peut être, derrière ses volets à la poursuite de Nicole et la sachant blessée était allé rôder autour des Aloès pour avoir de ses nouvelles l'effleura.

Il la rejeta comme invraisemblable.

— Mais non ! Si maître de soi qu'il puise être, il se serait montré, il l'aurait défendue... A moins qu'il

Ses Mains Satinées L'enchantent !



Rêches et rougies LES MAINS perdent leur magie ! Apprenez les soins faciles qui leur rendent leur charme...

Oh, oui — *celui que vous aimez* remarque leur sécheresse ! Employez religieusement la Lotion Jergens et conservez à vos mains leur douceur satinée.

Vous le savez, l'eau, le vent, le froid absorbent la moiteur naturelle de la peau et durcissent les mains. La Lotion Jergens leur redonne l'humidité embellissante.

Contre la sécheresse de la peau *les docteurs emploient souvent* deux ingrédients adoucissants qui se trouvent dans la Lotion Jergens. Une seule application adoucit les mains les plus revêches. Jergens ne poisse pas — est simple et parfumée ! Donnez à vos mains la grâce et le charme ! Employez la Lotion Jergens. 50¢, 25¢, 10¢, $1.00 aux comptoirs de cosmétiques. Achetez Jergens — aujourd'hui, sans faute.



Très vite, en rétablissant l'humidité adoucissante de la peau, la Lotion Jergens embellit les mains, les rend fascinantes ! Les femmes soignées préfèrent Jergens à toute autre lotion— facile à mettre, parfumée, jamais poisseuse !

JERGENS LOTION

L'ÉLÉGANCE EXQUISE DES MAINS LISSES

Nouvelle Crème Pour La Figure — Crème Jergens, à tout usage. Grâce à ses vitamines adoucissantes — plus de peau rêche ! 25¢, 15¢.



Gratis!... FLACON DE POCHE

Découvrez — à nos frais — à quel point la Lotion Jergens adoucit et embellit les mains. Dès aujourd'hui, adressez ce coupon à :

The Andrew Jergens Co. Ltd.,
4614 Sherbrooke Street, Perth, Ont.

Nom .....

Rue .....

Ville ..... *Province* .....

(FABRICATION CANADIENNE)



Coucher de soleil près de Banff, dans un décor de beauté et de paix silencieuse

L'évasion dans le rêve et l'infini...

DANS CES *temps troublés que nous traversons, nous éprouvons plus que jamais le besoin de sortir de nous-mêmes et le désir des vastes espaces libres aux lointains horizons.*

Si vous vous sentez parfois abattu par la monotonie de la vie quotidienne, apprenez à oublier vos soucis dans quelque chose de plus grand que vous. *Que ce soit un spectacle magnifique, une musique prenante, un beau livre—vous trouverez dans ce dérivatif le courage de reprendre les tâches de tous les jours et de les accomplir avec plus d'entrain et de goût.*

Obtenez le plus de la vie en lui donnant le plus possible

Il faut *vivre* sa vie—mais comment la vivre *pleinement* quand on se sent, d'esprit et de corps, abattu et découragé?

Il existe toutefois un moyen—un moyen que prennent des milliers de personnes—de combattre cet état d'esprit et cette lassitude physique.

Le moyen de vivre plus heureux

C'est d'enrichir son régime alimentaire, deux fois par jour, d'un aliment tonifiant supplémentaire. Ce supplément alimentaire, c'est la Levure Survitaminée Fleischmann, riche en 4 vitamines—A, B_1, D et G—dont chacun de nous a besoin régulièrement pour se sentir parfaitement bien. Et, sous forme de levure *fraîche*, ces vitamines vous aident de façon *plus efficace*. La levure fraîche active la digestion—et vous permet de *mieux assimiler les vitamines*.

Pourquoi ne pas commencer—aujourd'hui—à en manger 2 gâteaux par jour—un gâteau ½ heure avant deux de vos repas. Nature ou dans un peu d'eau.

Vous vous sentirez bientôt une *tout autre* personne—vous aurez plus d'entrain, plus de *courage* et la vie, de nouveau, vous paraîtra digne d'être vécue!

BROCHURETTE GRATUITE — "Pour Mieux Aimer la Vie", par Robert Choquette, vous fera beaucoup réfléchir. Ecrivez à: Levure Fleischmann, Immeuble Dominion Square, Montréal, P.Q.

FABRICATION CANADIENNE

ait pensé la compromettre moins en demeurant caché! Mais pourquoi toutes ces précautions vis-à-vis de moi... même s'il s'agit de fiançailles contrecarrées par le frère, comme me le ferait assez croire cette bague...

Cette bague qu'il n'avait pas rendue à Nicole, la bague de Serge... et qu'il faisait rouler d'un doigt nerveux dans le gousset de son gilet.

Fiévreux, surexcité par sa nuit épuisante, il ne put: malgré l'apaisement d'un bain très chaud, prendre le moindre repos.

Revêtant un costume de flanelle blanche, il se mit à attendre le retour de son ami avec une curiosité impatiente.

A midi il n'était pas encore là.

— Jean? se décida-t-il à demander au valet de chambre qui rôdait autour de son maître avec des regards surpris. Monsieur Lanteuil est sorti de bonne heure ce matin?

— Vers six heures et demie, Monsieur. C'est un hasard que j'ai été levé. Mais j'avais été réveillé un peu plus tôt par l'auto de Monsieur sortant du garage et comme je ne pouvais plus me rendormir, j'étais descendu au jardin pour prendre le frais...

Patrice eut un mouvement de contrariété. Cet homme avait-il surpris quelque chose cette nuit? Son attitude obséquieuse, son regard faux, semblaient le dire. Il ne manquait plus que cela?

Il coupa tout net:

— Enfin, vou avez vu Monsieur Lanteuil comme il partait? Ne vous a-t-il rien dit?

— Ma foi, non, Monsieur. Rien d'autre que: « Beau temps ce matin, Jean! » Comme Monsieur voit, ce n'est pas très important...

— Mais, il ne pouvait rien avoir d'important à vous dire, fit-il énervé par le ton plein de sous-entendus, je pensais qu'il avait peut-être indiqué l'heure à laquelle il rentrerait de son excursion...

— Ah! ça, je ne sais pas, Monsieur! J'ai seulement vu que Monsieur Lanteuil emportait une valise.

— Une valise! Dit Patrice qui aussitôt regretta son exclamation devant le regard aigu du valet de chambre. Ah oui! Bon, c'est bien, je sais...

Impassible en apparence il continuait de déjeuner sans hâte, alors que la curiosité bouillonnait en lui. Où était parti Lanteuil?

Ce fut un télégramme qui vint le lui apprendre comme il achevait son repas.

« Rappelé d'urgence Paris, te prie merenvoyer mes bagages. Lettre suivra, amitiés. »

Lentement Patrice retourna le télégramme, regarda le cachet. Il avait été expédié de Marseille.

Que signifiait ce départ que rien ne faisait prévoir? Pourquoi Serge, qui avait apporté des bagages pour un séjour de plusieurs semaines, partait-il au bout de trois jours? Et cela au lendemain de la visite de Nicole, après avoir scellé de sa propre bague leur entente qui eut du le retenir bien au contraire dans ce pays,

Et que penserait Nicole en apprenant qu'il était parti?

Il eut une moue pleine d'amertume, un geste de dégoût qui balayait tout.

— Jean, vous vous occuperez de renvoyer les bagages de Monsieur Lanteuil qui a été obligé de rentrer à Paris et vous veillerez bien à ce qu'il ne reste rien, absolument rien, de ce qui lui appartient, ici!

Il ne souhaitait plus qu'une chose: ne jamais se retrouver en face de Serge... ne jamais revoir Nicole!

Chapitre XII

QUELQUES heures plus tard, cependant, il gravissait les jardins en terrasse des Aloès.

Un billet laconique et inquiétant de Nicole était venu l'arracher à sa résolution, lui apportant une nouvelle raison de perplexcité.

« Venez tantôt, je vous en prie. Nicole. »

Pourquoi la jeune fille l'appelait-elle Voulait-elle lui réclamer la bague perdue?

Avait-elle été obligée de tout révéler à Bernard et comptait-elle sur son témoignage pour appuyer ses aveux?

Il ne savait que penser; cependant, il était venu, répondant à son appel; mais surtout poussé par l'impérieux désir de savoir, par l'espoir qu'en récompense de son dévouement, elle lui révèlerait enfin la clef du mystère qui l'obsédait.

Et, tout en montant vers la villa à travers les massifs embaumés, il se demandait au milieu de quel drame familial il allait tomber et quelle réaction la nette droiture de Bernard avait pu avoir devant la pénible duplicité de cette sœur chérie.

Comme il arivait presque en haut, il entendit cependant, perçant un murmure de voix cordiale une petite voix pointue qui criait:

— Le voilà, tante Nicky! Le voilà...

Et, tout aussitôt celle, plus grave de Bernard qui disait:

— Mon cher Patrice! je suis bien content! Tout étourdi il se trouva sur la dernière terrasse qui s'étendait devant la maison à l'ombre d'un immense poivrier. Près d'une chaise longue, sur laquelle reposait, allongée, Nicole, très pâle dans une longue robe de laine blanche, Danièle Madérac causait, la tête inclinée sur un ouvrage.

A leurs pieds la petite Zazie gambadait, et Bernard s'avançait au-devant du visiteur avec sa plus cordiale franchise, les mains tendues.

— Mon vieux Monclare! Vous avez reçu la lettre de Nicole et vous êtes venu aussitôt! Comme vous avez bien fait! Vous saviez, n'est-ce pas, d'avance l'accueil qui vous attendait?

Non, justement, Patrice ne s'attendait pas le moins du monde à cet acueil là. Et devant ce tableau d'intimité familiale, en face de cette sympathie si cordialement exprimée, il ne savait que penser. Sa hauteur s'en teignait d'une sorte d'effarement si visible que Madérac reprit en lui frappant sur l'épaule.

— Mais vous vous troublez comme un jouvenceau, ma parole! Diable de garçon, si j'avais jamais supposé cela de vous!

Et, se tournant vers sa femme.

— Je crois que c'est nous qui le gênons, Dany! Viens, ma chérie... laissons ces deux enfants à leurs épanchements... Nicole nous appellera tout à l'heure, reprit-il en la menaçant du doigt, taquin. Puisque, *maintenant*, elle peut parler, la petite mâtine!

Sans lui laisser le temps de revenir de sa stupeur ils rentraient déjà dans la maison, Bernard enlaçant la taille de sa femme d'un bras, tandis qu'il emmenait la petite Zazie de l'autre main. Sur le seuil, l'enfant se retourna et avec un sourire espiègle:

— Au revoir, les fiancés! criat-elle gaîment.

Malgré son flegme, Monclare sursauta. Et il se tourna vers Nicole avec une sorte de haut-le-corps.

— Qu'est-ce qu'elle dit? Vous avez entendu?

Et comme la jeune fille ne lui répondait pas assez vite à son gré, il

s'emporta, pris d'une sorte de rage.

— Et d'ailleurs, que signifie l'accueil de Bernard, sa satisfaction, ses allusions . . . Que voulait dire votre billet ? Qu'avez-vous donc révélé à votre frère ?

Les grands yeux de Nicole se posèrent sur lui, brillants d'une sorte de fièvre triste.

— Rien ! dit-elle simplement, à voix basse.

— Comment ! rien ? dit-il avec emportement. Vous ne lui avez pas expliqué comment je me suis trouvé obligé de vous reconduire, de vous secourir . . .

Elle secouait la tête lentement.

— Mais alors, reprit-il avec la même sourde violence, comment expliquez-vous le cri de cette enfant et l'espèce d'erreur confuse que je sens traîner autour de moi, ici ? Qu'avez-vous dit à votre frère ? Répondez-moi Nicole, franchement, si vous en êtes encore capable ! Répondez-moi ! J'ai tout de même bien le droit de savoir ! Que lui avez-vous dit ?

Encore une fois elle secoua la tête et, de la même voix basse, étouffée, elle répéta :

— Rien ! Non, je ne lui ai rien dit, je vous le jure ! C'est Bernard tout seul, qui, devant mon silence, alors que je ne pouvais parler et le dissuader, a bâti sur les apparences trompeuses *tout un roman dont nous étions* les héros . . . les tristes héros !

— Oh ! ft-il indigné. Il m'a cru capable de vous recevoir, seule, de vous attirer peut-être ? . . .

Doucement elle secoua ses boucles, dans lesquelles le soleil à travers les feuilles du poivrier mit des paillettes.

— Je ne pouvais rien dire . . . Mais Bernard a trop d'estime pour vous, trop de confiance en moi, et, en lui-même ; trop de droiture, pour supposer jamais des choses bien laides !

Un ricanement méprisant monta aux lèvres de Patrice :

— Trop de confiance en vous !

Elle se redressa à demi dans un sursaut d'indignation, une flamme dans ses yeux brûlants.

— Monsieur Monclare !

— Mais il la toisait de toute sa hauteur dédaigneuse. Un sourire sarcastique plissa sa lèvre.

— Eh bien . . .

— Je ne vous permets pas . . .

— Ah ! Vraiment ! coupa-t-il toujours hautain. Il vous va bien de me donner des leçons de courtoisie . . . Vous oubliez, il me semble, la façon dont vous avez récompensé l'hospitalité . . . bien involontaire que je vous ai donné cette nuit, et l'engagement d'honneur que vous m'avez arraché de ne pas vous trahir !

Toute frémissante elle jeta :

— Que me reprochez-vous donc ?

— Oh ! fit-il avec la même hauteur insultante. Pour ce qui est de ce que vous êtes venue faire sous mon toit, en secret, cette nuit, je sais que je n'ai le droit de vous fair nul reproche ! C'est affaire entre votre conscience, votre frère, votre complice . . . et vous !

Elle eut le même sursaut indigné que tout à l'heure et une subite rougeur réchauffa ses joues diaphanes.

— Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que vous avez dit ? Qu'est-ce que vous avez pensé ? Oh ! Quelle horreur ! Quelle horreur !

Dans un geste d'épouvante elle serrait son front de ses deux mains, les yeux dilatés. Et, soudain, elle y enfouit tout son visage, les épaules basse, la nuque ployée . . .

Et, tandis qu'il continuait à parler, implacable et dur, Patrice ne sut pas si elle frémissait de honte, ou pleurait de désespoir, au creux de ses paumes crispées.

— Pourquoi protester ? Tous vos mensonges, toute votre dissimulation sont sans forces sur moi ! Vous pouvez vous payer le luxe d'être sincère, au moins avec un être au monde : moi ! Puisque je suis *celui qui sait !*

Il appuya sur la nuque blonde que des tressaillements secouaient, un regard froid comme une lame de couperet.

— Et cependant, reprit-il, je ne vous croirai jamais, jamais plus ! Si sincère que vous soyez je ne pourrai plus vous croire, après avoir vu la mesure de votre fourberie, de votre duplicité ! Quand je pense que vous avez pu me dire que vous ne connaissiez pas Lanteuil . . .

Elle releva soudain un front plein de fierté.

— Ne me croyez pas, si votre orgueil vous le défend . . . Je vous jure encore aujourd'hui que je ne le connaissait pas avant que vous me le présentiez . . . Il y a deux jours !

Il haussa l'épaule, incrédule.

— Ne pernez pas toute cette peine! Que\ voulez-vous que toute cette aventure me fasse Gardez vos explications pour ce frère trop bon, trop confiant . . . mais qu'il vous faut désabuser . . .

Elle joignit les mains, soudain implorante, timide :

— Oh ! Vous ne voulez pas que je lui dise ! . . .

— Que je ne suis pour rien dans cette vilaine histoire ? Ah ! Mais si, justement ! . . . Je l'exige ! Il ne me plaît pas d'être confondu avec un Lanteuil.

Elle protesta contre le ton méprisant.

— Je vous le réjète : Bernard n'a pas soupçonné autre chose qu'une démarche, un peu folle de ma part pour vous obliger à démasquer franchement vos intentions . . .

— Matrimoniales ?

Le ton dont il avait prononcé le mot était si cinglant, l'éclair de ses yeux tellement dur, qu'elle frémit encore, comme cravachée.

— Vous n'avez pas le droit . . .

Mais il reprit brutal :

— Pardon ! J'ai le droit . . . le droit de tout honnête homme qui défend son honneur contre les éclaboussures d'une aventure louche ! J'ai ce droit et bien d'autres, Mademoiselle Madérac ! J'ai *tous* les droits sur vous, pour le moment ! Tous ceux que me donnent ma conscience nette, la loyauté avec laquelle jusqu'ici j'ai tenu mon serment, la pitié que je vous ai manifestée cette nuit, la patience dont j'ai fait preuve encore tout à l'heure en ne protestant pas contre une allusion . . . humiliante pour moi.

Elle protesta, suffoquée :

— Humiliante, des fiançailles avec moi !

Mais elle pâlit soudain, courba la tête.

— Ah ! C'est vrai . . .

Une souffrance terrible passa sur ses traits. Il la vit blêmir et fermer les yeux sous la douleur et il savoura un moment, cruellement, l'humiliation qu'il lui infligeait.

Lentement, froidement, il reprit :

— Vous devez comprendre, sans peine, qu'il me soit insupportable d'être fiancé, même par erreur et si fugitivement que cela soit, à une jeune . . . à laquelle il ne me viendrait jamais l'idée d'offrir mon nom.

Cette fois elle faillit se révolter.

— Monsieur Monclare ! cria-t-elle éperdument . . .

Mais elle avait compté sans sa blessure à la gorge qui, réveillée soudain, l'étrangla, l'étouffa presque dans une quinte de toux, tandis qu'un pansement qui enserrait son cou

(Lire la suite page 36)



JE CROYAIS BIEN NE POUVOIR DANSER!

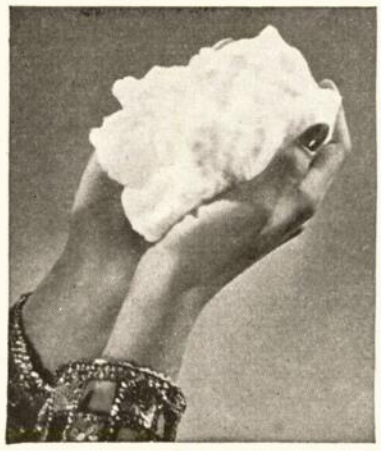
Annette est ma meilleure amie. Aussi, quand elle me demanda d'être fille d'honneur à son mariage, j'affectai toutes mes économies à l'achat d'une belle toilette, de souliers et d'un chapeau. J'en étais tout excitée. Mais quand le grand jour arriva, ce ne fut pas la même chose.



C'était un de mes jours "difficiles" et longtemps avant la fin de la réception, je me sentais déjà très mal à mon aise. Aussitôt que je pus m'échapper, je courus en haut afin de ne pas danser. C'est là que je rencontrai la sœur d'Annette. "Mais que fais-tu ici?" me demanda-t-elle. Je lui fis des confidences.



'Attends que j'aille chercher la Modess Miracle", me dit-elle. Et quand elle revint avec la boîte, elle commença par m'expliquer comment le "zonage de l'humidité" dirige l'humidité *à l'intérieur* du tampon, en laissant les bords secs et confortables plus longtemps.



"Et vois-tu ceci ?", continua-t-elle en ouvrant le tampon de la Modess, avec sa bourrure souple et duveteuse. Puis elle me démontra l'imperméabilité du fond de la serviette en jetant dessus un peu d'eau qui ne la traversa pas. "Tu peux aller danser sans crainte!" me dit-elle en m'emmenant au salon.



Et c'est ce que je fis! Non seulement je m'amusai beaucoup, mais c'est moi qui attrapa le bouquet de la mariée. Et plus tard, quand j'écrivis à la sœur d'Annette, je la remerciai vivement de ses bons conseils et lui dis mon étonnement de constater que même avec le "zonage de l'humidité", Modess ne coûte pas plus cher!

Nouvelle Modess Miracle avec le "zonage de l'humidité"

LES "FIRST LADIES" DE LA PROVINCE

Madame Adélard Godbout, épouse du premier ministre de notre province, est originaire d'un très ancien et très pittoresque village de la rive sud du Saint-Laurent. En effet, mademoiselle Dorilda Fortin, aujourd'hui madame Godbout, est née à L'Islet où elle a fait ses études chez les Sœurs du Bon Pasteur. Comme chacun sait, la famille du premier ministre habite Frelighsburg, comté de Missisquoi, où l'honorable Adélard Godbout est propriétaire d'une ferme modèle. Leur jeune famille se compose de cinq enfants : deux fils, Jean et Pierre, trois fille, Marthe, Rachel et Thérèse. Comme l'aînée a 14 ans et la plus jeune 6, il n'est pas difficile de conclure que la vie de madame Godbout a été surtout consacrée à la bonne administration de son foyer et à l'éducation de ses enfants.

•

Mademoiselle Cécile Bouchard, fille de l'honorable T.-D. Bouchard, est le bras droit de son père qu'elle acompagne dans tous ses déplacements et aux côtés duquel elle fait les honneurs de leur maison de Saint-Hyacinthe, ville dont son père est depuis longtemps le premier magistrat. C'est à Saint-Hyacinthe qu'elle est née et qu'elle a fait ses



Mme ADELARD GODEOUT, épouse de l'honorable Adélard Godbout, premier ministre du Québec.
(Photo Studio Audet, Québec)



Mlle CECILE BOUCHARD, fille de l'honorable T.D-. Bouchard.
Photo V. Garcia, Montréal)

études primaires, au couvent de Lorette, chez les Sœurs de la Présentation. Elle a poursuivi ses études secondaires au Trafalgar Institute de Montréal. C'est dire qu'elle est absolument bilingue. A étudié le chant pendant trois ans sous la direction du regretté Paul Dufault et vient à Montréal chaque fois qu'il s'y donne un beau concert ou qu'on y joue une pièce intéresante. Son meilleur passe-temps est la lecture. Mademoiselle Bouchard a beaucoup voyagé. Elle a parcouru le Canada, les Etats-Unis et, tout récemment, le Mexique. Elle est allée deux fois en Europe où elle a visité la France, l'Espagne et l'Italie.

•

Madame Georges Dansereau qui s'appelait avant son mariage mademoiselle Georgette Durocher, est la fille de M. et Mme J.-A. Durocher d'Outremont. Née à Montréal, madame Dansereau a fait la première partie de son cours d'études au couvent d'Hochelaga, chez les Sœurs des Saints de Jésus et de Marie, et les termina chez les Dames de la Congrégation de Notre-Dame à l'Ecole Normale, où elle obtint avec grand succès tous ses brevets. Madame Dansereau étudia ensuite le



Mme GEORGES DANSEREAU, épouse de l'honorable Georges Dansereau, député d'Argenteuil.

(Photo V. Garcia, Montréal)



Mme LEON CASGRAIN, épouse de l'honorable Léon Casgrain, député de Témiscouata.

(Photo Studio Audet, Québec)

chant avec Paul Dufault, le célèbre ténor canadien. Elle s'occupa aussi de peinture et aimait à consacrer une bonne partie de ses loisirs à la peinture, soit à l'huile, soit sur porcelaine. Elle a visité notre province en entier et presque tout l'Ontario. Elle a voyagé aux Etats-Unis et fait un séjour aux Bermudes. Mais ses ambitions ne s'arrêtent pas là. Elle rêve de connaître l'Ouest du Canada, la Californie et, plus tard, l'Europe, quand la paix y règnera. Souhaitons que ce dernier projet ne tarde pas à se réaliser... L'honorable Georges Dansereau, ministre sans portefeuille dans le cabinet Godbout, représente le comté d'Argenteuil, à l'Assemblée Législative.

MADAME LÉON CASGRAIN, née Gabrielle Pettigrew, est originaire de la vieille capitale où elle a fait un cours d'études complet chez les Ursulines. C'est également à Québec qu'elle s'est mariée en 1920. Depuis lors, madame Casgrain s'est appliquée à s'intéreser à tout ce qui intéresse son mari, notamment la politique et les livres. Mais elle aime pardessus tout son foyer qui est devenu, en quelque sorte, son petit univers et s'y occupe beaucoup de l'éducation de es deux enfants. Gaby et Raymond. M. et Mme Casgrain habitent la Rivière-du-Loup, car l'honorable Casgrain, ministre sans portefeuille dans le cabinet Godbout, est député de Témiscouata..

Voici L'Affinité de votre teint!

Choisissez parmi les 8 nuances de Poudre Woodbury



Poudrez votre visage

Faites venir gratis les 8 nuances exquises de Poudre Woodbury. Impossible de juger une poudre en boîte. Essayez les 8 tons devant votre miroir.

1. Une étudiante adulée nous écrit : "A un bal d'étudiants l'autre soir, j'ai découvert ce que peut une poudre seyante pour rehausser l'individualité d'une jeune fille. J'ai choisi la jolie nuance Champagne Woodbury et recueilli d'innombrables compliments. Et ce n'était pas le hasard! Au miroir, j'avais d'abord essayé les 8 nuances variées . . . et prouvé que Champagne est l'affinité parfaite pour mon teint."

JEAN BARTELME
Gamma Phi Beta
Northwestern University '40

Dansez jusqu'au matin : la Poudre Woodbury conserve à votre teint tout son charme



2. Une étudiante de l'Université de Michigan dit : "Plus de doute au sujet de ma poudre depuis que j'ai découvert la nuance Blush Rose Woodbury — aussi ravissante au soleil que sous les lumières. Après une randonnée en auto sous le soleil et le vent, mon compagnon s'est exclamé sur la fraîcheur de mon teint. Prenez la peine d'essayer les 8 nuances Woodbury: vous découvrirez celle qui vous sied et embellit la peau."

ANABEL AVERY
University of Michigan '40

3. Vous aimerez cette poudre Woodbury qui reste . . . et assure pendant de longues heures une peau lisse et douce, sans crainte de "nez luisant". Savez-vous que de toutes les poudres préférées, Woodbury seule est garantie sans germes? Elle n'a aucune de ces impuretés qui irritent la peau et produisent un excès d'huile — cause du nez luisant. Donc, grâce à Woodbury, plus d'aspect rêche, strié ou gras, mais une peau satinée que ni le bal ni le sport ne peuvent altérer. Ainsi — choisissez votre nuance et réjouissez-vous !





WOODBURY POWDER

NUANCES ÉVOCATRICES POUR LE TEINT

GRATIS,
HUIT NUANCES CHOISIES PAR LA MODE

Faites l'essai — gratis — des 8 ravissantes nuances Woodbury. Comparez-les. Ce sont les plus chic de l'Amérique, disent les critiques de style et de beauté. L'une d'elles est l'affinité de votre teint et le rendra plus éblouissant. Conservez le charme d'une peau satinée en achetant la Poudre Woodbury. Seulement $1.00, 50¢, 25¢, 15¢.

COLLEZ CE COUPON SUR UNE CARTE POSTALE ET ADRESSEZ-LE AUJOURD'HUI À :

John H. Woodbury, Ltd., Dépt. 9112, Perth, Ont.

Veuillez, s'il-vous-plaît, m'envoyer gratis et port payé les 8 nuances de Woodbury Facial Powder . . . recommandées par la mode et les juges de beauté. Veuillez aussi y joindre un tube de Woodbury Cold Cream.

Nom .....

Adresse .....

(FABRICATION CANADIENNE)



Vous voulez paraître plus élégante

...avec certitude

LORSQUE vous achetez un vêtement de fond, vous voulez être sûre qu'il vous donnera satisfaction — qu'il moulera votre silhouette suivant les exigences de la mode, et qu'il s'ajustra parfaitement et confortablement.

Vous devez donc ne pas laisser ce choix au hasard. Vous ne vous risquerez pas à acheter un vêtement de fond sans bien connaître vos mesures ou sans vous confier à une spécialiste qui vous indiquera le modèle requis et qui l'ajustera avec soin.

Mais vous *pouvez* profiter du service personnel d'une corsetière experte fournie par Charis. Elle ira vous voir chez vous sans frais supplémentaires. Cette corsetière de profession vous donnera d'excellents conseils. Vous aurez ainsi l'avantage d'une étude personnelle de votre ligne et d'un choix scientifique, grâce à la méthode exclusive Charis : vous serez donc sûre de choisir un vêtement de fond ajusté par une personne experte.

Cet excellent Service personnel de Corseterie est inclus dans le modeste prix d'achat de votre vêtement de fond Charis. Pourquoi ne téléphonez-vous pas à l'agence locale de Charis (liste ci-dessous) pour avoir une entrevue avec la Corsetière Charis de votre district ?

CHARIS

FABRICATION CANADIENNE
Charis Ltd., New Toronto, Ontario

CHARIS DE MONTREAL
1117 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q.
221 Edifice Drummond Tél. : PLateau 3322

CHARIS DE QUEBEC
251, rue St-Joseph, Québec, P.Q.
Téléphone 6567

CHARIS D'OTTAWA
105, Edifice Birks Ottawa, Ontario
Tél. : 2-5179

CHARIS DES TROIS-RIVIERES
444, rue Des Forges Trois-Rivières
Téléphone 2626

Nous acceptone demandes d'emploi de femmes sérieuses et ambitieuses qui désirent devenir corsetières de profession. Remplissez le coupon ci-dessous.

CHARIS, LTD., Dépt. P-4
New Toronto, Ontario
Veuillez me dire comment je puis devenir une corsetière Charis de profession.
Nom .....
Adresse .....
Localité ..... Province .....

(Suite de la page 33)

mince et que Patrice n'avait pas remarqué jusqu'ici, se teintait de rouge.

Elle y porta la main et, soudain, il le vit... il ne vit plus que cette bande sur laquelle s'élargissait la tache rouge... la tache rouge d'une blessure qu'il avait faite, lui... à la frêle créature étendue là...

Inconsciemment injuste, il se sentait plus honteux de son geste meurtrier, involontaire, que de la torture morale qu'il lui infligeait depuis une demi-heure...

Et, désarmé, adouci par la vue de ce sang qu'il avait fait couler, il baissait la tête, humilié à son tour.

Quand, enfin, sa toux se fut un peu calmée, elle reprit longuement son souffle. Un peu de vie revenait à son teint. Elle leva les yeux et, le voyant moins dur, elle commença d'une voix mal assurée :

— Ecoutez-moi, Patrice... toute votre indignation, tous vos reproches, je les comprends, je les admets... dès l'instant où vous ne me croyez pas ! Si j'étais celle... que les apparences me font paraître, je les mériterais...

D'un geste las, sans colère maintenant, il repoussa toute explication.

— Je vous en prie...

— Si, laissez-moi parler : Quoi que vous ayez pu me dire à l'instant, je ne vous en reste pas moins reconnaissante d'avoir bien voulu vous prêter cette nuit et tout à l'heure encore, à une feinte destinée à épargner l'honnête homme qui est mon frère et votre ami !

— Ah ! protesta-t-il avec vivacité. Croyez bien que si ce n'était pour lui...

Elle hocha tristement la tête.

— Oh ! Oh ! Je le sais que c'est pour lui que vous avez fait tout cela... et non pour moi... Si vous aviez été mon ami... peut-être ? Parce que, alors, vous m'auriez crue, vous auriez eu confiance en ma parole...

D'un ton dur, il protesta :

— Confiance Ah ! Depuis des années je n'ai plus confiance en personne...

— Je vous plains, fit-elle doucement.

Il sursauta.

— Ah ! Je vous en dispense ! Croyez-vous que... la petite révélation de cette nuit soit bien faite pour me rendre confiant en vos semblables ?

Elle pâlit davantage. Depuis que leur entretien avait commencé elle réalisait ce miracle de blémir un peu plus à chaque insulte, alors qu'on l'eut cru impossible.

— Monsieur Monclare, reprit-elle d'un ton plus bas, comme pour étouffer les frémissements de sa voix, voulez-vous que, pendant un instant, nous cessions de parler de moi ?

— Ah ! fit-il cinglant. De grand cœur !

— Moi, je ne compte pas... je ne compte plus ! La seule chose qui est importante c'est l'honneur, c'est la paix du grand cœur, de l'esprit droit et probe qu'est Bernard ! En vous taisant jusqu'ici, en me faisant le serment de silence, vous avez fait beaucoup pour cela ! Mais je vais vous demander davantage encore, Monsieur Monclare...

— Je ne vois vraiment pas ce que vous pouvez exiger encore. En m'obligeant au silence vous avez fait de moi le complice d'une aventure louche, vous m'avez forcé à trahir cette amitié, à mentir à cet ami confiant...

— Non, dit-elle plus doucement encore, je vous ai demandé de l'épargner... comme je vous le demande encore...

— Quoi ? cria-t-il indigné. Vous ne voulez pas exiger...

— Je n'exige rien ! Je sais que vous m'en déniez le droit... bien que ma conscience me le donne ! Je n'exige rien... *je vous prie*, Monsieur Monclare... je vous prie de ne pas détromper immédiatement Bernard !

Il la regardait, effaré par tant d'audace. Quoi ? C'était-elle qui lui demandait de laisser s'accréditer la fable de leurs fiançailles? Et de quel ton ? Elle disait « je vous prie » mais ses grands yeux de flamme posés sur les siens semblaient rayonner de toute la fierté du monde ! Elle priait, et toute son attitude digne, et le port de sa petite tête casquée d'or, et l'ardent regard de gitane semblaient ordonner... Elle ! Elle qui aurait dû courber la tête ?

— Je pense, dit-il avec un calme effrayant et plus insultant que toute sa colère. Je pense que vous n'avez pas réfléchi à ce que vous me demandez là ?

— Si, fit Nicole fermement. J'ai mesuré le sacrifice, je sais qu'il sera dur pour votre fierté ; mais si court, quelques jours à peine...

— Je... ne comprends pas ?

— Ecoutez, il ne s'agit que de laisser Bernard croire pendant un temps très bref que...

— Je veux vous épouser ? ricana-t-il.

Elle ferma encore une fois les yeux et sembla soudain à bout de forces. Alors il revit le pansement et la tache rouge... il ne vit plus qu'eux. Et il demanda, à voix basse, comme honteusement :

— Souffrez-vous beaucoup ?

Au ton plus doux, les grands yeux brûlants se rouvrirent, pleins d'espoir ; mais ils virent son regard rivé au cou blessé. Elle eut un pâle sourire.

— Ah ?... De ma gorge ? Non, à peine... et puis, cela a si peu d'importance...

Gêné, obsédé par cette tache, par le souvenir de sa brutalité, il ne put s'empêcher de dire :

— Je ne sais comment vous exprimer tous mes regrets...

— Bah ! je vous le répète, cette douleur-là est si infime parmi toutes les autres...

Il la regardait sans comprendre. Une chose le surprenait entre toutes. Pourquoi avait-elle l'air si triste, si douloureusement résigné? Du côté de Serge, de son amour, tout devait cependant aller selon ses désirs... puisqu'il lui avait donné sa bague... cette bague, anneau de fiançailles secrètes.

Soudain il se souvint qu'il l'avait toujours dans sa poche... mais il ne fit aucun geste pour la lui rendre.

Nicole, cependant poursuivait avec une énergie renouvellée :

— De tout cela, rien ne compte que Bernard ! Il faut, que pendant quelques jours au moins il nous puisse croire fiancés. C'est la seule façon plausible de lui expliquer les événements de cette nuit, de les lui faire accepter... de l'empêcher de chercher à savoir !

— Mais je ne le veux pas ! fit-il encore révolté.

— Oh ! Monsieur Monclare, reprit-elle humblement. Quelques jours !

La curiosité, cependant le poussa à demander :

— Mais, ensuite, que ferez-vous ?

— C'est très simple, je l'ai décidé ce matin. Vous serez rappelé à Paris à la fin de la semaine par un télégramme quelconque... bien entendu nos fiançailles ne seront pas officielles et seuls Bernard et Danièle les connaîtront. Moi, après votre départ, je serai... malade. Très malade. Il faudra qu'on m'envoie en Suisse : cure d'altitude et d'isolement.

Il eut un geste. Elle se méprit sur sa signification.

— Ne vous inquiètez pas, dit-elle. Le docteur Daubier est un ami. J'obtiendrai cette ordonnance. Ainsi notre séparation se trouvera prolongée...

— Provisoirement ? Mais, ensuite ?

— Ensuite, quand je serai sensée aller mieux, aller tout à fait bien, j'écrirai à Bernard que je me suis trompée... que ma vocation n'était pas le mariage mais...

Il ricana.

— Enfin vous me donner le rôle sympathique du fiancé délaissé, plaqué !

— J'ai pensé à vous plus que vous ne le croyez en tout ceci ! Songez que ce rôle est le seul que vous pouvez tenir avec honneur, après l'aventure de cette nuit !

— C'est vrai ! fit-il amer. Après avoir compromis une jeune fille, on ne peut refuser de l'épouser ? Car je vous ai compromise... N'est-ce pas ?

Lasse de sa dureté, elle haussa les épaule.

— Après tout... faites ce que bon vous semblera ! Courez après Bernard, dites-lui la vérité, toute la vérité... et puis retirez-vous de toute cette aventure les mains libres, nettes, sans regarder en arrière... je vous relève de votre serment ! Faites ce que vous voulez... Moi, je n'en puis plus, je n'en puis plus... Je suis à bout de forces ! Depuis hier, toute cette lutte...

Ses yeux brûlaient de fièvre, elle avait l'air égaré, éperdu. Elle se dressa à demi sur sa chaise longue.

— Je vais l'appeler et vous lui direz tout... Bernard ! Bernard !!!

Son cri avait été si déchirant, son geste si brusque, que, soudain elle fut secouée par une nouvelle quinte de toux spasmodique, courbée en deux, étouffant à demi.

Déjà, alarmé par le ton de son appel Bernard accourait, accompagné de Danièle, horriblement pâle.

Plus vive que son mari la jeune femme s'élança devant lui, jeta à Monclare sur un ton angoissé.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu ? Pourquoi appelle-t-elle ainsi ?

Il hésita une seconde. Dire la vérité ? Jeter le trouble dans cette famille, la colère au cœur de cet homme, la honte au front de cette enfant douloureuse que tordaient des spasmes d'agonie ?

Le moment était vraiment mal choisi. Et, simplement, il dit en montrant le visage décoloré de Nicole, renversé contre l'épaule de sa belle-sœur presque aussi pâle qu'elle :

— Un malaise... Elle s'est mise à étouffer soudain...

— Je vais la porter sur son lit, dit Bernard, tendrement inquiet. Il faut qu'elle se repose, il faut surtout qu'elle se taise... Tristes fiançailles, mon pauvre Patrice ?

Au mot trop précis, un long tressaillement fit frémir le mince corps blanc que soulevait Madérac. Ainsi, abandonnée, avec sa longue écharpe traînante, que maculait au col la tache sanglante, c'était à un pauvre beau cygne agonisant que ressemblait Nicole... la douce Nicky, la folle Nikou, l'ardente Nikkitina, petite fille du soleil !

Et Patrice hésita à peine avant de prononcer la phrase qui, n'étant pas une protestation, devenait un consentement tacite :

— Qu'elle se repose en paix ! Je vais aller prévenir le docteur...

Chapitre XIII

DRÔLE de fiancé ! fit Bernard, songeur, en regardant Patrice s'éloigner aux côtés de Nicole.

(Lire la suite page 49)

PETIT QUESTIONNAIRE ET CONSEILS PRATIQUES

Q. — Comment faire disparaître l'odeur qui s'attache à un couteau qui a servi pour éplucher des oignons ?

R. — Passer la lame à travers une pomme de terre crue.

•

Q. — Quel appât attire les souris plus sûrement encore que le fromage ?

R. — Le bacon.

•

Q. — Comment empêcher la saucisse de se recroqueviller dans la poêle à frire ?

R. — La faire bouillir légèrement avant de la mettre à frire.

•

Q. — Qu'arrive-t-il si vous serrez gâteaux et biscuits secs dans la même boîte ?

R. — Les biscuits deviennent mous.

•

Q. — Comment empêcher la mauvaise odeur dans une glacière ?

R. — Mettre au fond un morceau de charbon de bois.

•

Q. — Combien de gouttes contient une cuillère à thé de moyenne grandeur ?

R. — Soixante.

•

Q. — Doit-on laver les couvertures de laine à l'eau bouillante ?

R. — Non, à l'eau tiède.

•

Q. — Qu'est-ce qui renferme le plus de calories : la moitié d'un pied de laitue ou une cuillerée à table de beurre ?

R. — La cuillerée de beurre est plus riche en calories.

•

Q. — Quel genre d'oreiller convient le mieux à un bébé ?

R. — Un oreiller de crin.

•

Q. — Quels premiers soins doit-on donner à un poisson rouge qui semble malade ?

R. — Le laisser quelque temps dans l'eau salée.

•

Q. — En mettant le couvert, doit-on placer le couteau à poisson à gauche ou à droite du couteau à viande?

R. — A droite, c'est-à-dire à l'extérieur parce qu'il servira le premier.

Q. — Comment conserver le contenu d'un pot de peinture entamé ?

R. — En le cachetant avec de la paraffine.

•

Q. — Quand on met sécher du linge dans la maison, doit-on le suspendre haut ou bas ?

R. — Haut, parce que l'air le plus rapproché du plafond est aussi le plus chaud.

•

Q. — Comment une femme peut-elle calmer l'impatience de son mari et laider à mettre ses boutons de chemise ?

R. — Elle humectera légèrement le tour des boutonnières.

•

Q. — Comment faire disparaître l'odeur de cigarettes refroidies qui s'attache à une pièce ?

R. — Y placer, pendant l'espace d'une nuit, un bol rempli d'eau d'ammoniaque.

•

Q. — Comment empêcher le riz ou le macaroni de coller à la poêle en cuisant ?

R. — Graisser d'abord cette poêle avec du beurre.

•

Q. — Connaissez-vous un moyen facile d'égoutter et de saler uniformément des pommes frites ?

R. — Les mettre dans un sac de papier brun et le secouer.

•

Pour battre rapidement des blancs d'œufs en neige, ajoutez aux œufs une pincée de sucre ou de sel, ils prendront deux fois plus vite.

•

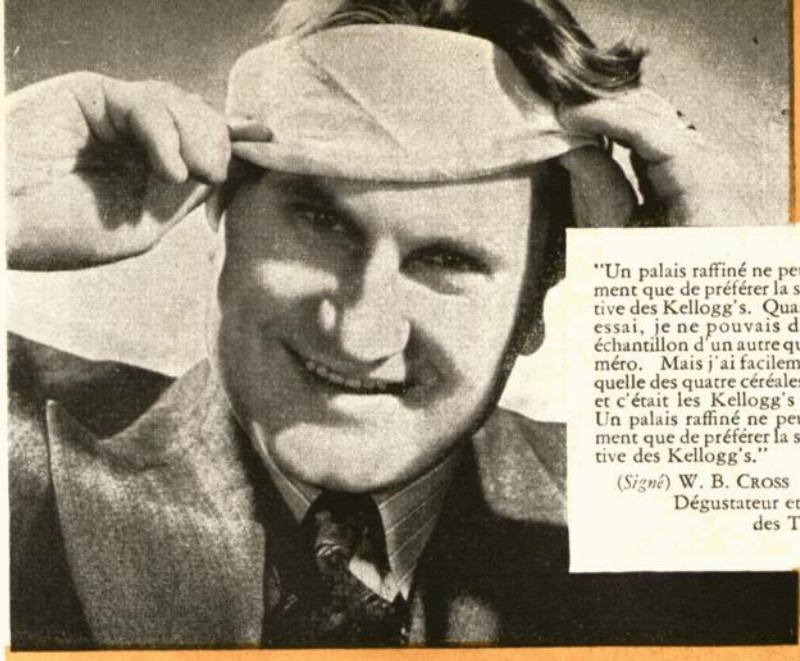
Quand vous versez dans un plat de verre ou de porcelaine fragile un mets bouillant, disposez sous le récipient un linge humide plié en quatre, cela empêchera le récipient de se fendre ou de se fêler comme cela arrive souvent.

•

Pour conserver les jaunes d'œufs du jour au lendemain, laissez-les dans le plat ou l'assiette où ils se trouvent et versez dessus doucement de l'eau froide. Vous les retrouverez intacts le jour suivant.

•

Pour éplucher les pommes de terre rapidement et sans peine, trempez-les une minute dans l'eau bouillante, puis une minute dans l'eau froide. Vous pourrez les éplucher facilement en faisant des pelures minces.



"Un palais raffiné ne peut faire autrement que de préférer la saveur distinctive des Kellogg's. Quand j'ai fait cet essai, je ne pouvais distinguer un échantillon d'un autre que par leur numéro. Mais j'ai facilement trouvé laquelle des quatre céréales je préférais—et c'était les Kellogg's Corn Flakes. Un palais raffiné ne peut faire autrement que de préférer la saveur distinctive des Kellogg's."

(*Signé*) W. B. CROSS
Dégustateur et mélangeur
des Thés Mellocup

Vous feriez-vous à un EXPERT *en fait de saveur?*

Par BARBARA B. BROOKS *Spécialiste bien connue en diététique*

QUAND nous nous sommes demandés: "Comment pouvons-nous prouver à encore plus de gens que la saveur des Kellogg's Corn Flakes est la meilleure qu'ils puissent trouver?" j'ai, naturellement, pensé aux experts en fait de saveur. "Pourquoi," ai-je dit, "ne pas obtenir le verdict de gens dont le goût est indiscutable, leur permettre de faire des essais dans les conditions les plus sévères —et voir ce qui arrive."

La déclaration de M. W. B. Cross, ci-dessus, est réellement typique. Les uns après les autres, les experts en saveur—qui ne connaissaient les produits que par leurs numéros—préférèrent la saveur des Kellogg's Corn Flakes.

Comment les ménagères votent-elles?



L'été dernier, une enquête fut faite, au cours de laquelle on posa, à plus de 2000 ménagères canadiennes, la question suivante: "Quelle céréale prête à servir votre famille préfère-t-elle?" Les *Kellogg's* Corn Flakes furent nommés CINQ FOIS plus que la marque venant en second lieu. Partout, les Kellogg's Corn Flakes sont adoptés pour leur saveur! Les Kellogg's Corn Flakes sont la céréale prête à servir la plus populaire de tout le Canada—le déjeuner préféré de la *famille* durant *toute l'année!*

Pourquoi vous faut-il un déjeuner qui réveille votre estomac endormi?

Nous, les gens modernes, nous *sautons* du lit juste pour le déjeuner. Nous n'avons pas le temps de nous aiguiser l'appétit. Cependant, il nous faut un déjeuner qui fasse ces trois choses:



1. RÉVEILLE doucement votre estomac endormi! Rien que la vue des Kellogg's Corn Flakes croquants et dorés vous aiguise l'appétit.

2. Vous fait DÉMARRER vite! Les Kellogg's Corn Flakes sont riches en hydrates de carbone énergétiques—le 'combustible' qui vous fait démarrer vite.

3. Vous aide à TENIR le coup! Les Kellogg's Corn Flakes, servis au déjeuner avec de la crème et du sucre, ou avec du lait chaud en hiver, vous assurent de l'énergie pendant des heures.



● N'ONT JAMAIS ÉTÉ ÉGALÉS! La saveur spéciale des Kellogg's Corn Flakes, qui fait venir l'eau à la bouche, est un secret de Kellogg . . . En outre, "ce déjeuner prêt en 30 secondes" épargne beaucoup de temps. Avez-vous essayé le gros carton? Commandez des Kellogg's Corn Flakes *aujourd'hui!* Quand vous mangez dehors, demandez le carton *individuel* scellé. Préparés par Kellogg. Fabrication canadienne.

"Les Kellogg's Corn Flakes PRIMENT PAR LEUR SAVEUR"

L'HOMME

qu'il vous faut









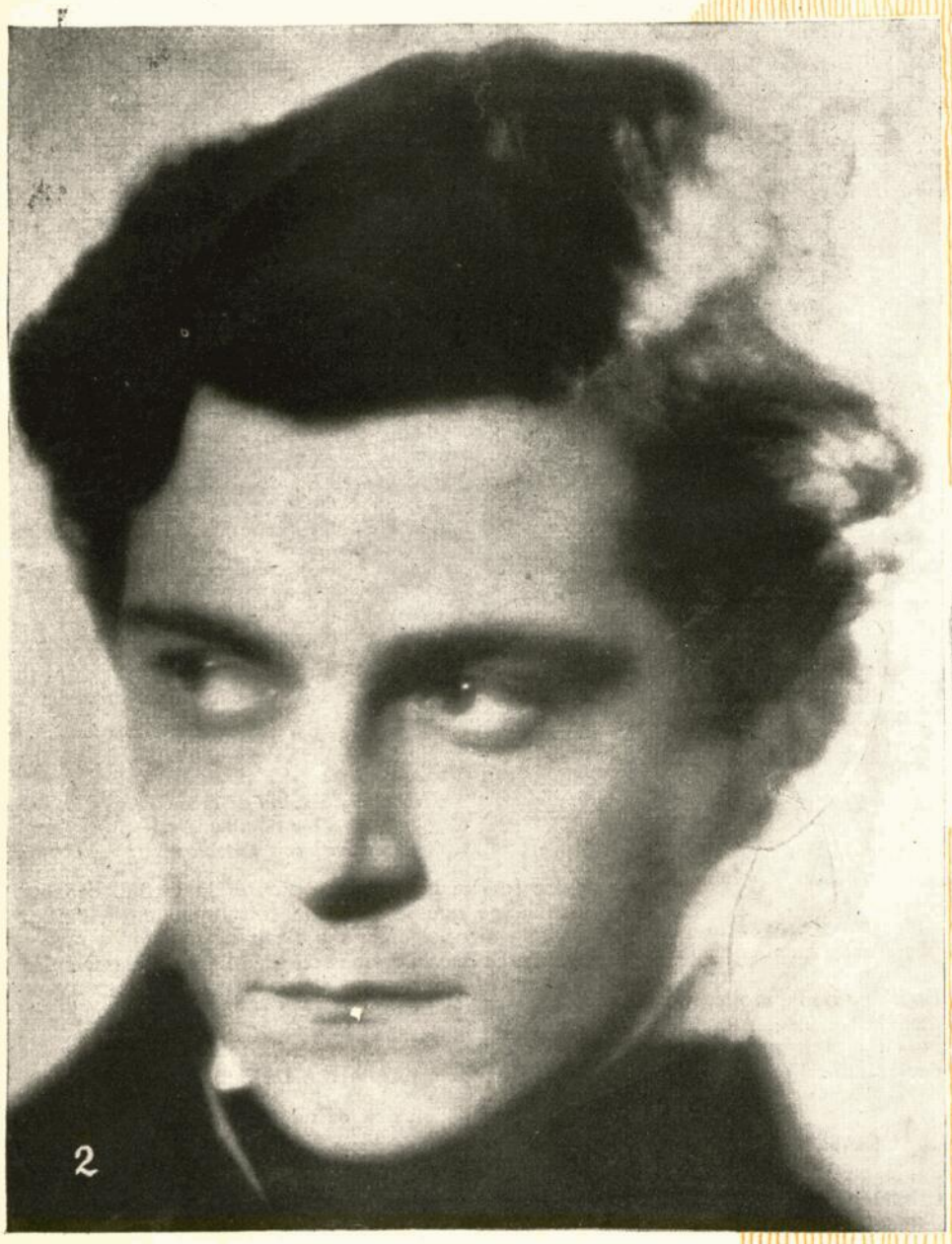


1. Si vous aimez l'aventure : ERROL FLYNN.
2. Si vous aimez les blonds : GENE RAYMOND.
3. Si vous aimez le type espagnol : CESAR ROMERO.
4. Si vous aimez le type anglais : RICHARD GREENE.
5. Si vous prenez la vie au sérieux : HENRY FONDA.

LES ROMANTIQUES DE L'ÉCRAN FRANÇAIS

Depuis les temps échevelés de Musset, " l'enfant terrible du romantisme ", l'humanité a fait de grands progrès dans la mécanique ; l'âme féminine est restée la même : sensible à l'Amour et la Beauté. Avant le dix-neuvième siècle, on ne concevait pas qu'une paysanne ou une ouvrière fussent romanesques. Les romans, puis le cinéma, ont démocratisé cette forme de sensibilité que l'on appelle le romantisme. De nos jours, chaque jeune fille, peu importe sa condition sociale, rêve d'un Prince Charmant, qui serait sérieux, cultivé, un peu sauvage comme PIERRE RICHARD-WILLM (1) ; qui serait ténébreux et nonchalant comme JEAN SERVAIS (2) ; qui serait tendre et qui chanterait comme TINO ROSSI (3). " Il n'y a point d'esclaves plus tourmentées que celles de l'amour ", a dit Sainte-Beuve. Ces trois romantiques de l'écran français ont assurément plus d' " esclaves " que les potentats de l'antiquité !



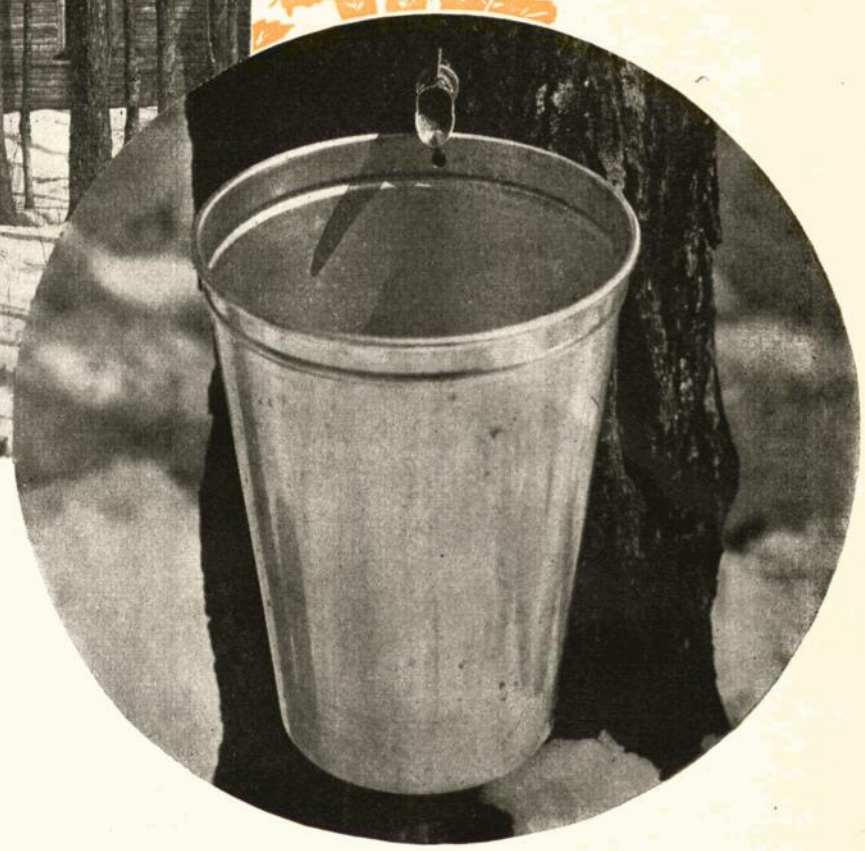


2



3





L'ÉRABLE DANS LA CUISINE

PAR MME ROSE LACROIX

Directrice des Ecoles Ménagères Provinciales et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

FUDGE A L'ERABLE

2 tasses de sucre d'érable *ou*
1 tasse de sucre et 1 tasse de sucre d'érable ou de sirop
1 tasse de crème douce ou sure

Ne pas laisser bouillir avant que le sucre soit fondu. Quand l'ébullition est commencée, ne plus brasser et cuire jusqu'à 238°. Retirer du feu, refroidir vivement en plaçant la casserole dans l'eau froide et battre avec une cuillère jusqu'à ce que ferme et légèrement granulé. Si l'on désire une consistance plus crémeuse, le travailler comme du fondant.

GLACE A L'ERABLE

1 tasse de sirop d'érable
1 blanc d'œuf
2 cuillerées à table d'eau froide

Bien mêler les ingrédients dans un bain-marie ou un bol que l'on place au-dessus de l'eau bouillante. A l'aide d'un moussoir, battre le mélange jusqu'à ce qu'il garde sa forme.

POMMES ROYALES EN GELEE

Faire cuire 6 belles pommes pelées et auxquelles on aura enlevé le cœur, dans un sirop fait avec 1 tasse de sucre et 2 tasses d'eau. Cuire les pommes doucement jusqu'à ce qu'elles soient tendres. — Préparer une crème à l'érable avec 1 tasse de sirop d'érable ou de sucre et ½ tasse de crème. Cuire jusqu'à 238° ou jusqu'à obtention d'une boule molle dans l'eau froide. Ajouter 2 cuillerées à table de noix de Grenoble hachées et verser dans le cœur des pommes. Mettre les pommes dans un joli plat. Ajouter au sirop de cuisson 1 cuillerée à table de gélatine gonflée dans 3 cuillerées à table d'eau froide. Bien brasser pour faire fondre la gélatine, laisser refroidir un peu et verser autour des pommes. Laisser prendre en gelée. Garnir de crème fouettée et servir très froid.

FUDGE A L'ERABLE

2 tasses de sucre d'érable
¾ tasse de crème

Hacher le sucre et le faire fondre avec la crème. Quand on ne sent plus les grains, augmenter la chaleur jusqu'au point d'ébullition et faire cuire jusqu'à 240° ou jusqu'é obtention d'une boule molle. Retirer du feu et laisser refroidir. Battre jusqu'à consistance crémeuse. Verser dans un plat beurré. Laisser prendre et tailler. On peu joindre ½ tasse de Grenoble ou de pacanes.

TARTE A L'ERABLE

½ tasse de végétaline
1½ tasse de farine
½ cuillerée à thé de sel
Eau glacée

Tamiser farine et sel et couper à l'aide d'un appareil spécial la végétaline dans la farine. Il faut que le mélange soit divisé à la grosseur d'un pois donnant l'impression d'une farine grossièrement moulue. A l'aide d'un couteau, délayer la pâte avec de l'eau glacée pour obtenir une boule molle mais non collante. Laisser reposer la pâte si possible avant de l'abaisser. Rouler assez mince et en couvrir l'envers d'une assiette à tarte. Piquer la pâte pour l'empêcher de gonfler. Faire cuire à 450° 10 minutes. Laisser refroidir et garnir de crème à l'érable.

CREME A L'ERABLE

4 cuillerées à table de beurre
6 cuillerées à table de farine
½ tasse d'eau bouillante
1 tasse de sirop d'érable

Faire fondre le beurre, y ajouter la farine. Brasser jusqu'à ce que le mélange soit crémeux. Mouiller avec le sirop mêlangé à l'eau bouillante. Tourner jusqu'à ce que la crème soit bien lisse et laisser cuire doucement 5 minutes. Laisser refroidir un peu avant d'en garnir la tarte. On peut parsemer des amandes râpées sur le dessus.

PARFAIT A L'ERABLE

1 tasse de sucre d'érable
½ tasse d'eau chaude
1 chopine de crème
1 cuillerée à table d'eau
½ cuillerée à thé de gélatine
3 jaunes d'œufs
1 cuillerée à thé de vanille

Faire un sirop avec l'eau et le sucre jusqu'à ce qu'il file ou à 238° F. Battre les jaunes d'œufs et verser doucement le sirop bouillant jusqu'à ce que le mélange épaississe. Ajouter la gélatine gonflée à l'eau froide. Battre jusqu'à consistance de mousse. Ajouter la crème fouettée et la vanille. Placer dans un moule et faire glacer 3 ou 4 heures dans la neige ou dans un mélange de glace et de sel ou dans un réfrigérateur.

"Rafraîchissant avec le lunch"



"Coca-Cola" plaît par sa pureté. Il est préparé avec un art acquis par toute une vie d'expérience. Sa saveur délicieuse ne perd jamais "l'attrait" qui vous a enchanté dès que vous y avez goûté . . . elle vous apporte toujours un rafraîchissement complet. La soif n'a besoin de rien d'autre.

THE COCA-COLA COMPANY OF CANADA, LIMITED

Buvez

Coca-Cola

TRADE MARK REGISTERED

Délicieux et Rafraîchissant

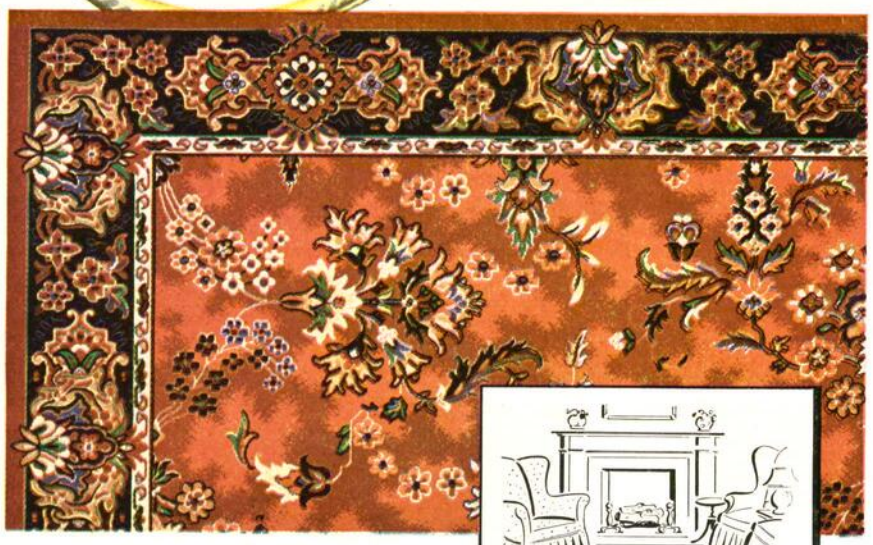
5¢

A l'heure du lunch, regardez autour de vous . . . et vous verrez que le "Coca-Cola" glacé est bien accueilli avec les aliments. Grâce à son goût picotant et pur, le "Coca-Cola" glacé s'est trouvé une place excellente à l'heure du lunch, dans tout le Canada. Essayez-le une fois seulement, et vous comprendrez pourquoi.

LA PAUSE QUI RAFRAÎCHIT

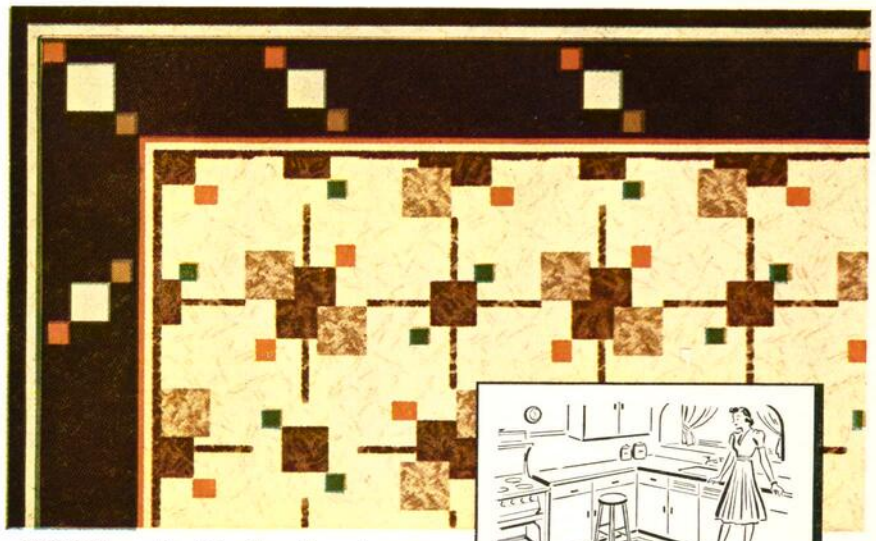
MAINTENANT À L'ÉTALAGE !

Le plus beau choix de patrons Congoleum jamais offert !



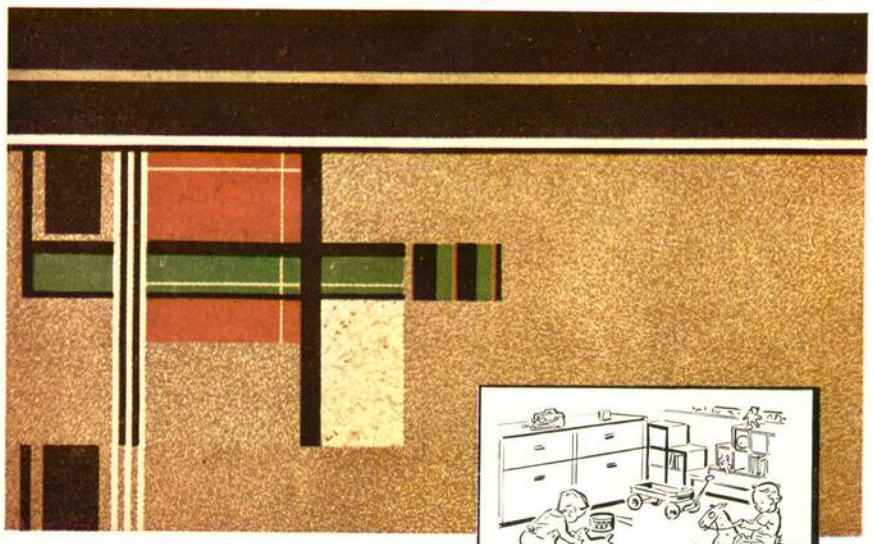


KALISTAN — No 543 : Cet authentique patron oriental est remarquable par la richesse de ses couleurs, la beauté de son dessin. Ne manquez pas de le voir !





SHELTON — No 496 : Ce chic patron est conforme au goût moderne en fait de décoration. Son dessin est attrayant et ses couleurs contrastent agréablement.





CONTINENTAL — No 479 : Peu importe que vous désiriez décorer votre intérieur entièrement à la moderne, ou partiellement, ce patron répondra à vos besoins.



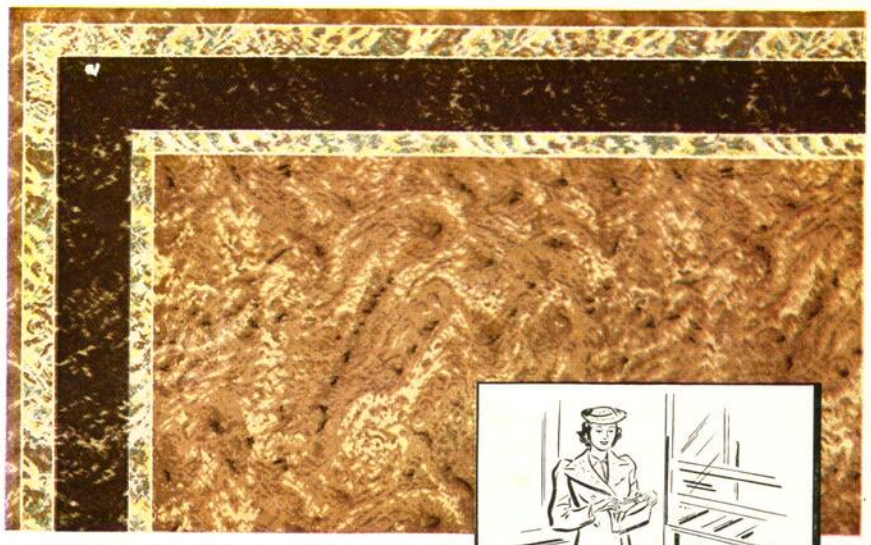


CANTON — No 455 : Voici un somptueux patron chinois. Les superbes couleurs du dessin floral peuvent être répétées dans les tentures et les tissus de capitonnage.





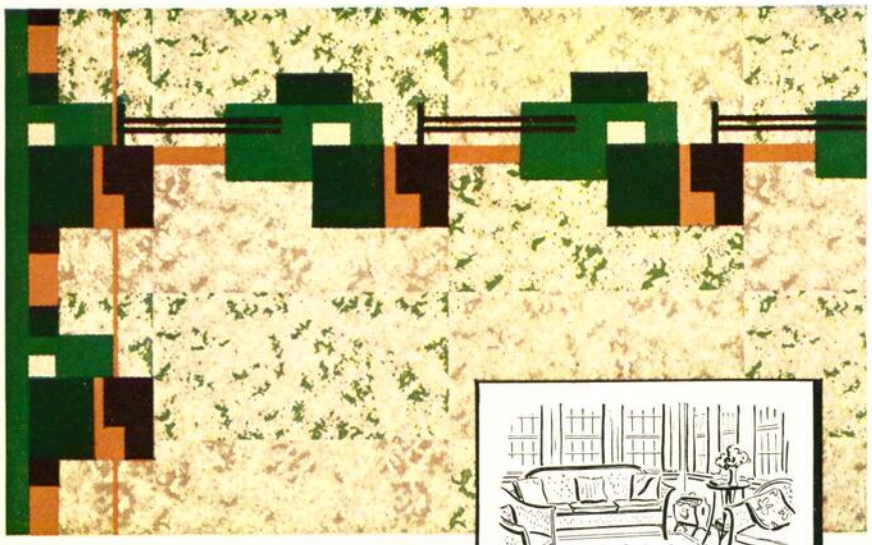
SINGTU — No 547 : Voici une carpette dans un nouveau coloris bleu qui fait sensation. Remaquez comme le dessin floral orne joliment le fond.

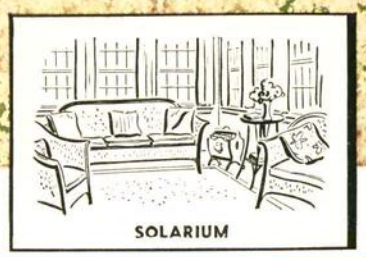




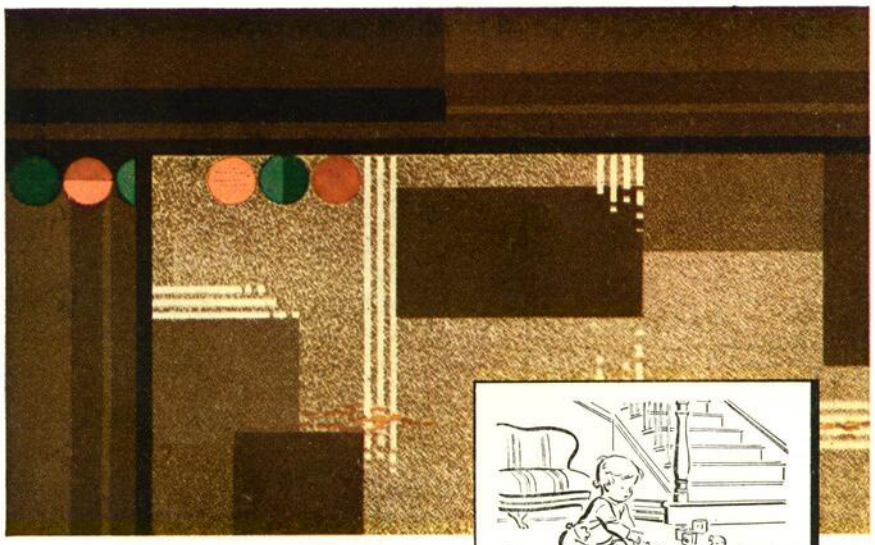
NOMAD — No 652 : Les riches effets de marbre de Sienne de cette carpette offrent d'intéressantes possibilités décoratives. Se fait aussi en petites carpettes.

CARPETTES SCEAU OR



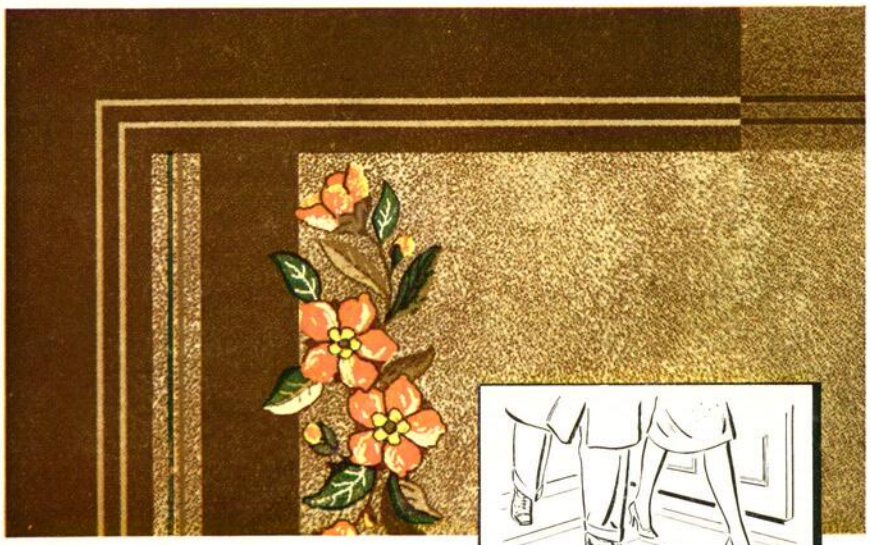


LORRAINE — No 514 : Les couleurs de la bordure de cette carpette peuvent être répétées très harmonieusement dans la décoration de la pièce.





CARNIVAL — No 419 : Ce qu'il y a de plus nouveau. Des couleurs gaies qui s'harmoniseront ou contrasteront parfaitement dans tout arrangement décoratif.





GRANTHUM — No 508 : Voici une autre carpette d'un bel effet. Avec son fond discret, elle peut s'adapter à la perfection dans toute pièce de la maison.





HYANNIS — No 424 : Un patron nouveau genre à dessin de feuilles. Remarquez la beauté des tons rose pâle et rose foncé et le riche effet ainsi obtenu.

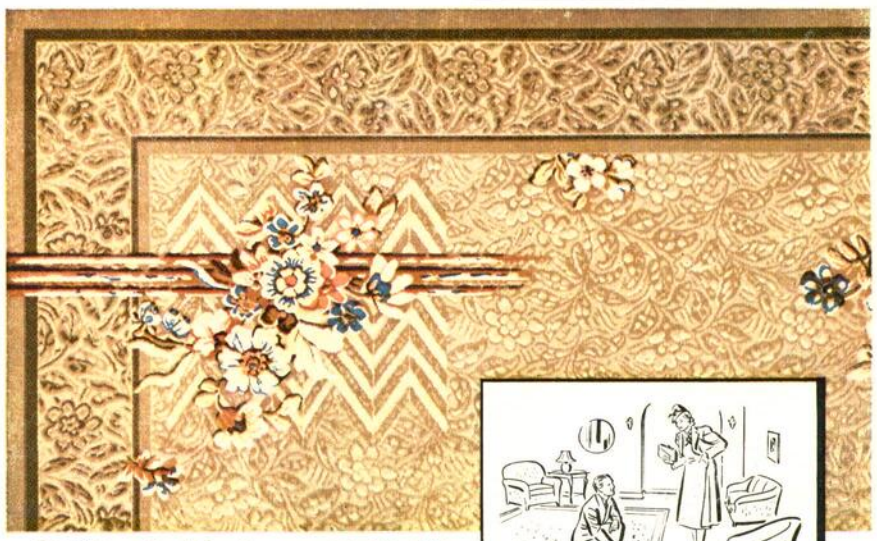
EMBELLISSEZ VOTRE INTÉRIEUR ! IL VOUS EN COÛTERA SI PEU !

Jamais encore Congoleum n'avait offert d'aussi beaux patrons, d'aussi riches coloris ! Quand vous les aurez vus, vous voudrez sûrement en recouvrir *tous* les planchers de votre maison. Cela vous serait facile, car ils sont *très peu dispendieux*. En vérité, nous ne croyons pas qu'il soit possible de se procurer nulle part ailleurs d'aussi belles choses à si bon marché.

Des parquets recouverts de Congoleum signifient moins de travail et plus de loisirs, car ces couvre-planchers très durables sont excessivement *faciles à nettoyer*. Il suffit d'y passer une vadrouille humide pour les garder frais et propres comme des neufs. On achète le Congoleum dans toutes les grandeurs de carpettes populaires, ainsi qu'en petites carpettes ou à la verge pour recouvrir tout un parquet.

Prenez les mesures de vos différentes pièces *dès maintenant*, puis passez chez votre marchand voir le Congoleum. Vous verrez comme il vous en coûterait peu pour rénover vos couvre-planchers. En attendant, postez le coupon pour obtenir notre plus récente brochurette traitant de décoration intérieure. Vous y trouverez toutes sortes de suggestions utiles.

CONGOLEUM CANADA LIMITED, MONTREAL





ORIENT — No 548 : Nous croyons que cette carpette sera l'une des plus populaires de la série. Très pratique et d'une beauté vraiment remarquable.



CONGOLEUM CANADA LIMITED LP-404
3700, rue St-Patrick, Montréal, Canada

Veuillez m'envoyer votre brochurette illustrée gratuite traitant de décoration intérieure.

Nom .....

Adresse .....

.....

CONGOLEUM

Le Trio Escapade

WHIMSY

de Peggy Sage

HOT PINK



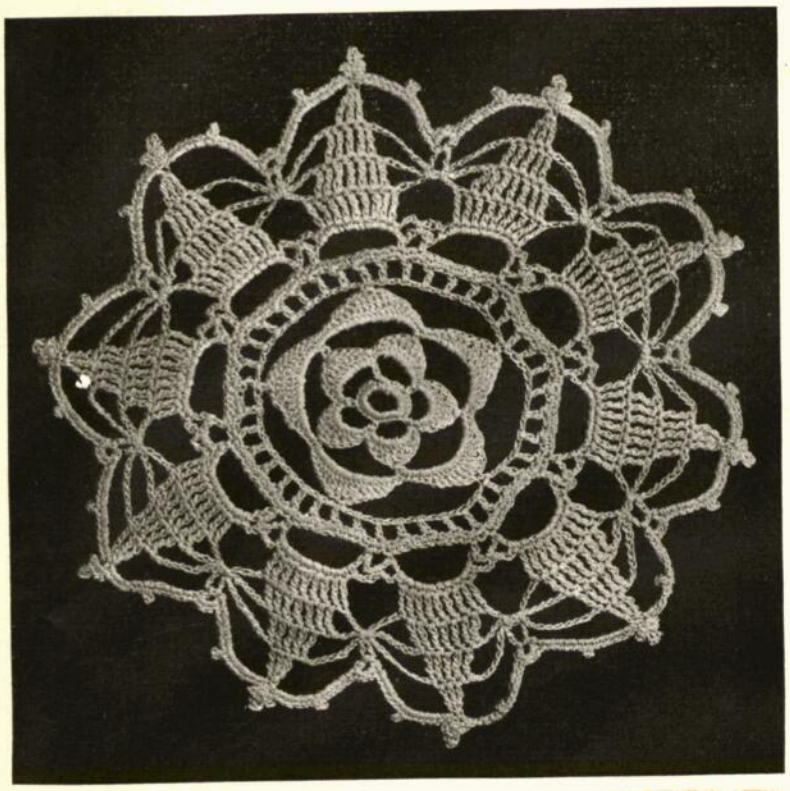
WHIMSY — Le dernier cri de 1940 . . . un rose délicat très féminin au bout des doigts. *Avertissement* : Il vous donnera une assurance que vous n'avez jamais eue jusqu'ici !

HOT PINK — Une sensation d'évasion vers la liberté . . . vous assurera *sa* préférence malgré la plus vive concurrence.

SPRING FEVER — Un rouge flamme bleuâtre pour vos ongles — il tranche sur la banalité et est censé transformer en idées sérieuses les sentiments frivoles qu'*il* peut entretenir à votre égard.

Les manucures les plus en vogue emploient le Poli Peggy Sage. Si vos ongles se fendillent, demandez le manucure *complet* Peggy Sage. Comme nombre d'autres femmes bien avisées, vous constaterez que la *méthode* Peggy Sage apportera la solution au problème de vos ongles. Les clientes distinguées du Salon de Miss Sage disent que son poli "dure comme le fer". SALON PEGGY SAGE, 50 East 57th Street, New York — et dans les meilleurs salons du Canada.

Garniture DUCHESSE





MATERIEL REQUIS

6 balles de Fil Blue Label Mercer-Crochet de Coats, No 60 (écru).
1 crochet d'acier à tricoter de Milward, No 5 anglais ou No 10 américain.

MESURE

1 médaillon : 4 pouces 5/8.

Faire une chaînette de 12 mailles, joindre par un p.c. pour former un anneau.

1er rang: 1 p. de ch., 25 m.s. dans l'anneau, joindre par un p.c. dans la première m.s.

2e rang: 8 p. de ch., sauter 4 m.s., 1 m.s. dans la m.s. suivante, ★ 7 p. de ch., sauter 4 m.s., 1 m.s. dans la m.s. suivante, répéter depuis ★ encore deux fois, 7 p. de ch., 1 p.c. dans le premier des 8 p. de ch.

3e rang: ★ par-dessus la boucle faite par les 7 p. de ch. faire 1 m.s. 1 demi-bride. 2 s.b.. 3 d.b. 2 s.b. 1 demi-bride. 1 m.s., répéter depuis ★ encore 4 fois.

4e rang: p.c. le long de 1 m.s. 1 demi-bride, 2 s.b., 2 d.b., 12 p. de ch., 1 m.s. dans la d.b. du centre du groupe suivant, ★ 11 p. de ch., 1 m.s. dans la d.b. du centre du groupe suivant, répéter depuis ★ encore deux fois, 11 p. de ch., 1 p.c. dans le premier des 12 p. de ch.

5e rang: ★ par-dessus la boucle faite par les 11 p. de ch. faire 2 m.s., 2 demi-brides, 3 s.b., 5 d.b., 3 s.b., 2 demi-brides, 2 m.s., répéter depuis ★ encore 4 fois.

6e rang: p.c. le long de 2 m.s., 2 demi-brides, 3 s.b., 3 d.b., 16 p. de ch., 1 m.s. dans la d.b. du centre du groupe suivant, ★ 15 p. de ch., 1 m.s. dans la d.b. du centre du groupe suivant, répéter depuis ★ encore deux fois, 15 p. de ch., 1 p.c. dans le premier des 16 p. de ch.

7e rang: 5 p. de ch., sauter 1 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, ★ 2 p. de ch., sauter 1 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, répéter depuis ★ encore 5 fois, ★★ 2 p. de ch., sauter 1 p. de ch., 1 s.b. dans la m.s. ★ 2 p. de ch., sauter 1 p. de ch., 1 s.b. dans le p. de ch. suivant, répéter depuis le dernier ★ encore 6 fois et depuis ★★ encore 3 fois, 2 p. de ch., 1 p.c. dans le 3e des 5 p. de ch.

8e rang: 2 p. de ch., ★ 1 m.s. dans chacun des 2 p. de ch. suivants, 1 m.s. dans la s.b. suivante, répéter depuis ★ tout le tour. finir par 1 m.s. dans chacun des 2 p. de ch. suivants, 1 p.c. dans le 2e des 2 p. de ch.

9e rang: p.c. le long de 5 m.s., 6 p. de ch., sauter 1 m.s., 1 m.s. dans la m.s. suivante. ★ 11 p. de ch., sauter 9 m.s., 1 m.s. dans la m.s. suivante, 5 p. de ch., sauter 1 m.s., 1 m.s. dans la m.s. suivante, répéter depuis ★ encore 8 fois. 11 p. de ch., 1 p.c. dans le premier des 6 p. de ch.

10e rang: p.c. le long des 5 p. de ch., ★ 11 m.s. par-dessus 11 p. de ch., 3 p. de ch., 1 m.s. dans l'espace suivant, 3 p. de ch., répéter depuis ★ encore 9 fois. 1 p.c. dans la première m.s.

11e rang: p.c. dans 1 m.s., 4 p. de ch., 1 d.b. dans chacune des 8 m.s. suivantes. ★ 6 p. de ch., sauter 1 m.s., 3 p. de ch., 1 m.s., 3 p. de ch., 1 m.s., 1 d.b. dans chacune des 9 m.s. suivantes, répéter depuis ★ encore 8 fois, 6 p. de ch., p.c. dans le haut des 4 p. de ch.

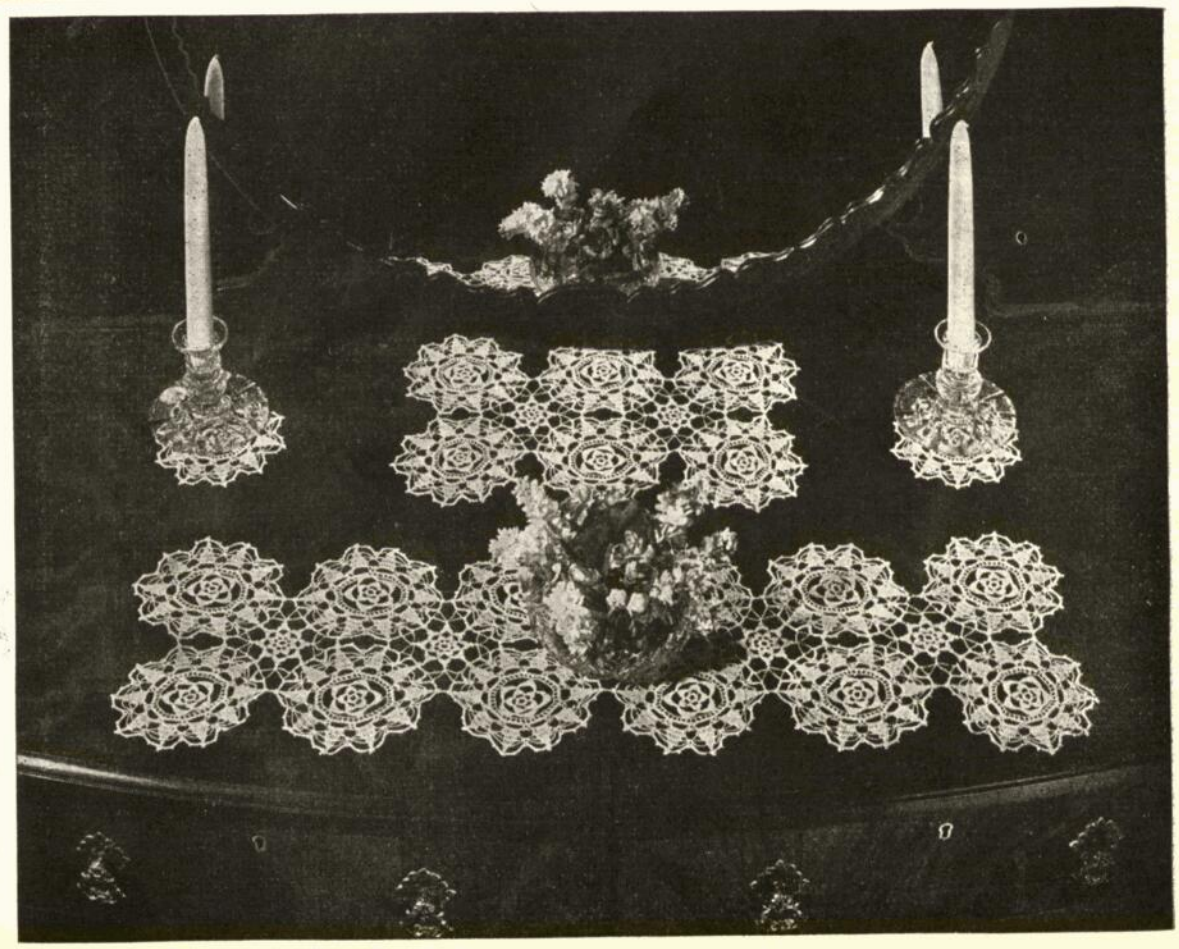
12e rang: p.c. dans 1 d.b., 4 p. de ch., 1 d.b. dans chacune des 6 d.b. suivantes, ★ 10 p. de ch., sauter 1 d.b., 6 p. de ch., 1 d.b., 1 d.b. dans chacun des 7 d.b. suivantes, répéter depuis ★ encore 8 fois, 10 p. de ch., p.c. dans le haut des 4 p. de ch.

13e rang: p.c. dans 1 d.b., 4 p. de ch., 1 d.b. dans chacune des 4 d.b. suivantes, ★ 8 p. de ch., 1 m.s., 5 p. de ch., 1 m.s. par-dessus les p. de ch. des 11e et 12e rangs, 8 p. de ch., sauter 1 d.b., 1 d.b. dans chacune des 5 d.b. suivantes répéter depuis ★ encore 8 fois, 8 p. de ch., 1 m.s., 5 p. de ch., 1 m.s. par-dessus les p. de ch. des 11e et 12e rangs, 8 p. de ch., p.c. dans le haut des 4 p. de ch.

14e rang: p.c. dans 1 d.b., 4 p. de ch., 1 d.b. dans la d.b. suivante, laissant 2 points sur le crochet, 1 d.b. dans la d.b. suivante, laissant 3 points sur le crochet, passer le fil par-dessus le crochet, tirer le fil à travers les 3 points à la fois ★ 11 p. de ch., 1 m.s., 4 p. de ch., 1 m.s. dans l'espace des 5 p. de ch., 11 p. de ch., sauter 1 d.b., (1 d.b. dans la d.b. suivante, laissant 2 points sur le crochet, 1 d.b. dans la d.b. suivante, laissant 3 points sur le crochet, 1 d.b. dans la s.b. suivante, laissant 4 points sur le crochet, passer le fil par-dessus le crochet et tirer le fil à travers les 4 points à la fois — cela forme un groupe), répéter depuis ★ encore 8 fois, 11 p. de ch., 1 m.s., 4 p.d de ch., 1 m.s. dans l'espcae des 5 p. de ch., 11 p. de ch., p.c. dans le haut du groupe.

15e rang: 4 p. de ch., 1 p.c. dans le 4e p. de ch. à partir du crochet, 5 p. de ch., 1 p.c. au même endroit, 3 p. de ch., 1 p.c. au même endroit, ★ 7 m.s. par-dessus la chaînette, (3 p. de ch., 1 p.c. dans la dernière m.s. — ceci forme un picot simple), 7 m.s. par-dessus la même chaînette, 3 m.s. dans l'espace des 4 p. de ch., 7 m.s. par-dessus la chaînette, 1 picot simple, 7 m.s. par-dessus la même cshaînette,

(La suite page ??)



COMMENT vous coiffez-vous ?



PAR ELGÉ HESSE

A Hollywood, il semble que les cheveux longs aient la même vogue que les cheveux courts.

Voici ce que vient de m'avouer Ann Sheridan, la *Oomph girl* qui n'a jamais voulu se départir de sa magnifique toison auburn :

— Je n'ai jamais voulu me couper les cheveux parce que j'aime à changer ma coiffure dans chaque film.

« Dans l'une de ces coiffures, mes cheveux sont roulés en couronne dégageant la nuque et le front, exactement le revers de la coiffure genre *page*. Le style *fer à cheval* que j'adopte parfois est, comme le premier, destiné à allonger ma physionomie, et non à me donner l'air mutin.

« Autrement, mes cheveux sont séparés au centre. De chaque côté de cette raie, je lisse ma chevelure qui se termine très bas sur la nuque en un rouleau tourné en dessous.

« Et voilà que la mode du turban vient m'aider lorsque je n'ai pas le temps de me faire une coiffure élaborée et que je dois sortir



Une femme sans chevelure bien soignée ne peut être parfaitement belle. Les artistes de l'écran ne négligent donc rien pour entretenir leur chevelure en parfaite santé. Les conseils d'ANN SHERIDAN (ci-dessus) rendront donc service à nos lectrices. BRENDA JOYCE (ci-contre) prêche d'exemple.

après une répétition, le soir. Je relève simplement mes cheveux au milieu de la tête et je les assujettis au moyen de quelques épingles ; le turban vient dérober tout cela de la façon la plus charmante, car il est facile de se fabriquer une demi-douzaine de jolis turbans avec des retailles de velours, ou de soie, ou simplement avec des bouts de ruban, et s'ils sont disparates c'est tant mieux. Le turban de lamé pour le soir fait d'ailleurs une coiffure très chic. J'ai dans ma garde-robe un turban s'harmonisant à chacune de mes toilettes du soir, et quelques-uns pour le jour.

« Durant le jour, lorsque je vais au studio ou que je ne fais pas de visites, je laisse mes boucles libres sur mes épaules, qui sont simplement retenues par des épingles.

« J'aime aussi, et je le recommande à toutes celles qui aiment à raccourcir un visage un peu trop ovale, — bien que ce ne soit pas mon cas, — à ériger un toupet de bouclettes sur le front. Mais j'ai alors le soin de laisser mes oreilles entièrement découvertes.

« Pour ce qui est de l'entretien du cuir chevelu, je crois que tout a été dit avant mon avènement au cinéma. Tout le monde sait qu'une centaine de coups de brosse, le soir au coucher, sont excellents. Un traitement à l'huile chaude une fois par quinzaine est également recommandable. Et l'on sait que les cheveux doivent être protégés contre les ardeurs du soleil ou contre la rudesse de l'eau de mer.

« Je me bornerai donc à vous donner ma recette de shampoing aux œufs que j'emploie depuis des années : Tout d'abord, prenez trois œufs et battez les blancs et les jaunes séparément. Vous versez les jaunes en premier sur la tête, puis vous faites un massage d'environ cinq minutes ; puis vous ajoutez les blancs. Cette seconde opération doit durer le même temps que la première. Puis vous rincez à grande eau, un peu plus que tiède. Si vous employez de l'eau trop chaude vous ferez cuire les œufs, ce qui n'est pas à recommander. Et surtout ne ménagez pas le rinçage. En dernier lieu j'ajoute le jus d'un citron à l'eau. »

Frances Dee, qui possède une riche toison brune à reflets auburn, ayant toute la splendeur d'une chevelure en parfaite santé, recommande d'enduire le cuir chevelu, la veille du lavage de la tête, d'huile d'olive chaude. Elle passe ensuite toute la nuit la tête enveloppée d'une serviette de bain. Le lendemain elle lave au moyen d'un savon absolument pur, trois fois, puis elle rince simplement à l'eau chaude. Au dehors, autant que possible, sans se servir de serviette, elle brosse ses cheveux jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement secs.





La coiffure accentue ou transforme la personnalité ; selon que vous serez coiffée, on vous jugera légère, sérieuse, intellectuelle, pédante, moderne ou retardataire. Il faut aussi que la coiffure s'inspire un peu des circonstances où l'on se trouve. La coiffure que porte ci-dessus ANN SHERIDAN fait paraître " sophisticated ", comme disent les Américains. Quant à FRANCES DEE (ci-contre), elle porte la chevelure vole-au-vent qui convient surtout à la jeune fille sportive.

(Photos Warner et Paramount)

LE SOLEIL EST REVENU !

3294 — Robe avec boléro, gr. 12 à 20. Pour un 14 : 5 v. de 35″, 4½ v. de 39″ ou 3⅜ v. de 54″. ⅝ v. de contrastant de 35″-39″ pour le collet et les revers. Doublure du boléro : 1⅜ v. de 35″ ou 1¼ v. de 39″. Fermeture-éclair de 22″ pour le dos. 25 cents.

3327 — Robe amincissante. gr. 36 à 50. Pour un 42 : 4¼ v. de 39″ ou 3⅛ v. de 54″. Une fermeure-éclair de 10″. 20 cents.

Simplicity
3294



Simplicity
3342

Simplicity
3327

Simplicity
3342

Simplicity
3338

3330 — Robe simple et charmante, gr. 12 à 20. Pour un 16 : 3¾ v. de 35″ ou 3 v. de 39″. ⅜ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″ pour les manches. Une fermeture-éclair de 5″ pour le dos ; une autre de 9″ pour le côté. 25 cents.

3338 — Robe de fillette, gr. 6 à 14 ans. Pour un 8 ans : 2⅛ v. de 35″ ou 2 v. de 39″. ¼ v. de contrastant de 35″-39″. ¼ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″ pour les manches. Une fermeture-éclair de 7″. 15 cents.

3342 — Robe et manteau élégants, gr. 12 à 20. Pour un 12 : robe avec manches courtes, 3 v. de 35″ ou 2⅝ v. de 39″. ¼ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″ pour les manches. Fermeture-éclair de 9″ pour le côté. Le manteau : 4⅞ v. de 35″, 4⅛ v. de 39″ ou 2⅞ v. de 54″. 3⅛ v. de 39″ pour la doublure du manteau. ¼ v. de mousseline de 35″ pour les manches. 25 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

LA SÉRÉNADE ACHEVÉE

(Suite de la page 36)

Ils descendaient les terrasses du jardin, côte à côte, mais sans se toucher. Elle, encore hésitante et alanguie par cette première promenade. Lui, droit, avec sa nonchalance hautaine et désinvolte... Et rien dans leur attitude ne pouvait révéler un tendre accord.

— Par moments, on dirait qu'il regrette... qu'il... hésite encore, reprit-il soucieux.

Mais Danièle protesta, pleine de vivacité :

— Que vas-tu chercher là ? C'est son genre, tu le sais ! Il est tout à fait « beau ténébreux » ton Monclare ! Et puis, après une déception comme celle qui a marqué ses premières fiançailles, tu conçois qu'il ne puisse être un amoureux bien exubérant !

— Justement ! Je me demande, vois-tu, ma Dany, si ce mariage fera le bonheur de Nicole ! Elle, si ardente, si passionnée dans ses moindres sentiments, comment supportera-t-elle la froideur de Monclare ? Son impassibilité hautaine ?

— Bah ! fit-elle doucement, ils ne sont pas encore mariés... ni même officiellement fiancés ! Laisse-leur le temps de se mieux connaître ! Songe donc que c'est la première fois qu'ils vont se trouver seuls depuis l'accident de Nicole !

C'était vrai ! La blessure de la jeune fille, sa santé ébranlée avaient été des prétextes suffisant pour éviter les visites de Patrice et les abréger jusqu'ici.

D'ailleurs, il ne se départissait jamais en sa présence de son attitude froidement hautaine, d'un silence glacial et distrait.

Rien ne ressemblait moins à des fiancés que ces jeunes gens, jadis si gentiment camarades, et que raidissaient maintenant une réserve à son mari, Danièle, obtinément optimiste.

Et aujourd'hui pour la première fois, lorsque Nicole avait exprimé l'intention de faire une courte promenade, Patrice s'était incliné froidement, sans la regarder :

— Je vous accompagnerai, si vous le voulez bien, dit-il, du ton dont on donne un ordre, plutôt que de celui dont s'exprime un désir.

Et maintenant ils allaient, dans le sentier rouge, tout inondé de soleil, sans un geste pour se rapprocher, sans un mot pour rompre le silence qui, à chaque minute, semblait les éloigner davantage.

Autour d'eux, cependant, la folle nature méridionale dépensait sans compter ses enchantements et ses parfums. Elle les enveloppait de douceur, les assaillait, les sollicitait vainement.

Patrice, insensible et dur, marchait les yeux obstinément cachés sous la frange longue de ses cils.

Ce fut Nicole qui parla la première, au hasard, pour retarder le moment des explications qu'elle pressentait imminentes.

— Ah ! soupira-t-elle comme il fait beau, ce matin ! Comme elle s'est parée et parfumée pour m'accueillir, la colline ! Ah ! Ces parfums, tous ces parfums qui se penchent sur ma première promenade comme pour me saluer, me reconnaître, me fêter... Moi aussi je les reconnais, tous, tous... Je pourrais poursuivre ma route les yeux fermés, ils me guideraient, m'orienteraient infailliblement. Ce sont comme autant de repères embaumés qui jalonnent le chemin. Et je puis fermer les yeux pour distinguer dans la symphonie dont ils me bercent chaque chant isolé, chaque accord, chaque note. Ici, sentez : c'est l'odeur amère des oranges vertes ! Là, derrière ce mur, il doit y avoir une treille de ce délicieux raisin framboisé... Ce piment nouveau, c'est un immense poivrier qui le verse après le tournant du chemin, du bout de ses grappes qui pleurent comme d'intarissables larmes rouges. Et cette odeur plus lourde, sucrée, du muguet géant, c'est celle du Yucca qui balance un peu plus loin ses clochettes grasses...

Patrice, sans mot dire cheminait toujours à ses côtés, et Nicole, les yeux mi-clos, poursuivait sa route et son rêve : ne pas vivre la vie, encore pendant quelques instants, ne pas souffrir...

— De-ci, de-là... cette petite note aigrelette enfiévrée d'éther, c'est celle que pique un citron tombé trop mur entre les jasmins et les basilics... la voix du romarin parle un peu plus bas, sur un ton de confidence... et voici les grands eucalyptus qui balançent au soleil leurs cassolettes lourdes d'encens... et ici, là-bas, tout près, plus loin encore... partout sur la colline qu'ils embaument, les houppes d'or des mimosas secouent leurs grelots de velours...

Prise elle-même à la magie que ses mots déchaînaient, Nicole, un peu grisée oubliait le présent, ses menaces, ses tourments... elle oubliait tout, sauf l'enchantement de ce matin embaumé et elle se tourna vers Monclare.

— Vous devriez noter cette symphonie, Patrice. On l'appellerait « La Berceuse aux Parfums ».

Peut-être avait-il oublié lui aussi, car il tressaillit à sa voix, redevint sombre et dur.

— Je ne compose plus depuis longtemps, vous le savez bien !

Et il ricana, brutal.

— L'occasion me paraît mal choisie pour recommencer,

— Pourquoi ? demanda-t-elle doucement.

— Ah ! Vous pensez peut-être, qu'une déception chassant l'autre, je suis guéri aujourd'hui du mal qui me ronge depuis deux ans ?

Une douce teinte rosée caressa l'ambre des joues minces.

— Vous n'avez aucune déception à ressentir aujourd'hui : le cas n'est pas le même... Qu'étais-je pour vous ? Une petite camarade indifférente, presque une inconnue, pas même une amie !

Elle arrêta son geste de protestation.

— Si j'avais été pour vous une amie, vous n'auriez pas hésité à me croire !

Il ouvrait la bouche pour riposter. Mais il s'arrêta net, haussa une épaule indifférente.

— Ne recommençons pas, je vous en prie !

Puis, après quelques pas silencieux.

— Eh bien ! dit-il, je n'ai pas parlé, vous voyez. J'ai été assez faible pour me taire !

Nicole posa sur lui son regard profond.

— Il y a des silences qui demandent un grand courage : je vous ai admiré d'être aussi fort, Patrice !

— Nous ne voyons décidément pas les choses de la même manière !

— Mais, reprit-elle fermement, nous n'avons songé tous deux qu'au repos et au bonheur de l'homme que nous aimons et estimons.

Il sursauta et la toisa durement.



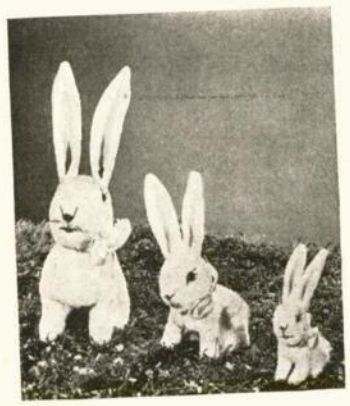
Elle ne craint pas les averses d'avril ! Son parapluie transparent permet à cette jeune fille de voir devant elle... où elle va !

Les fabricants de parapluies ne sont pourtant pas les seuls à avoir de nouvelles idées de protection. Le laboratoire Kotex a développé un type amélioré de matériel résistant à l'humidité... fait spécialement pour les serviettes périodiques Kotex. Un panneau protecteur de ce matériel est maintenant placé entre les plis moelleux de chaque serviette Kotex !

Rappelez-vous donc cette nouvelle caractéristique Kotex — vous toutes qui croyez à la "sécurité d'abord" ! Rappelez-vous aussi tous les autres avantages que vous offre Kotex.



Que de fois — ne serez-vous pas reconnaissante des bouts plats (brevetés) de la Kotex... si différente des serviettes à bouts volumineux !
Plus reconnaissante aussi de ce que la Kotex est faite de *plis* moelleux (avec plus de matériel absorbant là où il est requis... moins aux endroits non effectifs de la serviette). Cela rend la Kotex *moins volumineuse*... plus confortable... que les serviettes à remplissages libres et taponnés !



Kotex* est aussi offerte en 3 dimensions ! *Super* — ***Régulière*** — *Junior*. Kotex est la seule serviette à prix populaire qui vous offre un choix de trois différentes dimensions ! (Pour vous permettre de varier la dimension de la serviette suivant les besoins de chaque jour !)... Les 3 dimensions ont un centre moelleux, ***plié***... des bouts plats et amincis... et un "panneau de sûreté" résistant à l'humidité. Les 3 dimensions se vendent au même bas prix.

"C'est à peine si vous avez conscience de la porter !"



* Marque déposée au Bureau des Brevets du Canada.

ÉPROUVEZ sa nouvelle douceur...
ÉPROUVEZ sa nouvelle sûreté...
COMPAREZ ses nouveaux bouts plus plats.

— Vous avez eu une manière d'y songer, vous !

Et, sans transition :

— Savez-vous que Serge a quitté les Rouches Rouges au lendemain de votre visite ?

Il la guettait ; mais elle n'eut aucun tressaillement et dit seulement, avec calme.

— C'est moi qui l'en avais prié.

Une rage nouvelle l'envahit à cette réponse. Il avait pensé la blesser, l'anéantir par cette nouvelle, il avait cru voir dans ce départ brusqué un signe contre leur bonheur, contre leur amour, et voici qu'au contraire, il affirmait leur entente !

Frémissant ; mais impassible en apparence, il lança :

— Fort bien ! J'en suis enchanté pour vous. Il ne me reste plus qu'à vous demander où et quand vous comptez le revoir ?

Surprise par la question, Nicole s'était arrêtée au milieu du chemin. Elle se plaça devant lui et, plongeant dans ses yeux le regard brûlant de Maha la gypsie, elle dit lentement :

— Si je vous disais que je veux ne jamais le revoir, tout au moins de mon propre consentement ?

La réponse fusa, rapide.

— Je ne vous croirais pas !

Elle abaissa lentement ses paupières et porta la main à la cicatrice de son cou, d'un geste qui lui était devenu familier.

— Je n'ai donc rien à vous dire !

Troublé par le geste de souffrance qui réveillait en lui tout un monde de regrets, de remords confus et de honte, que faisait naître toujours le souvenir de sa brutalité et la vue de cette mince cicatrice rouge sur le cou blanc, il baissa la tête.

— Nicole !

— Je n'ai rien à vous dire. Je ne vous dirait rien, jamais ! Jamais !

Redressée devant lui, elle avait repris toute la fierté, farouche de sa nature indépendante. Ce n'était plus la tremblante Nicole qui suppliait, pâle et sans forces dans les plis de sa robe blanche... C'était Nikkita, l'ombrageuse et ardente petite fille du soleil, celle qu'il avait admirée, celle qu'il avait estimée et qui il avait cru...

— Vous entendez, Monsieur Monclare, toutes vos questions, toutes vos supplications, tous vos ordres seront vains ! Je ne vous répondrai pas ! Je ne vous dirai rien, jamais... puisque je suis celle en laquelle vous avez refusé de croire !

Piqué au vif, il s'emporta à son tour.

— Et cependant j'ai le droit... Depuis le serment de silence que vous m'avez arraché, jusqu'à la complaisance, la complicité absurde dans laquelle m'a entraîné votre faiblesse. Que vous le vouliez ou non, je suis votre fiancé, et à ce titre je puis, je dois vous demander compte de certaines choses...

— Vous savez comme moi combien il est illusoire ce titre.

— Cependant il engage un peu de ma vie, et de l'honneur de mon nom.

— Vis-à-vis de qui ?

— Mais... de moi-même et puis, de votre frère, de votre belle-sœur... Qui sait si, d'ici quelques temps, d'autres ne seront pas au courant, par une indiscrétion, qui m'engagerait davantage encore... J'ai besoin de savoir, Nicole ! Je ne veux pas être celui dont chacun se moque ! Qu'y a-t-il eu exactement entre Serge et vous avant... nos fiançailles ?

Nicole le regardait toujours dans les yeux. Peu à peu elle semblait grandir au milieu du sentier rouge tant sa petite tête se redressait, tant se raidissait sa taille, en une attitude de défi.

Soudain, elle éclata d'un rire aigu, douloureux, impertinent.

— C'est cela ! Vous avez peur d'être un jour « celui dont on se moque » Ah ! Dieu ! N'ayez pas cette crainte ! Il ne faut pas... Qu'avez-vous donc imaginé ? Une indiscrétion qui vous engagerait davantage, dites-vous ? Avez-vous pu supposer un instant qu'elle serait volontaire cette indiscrétion et que je la commettrais afin de vous obliger à m'épouser pour de bon ? Moi, vous souhaiter pour époux ? Quelle pitié ! Rassurez-vous et écoutez bien ceci, Monsieur Monclare... jamais je ne vous épouserai ! Jamais... J'ai bien voulu, pour Bernard, accepter cette comédie de fiançailles ; mais il est grand temps qu'elle finisse... Si vous ne vous êtes pas fait rappeler à Paris par une dépêche, d'ici la fin de la semaine, c'est moi qui partirai ! Vous n'aurez plus à craindre de vous compromettre.

Patrice, à son tour était devenu très pâle. Il posa sur elle son regard implacable et froid.

— C'est ce que nous verrons ! dit-il avec impertinence.

Et, prenant tout à coup son bras, d'une main énergique et forte.

— Maintenant, rentrons ma chérie, s'il vous plaît, dit-il. Je suis votre fiancé, ne vous en déplaise et à ce titre je dois veiller sur votre santé.

Quand ils rentrèrent aux Aloès sans avoir prononcé une parole de plus, Bernard fut frappé de l'expression altérée de leur physionomie.

— Décidément, il y a quelque chose, songea-t-il soucieux. Quelque chose qu'il faut que j'éclaircisse.

Chapitre XIV

PATRICE était arrivé le lendemain beaucoup plus tôt que de coutume aux Aloès.

Il trouva Nicole seule, sous le poivrier aux rouges grappes traînantes.

C'était ce qu'il avait voulu en venant à cette heure consacrée par Bernard Madérac à son travail.

Il avait marché sans précautions; mais elle semblait trop absorbée dans sa rêverie contemplative pour l'avoir entendu et elle ne tourna pas la tête, elle ne tressaillit même pas.

Assise dans un fauteuil, les mains abandonnées sur sa robe blanche, le cou enveloppé d'une longue écharpe ainsi qu'elle le faisait souvent depuis sa blessure, avec le souple mouvement de son cou ployé, de sa petite tête d'or pâle inclinée, elle ne rappelait plus en rien Maha la gypsie...

Dans toutes ces blancheurs et ces mollesses, elle n'était plus que la douce Nicole, descendante des princesses nordiques dont le sang pâle courait dans ses veines transparentes... Elle en avait l'élégance suave et la résignation mesurée... Son regard fixé, par-dessus les maisons du Golfe Juan blotti aux pieds de la colline, sur le miroir implacablement ble de la Méditerrannée, semblait suivre mélancoliquement les voiles d'une carène emportant aux croisades son Seigneur bien-aimé... Instinctivement, on cherchait à ses pieds un lévrier, une viole, un mouchoir de dentelle tendrement mouillé de pleurs...

Mais, très vite, il secoua cet intérêt hors de saison et, sans préambule, il dit en s'approchant derrière le fauteuil.

— Je viens vous dire adieu. Je partirai demain !

Cette fois, elle tressaillit longuement et se retournant vers lui, elle fut transformée par le regard ardent des grands yeux de flamme.

— C'est bien ainsi. Adieu Patrice !

Il demeura une seconde silencieux, comme saisi par la simplicité avec laquelle elle accueilliait son départ.

Puis, du même ton bas qu'il avait adopté pour ne pas être surpris par des indiscrets.

— Je suis venu à cette heure-ci pour pouvoir vous entretenir un moment seul, tranquille. N'avons-nous aucune disposition à prendre, aucun plan à arrêter ?... Il faut le faire dès maintenant car, ensuite...

— Je ne vois pas... je crois que je vous ai tout dit...

Sa voix se mit à trembler soudain et elle murmura sur un ton de prière.

— Et cependant, si... j'ai quelque chose à vous dire, à vous demander... Patrice... l'autre nuit j'ai perdu quelque chose, chez vous, dans le parc, ne l'avez-vous pas retrouvé... un bijou...

Dans sa poche, machinalement il fit rouler autour de son doigt la bague.

— Vraiment ? Un bijou fit-il froidement indifférent. Y teniez-vous tellement ?

— Ah ! dit-elle le visage soudain altéré. J'y tiens plus qu'à ma vie même...

Le regard de Patrice se fit plus dur, plus insistant.

— Tellement ?

— Ah ! Il me semble que je ne pourrai plus dormir, manger, espérer, vivre... que je ne l'ai retrouvé!

— Ci bijou, reprit-il ironique, pour vous être si cher, il ne peut venir sans doute que de votre... fiancé ? C'est un gage, sans doute ?

— Que vous importe, fit-elle violente. Votre cruauté est indigne ! Rien ne l'excuse... Un parent, un ami aurait le droit de me faire souffrir par vengeance, croyant de moi ce que vous supposez... Mais vous, un étranger, un indifférent, presque un inconnu, avoir ce raffinement de dureté est monstrueux ! Personnellement, que vous ai-je fait, pour que vous vous réjouissiez si méchamment de mes tourments, de mes alarmes ?

Il la regardait toujours profondément.

— Ce que vous m'avez fait ?... commença-t-il.

Mais soudain, il s'arrêta net. Sa physionomie éclairée un instant d'une lueur de souffrance se referma, se figea à nouveau dans une expression de froideur hautaine.

— Vous ne m'avez rien fait, vous avez raison, mais je ne vois pas en quoi je vous ai fait souffrir de mon côté. Nous ne sommes que deux indifférents, comme vous le dites, deux étrangers...

Mais déjà Nicole ne l'écoutait plus. Elle supplia, mains jointes, lèvres tremblantes.

— Je vous en supplie, dites-moi ? Avez-vous vu cette bague ?

Comme elle y tenait ! Dans sa poche il sentait toujours rouler sous son doigt sa petite masse dure...

— Vous avez tort, dit-il, de tant la regretter ! S'il s'agit de celle que je crois... Vous ne pourriez la porter sans grande imprudence ! Il n'en existe je crois, pas deux au monde, de ce modèle et Serge l'exhibait encore à son doigt l'autre soir...

Elle haussa une épaule.

— Hé ! Je le sais, je le sais... hélas !... Il s'agit bien de la porter. Mais il ne faut pas que personne, personne au monde puisse jamais la trouver, la voir, comprenez-moi, Patrice ! Il ne faut pas que Bernard puisse la découvrir...

— Comment voulez-vous ?...

Elle serra l'une contre l'autre ses petites mains frémissantes.

— Il suffit d'un hasard... qu'un domestique la retrouve... Que sais-je ? Ah ! Penser que j'aurai risqué tout... tout ce qui m'écrase maintenant pour aller la chercher et que je n'aurai rien évité... ce serait trop cruel, vraiment !

Stupéfait, envahi d'une curiosité avide, il se pencha vers elle.

— Comment ? *La chercher... éviter*, mais ce n'est donc pas...

Il s'était approché si près que, brusquement, le parfum vivant et tiède des beaux cheveux d'or monta à son cerveau... ce parfum qu'il avait respiré l'autre nuit, en la portant inanimée... Il pâlit un peu, se redressa trop vite.

— Je ne comprends pas, commença-t-il.

Mais à cette minute même des voix éclatèrent tout près d'eux, joyeuses.

— Papa, tiens, la voilà tante Nicky avec le beau prince !

Bernard qui arrivait, encore en blouse de sculpteur, ayant interrompu son travail, posa sa large main puissante sur la tête bouclée de Zazie.

— Imaginez Patrice que c'est le nom que vous donne toujours ma fille ! Flatteur, n'est-ce pas ?

Alors, en hâte, Monclare dit, comme s'il achevait un entretien avec Nicole.

— Non, je n'ai pas retrouvé l'objet dont vous me parlez et je ne crois pas qu'il y ait aucune chance qu'il soit retrouvé d'ici longtemps car les Roches Rouges vont être fermées.

Il se retourna vers Bernard qui l'écoutait surpris.

— Oui, j'ai reçu ce matin, ce télégramme de mon notaire... Voyez, Madérac, ma présence est obligatoire là-bas... Il faut que je rentre à Paris dès demain...

— Oh ! S'exclama derrière eux le timbre haut et clair de Danièle, la fâcheuse nouvelle, comme cela est regrettable !

— Hélas, Madame, nul ne le regrette davantage que moi !

Mais en s'inclinant devant elle, soudain, Patrice crut voir luire dans les yeux de la jeune femme un contentement qui démentait ses paroles.

Pourquoi se réjouissait-elle qu'il parte ? A moins, que les confidences de Nicol ne l'ait mis au courant de leur entente et qu'elle soit heureuse d'un départ qui libérait sa petite belle-sœur d'une apparence de fiançailles imposées par les circonstances ?

Plusieurs fois, Monclare s'était demandé quel était dans toute cette aventure le rôle exact de cette jeune femme charmante et jolie, frivole et insouciante, à l'éternel sourire léger.

Nicole s'était-elle confiée à elle ? Il eut voulu le lui demander ; mais il était trop tard maintenant, tout était fini entre eux, puisqu'il partait le lendemain et que, selon son propre plan, Nicole s'arrangerait pour ne pas revenir à Paris...

—Nous ne rentrerons nous-mêmes que dans un mois au moins, poursuivait Danièle. Cette petite enfant-là a grand besoin de se remettre de sa blessure !

— Et toi, des inquiétudes qu'elle t'a causées ! continua Bernard, tendrement. Tu as presque aussi mauvaise mine qu'elle ! C'est inimaginable, mon cher... ma femme est tellement sensible qu'elle a pris peur pour cette écorchure sans grande importance. Ce doit être nerveux : la vue du sang peut-être ? Mais depuis la blessure de Nicole Danièle dort mal, mange à peine, ne sort plus... Parfaitement, elle vit cloîtrée dans la maison et le jardin, sans mettre les pieds dehors ! C'est ridicule, que diable !

Il grondait, affectueusement attendri. Sa grande main au pouce spatulé se posa sur l'épaule frêle qui plia un peu.

(Lire la suite page 52)



D'une manière générale, les gens qui boivent de la bière sont modérés dans leurs goûts et leurs habitudes. Pour eux, la bière n'est pas seulement une boisson délicieuse et saine, mais c'est aussi un breuvage qui procure une réelle satisfaction tout en restant dans les limites de la tempérance. On y trouve du malt pour la digestion, du houblon pour l'appétit, du sucre pour l'énergie et de la levure pour la vitalité. En vérité, la bière est le breuvage du peuple.

Sobre en tout — la Bière me suffit



Beauté des cheveux

LE SHAMPOO EVAN WILLIAMS

est préparé avec tant de soin et de minutie que tout en nettoyant parfaitement il n'endommage pas les cheveux ; et même les cheveux les plus fragiles y trouvent avantage.

EVAN WILLIAMS SHAMPOO

'CAMOMILLE' pour cheveux clairs

10c chacun

'ORDINAIRE' pour cheveux foncés

Garde les cheveux jeunes.

Fortifiez votre santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyer 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Heures de bureau :

Jeudi et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier

Boître Postale 2353, Place d'Armes
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

(Suite de la page 50)

— C'est une tendre ; ma Dany ! dit-il avec une douceur caressante dans la voix et le regard.

Un moment plus tard, Patrice accompagné de Nicole descendait les jardins en terrasse vers la grille des Aloès.

Ils avaient pris l'habitude de se quitter en bas afin d'éviter les curiosités des Madérac devant leur manque d'effusions.

Ils descendaient en silence, séparés par toutes les pensées qui s'agitaient derrière leurs fronts impassibles.

Arrivé tous en bas, la main sur la grille, Patrice se tourna vers Nicole et la regarda profondément.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Jamais ! dit-elle fermement. Je ne rentrerai pas à Paris, je vous l'ai dit . . .

Il hésita une brève seconde.

— C'est donc : Adieu !

— Adieu ! répondit Nicole, avec gravité.

Une instant encore ils se regardèrent à travers la grille refermée, image de la vie qui dressait entre eux sa tragique barrière.

Mais ils se quittèrent sans même s'être donné la main.

Chapitre XV

RENTRÉ chez lui, dans le somptueux appartement de l'avenue Friedland, qui avait connu ses succès de compositeur, ses élans d'artistes, ses réceptions de riche oisif, Patrice Monclare se trouva tout dépaysé.

Son absence n'avait pas été bien longue cependant : deux mois . . . à peine le temps de vacances normales, mais il revenait dans un Paris qui lui semblait terriblement morne et gris après la splendeur attardée de cet automne méditerranéen.

Il avait vécu d'autre part aux Roches Rouges des moments si pleins de vie si intense, qu'il lui semblait que toute son existence s'y concentrait et qu'il ne se sentirait plus absolument chez lui, nulle part ailleurs maintenant.

Machinalement il cherchait le sens profond de sa demeure parisienne et ne le retrouvait pas !

Le moindre bibelot connu lui était devenu étranger . . . il n'en trouvait plus la place . . . et il cherchait sans cesse . . . il cherchait un peu partout, chez lui, dehors, dans les rues bruyantes, dans les restaurants élégants, dans les réunion mondaines, dans les musées, dans les théâtres . . . il cherchait, il n'eut su dire au juste quoi ? Quelque chose dont l'absence empoisonnait sa vie, la privait de tout sens et de toute raison d'être . . .

Il avait soigneusement évité Serge, ce qui d'ailleurs lui avait été facilité par le départ presque immédiat de celui-ci. Un coup de téléphone l'en avait averti deux jours après son retour à Paris.

— Allo, vieux ! De retour ? Tu as quitté le soleil, et moi je m'apprête à voler vers la neige.

— La neige ? De quel côté . . .

— Tout en haut, dans le grand nord . . . une espèce de tournée . . . on me demande pour des exibitions de patinage en Hollande, en Belgique. La saison est très précoce làbas. J'emporte toutes mes fourrures. On ne se reverra donc pas tout de suite . . .

Il avait été soulagé par cette nouvelle. Rompre avec son ami le plus intime sans raison était délicat, difficile . . . et il avait promis à Nicole de ne rien dire, pas plus à lui qu'à un autre . . .

Mais d'autre part il se sentait incapable de se retrouver en face de lui et de se taire . . .

Non, lui le sage et impassible Patrice ne se sentait pas assez maître de lui pour respecter son serment s'il se trouvait devant Lanteuil.

Combien il était préférable que celui-ci s'éloigne juste comme il revenait prendre sa place dans la vie parisienne !

Cependant, qu'elle lui semblait vide cette vit oisive menée si longtemps grâce aux intérêts énormes légués par son père dans les industries les plus sûres.

Il lui suffisait de signer quelques papiers, de présider quelques conseils d'administration pour voir les billets affluer dans son coffre-fort. Pendant longtemps, cependant, il n'avait pas accepté cette oisiveté indigne d'un homme de son âge. Jusqu'à sa cruelle déception il avait travaillé, ardemment, assidument, composant avec fièvre et minutie une musique très belle, très élevée . . . Mais depuis deux ans l'inspiration le fuyant il n'avait plus trouvé un dérivatif à son inaction dans son art . . . et il avait vécu comme on devrait avoir honte de vivre, sans but, sans ambition, sans travail !

Et voici que soudain, à cette rentrée du midi, l'inaction passée lui pesait. Il éprouvait le désir précis, tenaillant, de travailler à nouveau ! C'était comme une inquiétude vague et, par bouffée, des rythmes, des réminiscences qui l'envahissaient.

Se sentant cependant toujours incapable de composer, il décida, pour s'occuper de retourner dans une petite chapelle où les Pères l'autorisaient à jouer de l'orgue jadis.

Il retrouva avec joie cet instrument merveilleux aux sonorités puissantes et si souples dont il tirait le maximum avec art. Puis, chez lui, il se remit au piano . . . rouvrit des cahiers d'harmonie.

Il tatonnait ; mais il lui manquait encore le grand souffle qui emporte et soulève, le souffle qui, en l'exaltant au-dessus des sentiments humains, aurait balayé leurs erreurs, leurs bassesses et leur honte !

Ce fut au bout de quinze jours de cet état d'attente indécise qu'il reçut un coup de téléphone de Bernard Madérac, lui annonçant sa visite pour le jour même.

Au bout du fil, décontenancé, nerveux, Monclare n'avait rien trouvé à dire, rien à demander.

Et, en attendant la visite annoncée, il se posait mille questions avec angoisse que, tout à l'heure il lui faudrait amener avec adresse et indifférence dans la conversation.

Bernard, cependant entra immédiatement dans le vif du sujet qui l'amenait avec son bon sens droit, son énergie pleine de netteté d'homme probe auquel la vérité ne fait pas peur.

— Mon cher Monclare, je suis rentré ce matin et me voici déjà . . . c'est que j'ai quelque chose à vous demander de banal en soi . . . quelque chose de plus grave à vous dire

— Asseyez-vous mon cher ami, je suis heureux de vous voir.

Il n'osait pas demander des nouvelles de Nicole ni si elle était rentrée aussi. Bernard le remarqua tout de suite.

— Mais seriez-vous aussi heureux de voir ma sœur, votre fiancée ?

— Madérac. qu'est-ce qui vous fait croire . . .

— Mais tout mon cher ! Tout . . . Oui, il faut que nous nous expliquions une bonne fois là-dessus ! Vos fiançailles ne sont pas normales, mon ami, elles ne me donnent pas l'impressions d'être heureuses, spontanées ! Voyons, serait-il naturel qu'à peine fiancé de huit jours vous partiez sans raison valable ? Que vous n'écriviez pas une fois à Nicole ? Qu'aujourd'hui encore vous ne me demandiez même pas si elle est à Paris, elle aussi ?

— Mon cher, je suis assez silencieux et taciturne, vous le savez . . .

— Soit ! Mais en rapprochant ces anomalies de votre attitude là-bas, à Golfe Juan, les premiers jours qui suivirent la blessure de Nicole j'en suis venu à me demander . . . si vous ne vous étiez pas cru obligé en quelque sorte à ces fiançailes par les événements et si vous n'obéissiez pas tout simplement à un sentiment d'honneur, très louable ; mais assez imprudent ?

— Voyons, Bernard . . . Expliquez-vous ?

— Je ne suis venu que pour cela! Mon cher Monclare je vous sais assez homme de devoir pour supposer qu'ayant cru compromettre une jeune fille même involontairement et seulement en apparences, vous vous êtes découvert l'obligation de l'épouser. Evidemment, il y a de ma faute. Lorsque Nicole est rentrée à votre bras, après une nuit d'escapade un peu folle, mon attitude vous a en quelque sorte mis en demeure ! Je le comprends maintenant ! Et je m'en repends bien !

Indécis, stupéfait de la tournure que prenait cet entretien, Monclare considérait avec admiration cet homme brave et bon qui abordait si nettement ses responsabilités, sans fausse honte.

— Je m'en repends aujourd'hui où je comprends que seul je suis responsable de ces fiançailles qui feraient votre malheur à tous deux . . .

Monclare regimba sous le pluriel.

— Je ne pense pas que votre sœur se soit plainte.

— Laissons Nicole. Nous y reviendroins tout à l'heure. Maintenant je vous dis ceci : Monclare, je vous sais un asez galant homme, j'ai en la pureté de ma petite Nikou une confiance assez profonde et absolue. pour ne pas la juger compromise parce que vous avez eu avec elle un entretien un peu . . . en dehors des habitudes courantes ! Vous accuser tous deux en cédant à un préjugé mesquin m'est impossible ! Donc, *Rien, Rien* au monde ne peut vous *obliger* à épouser Nicole ! Cette parole que vous vous êtes cru contraint par les apparences à engager, je viens vous la rendre.

— Madérac, en vérité . . . fit-il d'un ton blessé.

— Libre à vous de la reprendre si elle ne fut pas spontanée . . . ou de la lui laisser, si réellement votre bonheur vous semble près d'elle !

« Mais, comprenez-moi, mon ami, vous êtes trop riche pour que, par la moindre pression, je puisse songer à vous imposer ce mariage, pour que j'accepte seulement l'idée de vous l'avoir suggéré !

Très froidement maintenant Patrice écoutait, les cils baissés en tapotant machinalement sa cigarette sur le marbre de la cheminée de son cabinet de travail. Il s'était levé aux premiers mots de Madérac et semblait faire un effort surhumain pour rester calme.

— Un mot seulement, Madérac, dit-il. Votre sœur est-elle au courant de votre démarche.

— Je l'ai avertie que je la ferais, en effet.

— Et . . . elle ne vous en a pas dissuadé ?

— Non ! Nicole a reconnu qu'il valait mieux vous laiser votre liberté d'action. Que ce serait plus digne de ma part . . .

Patrice se mordit la lèvre violemment.

— Enfin, ce n'est pas elle qui me rend ma parole

Bernard se leva, vint à lui et, posant ses mains sur les épaules de Monclare il dit affectueusement.

— Comprenez-moi bien, mon ami. C'est la vôtre, au contraire, que nous voulons vous laisser libre de dégager.

D'un geste de violence contenue Patrice écrasa la cigarette, en jeta les morceaux à terre. Il releva soudain sur Madérac son regard durci :

— Mais . . . vous ne craignez pas, je le vois, qu'ainsi faisant je plonge Nicole dans le désespoir Tout à l'heure vous avez dit que ces fiançailles feraient notre malheur à tous deux. Je crois que c'est surtout à celui de votre sœur que vous pensez! Sur quoi vous basez-vous pour le redouter ?

— Rien qui puisse vous humilier, soyez-en sûr ! Mais après avoir trouvé votre départ insolite, je n'ai pu m'empêcher de trouver plus extraordinaire que Nicole au lieu d'être désireuse de venir vous rejoindre, parte à son tour . . .

Patrice ne put retenir un cri de surprise.

— Partie Elle est partie ? Déjà ? Pour où ?

Stupéfait lui-même de cette réaction imprévue, Bernard expliqua :

— Elle a prétexté, après son accident, le besoin d'une retraite, d'une cure de calme et de recueillement dans notre famille maternelle . . .

— Seule ?

— J'ai exigé que Danièle l'accompagne ! Elles sont toutes deux depuis quelques jours chez une de nos tantes qui habite la Belgique, à Bruges . . .

— En Belgique ! S'exclama Monclare. En Belgique !

N'était-ce pas en Belgiue, après la Hollande, que devait se rendre le célèbre patineur Serge Lanteuil comme l'annonçaient les feuilles sportives ? Et à Bruges . . . A Bruges même.

Patrice vint se camper devant Bernard tout ahuri de cette violence, et, avec éclat :

— Je ne sais pas, s'écria-t-il si le malheur de votre sœur est ou non lié à cette parole que nous avons échangée librement Mais pour ma part, je n'ai aucune raison d'accepter une liberté que je n'ai pas réclamée ! Vous vous êtes trompé, Madérac . . . et la preuve que je tiens à ma place de fiancé auprès de votre sœur, c'est que je vais aller la reprendre !

— Hein ? Comment ? fit-il complètement dérouté, vous voulez . . .

— Partir dès ce soir, la rejoindre là-bas ! dit-il avec un calme soudain, comme la chose la plus naturelle du monde. Je ne pense pas que vous y puissiez voir le moindre inconvénient, la présence de Madame Madérac . . . sauvant parfaitement les apparences!

Alors Bernard vint à lui et, le prenant par les épaules, avec son bon sourire confiant.

— Eh bien ! vous savez, mon bon, je suis bien content de m'être trompé ! Bien content !

DEUXIEME PARTIE

Chapitre Premier

Patrice arrivait à Bruges après une nuit de pensées violentes et tumultueuses.

Tous ses soupçons, tous ses doutes, s'étaient réveillés depuis la visite de Madérac, toute cette triste aventure qu'il lui était si pénible de rapprocher du souvenir de cette Nikou qu'il avait cru pouvoir estimer, avait repris une vie ardente et mystérieuse . . .

Loin de se féliciter qu'elle ait suivi le plan tracé en s'écartant de son chemin, il se demandait avec rage si ce départ n'avait pas un autre but caché . . . une raison secrète.

Il se demandait si la démarche de Bernard n'avait pas été suggérée par la jeune fille pour se libérer plus vite et mieux de leur semblant de fiançailles . . . il se demandait . . .

Ile se demandait tant et tant de choses, Patrice, que son esprit se débattait dans un cahos absolu et fou, prêt aux extrêmes résolutions, aux gestes exagérés, lorsque le train entra en gare.

Et puis, lorsque, après avoir déposé sa valise à l'hôtel, il se mit dans la ville à la recherche de la demeure de Mlle Van-Hauten, la tante de Nicole chez laquelle elle habitait, il fut saisi soudain par le calme de l'atmosphère.

Il faisait très froid déjà, et quoique la neige n'ait pas encore fait son apparition, un ciel bas et gris semblait prêt à s'ouvrir en flocons immaculés sur la ville. Il s'émerveilla, hors des quartiers modernisés, du calme des rues, du lent glissement des cygnes sur les caneaux glauques, et de la chanson harmonieuse des cloches argentines ou graves dont le vol bruissant tisse sans cesse au-dessus de l'antique cité, comme un voile de prières et de recueillement.

Au-dessus de lui, autour de lui, il sentait voler, palpiter quelque chose d'imprécis et de très doux comme d'invisibles présences, des frôlements d'ailes, des voix chuchottantes et mystérieuses . . . Celles sans doute, de toutes les vies passées qui firent la gloire jadis de l'antique ville d'art, non pas morte, mais endormie sur ses souvenirs qu'elle sur conserver intacts, endormie et rêveuse à ce qui fut sa grandeur et qui reste au fil de ses caneaux enchanteurs son charme incomparable et prenant !

Réminiscenses, résurrection spirituelle, troublantes présences qu'on ne peut voir mais qu'on décèle dans la palpitation d'une aile, le passage lent d'une mante de béguine, le chant d'un clocher argentin . . . tout ce qui fait la grâce et le puissant attrait des choses du passé envahisait l'âme et l'esprit de Patrice, les apaisait, les éclairait d'une plus douce lumière après les éclats aveuglants du soleil de Provence, la lumière factice de Paris . . .

Il allait toujours se perdant au milieu du dédale de petites rues bordées de façades toutes charmantes, fouillées de sculpteures, découpées en gradins sur le ciel qu'elles escaladent. Il longeait les caneaux dans lesquels trempent les marches moussues de très vieux hôtels qui semblent encore habités par quelque reître du moyen-âge ou quelque sainte de vitrail . . .

Il se croyait perdu, avec l'impression bienfaisante d'être sauvé . . . Il eut voulu que cette promenade, que cette recherche ne finisse jamais, puisqu'elle faisait luire au bout de sa route aride la lumière et la douceur d'un espoir que peut-être l'arrivée décevrait.

Il se croyait perdu et vaguement le souhaitait lorsque soudain il se trouva devant la plus charmante et peut-être la plus antique des vieilles maisons ; bâtie comme les autres en gradins, sa façade dépassait le toit pour mieux s'élancer vers le ciel, ses fenêtres enjolivées de fleurons d'une architecture précieuse et naïve avaient des grâces votives, et sa porte, en ogive élancée, grimpée sur deux marches vétustes ne semblait devoir s'ouvrir que devant une princesse de légende ou une sainte de vitrail au regard pur et doux : il était arrivé !

Il souleva le heurtoir et en retombant, celui-ci éveilla des retentissements longs et veloutés de cloître.

"Mon tricotage — et LUX sont deux grands facteurs d'économie pour moi"

"Nous portons des chandails presque continuellement en hiver, alors, je tricote tout le temps," dit Mme Mason. "J'économise ainsi— et comme je les lave au Lux, j'épargne les frais de nettoyage." Lux est si économique — moins d'un sou de Lux lave un chandail — et avec Lux, il reste souple et paraît neuf plus longtemps."



(À gauche) — Mme Mason en train de tricoter un chandail pour Berthe. (Ci-dessous) "Fiston."

"Fiston insiste que ses chandails, gants et bas soient traités au Lux—mousse ultra-riche et eau presque froide car, frottés avec quelques flocons secs sous mes doigts humectés, les taches disparaissent entièrement. Pourquoi frotter avec un savon en pain qui abîmerait la laine?"

"Le bébé (à gauche) hérite des choses de Mariette et de Berthe (ci-dessous). Elles se sont gardées si douces qu'elles n'égratignent pas sa peau délicate. Je ne risquerai pas des savons grossiers. Je sais que Lux n'a pas d'alcali nuisible."



"Les fillettes ont des lainages qui ont gardé toute la fraîcheur du neuf. Berthe (à droite) lave souvent les siens au Lux . . . si doux qu'il ne change jamais les couleurs. Ce que l'eau n'abîme, Lux n'abîmera. Et la *grosse* boîte est si économique."

Si économique—

et, laines et tricots paraissent neufs plus longtemps

REVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

—et vous sauterez du lit "gonflé à bloc"

Il faut que le foie verse deux livres de bile dans l'intestin, chaque jour. Si cette bile n'afflue pas librement, vos aliments ne se digèrent pas. Ils se putréfient et se corrompent dans l'intestin. Des gaz vous gonflent. Vous vous constipez. Les poisons se répandent dans tout l'organisme et vous vous sentez abattu, déprimé et vous broyez du noir.

Un simple mouvement des instestins n'atteint pas toujours la cause ; il vous faut quelque chose qui agisse sur le foie. Seules les bonnes vieilles Petites Pilules Carter pour le foie ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Inoffensives, végétales, douces, pour faire couler la bile, demandez par leur nom les Petites Pilules Carter pour le Foie — Carter Little Liver Pills. Refusez catégoriquement toute imitation. 25¢.

CONSEIL AUX JEUNES FILLES DEVENUES FEMMES



Des milliers de jeunes filles qui deviennent femmes ont trouvé dans le Composé végétal Lydia E. Pinkham un véritable ami ; il aide à soulager insomnie, nervosité, crampes, maux de tête, douleurs dans le dos, faiblesses, dus aux désordres fonctionnels. Très estimé depuis plus de 60 ans pour le soulagement des maladies particulières aux femmes. *Essayez-le !*

Avis : Le Composé Pinkham se vend liquide ou en tablette commodes (même formule).

MANQUE D'ÉNERGIE



Manque d'entrain dans le travail, fatigue constante. Ce sont là un des symptômes d'une mauvaise circulation due à la présence d'impuretés et de toxines dans le sang. Suivre une traitement de la célèbre



TISANE des CHARTREUX de DURBON

aux plantes aromatiques des Alpes françaises, tendra à purifier votre sang, vous soulager et vous rendre l'entrain et l'énergie.

En vente dans les pharmacies.

TISANE des CHARTREUX de DURBON

Coupon d'Abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Il ne tremblait plus d'impatience ni de colère. Il attendait, envahi d'une vague espérance, il attendait le miracle d'une révélation, d'un impossible et féérique enchantement.

Et le miracle se produisit. Dans l'ogive de la petite porte ouverte, la princesse de légende, la petite sainte ingénue et naïve, découpa sa silhouette immatérielle. Sur le fond de velours que lui faisait un antique vestibule tendu de pourpre sombre, sa longue robe de laine blanche aux plis harmonieux et simples avait une candeur monastique et son front était couronné d'une auréole d'or . . .

Le visage mince, étroit, comme amenuisé par une vie intérieure trop intense était tout éclairé, tout occupé par la flamme de velours des larges yeux tristes et doux.

Et de tout ce corps minci, de ce visage transparent, de ce regard nostalgique il émanait une telle paix, une si candide résignation que Patrice, incapabale de bouger, de troubler cette eau claire demeurait immobile en bas des marches tremblantes, avec sur ses lèvres le doux murmure émerveillé qui salue le retour de l'enfant retrouvé dans la maison silencieuse de nos cœurs :

— Nicole ! Oh Nicole . . . C'est vous, Nicole ?

D'en haut, avec la même voix tremblante elle murmura à son tour :

— C'est *vous*, Patrice ?

Pourquoi fallut-il qu'à cette minute un pas trottinant sur la mosaïque du couloir amenât une subite inquiétude sur le visage de Nicole.

Très vite elle se pencha et à voix basse, chuchottante :

— Tante ne sait rien, qu'allons-nous lui dire ?

Ah ! Quelle amertume envahit alors Patrice à ce « rien » qui signifiait tant de choses, à cette atmosphère de mystère que recréait la confidence, à la dissimulation qu'elle appelait!

Il ne voulut pas penser que peut-être Nicole tremblait devant cette visite imprévue qui menaçait sa quiétude retrouvée et s'en demandait l'objet. Il ne vit que l'hypocrisie qui continuait . . . l'hypocrisie dont en la voyant si blanche, si pure, il avait pu la croire un instant incapable.

Dans le fond du vestibule une toute petite forme noire approchait. Il distingua bientôt une très vieille femme au visage rond, au regard candide et bleu, si bleu qu'il semblait refléter tout un ciel tandis qu'une voix chantante où vibrait l'accent du terroir demandait :

— Qu'y a-t-il, ma petite fille ?

Alors Patrice monta les marches, passa devant Nicole silencieuse et inquiète et dit d'un ton qu'une parfaite courtoisie ne parvenait pas à rendre moins froid et coupant.

— Voulez-vous présenter votre fiancé à Mademoiselle votre tante, ma chérie ?

Suffoquée, elle le considéra sans comprendre. N'était-il pas convenu qu'on ne devait pas ébruiter ces fiançailles, en limiter la connaissance à Bernard et Danièle ? Pourquoi tenait-il à affirmer ce titre ?

Mais la vieille petite demoiselle s'approchait déjà en tourbillonnant avec une vitesse surprenante, son visage, frais malgré l'âge, tourné successivement vers ses interlocuteurs avec une surprise candide.

— Mais je suis stupéfaite ! Ton fiancé, Nicole ? Oh ! Monsieur pardonnez-moi ; mais elle ne m'avait rien dit, cette petite cachottière ! Danièle, comprenez-vous cette stupéfiante aventure, ma petite ? Nicole fiancée et qui ne m'en confie rien ?

Maintenant un peu calmée, elle considérait gravement Monclare qui s'inclinait devant elle.

Eh bien !, finit-elle pas déclarer avec satisfaction. Je te complimente, tu sais ! Tu as bon goût, ma petite !

Patrice se réjouit méchamment de la rougeur de Nicole, de son trouble apparent et de l'espèce de timidité craintive, affollée qui faisait tournoyer ses prunelles.

Il se donna le plaisir de la déconcerter définitivement en se montrant aimable avec nonchalance et séduisant, comme il savait l'être malgré sa hauteur instinctive, vis-à-vis de la douce vieille fille émerveillée, qui se flattait d'avoir bientôt un aussi beau neveu.

Sa conquête était facile, en vérité. Patrice la fit d'un sourire, d'une louange juste et artistique pour la ville de sa prédilection et comme Danièle arrivait à son tour, surprise, enchantée visiblement de ce retour inopiné, il put, entre les deux femmes, circonscrire sa bonne grâce condescendante sans trop en témoigner à Nicole, mise comme un peu en dehors de l'entretien général par son espèce de stupeur craintive.

En quelques instants d'ailleurs il fut adopté, par Mlle Van Houten, qui le sommait de l'appeler : tante Elsa, l'invitant à dîner, parlait de faire le voyage de Paris pour assister à leurs noces . . .

Chère et douce créature, encore demeurée au romanesques accordailles des temps passés ; elle mettait entre Nicole et lui toute la fraîcheur attardée de son âme candide, de son cœur d'enfant. Elle les apaisait de sa charmante ingénuité, les rafraîchissait, les détendait . . . Avec Danièle, insouciante et légère comme une bergeronnette, elle composait dans le tableau d'intérieur, l'antithèse frappante et le contrepoids du couple tourmenté et passionné que formaient Nicol eet Patrice.

A l'admiration qu'il exprimait pour sa vieille demeure elle s'écria, ingénuement maligne :

— Mais vous ne connaissez pas le plus beau ? N'est-ce pas, Nicolette ? Il faut voir la façade du canal. La petite va vous montrer . . . Allez mes enfants, et si une promenade en barque vous tente, avant la nuit . . .

Docilement ils sortirent du grand salon un peu austère et froid, gênés; mais soulagés en quelque sorte de ne plus sentir peser sur eux la complicité souriante de tante Elsa et de Danièle.

Ils comprenaient qu'on avait voulu leur ménager un tête-à-tête, mais ils n'étaient pas fachés d'en profiter pour mettre au point enfin, leur situation.

Cependant ils étaient incapables de parler immédiatement :

Tout d'abord elle l'entraîna de sa souple allure qui seule pour le moment rappelait Maha, la fille de bohème, dans la bibliothèque qui, donnant en arrière sur le canal, était sa pièce préférée.

Et, dès l'entrée, Patrice se sentit repris par l'espèce de charme qui l'accompagnait dans les rues vétustes, ce charme de la Venise du nord, ville d'eau vivante repliée sur le souvenir de ses heures de gloire périmées !

Tout un côté de cette vaste pièce meublée d'antiques sièges et de superbes tapisseries au point de Flandre, était éclairé par une verrière en ogive encastrant de délicats vitraux aux tons chatoyants et les meubles de vieux chêne sculpté, les coussins de brocart, les tapis de Gênes jetés sur la mosaïque, en étaient comme magnifiés. Un escalier conduisait à une galerie desservant les pièces du deuxième étage et, dans l'espèce de loggia formée ainsi, Patrice apercevait l'éclair des tyaux d'un orgue.

— Oh ! Quelle merveille, ne put s'empêcher de dire Patrice saisi d'admiration.

Droite au milieu de la pièce où elle l'avait précédé, Nicole semblait lui en présenter les beautés entre ses petites mains légèrement écartées du corps entr'ouvertes, en un geste d'offrande.

Du même regard qui caressait les belles vieilles choses il l'enveloppa et il remarqua combien sa longue robe d'intérieur en laine blanche, d'une allure monastique, avec ses larges manches et sa cordelière nouée à la taille, s'apparentait intimement au décor.

Le visage même de la jeune fille, un peu pâli et comme amenuisé avait perdu de sa farouche indépendance, son regard éteignait la flamme ardente des filles du soleil sous un voile mélancolique et rêveur. Sa petite tête aux boucles plus basses semblait avoir déposé la couronne orgueilleuse de pricesse pour le plus tendre nimbe des infantes médiévales.

Et malgré sa hauteur dédaigneuse, il en fut tellement frappé qu'il murmura instinctivement :

— Nicolette . . . Comme ce nom donné par votre charmante vieille tante vous convient en ce lieu et dans ce costume ! Après tant d'autres, il semble avoir été fait pour que vous le portiez. Aujourd'hui, vous n'êtes plus Nikou, la folle ; Nikou, la douce ; Nikkita, la petite fille du soleil... Non, vous n'êtes plus que la gente Nicolette qui dans un château sévère attend le retour de son ami Aucassin.

Mais ces paroles prononcées tout d'abord sans intention venaient de le rejeter au plus vif de ses préoccupations, de ses tourments. Sa voix perdit aussitôt toute douceur, elle se fit narquoise pour demander :

— Connaissez-vous le conte du moyen-âge qui accole ces deux noms «Aucassin et Nicolette ». Il n'en est pas de plus touchant, tout entier consacré à une constance peu commune ! Pour retrouver son « doux ami » et s'unir à lui, Nicolette n'hésite pas à franchir monts et vallées, alors même qu'il peut sembler oublieux. Et sous ce rapport aussi, vous me rappelez la gente Nicolette !

Elle le regardait sans paraître comprendre et ses yeux se faisaient plus grands encore.

Il insista méchamment :

— Il ne me reste plus qu'à souhaiter à votre tendre roman une aussi belle fin qu'au doux conte de ces deux enfants . . . « Ils vécurent de longs jours sans que rien vint troubler leur bonheur . . . car Aucassin était auprès de Nicolette et Nicolette était auprès d'Aucassin. »

Toujours du même air presque égaré, elle murmura :

— Je ne saisis pas . . . Je vous en prie, expliquez-moi ? Pourquoi êtes-vous venu ?

— Pourquoi je suis venu ?

Il la contemplait toujours avec une sorte de colère. Enfin, il baissa ses longues paupières et dit de son ton de plus froid :

— Je suis venu parce que je ne suis pas de ceux qu'on écarte du pied pour déblayer sa route après les avoir appelé au secours . . . parce que je ne suis pas de ceux qu'on « plaque », Mademoiselle Madérac !

— Oh ! fit-elle le rouge au front.

— Parfaitement ! Alors que cela pouvait entraver ma vie, vous m'avez prié, suplié de consentir à cette comédie de fiançailles. Aujourd'hui, il vous plairait de la faire cesser pour les remplacer par d'autres. Vous n'avez pas songé à ce que cette solution pouvait avoir d'humiliant, de déplaisant pour . . . mon amour propre et ma dignité pour me rendre une

parole qu'il ne me plaît pas de reprendre !

— Mais, dit-elle stupéfaite. Je ne comprends plus ! C'était justement pour sauvegarder cet amour-propre qu'il avait été décidé entre nous de casser ces feintes fiançailles avant qu'elles ne soient connues de personne autre que Bernard et Danièle. Et voici que c'est vous qui les affichez, qui les publiez en venant me rejoindre, en les annonçant à tante Elsa . . .

— Parce qu'il ne me plaît pas, je vous le répète, d'être si vite remplacé par un autre.

Le cri jaillit si sincère et spontané qu'il la surprit.

— Quel autre ?

Alors, il ne put s'empêcher de ricaner.

— J'aime à croire que vous savez tout de même de qui il s'agit . . .

Et, d'un ton plus bas, plein de reproches :

— Certaines actions ne peuvent trouver leur excuse que dans la constance des sentiments qui les ont provoquées.

Du même air égaré elle murmura :

— Je voudrais cependant bien comprendre ! . . .

— Vous n'avez pas besoin de comprendre, dit-il nettement avec une froide décision. Sachez seulement que, puisqu'il vous a plu de faire de moi votre fiancé, je le demeurerai tant qu'il me semblera bon. C'est mon tour de vous demander quelque chose. N'est-il pas juste que vous me l'accordiez ?

Elle releva le front et secoua ses boucles avec révolte. Dans son pâle visage d'infante nordique les sombres yeux de Nikkita, la petite fille du soleil flambèrent un instant.

— C'est un marché ? fit-elle farouche.

Mais ils ne se départit pas de son calme.

— Si vous voulez.

— Soit fit-elle arrogante. J'acquitterai donc ainsi le prix de votre geste généreux ; pour me libérer de ma reconnaissance.

Une onde de colère secoua les épaules de Monclare, les yeux enfin dévoilés il allait riposter lorsque la porte s'ouvrit devant Danièle volubile et joyeuse.

— Eh bien ! les amoureux . . .

Mais elle s'arrêta net devant leur visage insolite. Ses yeux vifs coururent de l'un à l'autre avec une stupeur consternée.

— Allons bon, murmura la jeune femme. Qu'y a-t-il encore ?

Mais avec une précipitation faussement enjouée, Nicole parlait haut:

— Nous avons décidé de faire une promenade en barque sur les canaux . . . cela est si joli et avec ce temps la glace ne peut manquer de prendre bientôt. Il faut profiter du répit qu'elle nous laisse.

Déjà elle s'était élancée vers une petite porte basse située au-dessous du vitrail et qui donnait directement sur un canal auquel on descendait par trois marches de bois.

Une petite barque y était amarrée. D'un bond Nicole y fut, couverte hâtivement d'une cape de loutre et elle appela :

— Patrice Danièle, tu viens avec nous ?

— Mais, hésita sa belle-sœur, je ne sais . . .

— Je t'en prie, insista Nicole qui voulait évidemment éviter le tête-à-tête.

Alors, derrière Madame Madérac, Patrice descendit à son tour, surpris et charmé par cette soudaine vision de Venise : la belle et antique demeure, construite sur pilotis et plongeant de ce côté ses assises dans les eaux mêmes de la Reie verte et glauque.

D'autorité il avait pris les rames et maintenant face aux deux femmes serrées l'une contre l'autre, il enlevait la barque sur les flots clapotants qui les conduisaient insidieusement à travers les quartiers les plus caractéristiques, sous les arches basses des ponts, parmi les chansons frissonnante des cloches, vers le Lac d'Amour.

Chapitre II

Patrice devait garder de cette promenade un souvenir plein de trouble ravi.

Il revoyait sans cesse devant lui le décor de gracieuse grandeur. Il revoyait aussi Nicole dont le buste alangui ployait un peu contre l'épaule de Danièle qui, elle, avec sa légèreté insouciante qu'un tel spectacle ne pouvait guère atteindre parlait, parlait, expliquant tout, commentant chaque détail charmant . . .

— Le Lac d'Amour, au fond, voyez-vous, ce n'était jadis au temps de la splendeur de Bruges, ville commerçante du Nord, qu'un bassin où s'ancraient les bateaux qui devaient remonter la Reie, chargés des joyaux, des tapisseries fastueuses, des soieries inimitables, des parfums, des laines aussi, qu'on ne trouvait alors que sur son marché, un des plus conséquents alors . . . les marchands de Gênes venaient y vendre leurs velours et ceux d'Orient leur nard . . .

Patrice ironisa doucement :

— Comme vous êtes savante, petite Madame !

— C'est Bernard qui m'a appris tous cela, fit-elle, toute fière du compliment. Il sait tant et tant de choses, Bernard, je ne crois pas qu'il y ait d'homme plus savant . . .

— Ni meilleur, acheva doucement Nicole.

— C'est un grand et probe artiste, dit à son tour Madérac avec une sincère admiration.

Ensemble, les deux femmes levèrent sur lui un regard de reconnaissance. Il trouva dans celui de la futile Danièle plus de sincère tendresse qu'il n'aurait pensé découvrir jamais pour ce mari tellement loin au-dessus d'elle.

Commençait-elle donc à comprendre toute la valeur et la beauté d'une telle nature, l'insouciante bergeronnette ? Et, lasse de jouer les soubrettes de répertoire, n'allait-elle pas se mettre doucement à gagner le grand rôle des amoureuses ? Elle semblait aux regards de Patrice changée elle aussi. Danièle, avec accrochée au creux de ses fossettes, une gravité, une mélancolie toutes nouvelles et très émouvantes qui la faisaient plus femme, plus mûre ; malgré l'infinie jeunesse de tout son petit être primesautier.

Et il semblait aussi à Monclare qu'elle posait sur Nicole et sur lui des regards plus profonds, plus soucieux qu'il ne lui avait jamais vus. D'ailleurs son exclamation devant leur trouble visible dans la bibliothèque disait clairement que, comme Bernard, ces fiancés lui semblaient bien étranges ! Et la précipitation de Nicole à la rassurer, à jouer pour elle aussi le rôle de la fiancée satisfaite, prouvait clairement que Danièle n'était au courant de rien, pas plus que Bernard, pas plus que tante Elsa.

Il en était un peu surpris ayant toujours cru à des confidences entre belles-sœurs qui eussent fait de Danièle un peu leur complice.

Mais non, sa vague inquiétude, visible aujourd'hui, le prouvait nettement : elle ne savait rien !

Et Patrice songeait angoissé que, sur terre, il n'y avait que deux êtres

Remerciez-le, Madame

car seul votre médecin fait autorité !



Une mère ne doit pas économiser ses sous aux dépens de la santé de son enfant !

Ne donnez pas à votre enfant un remède dont vous ne savez rien — parce "qu'il coûte un peu moins cher" qu'un autre.

Attendez ! Réfléchissez ! Etes-vous *absolument certaine* que vous ne courez aucun risque en administrant à votre enfant *même une seule dose* de cette drogue ? Vous n'en connaissez ni la formule ni l'origine, et rappelez-vous que vous ne l'avez achetée que parce qu'elle coûtait quelques sous de moins qu'une autre et qu'on vous a dit que "ça ferait tout aussi bien l'affaire". . . C'est peut-être une de ces "aubaines" qu'on regrette toute sa vie !

Usez de prudence. C'est au médecin qu'il appartient de vous dire si tel ou tel autre médicament convient à vos bambins — *sans exception, suivez ses conseils.*

Même s'il ne s'agit que de lait de magnésie, cette préparation si communément donnée aux marmots, demandez au médecin de vous en recommander une marque. S'il répond : ". . . le Phillips", exigez, au comptoir, du Lait de Magnésie PHILLIPS, et ne vous contentez pas de dire : "du lait de magnésie" tout court.

Votre enfant préférera peut-être le Phillips sous une forme nouvelle — de minuscules comprimés, à peine plus gros qu'un comprimé d'aspirine, qu'on mâche comme un bonbon. Ils ont le même effet et chacun d'eux contient l'équivalent d'une cuillerée à thé du liquide Phillips (25¢ le grand étui, à la pharmacie).

Faites examiner fréquemment tous les membres de votre petite famille. L'avertissement d'un médecin peut prévenir de graves maladies.

Le petit flacon de Phillips liquide ne coûte également que 25¢. Mais, que vous achetiez le flacon ou l'étui, soyez prudente . . . exigez le véritable Lait de Magnésie PHILLIPS.



Fabrication Canadienne

Lait de Magnésie PHILLIPS

pour les femmes qui désirent conserver leur ligne juvénile



Grâce à "Fabric Boning", ces vêtements donnent un confort merveilleux et une grande liberté de mouvements. Ce sont des bandes d'un tissu mince, élastique, qui contrôlent parfaitement la ligne, sans que le corset remonte ou s'étire. La "Taille qui respire"—particularité des ceintures Lelong—assure la respiration la plus confortable, sans frottement ni compression. Partout dans les principaux magasins.

Fabrication canadienne exclusive par

LA COMPAGNIE LIMITÉE DOMINION CORSET · QUÉBEC, P.Q.

BREVET CANADIEN NO 372,227

Fabricants des corsets Nu-Back, D & A, Goddess, Practical Front et des Brassières Gothic

LMF-1

Ils ont **CECI** *de commun...*



ILS PRÉFÈRENT *ce qu'il y a de mieux*

LA LAGER **Frontenac** *'Bleue'*

au monde qui savaient tout, absolument tout : Nicole et Serge, et que lui-même était condamné à ne jamais posséder que des bribes de la vérité tragique, puisqu'ils ne la lui livreraient jamais !

En face de lui, cependant, Nicole tenait haute sa petite tête auréolée d'or pâle. Et il y avait tant de dignité fière, tant de pure transparence dans ce visage pâli qu'elle tendait au vent, tant de rayonnante bonté et de droiture aussi que, soudain, il fut assailli violemment par un sentiment qui sourdement le minait depuis plusieurs semaines, peut-être depuis la nuit du Golfe Juan . . . et qui dormait au fond de lui sous toutes ses violences et ses dédains : Il est impossible qu'avec de telles lèvres elle ait menti, qu'avec de tels yeux elle se soit livrée à la plus petite action basse, à la moindre trahison, à la plus infime vilennie ! Nicole ne peut être coupable ,parce qu'elle est trop pure!

Celà jaillissait soudain du plus profond de lui-même comme une certitude triomphante malgré toutes les apparences ; malgré toutes les preuves, malgré cette nuit même dont le souvenir restait dans son esprit empoisonné . . .

Elle était trop pure !

Il en était certain maintenant et une joie timide encore l'envahissait. Un soulagement après tant de doutes, de colères, d'amertume et de douleur. Un apaisement qui se faisait dans son esprit et son cœur, brusquement, comme le calme apaise les flots après la tempête, et rayonne soudain un soleil bienfaisant !

C'en était fini des soupçons et du scepticisme, il croyait à nouveau . . . et les grands beaux yeux purs lui disaient qu'il pouvait encore croire !

A un moment, de sa main blanche qu'elle laissait traîner au fil de l'eau, Nicole caressa l'aile d'un cygne qui passait près de la barque.

— J'aime leur tranquille fierté, dit-elle. Et on dirait qu'eux aussi m'aiment . . . voyez, ils n'ont pas peur !

Instinctivement, des lèvres de Paprice jaillit l'aveu de sa défaite heureuse :

— Peut-être murmura-t-il, parce qu'ils reconnaissent en vous leur propre blancheur.

A la phrase inattendue qui la réhabilitait après tant et tant d'humiliantes accusations et de dédains cruels, Nicole tressaillit, comme frappée en plein cœur.

Sous un flot de sang impérieux son visage s'empourpra et ses yeux retrouvèrent enfin la flamme heureuse et triomphante qui animait Nakkita, petite fille du soleil. Ce fut comme une illumination enchantée, une aurore subite qui ranimait le délicieux visage de Nikou, la chèvre, de Nicky, la douce.

En un instant, Patrice les retrouva toutes, celles qu'il avait admirées, aimées en elle, et soudain ce fut la tremblante et gente Nicolette qui, sous l'émotion trop heureuse, laissa un peu fléchir sa tête couronnée d'or fin tandis que deux larmes de bonheur glissaient sur les plis de sa robe.

— Oh ! Nicole protesta Danièle, stupéfaite. Est-elle étrange ! Regardez ! La voici qui pleure parce que vous lui faites un pauvre petit compliment ! Sensitive, va . . .

« Pauvre » ! N'était-ce pourtant pas le plus beau le plus grand qu'il venait de déposer aux pieds de Nicole comme une amende honorable et sa réhabilitation.

Gênés, et peut-être soulagés aussi par la présence de Danièle, de plus en plus inquiète et stupéfaite, ils ne purent en dire davantage ce jour-là.

Rentrés au logis, dans le charmant décor médiéval, Patrice se montra seulement plus enjoué, plus libre d'esprit, sans sa caustique ironie coutumière.

Il fut débarrassé de sa morgue hautaine, le charmant compagnon plein de verve et de jeunesse que Nicole avait connu, là-bas, sur la colline fleurie de mimosas, avant la nuit fatale.

Et elle, comme exorcisée, délivrée, bien qu'hésitante encore, au bord d'un plus grand bonheur, retrouva sa limpide gaîté d'enfant confiante. A peine de temps à autres une timide crainte venait-elle éteindre l'éclat des grands yeux de gitane blonde. Sa voix égrennait le chapelait joyeux de ses rires retrouvés et la petite Zazie, qui chevauchait sans respect les genoux de Monclare en l'appelant « oncle Patrice » remarqua en battant des mains :

— Oh tante Nicky qui sait encore rire ! Quel bonheur . . . Tu n'avais pas tout à fait oublié, tante Nicky, depuis si longtemps que tu ne le faisais plus ? Et dis . . . peut-être alors que tu saurais encore chanter, si tu essayais ?

Rose et gênée, la jeune fille secouait la tête :

— Plus tard, nous verrons . . .

— Non, tout de suite, ce soir même ! dit Patrice avec sa douce autorité de fiancé qu'il affirmait à chaque minute devant Mlle Van Houten, conquise. J'ai aperçu dans la bibliothèque un merveilleux instrument et je vous accompagnerai si vous le voulez bien . . .

— C'est cela, fit tante Elsa, ravie aussi naïvement que la petite Zazie. Allez nous faire un peu de belle musique, mes petits. Seulement, moi, je l'aime mieux d'un peu loin . . . alors vous nous excuserez de rester ici pour la mieux goûter ?

Sa naïve affection voulait leur ménager la solitude à deux que cette fois ni l'un ni l'autre ne songeait à esquiver. Lentement, il suivit la longue robe blanche qu'elle avait gardée sur son désir lorsqu'avant le dîner elle avait parlé d'aller changer de toilette.

— Oh ! Pourquoi avait dit Monclare. Cette robe est certes de toutes, celle qui convient le mieux à cette ville et à cette demeure où tout semble d'un autre âge !

— N'es-tce pas ? avait dit tante Elsa. J'aime aussi à voir évoluer ma Nicolette parmi ces vieilleries dans cette blancheur de nonnette ou d'archange. Avez-vous remarqué combien elle ressemble ainsi à un des grands anges de Raphaël et de Fra Angélico?

Et Nicole avait gardé sa robe d'ange qui traînait un peu derrière elle en plis lourds et immaculés sur les riches tapis d'Orient de la vieille demeure.

Silencieux, Patrice la suivait. Derrière elle il gagna l'orgue dont elle avait allumé les lampes discrètes qui laissaient le reste de la pièce dans une pénombre douce.

Quand il se fut assis elle demanda simplement.

— Que voulez-vous que je chante?

Et souriant.

— Il fait si froid ce soir ; quelque chose qui réchauffe ? Voulez-vous l'hymne au Soleil du Coq d'Or, de Rimsky Korsakoff ?

Il acquiesça, heureux et surpris de son choix et bientôt, dans la haute bibliothèque, une voix pure, limpide, immatérielle s'éleva, si légère qu'elle eut pu faire trembler le gosier d'or d'un rossignol.

Longuement, émerveillé Monclare en écouta les roulades et les arpèges cristallins. Jamais il n'avait entendu la difficile musique de Korsakoff exécutée avec une maîtrise plus parfaite, mais surtout une telle limpidité.

Et cette fraîcheur de source, ce gazouillis de ruisselet versait sur son âme tourmentée le baume définitif et guérisseur . . .

Comme la blancheur du grand cygne tantôt, elle semblait égrener sur les harpes du ciel les étincellantes puretés de Nikkita, petite fille du soleil et de la neige.

Lorsqu'elle se tut, un peu lasse, gagnant doucement une haute cathédre pour s'y reposer, il enchaîna insensiblement une harmonie nouvelle qui naissait sous ses doigts, exorcisés comme son âme du mauvais charme.

Délivré du doute ! Rendu à la confiance et à la foi, pour la première fois depuis deux années arides, Patrice Monclare composait.

Lorsque les derniers accords s'éteignirent, lorsque mourut la dernière note, tout surpris et bouleversé lui-même, il entendit la voix de Nicole, qui tremblait :

— Oh ! Patrice . . . Patrice ! ce que vous venez de jouer-là . . .

Tout doucement il s'approcha et distingua sa mince forme blanche sur le fond sombre du siège ancien.

— Ne l'avez-vous pas reconnu, dit-il, c'est « La Berceuse Aux Parfums » !

— Il me semblait . . . j'ai entendu le soupir des roses et la clochette des mimosas . . . Mais Patrice, vous ne pouviez plus composer ? . . .

— Et j'ai pu ! J'ai pu, parce que la source de toutes les inspirations, la source d'espérance, de foi et d'amour qu'une autre avait tarie, vous l'avez délivrée à nouveau dans mon âme, petite fille ! J'ai pu, parce que, après avoir douté de tout et de tous, je me suis repris à croire en ce qui est la plus magnifique et la plus touchante des choses : votre pureté et votre droiture !

Dans la pénombre, il la vit porter les deux mains à son cœur dans le geste instinctif de bonheur et d'espoir comblé qui vient à tous au moment suprême de la vie.

— Patrice ! soupira-t-elle avec un ton émerveillé devant la revanche qui pansait toutes les anciennes blessures.

— Oui, ne parlez pas, ne dites rien . . . écoutez-moi ! J'ai découvert en moi aujourd'hui ce qui depuis que je vous connais y était gravé sans doute et qu'avait à peine effacé, caché, une erreur navrante : c'est qu'il est impossible que vous fassiez quelque chose de mal! C'est que vous êtes trop nette et trop blanche pour que la moindre boue puisse ternir votre âme jamais et que votre pureté infrangible vous permettrait d'accomplir n'importe quel geste sans bassesse et sans laideur !

Il s'était approché davantage. Pour se mettre plus près de ses oreilles, il s'inclina, glissa doucement à genoux, peut-être aussi pour réciter son acte de contrition sincère.

— Je le savais bien au fond et c'était de ne pouvoir l'affirmer que j'enrageais le plus, que je vous faisais souffrir ! Mais là-bas, le soleil m'aveuglait ! Il a fallu la nuit de ma solitude puis, la blanche clarté de la neige pour me permettre de voir clair sur votre front pur, et dans mon cœur ! Nicole, aujourd'hui mes yeux se sont désillés et j'ai vu ! Nicole, ma chère petite amie, douce Nicky, folle Nikou, ardente Nikkita, gente et tendre Nicolette, je crois en vous, en vous toute, en vous l'unique et la plus belle, en vous que j'ai tant blessée et humiliée . . . en vous que j'aime !

Un cri bas, étouffé jaillit de ses lèvres.

— Patrice ! Oh ! Patrice, est-ce possible ?

Doucement, mais fermement, il l'arrêta.

— Taisez-vous ! Je vous supplie de ne rien dire ! Moi, il fallait que je dise cela pour que vous sachiez combien je déteste le passé qui m'a dressé en ennemi devant vous, en accusateur ! J'étais jaloux, Nicole, follement jaloux, et ma souffrance me poussait à ne pas croire ce qui malgré tout était en moi : la certitude de votre innocence . . . Il fallait que je vous dise cela, Nicole ; mais ne croyez pas que je vous en importune ! C'est fini. Jamais plus je ne vous en parlerai . . . Je ne sais au juste ce qui vous lie à Serge.

Dans l'ombre, elle eut un cri étouffé qu'il ne voulut pas entendre et il poursuivit très doucement, très tendrement.

— Mais quel que soit votre sentiment : souvenir fidèle, affection tenace, soyez certaine que je ne chercherai jamais à vous en imposer un autre. Le mien sera discret et fidèle, vous servira dans l'ombre, simplement prêt à vous servir, comme un ami ! Nicole, pour vous prouver que mon âme s'est élevée au-dessus des sentiments humains au contatc de la vôtre, je remets entre vos petites mains le seul témoignage de votre pure folie ! Voici la bague que vous aviez perdue . . .

Sur ses doigts tremblants, Nicole reçut, avec le métal froid de la bague, un baiser ardent et passionné, respectueux aussi . . .

Il se trompa au frémissement de cette chair parfumée et fraîche.

— Oh ! Nicole, dit-il en se redressant. Le dernier, le seul ! Je vous le répète, je ne vous tourmenterai pas plus de mon amour que de ma haine, maintenant. Tant qu'Ail vous plaira de faire durer ces fiançailles qui vous protègent, je vous obéirai, Nicole ; mais lorsqu'il vous sera utile de les faire cesser, je redeviendrai simplement votre ami, un ami tendre et fidèle qui ne souhaitera que vous servir . . .

Dans l'ombre il lui sembla entendre qu'elle pleurait doucement, alors il dit encore pour la rassurer.

— Ne craignez rien, je vous en supplie ! Je ne vous demanderai jamais rien. J'ai renoncé, en même temps qu'à la haine, à tout espoir . . . justement parce que je sais que vous ne pouvez être la femme de deux amours, Nicole !

Et lentement, à reculons il retourna vers l'orgue sur lequel, longuement, il joua pour bercer l'émotion de Nicole et sa fierté retrouvée, la symphonie ardente et douce qu'il devait plus tard appeler « La Sérénade achevée . . . »

Chapitre III

PATRICE ne revit pas Nicole ce soir-là. Quand il quitta l'orgue, elle avait disparu.

— Très fatiguée par l'émotion de votre retour et de toute cette belle musique elle est allée se coucher, expliqua Danièle qui semblait toute songeuse.

Mais le lendemain en venant déjeuner suivant l'invitation que lui avait faite Mlle Van Houten, il frémit devant son visage défait.

Tout de suite, en serrant sa petite main, il demanda très bas.

— M'avez-vous pardonné. Nicole?

Elle serra les doigts qui tenaient les siens. Une lueur ardente illumina les yeux de gitane et son visage un instant resplendit.

— Ah ! Je n'ai jamais été si heureuse !

Et cependant, à ses yeux gonflés, à ses traits tirés on eut dit qu'elle avait pleuré toute la nuit.

(Lire la suite page 59)

Dents Eclatantes, Sourires Charmeurs

MAIS IL FAUT BIEN SOIGNER LES GENCIVES



Pour ne plus rougir votre brosse à dents, pour avoir des gencives plus fermes, un sourire plus séduisant — adoptez aujourd'hui

IPANA ET LE MASSAGE

LE grand secret pour avoir un sourire charmeur, c'est de prendre autant de soins des gencives que des dents. En effet, si les gencives sont tendres et sensibles, les dents perdent leur éclat — et le sourire devient moins séduisant. De nos jours, les aliments sont si peu consistants et tellement cuits que les gencives ne travaillent pas assez. C'est pourquoi les dentistes recommandent fortement de soigner particulièrement les gencives, et conseillent si souvent la Pâte dentifrice Ipana et le massage.

Ipana n'est pas simplement un dentifrice : si on s'en sert pour masser les gencives avec les doigts et la brosse à dents, elle les durcit, les fortifie et les rend plus réfractaires aux graves maladies dentaires.

Ne négligez pas vos gencives — n'attendez pas qu'elles rougissent votre brosse à dents. Dès maintenant, adoptez Ipana et le massage pour conserver l'éclat de vos dents et l'attrait de votre sourire. *Achetez aujourd'hui à la pharmacie un gros tube économique d'Ipana*

Un essai démontre combien Ipana est plus rafraîchissante !

Dès la première fois que vous employez Ipana, remarquez comme elle est beaucoup plus agréable. Vous *sentez* la vie revenir dans vos gencives, et que le massage stimule la circulation du sang. Essayez-la — connaissez enfin les effets sanitaires et rafraîchissants d'Ipana !



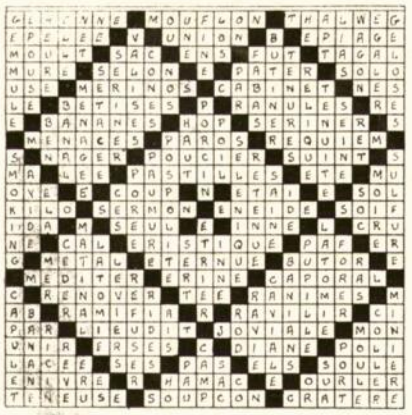
FABRICATION CANADIENNE

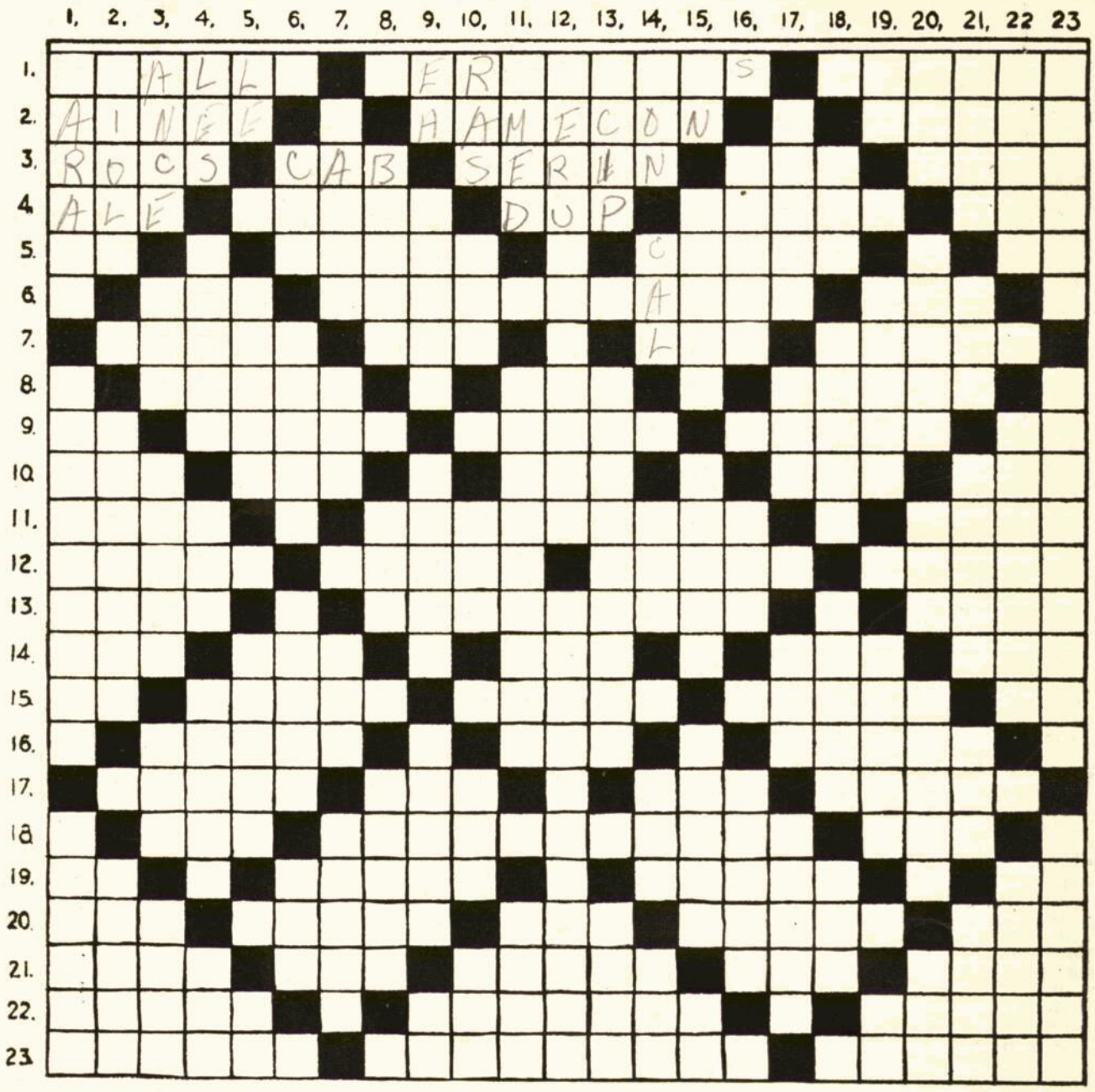
PÂTE DENTIFRICE **IPANA**

Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

GRANDE SERIE — No 42

Solution du problème du mois dernier.





HORIZONTALEMENT

1. Manière de chasser au hasard. — Tests osseux protégeant le corps des crustacées. — Vase métallique pour porter le lait.
2. Plus âgée qu'une autre. — Petit crochet pointu qu'on met au bout d'une ligne. — Petit oiseau du genre chardonnet.
3. Masses de pierre très dure. — Sorte de cabriolet. — Petit oiseau chanteur. — Qui manque de vigueur (fig.). — Ce qui est contre le droit.
4. Bière anglaise. — Faire subir à la fonte l'opération du finage. — Partie d'une voile (mar.). — Moquerie. — Tranquille.
5. Note. — Cotonnade de provenance indienne. — Carton mince. — Moi.
6. Terme du jeu de golf. — Que l'on peut rentrer en possession de. — Monnaie de cuivre.
7. Sixièmement. — Préfixe. — Peintre anglais né à Barnstaple (1799-1879). — Fleuve de France.
8. Posture d'un homme assis dans son lit. — Genre d'oiseaux passereaux. — Panneau de verre.
9. Lui. — Produire des sillons sur. (fig.). — Ch.-l. d'arr. Finistère. — Piscine de Jérusalem. — Adverbe de lieu.
10. Terme du jeu d'échecs. — Fleuve d'Egypte. — Ville d'Autriche. — Monnaie japonaise. — Espace de terre resserrée entre deux côteaux.
11. Tronc d'arbre. — Fait la moisson. — Fosse où l'on dépose les grains.
12. Genre de polygonacées (bot.). — Pièce de bois servant de chantier pour les futailles. — Action de refuser. — Période qui règle le retour des éclipses.
13. Prénom de la femme de Pierre de Portugal. — Qualité de ce qui est saint (pl.). — Indubitable.
14. Article contracté. — Pain de qualité inférieure. — Figure héraldique en forme de T. — Mauvais. — Argile rouge.
15. En les. — Genre de graminées. — Expérimenté. — Genre de champignon vénéneux. — Article espagnol.
16. Cap au S.-O. de l'Espagne. — Du verbe, avoir un air gai. — Religion des musulmans.
17. Assemblée législative. — Qui n'a point d'éclat. — Vase de terre. — Diplomate écossais (1766-1841).
18. D'une seule couleur. — Qui haïssent le travail. — Une des Cyclades.
19. A toi. — Commencer à compter d'une certaine époque. — Célébrité. — Préfixe.
20. Vieux. — Meurtrir, en parlant des fruits. — Roi de Hongrie, 1041-1044. — D'un rouge faible (pl.). — Cicatrice saillante d'un os fracturé.
21. Repas d'apparât. — Nom vulgaire de la larve du hanneton. — Garni de poils. — Thymus du veau. — Flétri.
22. — La partie la plus fine de la laine cardée. — Bâtiment affecté au logement des soldats. — Chat, dans le langage des enfants.
23. Eprouver dans l'âme. — Qui démontre de l'amitié. — Autrefois, vilain roturier.

VERTICALEMENT

1. Instrument qui sert à vanner le blé. — Famille de reptiles ophidiens. — Personnes qu'on détient comme gages.
2. Partie de plaisir. — Parties du dessous du sabot du cheval. — Variété de quartz calcédoine.
3. Espèce de grand chat. — Possessif. — Divisions d'un volume. — Petite quantité. — Mouvement subit avec effort.
4. Article. — Tourmenter par un abus de pouvoir. — Qui sont à toi. — Mauvais rôle (théâtre). — — Du verbe avoir.
5. Chemin de halage. — Un des métaux usuels. — Faisceau de joncs pour nettoyer. — Milieu.
6. Evénement fortuit. — Nom donné aux prétendus génies qui habitaient les eaux. — Arc-boutant servant à amurer la misaine. — Titre donné à certains religieux.
7. Marché public et couvert, en Orient. — Semblable. — Situé. — Ancienne petite monnaie.
8. Nigaud. — Ferme dans le midi de la France. — Gros chien de garde.
9. Interjection. — Yacht de course. — Nom allemand du Danube. — Embellir. — Adverbe.
10. Coupé court. — Indubitable. — Adverbe. — Préfixe. — Conjonction.
11. Qui a une saveur rude. — Tendre pour être pris. — Content.
12. Nom donné aux habitants de la terre qui ayant une même latitude ont une différence de 180 degrés en longitude. — Qui peuvent se tarir.
13. Berger sicilien aimé de Galatée. — Appareils servant à sécher rapidement le linge et les étoffes. — Manières.
14. Préfixe. — Durillon. — Poli. — Sans mélange. — Mammifère solipède. (inv.)
15. Pronom. — Grande tour célèbre. — Lieu destiné au supplice des damnés. — Placer. — Qui indique l'espèce.
16. Sous-genre de grive à livrée sombre. — Du verbe avoir. — Voix d'homme la plus élevée.
17. Fortifiée. — Pièce de métal cannelée en spirale. — Mois. — Personne ayant une ressemblance parfaite avec une autre.
18. Indivisible. — Variété de quartz impur. — Meut le corps en cadence. — A moi.
19. Conjonction. — Bandelette de linge pour entretenir une plaie suppurante. — Musicien du siècle de Louis XIV. — Possessif.
20. Homme très avare. — Poudrière de chasse. — Partie d'un canal. — Fécule qu'on retire de la moëlle des sagoutiers. — Délié.
21. Echange direct d'un objet contre un autre. — Adjectif numéral. — Principe des maladies contagieuses. — Placé. — Ville de Galilée.
22. Roi de Tyr. — Unité de quantité de chaleur. — Décret d'un concile.
23. Sans réserve. — Espèce d'épervière qui croît dans les lieux arides d'Europe. — Plaintif.

(Suite de la page 57)

Patrice serra les poings de colère; mais pas contre elle, cette fois ! Il pensait au misérable qui après avoir pris ce cœur, occupé cette vie pouvait les faire souffrir !

Et il résolut de panser par toute la douceur de son amitié, les blessures que l'amour avait faites à cette enfant.

La vie, entre eux reprit un cours enchanté. Nicole maintenant retrouvait un peu de sa gaîté, de son indépendance rayonnante. Par moments seulement une mélancolie fugitive passait sur ses yeux. Mais elle semblait lutter, réagir et bientôt le nuage était écarté.

Alors, c'étaient les bavardages sans fin, les heures douces de musique dans la bibliothèque, les lentes promenades dans les rues couvertes de neige dont le passé les ravissaient.

Car la neige était arrivée. Elle recouvrait tout de sa somptueuse blancheur, elle ajoutait au charme déjà si prenant de Bruges, le charme de ses franfreluches, de ses tulles et de ses dentelles ! On eut dit qu'un vol de colombes en passant sur la ville avait secoué le duvet de ses ailes et qu'il s'en était accroché un peu partout, aux sculptures des frontons, aux gradins des façades, aux niches des petites vierges accrochées un peu partout, aux robes des saints près de la porte des églises, aux mantes des béguines qui passent en trottinant, aux arches des vieux ponts et aux angles des quais.

Nicole s'exaltait devant toute cette blancheur, elle semblait y participer par la transparence de son teint. la candeur de ses grands yeux, la pureté de son rire. Charmée par la ville, elle s'y attardait, s'y serait éternisée volontiers comme au havre bienheureux qui vous abrite après la tempête.

Danièle seule s'assombrissait, parlait de Bernard qui la réclamait, semblait mal supporter la séparation et reportait sur la délicieuse Zazie les élans d'une tendresse inconnue jusqu'ici.

— J'aime bien ce pays, disait la petite parfois. Nicole y a rappris à rire et maman à m'embrasser ! Si papa était là on serait tout à fait heureux avec oncle Patrice !

C'était aussi l'avis de Monclare qui goûtait dans la confiance et la paix retrouvée et aussi dans cette incomparable amitié un bonheur capable de lui faire oublier tous les tourments passés et à venir !

D'ailleurs cet avenir menaçant comme il semblait reculer devant lui, s'éloigner, s'estomper doucement. Par une carte reçue de Suède, il savait Serge loin et ne parlant pas de retour . . . Nicole se montrait heureuse, détendue. Pourquoi songer à autre chose ?

Tante Elsa elle, nageait dans le bonheur. Ses candides yeux bleus . . . d'un bleu « grand teint » qui défit l'usure disait en riant Nicole, rayonnaient d'une satisfaction éperdue lorsqu'ils contemplaient le beau couple formé par Nicole et son fiancé. Elle les comblait, les cajolait et les rapprochait de toute sa complicité ingénue de cœur tendre. Seule Danièle, la charmante bergeronnette, mettait dans l'ambiance de paix et de bonheur une note inquiète et tourmentée.

Ses yeux vifs allaient sans cesse de Patrice à Nicole, épiant leurs expressions, leurs moindres gestes, leurs regards . . . Quelque chose visiblement la préoccupait.

Patrice comprit qu'il s'agissait du bonheur de Nicole un jour où, se trouvant seule avec lui quelques instants, la jeune femme en profita pour lui demander avec une gravité inaccoutumée :

— Monsieur Monclare. Dites-moi ? Comment se sont conclues exactement vos fiançailles avec Nicky ?

Très gêné, subitement plein de défiance, il protesta :

— Mais Madame ! vous devez le savoir !

— Pas tout à fait, j'en ai l'impression ! On me cache quelque chose que je veux savoir, que je *dois* savoir!

— Cependant, fit-il horriblement troublé, Nicole et Bernard ont du vous dire . . .

— Je ne crois pas tout à fait ce qu'ils m'on dit ! fit-elle, de plus en plus grave. D'après Bernard, le matin où Nicole est tombée dans le ravin et s'est blessée, vous l'y avez découverte et, dans la première émotion .. . vous auriez échangé vos paroles ! Est-ce cela ? Nicole l'a affirmé aussi.

Soulagé de n'avoir qu'à approuver, il inclina le front.

— Et cependant, reprit Danièle, rêveuse, de telles fiançailles prouveraient un amour partagé ! Elles vous donneraient à tous deux le bonheur.

Très pâle, il demanda assez bas :

— Et . . . vous ne croyez pas ? . . .

Une petite moue attristée lui rendit toute sa jeunesse, toute son enfantine apparence.

— Je ne sais pas . . . voilà ! Il y a des moments où vous me semblez si étranges tous deux ! Alors, j'ai peur que ma petite Nicole ne soit le jouet d'une fatalité et qu'elle paie du bonheur de toute sa vie un . . . malentendu ! Et alors, cela serait trop horrible, Monsieur Monclare ! Que cette enfant si brave, si chic, si généreuse souffre . . . je ne pourrai pas le supporter ! J'aimerais mieux . . .

Ses yeux pétillants s'étaient soudain assombris et sa petite physionomie mobile et rieuse devenait tragique, Patrice, surpris, protesta :

— Madame, je vous jure que mon intention n'est pas de faire souffrir Nicole, d'aucune façon . . .

Elle secoua les épaules, se leva, virevolta selon son habitude, et, venant se camper devant lui.

— Monsieur Monclare, dites-moi comment se sont conclues vos fiançailles, comment est arrivé l'accident de Nicole ?

Il se débattit, mal accoutumé à mentir.

— Je vous affirme, Madame, que je ne puis rien vous dire . . .

— Ah ! Vous voyez bien qu'il y a quelque chose !

— Laissez-moi finir, de grâce ! que je ne puis rien vous dire d'autre que ce que Nicole elle-même vous a affirmé !

— Toutes mes questions ont été vaines ! Elle affirme qu'elle est très heureuse et elle pleure des nuits entières ! Comme c'est invraisemblable!

Ah ! fit-il frappé en plein cœur. Elle pleure ?

Un instant pesa entre eux, lourd de mystère. Il ne pouvait rien dire, rien, lié par son serment de silence!

— Enfin, reprit-elle nerveuse, il faut que je sache . . . je vous en supplie dites-moi si vos fiançailles furent librement consenties, si elles sont volontaires, spontanées . . . si rien ne vous y a forcé, si rien ne vous sépare ? . . .

Il hésita une minute à mentir. Il le faisait si mal. Enfin, il trouva la seule réponse qu'il pouvait faire pour être sincère.

— Madame, je ne puis guère répondre que de moi-même, vous le comprendrez. Mais soyez assurée que si je suis fiancé à Nicole, c'est parce que je l'aime . . . de toutes les forces de mon esprit, de mon âme et de mon cœur.

Elle respira profondément, comme soulagée.

Supérieur en qualité

THÉ "SALADA"

LES 3 MAGAZINES
les plus populaires

•

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

•

GUERRES, GUERRES, GUERRES ! REVOLUTIONS !
DÉSASTRES ! CRISES ÉCONOMIQUES ! INTRIGUES POLITIQUES !

Voilà ce que vous lisez partout . . . sauf dans *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film !*

Quand vous en aurez assez des ennuis qui affligent le monde entier, plongez-vous dans la lecture de ces trois magazines

Vous y trouverez un refuge assuré contre le pessimisme, un dérivatif aux angoissants problèmes du jour !

INSTRUIRE EN DISTRAYANT
DISTRAIRE EN INSTRUISANT

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI. LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

ÉVITE L'ÉCURAGE DES USTENSILES



Fabrication canadienne

LES casseroles et plats graisseux doivent être nettoyés à la Lessive Gillett. Une solution* de ce puissant et efficace nettoyeur domestique enlève la graisse à fond, épargne du temps, du travail et facilite *tous* les travaux de nettoyage malpropres.

Une fois par semaine, versez de la Lessive Gillett pure dans les bols de cabinets et les renvois d'eau. Elle désinfecte et chasse les mauvaises odeurs. Ayez toujours de la Gillett sous la main pour usage quotidien!

**Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.*

BROCHURETTE GRATUITE—Demandez la brochurette gratuite de la Lessive Gillett à la Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty Street, Toronto, Ont.

COMME UN Repos POUR VOS YEUX

MURINE soulage énormément les yeux qui cuisent par suite de la poussière, de la lumière, du cinéma, du tricotage, etc. Instructions et compte-gouttes gratuit avec chaque flacon.

FABRICATION CANADIENNE



MURINE POUR LES YEUX

DANS TOUTES LES PHARMACIES



— Ah ! fit-elle, j'aime mieux cela! Mais, elle ?

Patrice pouvait-il répondre cette fois ? Il n'en eut pas le courage. Il ouvrit les bras et tout son désespoir glissa dans ces mot qu'il voulait cependant indifférents :

— Ah ! Elle ? murmura-t-il, impuissant à mentir.

A ce moment Nicole entrait dans la pièce. Elle vint à Patrice avec un beau sourire si libre, si confiant, les mains tendues, les yeux rayonnants de jeunesse si ardente que Danièle hésitante, songea :

— Elle ? . . . Peut-être . . .

Et serrant ses petits poings d'un geste volontaire.

— Oh ! mais je saurai, je saurai bien, fit-elle.

Chapitre IV

CE JOUR-LÀ, ils avaient fait une grande promenade à travers les richesses artistiques de la ville. Nicole avait entraîné Patrice devant les immortels chefs-d'œuvre qui emplissent d'une vie si intense ses églises, ses musées et ses couvents.

Emerveillés ils avaient communié dans la même admiration, dans la même émotion spirituelle et ils sortaient un peu grisés de la chapelle du béguinage, lorsque tante Elsa toute joyeuse leur annonça la nouvelle, la grande nouvelle qui tous les hivers est attendue avec impatience :

— Les canaux commençent à prendre, mes enfants ! Dimanche on patinera à la porte Saint-Jean . . .

Mais alors qu'elle s'attendait à les voir ravis comme elle, la vieille demoiselle surprit sur le visage de Patrice une véritable contraction de douleur.

La glace était venue . . . et voici que dans son étau implacable elle serrait aussi son cœur . . . La glace était venue . . .

— Vous n'aimez pas patiner, mon neveu ? demanda ingénuement tante Elsa.

Il dut tousser pour éclaircir sa voix.

— Hélas, je n'aurai pas le loisir de vous faire admirer mes talents, Mademoiselle ! Dimanche je serai loin !

La neige était venue, avec elle, Lanteuil, dont on attendait la venue comme numéro sensationnel. Il l'avait lu la veille encore dans un journal local.

Une subite pâleur, une surprise pareille, fit se dresser les têtes des deux belles-sœurs.

— Comment ! Vous partez ?

— J'ai reçu une lettre de mon éditeur, auquel j'ai envoyé « La Sérénade Achevée ». Il a besoin de me voir. Il faut que je rentre à Paris . . .

— Mais, protesta Nicole d'une voix blanche, vous n'aviez jamais parlé . . .

Il eut une pauvre explication.

— Je . . . je ne pouvais pas prévoir . . .

Et pourtant si, il aurait du prévoir qu'arriverait ce jour redouté, où il faudrait qu'il parte devant l'arrivée de Lanteuil, où il devrait lui céder la place, où il s'effacerait devant le bonheur de Nicole !

Comme il souffrait pourtant !

Moins encore que le soir, lorsque seule, avec lui dans la bibliothèque, Nicole de sa voix douce et chaleureuse lui demanda nettement :

— Pourquoi partez-vous, Patrice?

— Mais . . . fit-il troublé, parce que je ne puis demeurer indéfiniment ici, je vous l'affirme, ma petite amie. Ce traité d'éditions . . .

— Est-ce étrange, pour la première fois depuis que je vous connais, j'ai l'impression que vous me mentez? Votre voix ne sonne pas juste. Ce n'est pas un prétexte que vous inventez-là ?

Après tout, ne valait-il pas mieux agir franchement ? Elle avait raison ! Il vint à elle, prit dans ses mains les petit doigts frissonnants.

— C'est vrai ! Je ne dois pas vous mentir . . . à vous qui ne l'avez jamais fait, qui avez simplement refusé de me dire la vérité.

— Parce que je ne le pouvais pas, Patrice !

— Moi, je le puis ce soir. Nicole, je pars parce que je sais que notre semblant de fiançailles est prêt de prendre fin ! Votre bonheur vient à vous Nicole, et je ne veux pas y être un obstacle . . . . je n'ai pas non plus le courage d'en être le spectateur. Ne m'en veuillez pas.

Elle s'énerva.

— Encore une énigme ! Que voulez-vous dire ?

Doucement, il reprocha :

— Serge arrive demain. Ne le savez-vous pas ?

— Serge ! cria-t-elle sourdement en retirant ses mains. Serge Lanteuil? Vous êtes sur ?

— Mais, voyons Nicole ? N'est-ce pas pour cela que vous aviez choisi Bruges comme lieu de retraite ? N'est-ce pas parce que vous saviez l'y rencontrer et ainsi renouer da chaîne de l'ancien amour que vous êtes venue ici ? N'est-ce pas parce que vous espérez enfin pouvoir vous fiancer à lui que vous aviez poussé Bernard à me rendre ma parole ?

Maintenant, elle serrait ses tempes de ses paumes fiévreuses et ses yeux avaient une expression égarée.

— Serge ! Serge Lanteuil ! C'est vrai . . . c'est vrai . . . Je . . . Pardonnez-moi !

— Vous pardonner ? Oh ! Ma chère petite fille, c'est moi qui ai tant et tant à me faire pardonner ! Mais j'espère bien avant de disparaître de votre vie réparer tant d'injustice et de dureté et vous faire cadeau du plus beau des bonheurs en amenant près de vous celui que vous aimez . . .

Elle jeta ses mains en avant d'un geste apeuré.

— Patrice ! Que voulez-vous faire ? J'ai peur !

— Ne craignez rien ! Ne savez-vous pas que je suis toujours votre ami . . . puisque maintenant, je n'ai plus le droit d'être autre chose !

— Mais, Patrice . . .

— Chut ! C'est fini . . . Ces fiançailles que je me suis tout d'abord laissé imposer, je les ai subies avec bien du bonheur, ces temps derniers, Nicole ! Elles resteront dans ma vie aride comme un souvenir embaumé. Je vous serai toujours reconnaissant de m'avoir fait don de ces quelques semaines de bonheur imaginaire. Mais maintenant, il faut nous dire adieu, ma petite fiancée de rêve ! Je dois rendre mon rôle . . . la comédie est finie, Nicole !

Frémissante en face de lui, elle eut le visage et l'élan de tout le corps qui semble délier les sources de la vérité. Mais soudain un masque de résignation s'abattit sur les traits passionnés, les figea en une sorte de stupeur inerte. Elle baissa ses paupières longues sur l'éclat de son regard et ce fut d'une voix sans timbre, sourde et neutre comme celles qui parviennent à travers les grilles d'une cloître, qu'elle répéta après lui avec une lente désespérance.

— La comédie est finie, Patrice ! Adieu.

Chapitre V

LE LENDEMAIN matin, tandis qu'il défaisait posément ses malles à l'hôtel d'Angleterre, Serge Lanteuil reçut une lettre qui le plongea dans une stupeur indicible.

— Ça, par exemple ! fit-il suffoqué . . . Ça, c'est un comble ! Qu'est-ce que cela signifie ? Oh ! Mais je saurai, il faut que je la voie ! . . .

Abandonnant ses bagages, il s'habillait précipitamment, se jetait dehors. Un agitation absolument inhabituelle pressait encore sa marche rapide. Il arriva devant la demeure de Mlle Van Houten, essoufflé et plein de curiosité.

Au coup de heurtoir ce fut Danièle, prête à sortir et qui se trouvait dans le vestibule qui vint ouvrir.

En apercevant ce visiteur, elle eut un haut le corps et pâlit.

— Vous ! fit-elle saisie.

— Vous ! répéta Lanteuil, un peu pâle aussi. Ah ! ça ! . . . vous êtes donc aussi à Bruges ?

— Mais, dit Danièle, stupéfaite, n'est-ce pas moi que vous veniez voir ici ?

Il s'inclina, un peu sarcastique.

— Non, Madame ! Lorsque j'ai donné ma parole d'honeur, je sais la tenir ! En venant ici je ne pensais pas m'exposer à trahir celle que vous m'avez fait arracher il y a deux mois, par votre belle-sœur ! C'est elle que je croyais trouver . . . elle à qui je voulais demander l'explication de cette lettre reçue ce matin . . .

Avec une agitation tremblante il mettait sous les yeux de Danièle un billet qu'elle reconnut pour être de l'écriture de Monclare.

— Patrice vous a écrit ! fit-elle surprise.

— Oui, ce mot inexplicable . . . lisez :

Patrice, avant de partir avait écrit en effet à Serge :

« Cher vieux camarade.

« Tu me pardonneras si je me mêle de ce qui est après tout un peu mon affaire, puis que c'est de ton bonheur qu'il s'agit. Son bonheur, on ne sait pas toujours très bien où il se trouve soi-même ! Peut-être ignores-tu qu'il est pour toi auprès de Nicole, cette enfant qui t'a assez aimé pour se compromettre en apparences, elle, la plus pure, la plus digne, la plus droite ! Serge, tu ne peux hésiter à reconnaître un tel oubli de soi-même par le partage de ta vie et de ton nom ! Je ne t'aurais jamais parlé de ces choses, mon ami, si je n'avais craint que quelque bonne âme vienne te parler de fiançailles entre Nicole et moi ! Il faut que tu saches, mon vieux que je n'ai consenti à tenir cette place de comédie que pour te la réserver, auprès de celle qui t'aime et n'a cessé de t'aimer . . . »

Lentement Danièle releva les yeux sur Lanteuil. Absolument hors de lui, celui-ci souligna les derniers mots d'un coup d'ongle.

— Enfin, qu'est-ce que cela veut dire . . . J'ai compromis Nicole, moi, cette petite que je connais à peine ? Et elle m'aime, elle ? . . . que pensez-vous de tout cela ?

Mais Danièle redressait déjà sa petite tête d'un air décidé, les yeux brillants, les lèvres tremblantes.

— Je pense, fit-elle avec un coup d'œil à la grande horloge, que nous n'avons que le temps de courir si nous voulons arriver avant l'heure du train . . .

Il hésitait à la suivre.

— Allons, venez ! fit-elle impérative soudain.

— Mais . . . où voulez-vous aller ?

— Chez Monclare pour lui dire la vérité, dit-elle et Dieu fasse que nous arrivions à temps !

Chapitre VI

DANS sa chamre d'hôtel, près des malles déjà bouclées, Patrice occupait ses dernières minutes à écrire une longue lettre d'adieu à Nicole.

Il reçut avec stupeur la visite de son ami accompagnant Madame Madérac.

Mais cele-ci était animée d'une sorte de fièvre qui balaya tous les préambules ,toutes les questions.

— Dieu merci ! Nous arrivons à temps ! s'écria-t-elle... Quel bonheur ! Si j'avais dû vous manquer, je ne me serais consolée de ma vie ! Et j'ai déjà bien assez de regrets et de remords comme cela...

Elle hochait la tête puérillement pour dire ces mots avec une telle conviction que Monclare ne put s'empêcher de protester :

— Mais Madame...

— Taisez-vous...

— Taisez-vous ! fit-elle nerveuse. Laissez-moi parler ou bien je n'aurai plus le courage, et il m'en faut beaucoup ? Demandez-le à votre ami...

Dans son coin, Serge semblait tellement effaré et gêné que la jeune femme ne put s'empêcher de constater.

— Il n'y a qu'à le regarder pour voir qu'il ne l'aurait pas, lui, ce courage !... Voilà, Monsieur Monclare, je suis venue vous dire ceci... Nicole n'aime pas et n'a jamais aimé votre ami.

Il poussa une sourde exclamation. Un peu pâle les traits contractés, les lèvres tremblantes, Danièle acheva courageusement :

— C'est *moi*, qui jadis, ai cru que je l'aimais !

Cette fois ce fut au tour de Lanteuil de protester d'un geste. Elle l'arrêta, très nette.

— Je dis bien « ai cru » par une folie dont je demeure stupéfaite aujourd'hui ! J'étais mariée depuis six mois à peine... Je n'étais pas encore capable de comprendre tout ce qu'il y avait de supérieur et d'admirable dans une nature comme celle de Bernard. Mon mari m'intimidait un peu, me déconcertait souvent... Je n'étais pas à sa hauteur ! Je ne sais pas si vous me comprenez, Je vous assure que cette confession m'est très pénible...

Des larmes retenues faisaient trembler sa voix mais elle ne perdait rien de sa résolution qui soudain la grandissait, la faisait paraître plus mûre, plus femme.

—C' est alors, reprit-elle, qu'au cours des vacances pendant lesquelles je me trouvai seule en Suisse, j'ai rencontré... Monsieur Lanteuil. Il était à ma mesure, lui, frivole, insouciant, snob et léger comme moi... nous nous sommes rapprochés, je lui ai plus...

Il protesta d'un cri :

— Danièle ! Je vous jure que ce fut autre chose !

— Mettons que je l'ai intéressé, fit-elle avec un petit sourire ironique. Moi, j'ai été charmée ! De tout mon cœur stupide, j'ai regretté de ne pas l'avoir rencontré lorsque j'étais encore libre, sans réfléchir qu'il se serait bien peu soucié d'enchaîner cette liberté ! Ce séjour au bord du lac à ressemblé à des fiançailles ! C'est alors qu'ayant déniché chez un antiquaire deux bagues parfaitement semblables quoique sans doute, uniques au monde, il eut la faitaisie de les acheter, de les faire graver...

Elle ouvrit son sac, en tira une bague parfaitement pareille à celle qu'il avait rendu à Nicole.

— C'est l'une d'elle que vous avez vu au doigt de votre ami. L'autre, il me l'avait donnée et j'avais eu la folie de l'accepter, de la porter à mon retour de Suisse, croyant qu'une honnête femme peut garder un coin de son cœur pour un autre que son mari ! Mais j'étais une honnête femme... et à ce titre j'ai bien vite cessé d'intéresser celui qui prétendait m'aimer et ne cherchait qu'à me faire divorcer, me poussait à abandonner mon mari si je ne voulais le trahir ! A ce moment je ne sais trop ce que je serais devenue sans Nicole...

Furieux, Serge grommela, les poings serrés :

— Ah ! C'est elle qui vous a arrachée à moi, à notre amour ? Ah ! Celle-la !...

Danièle sourit avec mélancolie.

— Pas de grands mots vides de sens, mon pauvre ami. Ce que vous appelez « notre amour » et qui ne fut que caprice de votre part et... folie, erreur inconsciente de la mienne... est bien mort aujourd'hui.

Danièle, Madame, je vous supplie de m'entendre avant de poursuivre ! Si ! Moi, je vous ai aimée ! Beaucoup aimée... peut-être *mal*, mais beaucoup ! Et quand, au retour de ce séjour enchanté en Suisse, je vous ai sentie m'échapper peu à peu et rompre si cruellement ce que je considérais avec bonne foi comme des fiançailles, j'ai souffert, vraiment, profondément.

— Comment pouviez-vous considérer comme votre fiancée, la femme d'un autre ? reprocha-t-elle indignée. Votre morale lâche et facile admet ce rapt, ce vol ? Oui, certes ; mais la mienne, la nôtre, celle que Nicole a su me faire regarder en face, en mesure toute la honte ! D'engagement qui vaille il n'y a pour l'honnuer que le premier. J'avais accepté de donner ma vie à Bernard ! Je n'avais pas le droit, non, pas le droit de la lui reprendre. Cela, je l'avais pu oublier. Nicole me l'a rappelé. Oh ! Très simplement. Quelques jours après mon retour, elle a examiné curieusement ma nouvelle bague et elle a lu à l'intérieure cette phrase que nous y avions fait graver : « A vous pour toujours ». Alors, simplement elle a relevé la tête.

« — Tu ne devrais pas porter cette bague, Danièle. Elle est... oui, elle est très originale ; mais, il me semble que vis-à-vis de celui ou celle qui l'a fait graver jadis, c'est un peu comme un parjure ! Et puis, songe, tu portes ce bijou sur lequel est gravé un serment. Ce serment, tu ne sais même pas à qui il s'adressait. Un tel serment, tu ne peux le faire qu'à Bernard, tu ne peux l'accepter que de Bernard... »

« Et comme troublée, bouleversée, je me taisais, elle a repris doucement : »

« — Bien sûr, tu n'as pas réfléchi à tout cela quand tu l'as découverte chez cet antiquaire... Elle t'a semblé curieuse ; mais, crois-moi, Danièle, ne la porte pas ! Je te jure, il me semble qu'elle porterait malheur à... à votre ménage, à votre union ! »

« Avait-elle deviné ce que pouvait lui faire soupçonner à demi mon changement d'attitude depuis ce voyage ? Elle eut la délicatesse de ne pas me le laisser entendre. Mais son simple avis suffit à me faire ensevelir ma folie dans le coffret où je décidai de ranger pour toujours la bague criminelle. Je résolus de les oublier et j'y étais arrivée enfin, je le jure, lorsque, un jour, revenant du bain, Nicole bien innocemment dit : »

« — Je viens de faire connaissance d'un ami de Patrice. Il est venu pour quelques jours aux Roches Rouges. C'est un grand sportif : Serge Lanteuil... »

« Ni mon mari, ni Nicole ne comprirent pourquoi soudain je m'évanouissais. Car Nicole ne connaissait pas le nom de celui qui avait failli me faire oublier le devoir. Oui... une sorte de pudeur m'avait fait taire ce nom. Et cette discrétion a failli faire le malheur de tout le monde ! »

Nouveau Rouge à Lèvres Liquide

Ne salit pas... ne s'efface pas... ne se décolore pas.
Il reste frais et comme humide pendant de longues heures.



Les plus nouvelles nuances... Aussi à la mode qu'un chapeau de saison.

Mary Carlisle, vedette de Paramount, se maquille avec le LIQUID Lip Tone Princess Pat, avant de tourner une scène au studio

PRINCESS PAT

"lip tone" Liquide

Pensez-y ! Vos lèvres rutilent d'une splendide couleur vive — qui ne s'imprime pas sur d'autres lèvres ! Elles ne laisseront aucune trace — car ce merveilleux rouge à lèvres n'est pas gras. Il ne reste PAS, ni sur les joues de votre amoureux, ni sur la tasse ou le mouchoir. Mais ce qui est vraiment extraordinaire, c'est sa durée. Une seule couche, et vous rentrerez chez vous le soir aussi *belle* que vous en êtes sortie le matin ! Sans compter que vos lèvres seront protégées; elles conserveront mieux leur souplesse et leur douceur. Vous aurez ainsi un grand avantage sur la jeune fille dont les lèvres sont sèches, rudes, peu attrayantes! Vous pouvez avoir la nuance de LIQUIDE Lip Tone qui vous convient le mieux. En vente dès maintenant dans tous les magasins chics.



GARE AUX IMITATIONS — Le véritable rouge à lèvres liquide (en instance de brevet) porte sur chaque étui le nom *LipTone* Princess Pat.

Articles de Beauté Princess Pat

TORONTO, CANADA...CHICAGO, ETATS-UNIS

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP

Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

Silvo

CONSERVE L'ARGENTERIE COMME NEUVE



Le dessin Forever Community Plate, charmante création dont les fabricants recommandent *Silvo pour conserver à l'argenterie sa beauté.*

Votre argenterie mérite les soins respectueux de SILVO, le poli liquide qui change promptement taches et ternissures en un éclat et un lustre brillants. Inoffensif, propre et commode.

84F

Silvo
POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE

LA VÉRITÉ SUR LES CORS





• Les cors sont causés par pression et frottement. Il est maintenant facile de les enlever. Vous appliquez sur le cor un Emplâtre Blue-Jay. Le tampon de feutre soulage vite la douleur en ôtant la pression. Le médicament spécial agit sur le cor, le détache doucement et permet de l'enlever. Puis, en évitant la pression qui cause les corps, vous pouvez les empêcher de se reformer. Achetez Blue-Jay — 25c pour 6.

EMPLÂTRES ANTICOR BLUE-JAY BAUER & BLACK



Crème Orientale
GOURAUD

Vous procure satisfaction. Elle vous redonne la peau souple et fraîche de votre jeunesse.
Blanc. Chair. Rachel. Sun-Tan.

EN VENTE AUX PHARMACIES

Généreux échantillon expédié par la poste contre cinq cents.

D. WATSON & CO.,
286 ouest, rue Saint-Paul, Montréal.

20 verges d'étoffes à robes $2.98

40 verges, $5.79. Crêpe rugueux, luxueux; voile, imprimé; broadcloth anglais. Vente d'écoulement. Longueur de 4 verges; nouveaux dessins, nuances à la mode. Valant jusqu'à 75¢ la verge. Envoyé C.O.D., plus quelques centins pour frais de poste. Garantie de remboursement.
TEXTILE MILLS, Dépt. 54, Montréal

— C'est pour cela, fit Patrice, d'une voix sourde qu'elle n'avait pas tressailli lorsque j'avais nommé Serge devant elle, alors que lui, semblait bouleversé par ce nom de Madérac.

Il baissa la tête.

— J'étais si loin de m'attendre à l'entendre prononcer ici, par toi...

Avec un doux reproche Danièle murmura :

— Oui, vous m'aviez si bien oubliée, n'est-ce pas, que vous deviez être très surpris de me voir surgir à nouveau sur votre chemin! Et moi qui, naïvement, ai cru que vous veniez me relancer, m'obséder de vos prières, de vos reproches! J'étais folle! Toute la journée je me suis refusée à expliquer mon trouble et mon émotion à Nicole sérieusement inquiète sans en comprendre la cause. Le soir... Ah! Comment aurais-je eu soir, le courage de venir à cette soirée, de me retrouver en face de Serge, de soutenir son regard, peut-être ses nouvelles assiduités! J'ai refusé de venir. Nicole, est allée aux Roches, seule avec son frère. Mais elle était vaguement inquiète, troublée par mon attitude étrange. Et soudain, elle a vu cette bague, à votre doigt, Serge! Et cela a été comme un éclair dans la nuit! Elle vous a «reconnu» sans vous avoir jamais vu. Elle a compris pourquoi j'étais devenue comme folle à votre nom. Tout s'éclairait pour elle. Et elle n'eut plus qu'une idée, emmener son frère, l'empêcher de voir cette bague qui aurait pu amener chez lui le souvenir de l'autre, celle que j'avais portée quelques jours, qui l'avait intrigué... et dont la présence à votre doigt me compromettait horriblement!

— Je n'y avais pas songé en la gardant. Je pensais vous rappeler simplement des heures qui furent douces d'espoir... quand votre belle-sœur est venu me la réclamer, dans la nuit...

Patrice jeta un cri.

— C'était cela! C'était cela... Mais comment a-t-il pu accomplir une telle folie et avoir ensuite le courage de se taire...

— Ah! fit Danièle, sourdement. La folie, c'est moi qui en était habitée... Quand elle est rentrée elle m'a confessée longuement, complètement. Et comme moi, elle n'eut plus qu'une idée : obtenir que Serge disparaisse de ma vie, qu'il s'éloigne sans chercher à me troubler davantage, sans surtout éveiller les soupçons de Bernard. Nous savions toutes deux que le moindre doute le tuerait! Alors... je l'ai priée, suppliée de voir Serge, de lui demander l'oubli pour moi, la pitié et le respect pour le bonheur de Bernard! Et surtout, surtout de reprendre cette bague qui me condamnait... Bien sûr, je n'aurais pas dû la mêler à cette histoire si triste; mais je ne pouvais voir Serge en tête-à-tête sans risquer beaucoup... Et puis j'avais peur, une peur panique que peu à peu je communiquais à Nicole : celle que le lendemain matin Serge ne vint avec vous sous prétexte de prendre de mes nouvelles et que Bernard puisse voir cette bague à son doigt... Et je la suppliais de courir tout de suite aux Roches Rouges, dans la nuit... Elle ne voulait pas! Ah! Comme elle s'est débattue, la pauvre petite on aurait dit... on aurait dit oui, qu'elle pressentait les complications qui naîtraient pour elle de ce geste généreux. Et puis, j'ai fini par la convaincre. Elle est partie... Nous pensions que la soirée ne serait pas finie et qu'elle pourrait parler à Serge facilement. Mais tout était fini, tout était éteint, elle a du... appeler sous la fenêtre qu'elle savait être celle de la chambre de votre ami. Et puis, ils se sont expliqués...

Serge passa sur son front une main qui tremblait.

— Oh! Cela fut très bref. Nettement, cette jeune fille, dont l'énergie me stupéfiait, m'expliqua les dangers que pourrait vous faire courir, ma présence, ceux que représentait cette bague, ce bijou auquel je tenais comme à un fétiche... Et, fasciné par sa force morale, par la dignité réelle et si simple qui marquait chaque mot de cette enfant, chacun de ses gestes dans une position si difficile, j'ai cédé! J'ai rendu la bague, j'ai promis de partir, dès l'aube le lendemain et de ne jamais me retrouver, tout au moins volontairement, sur le chemin de Madame Madérac puisqu'elle ne pouvait trouver le bonheur qu'à m'oublier. Cette promesse, je l'ai tenue. Je la tiendrai toujours. Le hasard seul m'a amené aujourd'hui dans cette ville **où je ne** savais pas votre présence, Madame.

— Et quand je l'ai surprise dans le jardin, elle n'a rien dit! Et quand je l'ai accusée d'avoir une idylle secrète avec Serge, elle n'a rien dit! admira Patrice.

— Pas plus, reprit Danièle, qu'elle n'a voulu me dire ce que peu à peu je me mettais à redouter et ce que confirme votre lettre : que vos fiançailles n'étaient qu'une comédie pour apaiser les soupçons de Bernard! Si je l'avais su, si j'avais pu savoir de quoi vous l'accusiez, j'aurais parlé bien plus tôt... Pauvre chérie!

Patrice se taisait, incapable de parler, tant il était heureux. Nicole, sa Nicole! Ah! elle était bien telle qu'il l'avait crue : la plus pure, la plus brave et la plus généreuse! Il se la rappelait sous ses soupçons, ses insultes, il se la rappelait sous ses aveux et ses adieux hier encore...

Comment avait-elle pu avoir ce courage qui jamais ne s'était démenti, qui acceptait tout enfin de ne pas trahir l'honneur de son frère, la confiance de Danièle!

Malgré tout il en voulait un peu à celle-ci d'être la cause de tant d'erreurs, de tant de larmes. Et cependant qu'elle était touchante la pauvre bergeronnette affolée qui, en battant des ailes, avait fini par trouver le bon chemin et s'y engageait héroïquement, généreusement, pour sauver celle qui s'était sacrifiée pour elle!

— C'est quand je l'ai vue devenir si triste, reprit Danièle, c'est quand j'ai remarqué les étrangetés de vos fiançailles que j'ai commencé à m'inquiéter. Mais comment serais-je parvenue à comprendre puisqu'elle m'avait soigneusement caché que vous l'aviez surprise chez vous, sortant de chez Serge et que vous pouviez penser... croire... Ma pauvre petite Nicole, poursuivit-elle en joignant les mains, elle, si droite, si pure, si nette, supporter de telles accusations sans rien m'en avouer, murée dans un silence farouche quand je lui demandais la cause de son chagrin...

Doucement Monclare observa :

— Sans doute voulait-elle éviter que par une confession comme celle-ci, la dignité de son frère fut si peu que ce soit éclaboussée, ternie...

Danièle réfléchit, puis, résolument :

— Peut-être! Mais je suis certaine, moi, que je devais vous la faire, cette confession. Je vous sais trop homme d'honneur pour rien redouter jamais de vous!

Doucement, tristement, elle acheva en se tournant vers Lanteuil, tout décontenancé.

— J'aurais pu en épargner l'humiliation à votre ami. Mais je n'ai pas réfléchi quand j'ai senti le bonheur de Nicole en danger! Si je vous ai trop péniblement froissé, Serge, pardonnez-moi. Cela vous aidera à oublier définitivement celle que je fus et que j'ai oubliée moi-même! Croyez-moi, il était nécessaire que je puisse, devant un témoin, vous dire et vous répéter qu'il n'y a, qu'il n'y eut jamais sur terre qu'un seul homme que j'aime : mon mari!

Il s'approcha, presque timide.

— Adieu Danièle, soyez heureuse. J'ai été plus sincère que vous ne voulez le croire. Mais je saurai tenir la promesse donnée à votre belle-sœur. Je ne chercherai jamais à vous revoir! Adieu!

Restée seule avec Patrice, Danièle se tourna vers lui avec un doux sourire.

— Maintenant, dit-elle vous savez que vous pouvez aimer Nicole et qu'elle *peut* vous aimer!

Il hocha la tête, hésitant, troublé, anxieux.

— Elle peut oui; Mais le voudra-t-elle?

Chapitre VII

LORSQU'ELLE le vit paraître, Nicole devint toute rose, battit des paupières.

— Comment! Vous n'êtes donc pas parti ce matin?

— Non, dit-il doucement, je ne suis pas encore parti. Il faut que nous ayons une dernière conversation, Nicole, après, je saurai si je dois partir réellement.

Elle le regardait sans comprendre, ignorant la démarche de sa belle-sœur.

Alors doucement il demanda :

— Nicole, je voudrais faire avec vous une dernière promenade. Voulez-vous qu enous retournions ensemble, jusqu'au Lac d'Amour?

Incertaine, elle acceptait, réglait son pas sur le sien, vaguement inquiète et heureuse cependant. Il avait pris son bras et la guidait avec une douce autorité, une tendre sollicitude. Comme ils arrivaient au point où les remparts sont coupés par le Lac, au-dessus duquel s'élancent les arches basses du pont, il l'entraîna vivement jusqu'au milieu.

— Le Lac d'Amour... murmura-t-il en lui montrant le miroir mat qui s'étendait à leurs pieds. Voyez comme il est calme et pâle, Nicole... On m'a dit qu'une jolie légende veut que son nom lui vient de certain pèlerinage que venaient y faire jadis les couples de fiancés... Une ondine y habitait, dit-on, qui pouvait de ses charmes tout puissants faire le bonheur ou le tourment des jeunes amours! Alors, pour acheter sa clémence, ceux qui s'aimaient avaient la naïve habitude de venir lui faire l'offrande de quelque bijou précieux, qu'ils laissaient tomber dans cette eau transparente!

Droite à côté de lui, elle l'écoutait, les mains posées sur le parapet du vieux pont. Il se pencha vers elle et d'une voix caressante :

Nicole, il me semble que vous devez faire aussi une offrande à la Sirène du Lac... Cette bague, cette bague que je vous ai rendue l'autre soir, ne vous plaît-il pas de la lui sacrifier.

Elle sourit tristement, ouvrit son sac, en tira l'anneau fatal.

— Alors, elle eut un cri en voyant qu'il tirait de sa poche la bague exactement semblable... celle que lui avait laissé Danièle!

— Patrice! Patrice, est-ce possible?... Cette bague, comment est-elle en votre possession?

Il sourit doucement.

— C'est votre belle-sœur elle-même qui me l'a donnée ce matin, dit-il.

Elle devint terriblement pâle, puis toute rose, et se mit à trembler tandis

que ses yeux rayonnaient d'une lumière insoutenable.

— Alors . . . vous savez ? Vous savez *tout ?*

— Je sais combien vous avez été belle et brave ! dit-il avec délicatesse. Je ne veux savoir que cela ! Le reste est le récit d'une triste et lointaine histoire dont je ne veux plus me rappeler que votre courage !

Il s'inclina, prit dans la sienne la petite main qui tenait la bague en tremblant.

— Nicole, dit-il, afin que tout témoignage de cette aventure disparaisse, comme disparaîtra son souvenir dans nos esprits ainsi qu'il a disparu même du cœur de ceux qui l'on vécue, ne vous plaît-il pas que nous fassions à l'Ondine l'offrande de ces deux bagues ?

Elle le remercia d'un sourire enfin délivré, reconnaissant, heureux, plein de lumière et, sans un mot, en même temps que lui laissa tomber la bague au plus profond de la demeure mystérieuse de l'Ondine.

Cela fit deux petits « floc », deux petits ronds, dont les ondes concentriques allèrent en s'estompant . . . puis le Lac se referma définitivement sur le souvenir de ce qui avait été le tourment de leur cœur.

Alors il se retourna vers elle, et, la prenant doucement aux épaules pour mieux lire dans ses yeux rayonnants, les beaux yeux de Nikkita, la fille du soleil, la blonde gypsie, enfin retrouvés, demanda impétueusement :

— Nicole, l'autre soir j'ai pu vous dire que mon amour ne vous importunera jamais. En renonçant à la haine, je renonçais à tout espoir parce que je savais que vous n'êtes pas la femme de deux amours ! Mais maintenant que je sais que l'autre n'a jamais existé, mon cœur est délivré de toute contrainte. Et il se reprend à espérer. Nicole, à espérer si doucement. Alors, il faut lui répondre tout de suite nettement comme vous savez si bien le faire, afin qu'il ne puisse pas s'égarer, s'illusionner . . .

Nicole, pourquoi étiez-vous si triste de me laisser croire que vous aimiez l'autre . . . Nicole, pourquoi pleuriez-vous la nuit vos sacrifices du jour ? Nicole ,pourquoi pâlissiez-vous si cruellement sous mes insultes et pourquoi avez-vous sanglotté quand je vous ai dit mon respect et mon amour ?

Elle le regardait intensément, sans chercher à détourner son regard rayonnant et elle cria presque dans un grand élan de bonheur :

— Parce que je vous aimais ! Parce que je vous aimais avant la terrible nuit de Vallauris . . . parce que je vous sentais perdu pour moi et que malgré tous mes courages, en face de votre mépris, de votre chagrin et de votre amour, j'étais lâche ! terriblement dans la solitude de mon cœur.

Emerveillé, il la contemplait radieusement belle dans la joie qui la transfigurait.

— Ma chérie ! murmura-t-il, et je vous ai insultée, et je vous ai blessée, et je vous ai fait souffrir plus qu'aucun être au monde ! Comment rachèterais-je jamais ? . . .

Doucement, elle appuya sa tête contre son épaule.

— Tout simplement, dit-elle, en m'aimant aussi, plus qu'aucun être au monde !

Et devant le Lac d'Amour, témoin de tant de serments et confident de tant d'espoirs, ils échangèrent le premier baiser de leurs vraies fiançailles.

FIN

CONSEILS DE FRANCINE

Pour conserver le cacao, ne le laissez pas séjourner dans son paquet d'origine : il y prendrait un mauvais goût. C'est dans un récipient en porcelaine qu'il se conserve le mieux et garde tout son arôme.

•

Le nez rouge : Les rougeurs provoquées par le froid disparaissent après plusieurs bains d'alun.

•

Pour que les œufs ou le poisson ne collent pas à la poêle à frire et ne noircissent pas, saupoudrez le fond de la poêle d'une pincée de sel. Si vous mettez cette pincée de sel quand la graisse ou le beurre sont déjà bouillants dans la poêle, le poisson que vous y ferez frire ne se brisera pas quand vous le retournerez.

•

Quand les plumes où les aigrettes d'un chapeau sont défraîchies et aplaties, tenez-les pendant quelques instants au-dessus d'une bouilloire remplie d'eau en ébullition. Elles ne tarderont pas à se redresser.

•

Si vous avez des fleurs dont les tiges ont été coupées trop courtes pour la hauteur de vos vases, mettez du papier de soie au fond. Les tiges reposeront sur cette bourrure et vous pourrez disposer vos fleurs comme il vous plaira.

Après avoir fait cuire du chou ou quelque autre légume à odeur forte, saupoudrez un peu de cannelle sur le poêle et l'odeur désagréable disparaîtra aussitôt.

•

L'essence de térébenthine a de multiples emplois : Elle soulage la douleur produite par une piqûre ; dissout les taches de peinture et de goudron; enlève les moisissures de cuir ; protège les tapis qu'on roule avec du papier à journal imprégné de térébenthine ; sert de révulsif contre les bronchites.

•

Pour empêcher le fromage de moisir, il suffit de déposer deux ou trois morceaux de sucre dans le plat couvert où vous renfermez ce fromage.

•

Pour conserver du vin vieux débouché, rebouchez la bouteille et placez-la droite, le bouchon en bas. Le vin peut ainsi se conserver encore longtemps.

•

Pour nettoyer la plaque de cuivre d'un commutateur ou d'une sonnette électriques, découper dans un morceau de carton une ouverture proportionnée et appliquer ce carton autour de l'objet en question. Vous pourrez ensuite le frotter sans risquer de salir la boiserie ou le papier peint.

"Je ne puis vraiment expliquer . . "



Rendez-vous manqué . . amitié rompue . . et tout cela—à cause des douleurs périodiques !

Que les explications sont embarrassantes et difficiles quand les douleurs périodiques vous forcent à renoncer à quelque plaisir longuement projeté! Et pourtant, des millions de femmes savent maintenant — grâce au Midol — comment soulager ces douleurs. Travaux, visites, sorties continuent comme si de rien n'était.

Préparé spécialement pour calmer les douleurs *évitables* de ce processus naturel, le Midol aide la plupart des femmes qui en font l'essai. Si vous ne souffrez d'aucune affection qui exige l'intervention du médecin ou du chirurgien, le Midol vous fera probablement traverser ces jours redoutés *en toute sérénité.* Il calme la douleur, diminue les malaises, et vous permet de vivre normalement en dépit du calendrier . . . Plus de temps perdu!

Sûrement, une préparation qui soulage ainsi les douleurs périodiques mérite qu'on en fasse l'expérience. Demandez du Midol à la plus proche pharmacie. Dix comprimés dans un coquet étui d'aluminium — assez pour vous assurer plusieurs jours de bien-être.

MIDOL

FABRICATION CANADIENNE

"Soulage les Douleurs Périodiques"

Ecrivez votre nom et votre adresse à la General Drug Co., service D-440, Windsor, Ontario, et vous recevrez, gratis et franco, un étui-échantillon de Midol.



La beauté physique c'est la joie de vivre

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Heures de bureau : Le samedi, de 3 heures à 6 heures p. m.

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG
5920, Avenue Durocher

Casier Postal, 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom .....

Votre adresse .....

Pour bien dormir



Dormir est aussi indispensable à la vie que les aliments que nous absorbons ; c'est le sommeil seul qui nous permet de brûler les toxines de notre fatigue journalière et de récupérer ainsi des forces pour le travail du lendemain. Il est nettement prouvé qu'un être humain que l'on priverait de sommeil deviendrait fou au bout d'un certain temps à moins qu'il ne meure d'épuisement nerveux.

En conséquence, si nous jouissons d'un sommeil profond, autant que possible sans rêves et surtout sans cauchemars, nous avons toutes les chances d'avoir une excellente santé, chose qui est à la base du bonheur.

Pourquoi dort-on mal ou même pas du tout ? Cela peut tenir à des causes physiques telles que l'abus des sports, le surmenage ou bien une maladie récente. Cela peut dépendre également de causes morales : chagrins, querelles, blessures d'amour-propre, inquiétudes, émotions diverses et parfois simplement l'oisiveté. A toutes ces causes il peut y avoir des remèdes.

Pour les causes physiques, on se trouvera bien de bains de peu de durée mais très chauds, d'une période de repos avant les repas et parfois de massages quand les courbatures sont la principale cause de l'insomnie. Veiller aussi à l'alimentation qui doit être légère et sans excès. Des préparations fortifiantes ordonnées par le médecin dans certains cas pourront également avoir un excellent effet.

Pour les causes morales, le régime précédent aura de bons résultats en y ajoutant les promenades au grand air et des périodes de repos pendant lesquelles on s'efforcera de ne penser à rien.

Pour bien des personnes enfin, sinon pour toutes, la souplesse du lit de repos a une très grande influence sur la qualité du sommeil ; sauf exceptions très rares, on ne dort jamais « comme une souche » c'est-à-dire sans bouger au cours de la nuit ; on peut avoir repris, au moment du réveil, la même position que l'on avait en s'endormant, mais dans l'intervalle on a bougé ; le corps a cherché instinctivement et pris les positions sucessives les plus favorables au repos des divers muscles.

Quand nous faisons porter sur un matelas telle ou telle partie de notre corps, celle-ci devient, au bout d'un certain temps, le siège d'une compression musculaire ou articulaire ; il en résulte forcément une gêne circulatoire et de la congestion locale qui troublent le sommeil et le rendent moins réparateur des forces. C'est pour obvier à cela que nous bougeons sans même en avoir conscience.

Si ces mouvement inconscients sont réduits au minimum, le sommeil sera beaucoup meilleur et c'est pour atteindre ce but que d'ingénieux fabricants ont imaginé et perfectionné des matelas très souples tout en ne présentant que le minimum de déformation ; ils ont ainsi multiplié les points de contact avec le corps et réparti beaucoup plus utilement sa propre charge sur les muscles dans la position horizontale.

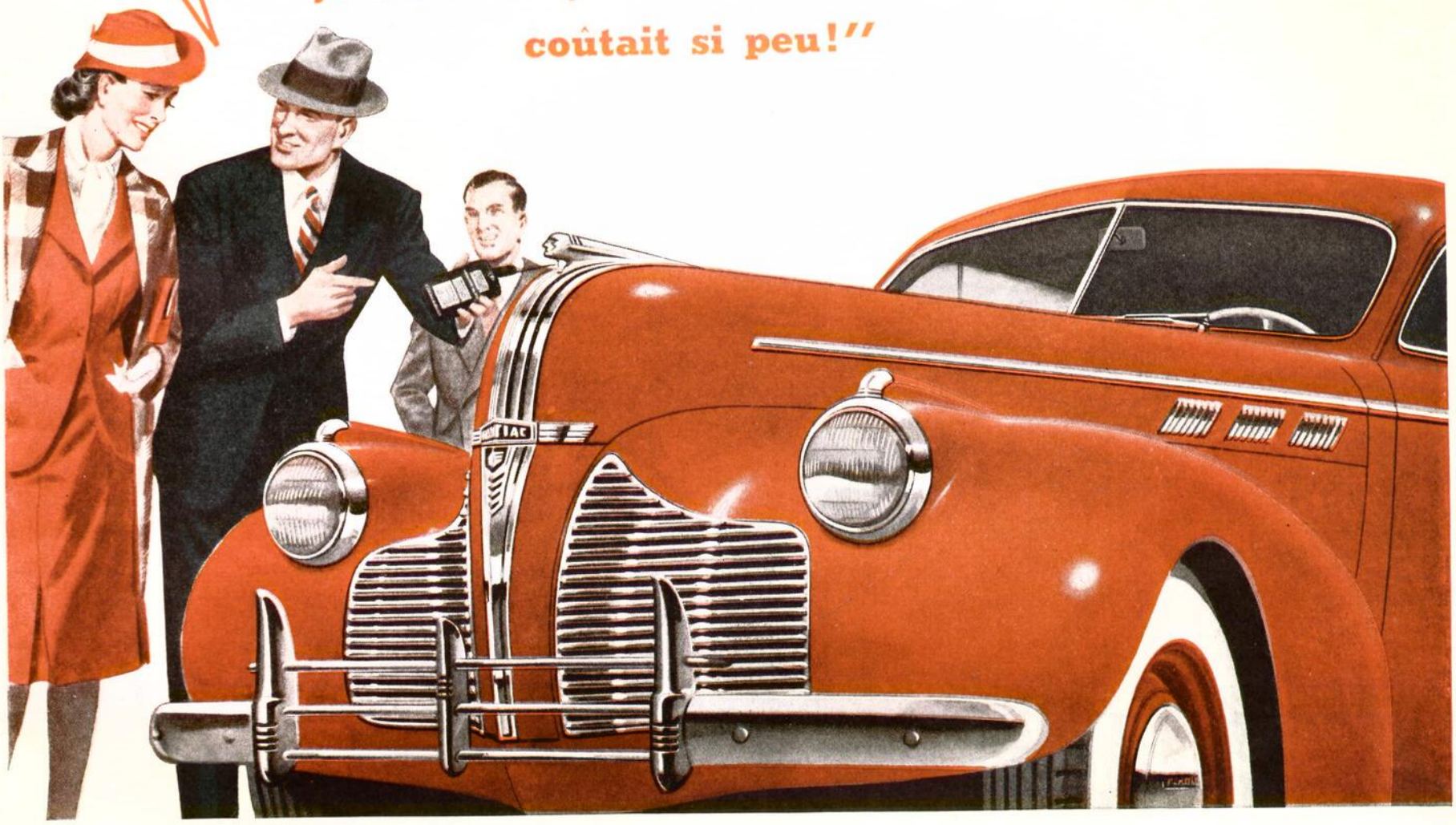
Pour bien dormir il faut donc trois choses, lesquelles constituent un secret connu heureusement de bien des personnes aujourd'hui mais qu'il est toujours bon de rappeler pour le bénéfice de tout le monde ; de l'hygiène, de la tranquilité d'esprit et un de ces bons matelas comme on sait en fabriquer aujourd'hui.

On peut alors se permettre de faire de beaux rêves, avec la certitude que, loin de gâter le sommeil, ils lui donneront au contraire un charme de plus.



"VOIS-TU CE QUE JE VOIS?"

"je n'aurais jamais cru qu'une Pontiac coûtait si peu!"





PERFORMANCE ÉPATANTE

Toute votre vie vous avez espéré posséder une auto qui vous donne une performance douce et épatante comme celle-ci.



MARCHE "TRIPLEMENT COUSSINÉE"*

Voici une marche digne de son nom. Triple isolation contre les chocs, les secousses et le balancement de route!



LA VOITURE DE TOUT REPOS

Vous trouverez qu'une Pontiac donne encore un bon service longtemps après que d'autres autos auraient fait leur temps.

LES ACHETEURS D'AUTOS de partout découvrent un moyen d'épargner de l'argent ces jours-ci. Leur découverte commence dès qu'ils entrent dans une salle d'exposition Pontiac pour mieux examiner ces beautés dynamiques dont tant de gens parlent aujourd'hui—c'est là qu'ils s'aperçoivent que *les prix de Pontiac commencent parmi les plus bas!*

Ils voient la brillante constellation de Pontiac 1940—des six économiques—des huit frappantes—de belles grosses voitures à sièges larges et à long empattement—des créations luxueuses dotées d'une technique contribuant à une longue durée.

Ces gens reçoivent ensuite une démonstration de la Pontiac —ils découvrent qu'elle agit comme une bête de race avec ses étonnantes qualités de roulement et la performance douce, silencieuse et brillante de son puissant moteur.

Oui—c'est la sorte d'auto qui se fait désirer! Mais il y a une autre surprise agréable—son bas prix. Vous feriez bien de vous renseigner aujourd'hui. Il n'y a pas de temps à perdre quand vous pouvez acheter une telle voiture à si bas prix!

5 NOUVELLES SÉRIES - 27 NOUVEAUX MODÈLES BRILLANTS

PONTIAC SIX "ARROW" (régulière et de luxe) • PONTIAC SIX "SPÉCIALE" • PONTIAC SIX DE LUXE • PONTIAC HUIT DE LUXE • PONTIAC HUIT "TORPÉDO"

*Sur les modèles spéciaux et de luxe.

Pontiac

pour beauté et rendement



POUR DES REPAS ÉCONOMIQUES ET VITE FAITS!



...Le Spaghetti Cuit Heinz si alléchant est délicieux servi seul—et fait des merveilles lorsqu'il accompagne des restes.

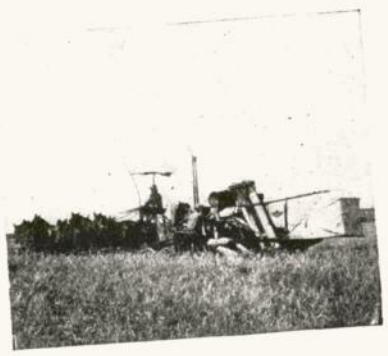
VOUS pouvez servir des repas économiques et vite faits, qui auront l'air de repas de gala, si vous vous en remettez au Spaghetti Cuit Heinz pour résoudre le problème du menu. Tel qu'il sort de la boîte, c'est un plat qui vaut toujours des éloges à la maîtresse de maison.

Avec des restes ou avec des morceaux de viande ordinaires, vous pouvez préparer des plats qui feront la joie et le régal de votre famille. Ayez toujours sous la main ce mets favori prêt à servir. Commandez-en plusieurs boîtes aujourd'hui.



SPAGHETTI CUIT HEINZ

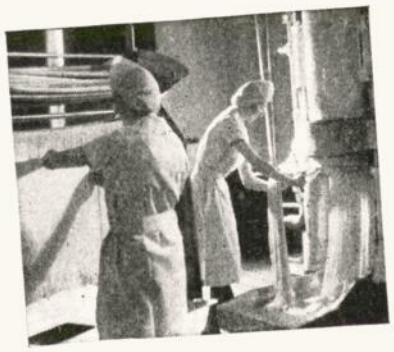
POURQUOI LES AFFAMÉS PRÉFÈRENT LE SPAGHETTI CUIT HEINZ



D'abord, la bonne terre canadienne fournit le plus beau blé Durum qui soit. Ce blé, riche en gluten, assure au Spaghetti Cuit Heinz sa saveur et ses propriétés nutritives.



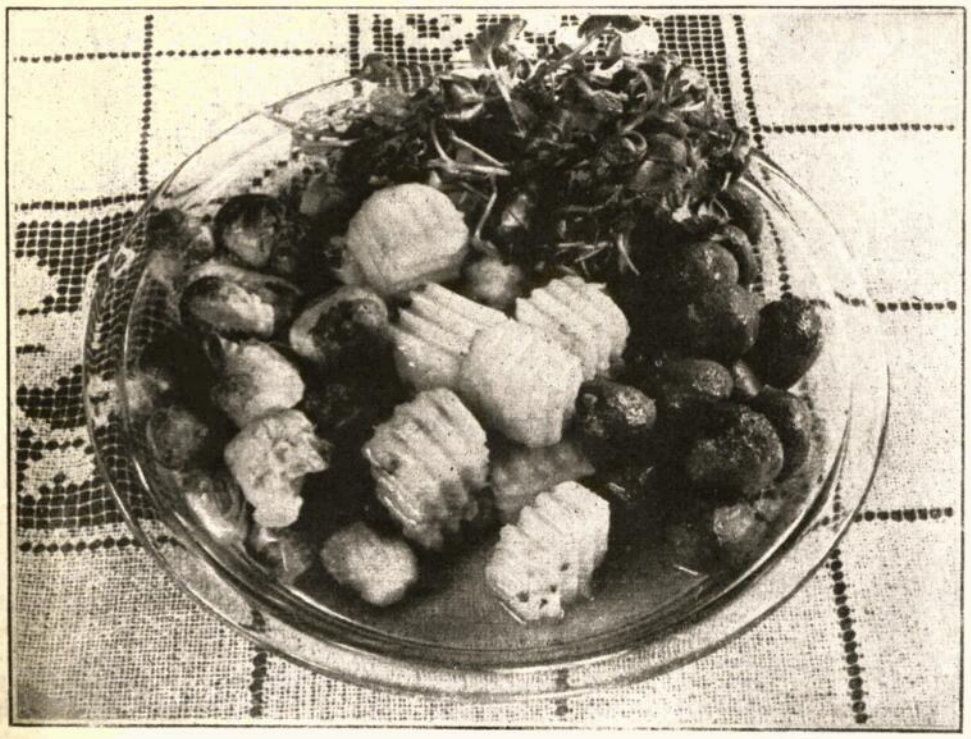
Et puis, toute ménagère se réjouirait de voir la pâte crémeuse, satinée et veloutée, pétrie à la perfection par ce pétrin mécanique géant—la pâte seule aiguise l'appétit.



Ensuite, viennent les soins Heinz. Les longs filaments sortent de puissantes presses hydrauliques pour être coupés en longueurs égales et séchés à l'air lavé et filtré. Après, ils seront cuits et mis en boîtes.



Ce Spaghetti Spécial est très demandé par les femmes, parce qu'il contient un grand nombre d'éléments nutritifs essentiels. Fromage, tomates, lait, beurre, épices—tout cela dans une boîte. Un repas complet par lui-même.

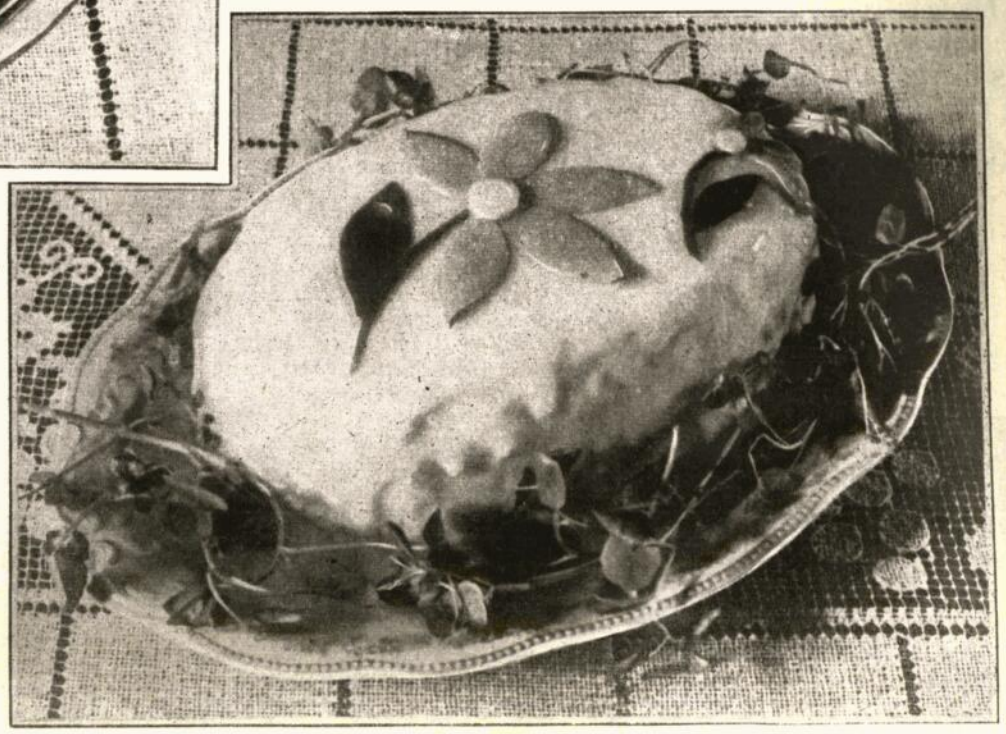


Jardinière de Légumes

Pommes de terre Suzette
Petits choux de Bruxelles
Betteraves
Cresson (garniture)

Tailler les pommes de terre en gros tubes cannelés ; les faire bouillir un quart d'heure ; égoutter et les faire rôtir au beurre juisqu'à ce qu'elles soient bien dorées. Quant aux petits choux bruxellois, les bien laver et les faire cuire à l'eau bouillante salée jusqu'à ce que tendres ; les faire sauter au beurre. Betteraves rissolées : tailler en filets des betteraves cuites et les faire sauter au beurre. Garnir de cresson.

Photos *La Revue Populaire* prises à l'Ecole Ménagère Provinciale, Montréal.



Pâté de Foie de Veau à la Parisienne

2 livres de foie de veau
2 livres de lard frais
1 oignon moyen
3 branches de céleri
3 œufs
1 dizaine de champignons frais

Hacher finement les oignons et les faire revenir dans 1 cuillerée à table de beurre. Parer le foie, i. e. enlever tous les tendons, parce que si on les laisse, ils durciront le foie. Passer au hache-viande finement, ainsi que la moitié du lard. Bien mêler le tout, assaisonner de sel, poivre et fines herbes. Couper les champignons en rondelles et les ajouter au mélange. Battre les œufs et les incorporer au mélange. Verser dans un plat bien tapissé de bardes de lard, couvrir également le dessus de lard, y déposer une branche de thym et une feuille de laurier. Cuire au four bien couvert, au bain-marie, à 300° durant 2 heures. Laisser refroidir découvert.

RECETTES DIVERSES

PAR MME ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI.

Biscuits à l'Orange

¼ tasse de végétaline
½ tasse de sucre
1 œuf bien battu
1½ tasse de farine
1 cuillerée à thé de poudre à pâte
¼ cuillerée à thé de sel
1 cuillerée à table de lait
1 cuillerée à thé de zeste d'orange râpé

Crémer la végétaline avec le sucre, ajouter l'œuf bien battu. Tamiser la farine, la mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter au premier mélange, incorporer le lait et le zeste d'orange. Cela doit donner une pâte molle. Laisser refroidir parfaitement pour la raffermir. Etendre la pâte à l'épaisseur de ¼ pouce ; saupoudrer de sucre et de zeste d'orange. Plier en deux, rouler de nouveau aussi mince que possible. Découper à l'emporte-pièce et faire cuire sur tôle beurrée 5 à 8 minutes.

•

Asperge au Beurre Noisette

Laver les asperges et les casser à la partie dure. Les attacher en bottillons de 5 ou 6. Faire cuire dans l'eau bouillante salée 10 minutes. Retirer de l'eau, égoutter et faire sauter au beurre noisette.

•

Salade au Veau et au Céleri

1 tasse de veau cuit coupé en dés
1 tasse de céleri
1 tasse de pois verts
1 cuillerée à thé d'échalotes finement hachées
½ tasse de mayonnaise
Feuilles de laitue et piment rouge

Bien mêler ensemble les ingrédients qui composent la salade. Dresser sur feuilles de laitue bien croquantes, masquer de mayonnaise et décorer de filets de piment rouge.

•

Macaroni à l'Espagnole

1 oignon
1 piment vert
1 boîte de tomates
1 tasse de macaroni coupé en morceaux de 1 pouce
¼ tasse de beurre
Sel et poivre

Faire cuire le macaroni à l'eau bouillante salée ½ heure et bien égoutter après cuisson parfaite. Hacher finement l'oignon et le faire revenir dans le beurre chaud, ajouter le piment taillé en filets, laisser cuire 5 minutes, puis les tomates. Cuire au moins ½ heure et y incorporer le macaroni. Servir bouillant. Si l'on aime le fromage, on pourra en saupoudrer sur le dessus du plat et faire gratiner à four chaud 400 degrés.

•

Salade en Gelée

1 cuillerée à table de gélatine
¼ tasse d'eau froide
¼ tasse d'eau bouillante
¼ tasse de sucre
¾ tasse de jus d'orange
¼ tasse de jus de citron
½ tasse de fromage à la crème
4 cuillerées à table de noix hachées (pacanes ou grenobles)

Faire des petites boules bien rondes avec le fromage et les noix et les rouler dans du persil haché finement. D'autre part, faire gonfler la gélatine avec ¼ tasse d'eau froide 5 minutes, verser l'eau bouillante dessus pour la dissoudre ; ajouter le sucre et les jus de fruits. Verser cette gelée dans de petits moules individuels à l'épaisseur de ¼ de pouce ; laisser prendre. Mettre sur cette gelée prise la petite boule de fromage, recouvrir de gelée et mettre au frais. Démouler sur feuilles de laitue bien croquantes et servir avec mayonnaise.

Foie de Veau Braisé

Prendre un foie de veau et l'entourer de bardes de lard salé. Ficeler pour lui donner une forme ronde. Placer dans une casserole épaisse, si l'on en a, ou un chaudron en fer le foie bien bardé ; ajouter 1 carotte tranchée, 1 oignon émincé, 4 branches de céleri, du sel et du poivre. Mouiller avec 2 tasses d'eau ou de bouillon et laisser cuire au four bien couvert durant 2 heures. Découvrir après 1½ heure de cuisson. Retirer le foie, le mettre dans un plat chaud. Couler la sauce et la lier avec 2 cuillerées à table de farine. Verser cette sauce sur le foie. Servir avec pommes de terre bouillies.

•

Langues de Chat

¾ tasse de farine
½ tasse de beurre
½ tasse de sucre
2 blancs d'œufs

Défaire le beurre en crème avec le sucre, ajouter la farine, puis incorporer les blancs d'œufs. Déposer la pâte dans un cornet de papier, et la faire cuire sur une tôle beurrée à 400°, en les éloignant, car la pâte s'étale en cuisant.

Les langues de chat doivent être dorées sur les bords seulement et rester pâles au milieu. Elles cuisent en 5 minutes.



SCULPTURE DE RAY SHAW

Les mains de GLADYS SWARTHOUT

MEZZO-SOPRANO

Couronnée de succès à l'opéra, au concert, à l'écran et à la radio, Gladys Swarthout, premier mezzo-soprano de l'Opéra Métropolitan, est une haute personnalité du monde musical. Actuellement elle est au zénith de sa carrière, et son incarnation de "Carmen" est l'événement remarquable de la saison de l'Opéra Métropolitan.

Mademoiselle Swarthout porte une montre Longines "Carmen"

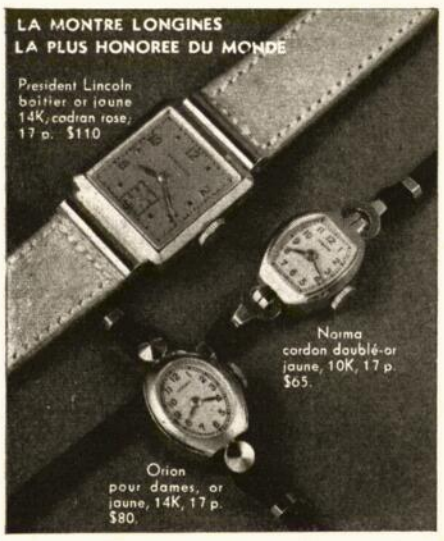
LES MAINS LES PLUS HONORÉES DU MONDE PORTENT LA MONTRE LA PLUS HONORÉE

Longines

Egalement couronnées de succès sont les montres Longines, dans le service délicat de l'aviation, de la science et de l'exploration, comme dans celui des gens les plus minutieux. Les honneurs de Longines comprennent 10 grands prix d'expositions universelles, 28 médailles d'or et plus d'honneurs pour l'exactitude que toutes les autres pièces d'horlogerie. Dans 77 pays, les mains les plus honorées portent la montre Longines, la plus honorée du monde.

Cette année, les bijoutiers Longines présentent fièrement des nouveaux modèles remarquables par leur beauté, leur précision et leur durabilité. Ci-dessous sont illustrées trois gracieux modèles. D'autres modèles Longines se vendent à $42.50 et plus.

LONGINES-WITTNAUER CO. OF CAN. LTD.
240 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTREAL



NOTRE JEUNESSE

SON COEUR, SA PENSÉE, SES RÊVES

•

GRANDE ENQUÊTE D'ACTUALITÉ

•

ETUDES, ENSEIGNEMENT, SPORTS

PAR AIMÉ PLAMONDON

VOICI donc approximativement les premières questions que j'ai posées aux jeunes qui ont bien voulu me faire l'honneur et le plaisir de me recevoir au cours de ma passionnante promenade au pays des moins de trente ans. Je dis approximativement, parce qu'en toute franchise, je crois bien n'avoir jamais posé une seule interrogation dans les mêmes termes à deux de mes interlocuteurs. Ils étaient presque toujours si différents les uns des autres moralement, intellectuellement et même physiquement.

Tout de même, en substance, je leur demandais à peu près ceci :

1°. — Durant le cours de vos études, quelle était votre matière de prédilection ?

2°. — Etudiez-vous encore depuis que vous avez quitté les classes ? Lisez-vous ? Quelles sont vos lectures favorites ?

3°. — Parlez-vous l'anglais? Quelle importance attribuez-vous à la connaissance de cette langue dans la province de Québec ?

4°. — Avez-vous des remarques à formuler sur notre système d'enseignement actuel ? Quelles améliorations souhaiteriez-vous voir apporter à ce système ?

5°. — Aimez-vous les sports ? En pratiquez-vous quelques-uns ? Quelle place assignez-vous à la culture physique dans la formation de la jeunesse ?

A ces dernières question, sur lesquelles nous devisions amicalement plus ou moins longtemps, suivant le tempérament et les dispositions des intervioués, j'ai reçu des réponses fort variées.

Voyons-en si vous voulez bien quelques-unes des plus caractéristiques, après quoi nous établirons une sorte de sommaire analytique des autres.

Accompagnez-moi d'abord chez un étudiant en sciences sociales qui se prépare pour sa licence une thèse fort élaborée sur un difficile problème d'économique.

Chambre-studio claire et assez vaste, arrangement sobre et pratique avec un rien de coquetterie masculine. Sur le bureau, parmi les traités, les manuels et les résumés trône une ravissante photo de jeune fille enclose dans un joli cadre de cuivre doré. C'est sûrement vers ce portrait que le futur docteur lève quelquefois les yeux, en plein labeur, pour y chercher un encouragement et une inspiration.

Il me parle d'un ton assuré, déjà un peu professoral, en me fixant de ses magnifiques yeux sombres, éclatants d'intelligence et brûlants de volonté.

« Mes matières préférées ? ce sont depuis toujours la géographie, la philosophie, l'économie politique et l'histoire. Je les étudie sans répit et je veux les étudier toute ma vie. »

« Je lis pour me reposer de l'étude. Ma prédilection va aux romanciers modernes parce qu'ils ont, pour la plupart, la passion des idées. »

« Evidemment, je parle l'anglais et je considère que tous ceux qui chez nous visent à jouer un rôle de quelque importance ont la stricte obligation de maîtriser cette langue. »

« Dans son ensemble, notre système d'enseignement a une réelle valeur, n'en déplaise à certains esprits, sinon difformes, à tout le moins légèrement contrefaits. Sans doute ce système nécessite des améliorations et des modifications. Quoi d'étonnant à cela ? C'est la loi éternelle du progrès, tout simplement. Pour effectuer graduellement et de façon efficace ces modifications et améliorations, il faut nécessairement une collaboration constante et bénévole du clergé et des laïques. Ce qui importe avant tout, c'est que nous ayions des compétences reconnues comme directeurs et professeurs dans toutes nos institutions d'enseignement. Ce qu'il nous faut également, ce sont les manuels canadiens bien faits, à la page et parfaitement adaptés à notre mentalité, à notre caractère et à nos besoins. »

« Certainement, jaime les sports et je pratique autant que je peux les quelques-uns que me permettent ma santé plutôt fragile et mes loisirs assez limités. Le sport est absolument nécessaire à la jeunesse et la culture physique graduée et rationnelle doit former, à mon avis, une matière de premier plan au programme de nos maisons d'éducation. »

Quelques jours plus tard, dans un grand hôtel montréalais, j'interroge un des principaux « bell-boys » (chasseur) de l'établissement. C'est un grand jeune homme d'allure frêle, au regard vif, aux gestes souples et adroits. Il apporte à me répondre le soin empressé qu'il met à installer un voyageur cossu dans une suite de luxe.

Il a fréquenté les classes seulement jusqu'à 13 ans, et l'arithmétique était sa branche favorite. Il aimait beaucoup l'étude, mais sa santé était difficile et sa mémoire défectueuse. C'est précisément cette dernière lacune qui l'obligea à abandonner l'école beaucoup plus tôt qu'il n'aurait voulu. Il me fait remarquer à ce propos, non sans quelque amertume, que malgré ses déficiences de mémoire, il comprenait et assimilait facilement toutes les leçons et explications qui s'adressaient surtout au raisonnement. Seulement, les professeurs semblaient tenir assez peu compte de ce fait, car ils ne lui ménageaient pas les pensums et ne craignaient même pas de l'exposer quelquefois aux risées de ses confrères mieux doués sous le rapport de la mnémotechnie. Voilà, si je ne m'abuse, une erreur de pédagogie qui mérite d'être signalée et corrigée.

Le jeune homme parle anglais, comme le requiert sa situation et il proclame l'urgence de l'enseignement sérieux et universel de cette langue que tous les jeunes devraient parler couramment.

Le souvenir plutôt morose de ses brèves années d'études amène son interlocuteur à déplorer dans notre système d'enseignement certaines sévérités qu'il juge exagérées et désuètes. Il veut qu'on élargisse un peu les moules d'une discipline ancestrale et qu'on laisse plus de liberté aux élèves afin de leur apprendre à former leur volonté.

Il aime beaucoup les sports et en pratique plusieurs. A son avis, la culture physique doit être pratiquée davantage dans les écoles.

Lorsque nous nous séparons, c'est lui qui me remercie le premier. Effet probable d'une bien excusable déformation professionnelle.

Si vous voulez me suivre encore, nous allons passer maintenant chez les dames.

Entrons tout d'abord dans cette salle de rédaction qui ressemble comme une sœur, utérine ou consanguine, à toutes les autres.

Dans un coin assez sombre, derrière une large table surchargée à crouler de livres, de revues et cela va sans dire, de journaux de tout format et de toute épaisseur, voici une jeune fille aux cheveux châtains, aux grands yeux de nuance émeraude, à la bouche sérieuse et mutine tout à la fois. Elle me parle d'une voix presque trop douce, dont le timbre volontairement assourdi dénote une grande maîtrise de soi en même temps qu'une sensibilité ardente mais sévèrement disciplinée.

De toute évidence, puisqu'elle est femme et journaliste, c'est la composition française qui a toujours eu ses plus chères préférences.

Depuis ses diplômes, elle a étudié successivement l'anglais, l'italien et l'allemand. Pour se distraire, elle a suivi des leçons de piano et de violon. Elle lit tant qu'elle peut, quand elle peut, surtout des romans psychologiques. Et l'on osera prétendre, après cela, que les journalistes sont tous des paresseux et des insouciants et qu'ils se contentent exclusivement d'à peu près.

La connaissance de l'anglais lui paraît avantageuse au point de vue culturel et elle la juge nécessaire au point de vue utilitaire.

A son avis, notre enseignement ne se modernise pas assez vite. En littérature, par exemple, on insiste trop sur les classiques et romantiques, cependant qu'on mesure parcimonieusement la place aux auteurs modernes et contemporains. De ce fait, la formation des élèves se trouve restreinte et inadéquate. Pour se qui est de certaines sciences, dites secondaires, elle a constaté que les maîtres chargés d'en enseigner les rudiments essentiels sont parfois assez mal préparés à cette tâche. Il vaudrait mieux, dans ce cas, supprimer ces leçons fastidieuses et reporter sur d'autres matières plus importantes le temps qu'on leur consacre sans résultat.

Elle aime les sports et regrette vivement que sa santé et ses occupations multiples lui interdisent d'en

pratiquer aucun. La culture physique est d'une nécessité incontestable pour la formation de la jeunesse et on devrait en généraliser la pratique, tout particulièrement chez les jeunes filles.

De la salle de rédaction bruyante et enfumée, passons dans le petit bureau discret et quasi monacal d'une des grandes animatrices de la J.O.C.F. Calme, propreté, clarté. On ne se croirait jamais à deux pas des quartiers ouvriers de la grande ville. On ne dirait pas non plus qu'on se trouve en plein centre d'un ruche extrêmement laborieuse d'où s'envolent chaque jour, vers des milliers et des milliers d'ouvriers et d'ouvrières, des mots d'ordre féconds, des appels chaleureux, des circulaires réconfortantes.

Cependant, en regardant la frêle et modeste jeune fille qui m'invite aimablement à m'asseoir, je réalise soudain qu'en dépit de l'atmosphère apaisante de paix intérieur qui se dégage de toute sa personne, elle est pourtant en contact direct avec la vie trépidante de l'extérieur, qu'elle la comprend parfaitement et ne redoute pas d'affronter ses bruits et ses clameurs, chaque fois qu'il s'agit d'aller aider quelques-unes de ses sœurs moins aguerries à franchir des tournants dangereux, à éviter des écueils tragiques et sournois.

Pendant qu'elle me parle avec des phrases brèves, illustrées de gestes précis, où il y a quelque chose de légèrement masculin, j'ai l'impression très vive que mille jeunes filles répondent à mes questions par sa bouche minuscule aux lèvres minces et volontaires.

C'est encore la composition françaises qui fut durant les années d'étude, la matière de prédilection de cette future dirigeante d'œuvres sociales. Après sa sortie de classe, elle lut beaucoup, des romans d'abord, comme la chose est logique, puis des ouvrages de caractère sérieux qui formèrent son esprit, mûrirent sa pensée et orientèrent définitivement ses activités.

Parlant suffisamment l'anglais, elle proclame l'utilité universelle de la connaissance de cette langue dans notre province. Elle fait observer qu'il importe surtout d'enseigner aux jeunes la pratique de la conversation anglaise.

Bien entendu, elle reconnaît les incontestables mérites de notre système d'enseignement et affirme qu'on ne saurait contester les services qu'il nous a rendus dans le passé et qu'il nous rend encore aujourd'hui. Toutefois, une expérience que chaque jour fait plus vaste et plus variée, la force à avouer que la formation religieuse d'une notable partie de notre jeunesse s'avère trop souvent fondée sur des pratiques et des théories beaucoup plus que sur des principes. Et c'est là, constate-t-elle avec chagrin une base bien fragile que lézardent et même détruisent trop souvent les premiers orages violents de l'existence.

Pour avoir pratiqué quelques sports avec agrément et profit, elle a compris l'impérieuse nécessité de la culture physique dirigée et contrôlée dans la formation des jeunes. Ce sont les sports qui ont probablement le plus d'influence pour développer chez leurs adeptes l'initiative, l'endurance et le courage, qualités indispensables à la formation d'un caractère fortement trempé. Voilà pourquoi on ne saurait trop s'efforcer de créer chez les jeunes garçons et les jeunes filles une véritable mentalité sportive dans laquelle on introduira soigneusement les nuances propres à chaque sexe.

Ce sont là quelques échantillons, pris au hasard, des réponses qu'on a bien voulu faire aux questions énumérées au début de cet article. Ils devraient suffire, je pense, pour démontrer quels propos sensés et constructifs, des jeunes gens de milieux tout à fait différents, qu'on interroge à l'improviste, peuvent tenir sur des sujets de cette importance. Je me suis d'ailleurs convaincu durant cette enquête que, pour gagner la confiance cordiale des jeunes, il suffit de les convaincre de la sincérité de notre amitié et de la certitude de notre discrétion.

Généralisons un peu maintenant et tentons au hasard un vague essai de statistique.

Jeunes garçons et jeunes filles, en nombre à peu près égal, ont accordé leur prédilection, pendant la période de leurs études, au français, à l'arithmétique et à l'histoire dans l'ordre où je viens de les nommer. Puis la géographie semble posséder une attraction assez puissante pour les garçons, alors que chez les filles domine la passion de la littérature pure. Du côté hommes, la philosophie et l'économie politique ont des partisans convaincus, tandis que la peinture et le dessin rencontrent plutôt leurs meilleurs adeptes de l'autre côté de la clôture, prenons bien garde d'écrire de la barricade.

Depuis qu'ils ont quitté les classes, la plupart des jeunes garçons se sont adonnés à l'étude de la sociologie, — en grande partie dans les magistrales encycliques des derniers papes, — de l'économie politique, de l'histoire et de la philosophie.

Chez les jeunes filles, on cultive plutôt les langues, la musique, le chant et la peinture.

On lit beaucoup, mais la littérature sérieuse a un avantage marqué sur les œuvres purement romanesque. Il faut donner une mention spéciale aux ouvrages d'histoire qui jouissent d'une grande vogue, ce qui est excellent.

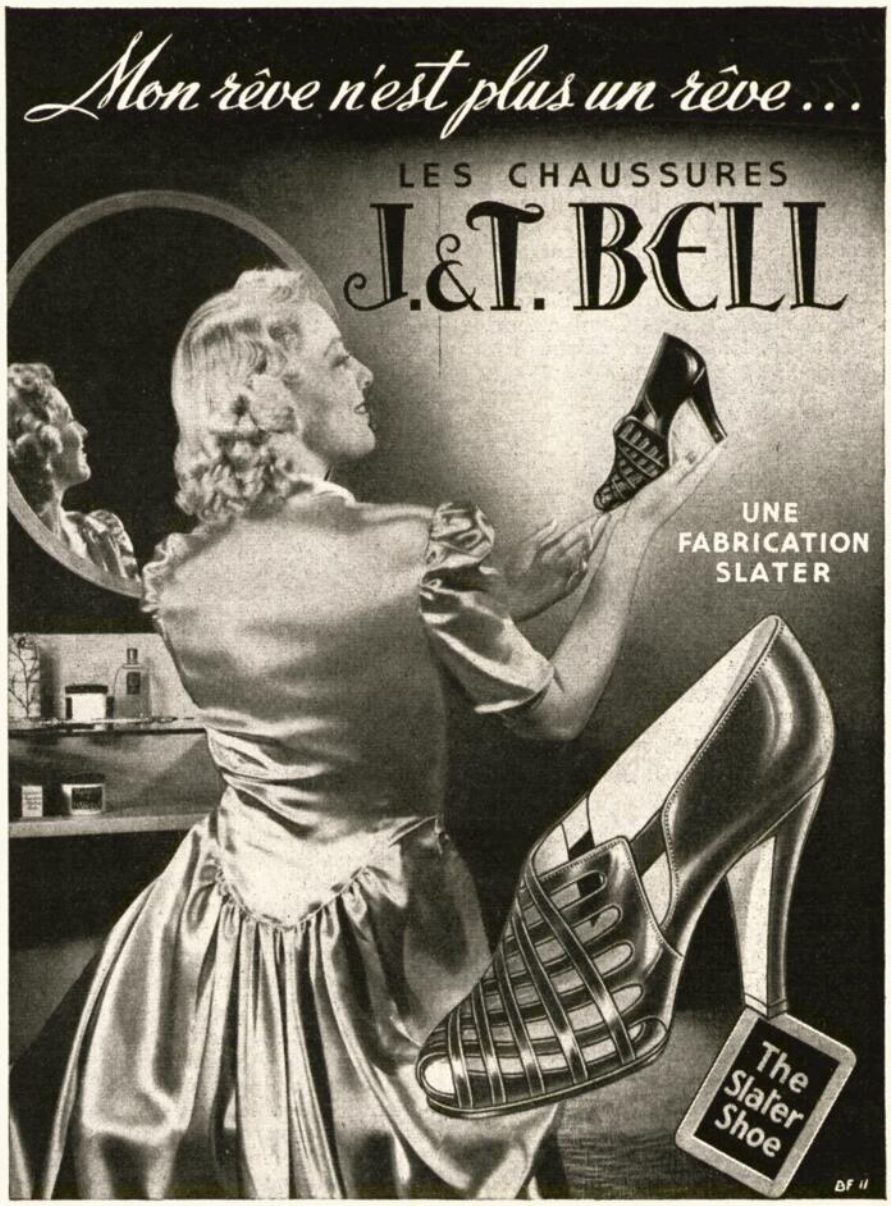
J'ai constaté que près des deux tiers de ceux que j'ai intervioués parlent l'anglais couramment. Le pourcentage de ces heureux bilingues est toutefois légèrement supérieur chez les jeunes filles.

Les quatre cinquièmes environ des jeunes des deux sexes m'ont affirmé, la plupart en termes fort catégoriques, que la connaissance de l'anglais est d'une nécessité primordiale aujourd'hui. Plusieurs ont tenu cependant à faire remarquer que cette nécessité n'en est pas une de principe mais plutôt d'ordre pratique. Sur ce même sujet, quelques-uns ont établi également des distinctions motivées entre la population des villes et celle des campagnes et exprimé l'avis que l'usage de l'anglais étant beaucoup moins fréquent chez cette dernière, il serait peut-être suffisant d'y inculquer aux jeunes les principales notions de ce langage.

Tous sont vivement intéressés et même passionnés par la question de l'enseignement. Tous soutiennent avec non moins de force et d'ensemble que notre système actuel a besoin de certaines réformes. Cependant, j'ai plaisir à rapporter qu'une confortable majorité reconnaît que ce système a eu et a encore de grands mérites et qu'il ne s'agit pas de le vilipender, encore moins de le détruire, mais bien de le perfectionner en le modernisant.

Parmi les très nombreuses réformes suggérées, les unes sont d'ordre moral, tel l'enseignement plus raisonné de la religion, d'autres de nature psychologique, comme la formation de la personnalité et la culture du raisonnement chez les élèves. Je dois déclarer que ces deux dernières ont

(Lire la suite page 71)



FAITES LES VÊTEMENTS DE VOS ENFANTS AVEC **Viyella** REGD. IRRÉTRÉCISSABLE LAVABLE—DURE TRÈS LONGTEMPS

36" ou 54" de large. Dans tous les magasins ou demandez des échantillons à Geo. L. Holland, 1011, édifice New-Birks, Montréal

POUR VITALITE ET SANTE



Les victimes de l'ennui se donnent tant de mal sans cesse qu'elles finissent par s'exaspérer. Il y a moyen cependant de vaincre l'ennui, et beaucoup en ont profité. D'autres sont si obsédés de l'ennui et de son lugubre cortège qu'ils ne peuvent se décider à l'employer. Nous voulons parler ici de la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs.

Vous ne souffrez pas d'ennui quand le sang et les nerfs sont en excellent état, or la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs contribue puissamment à la restauration de la richesse du sang et au rétablissement de la force nerveuse dans l'organisme épuisé.

Les substances minérales et la Vitamine B1 que contient la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs sont des aliments accessoires nécessaires au soulagement des troubles nerveux.

La Nourriture du Dr Chase

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Province* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée. 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

HÉMORROÏDES

Essayez Ce Traitement-Combinaison pour Hémorroïdes, qui est offert gratuitement

Ces symptômes incommodants d'Hémorroïdes — douleur, démangeaison ou saignement — sont maintenant traités privément *à la maison*. Les victimes d'Hémorroïdes de partout ne tarissent d'éloges sur ce Traitement-Combinaison. Lisez l'affirmation ci-dessous :



" Messieurs,

Mon cas était très grave, mais votre traitement a été pour moi un grand soulageme t. Je ne pourrai jamais en dire assez de bien. "

D. MacPherson

Saanich, C.B.

Si vous souffrez de démangeaison, de saignement ou d'Hémorroïdes sortantes, vous pouvez avoir une généreuse quantité de ce traitement *gratuitement* sur demande. Ne retardez pas. Vous n'êtes pas obligé de souffrir inutilement. Remplissez le coupon ci-dessous DES MAINTENANT !

GRATUIT COUPON D'ESSAI

Pour prouver notre prétention, nous vous enverrons promptement sous carton approprié, une généreuse quantité de ce traitement. N'attendez pas. Envoyez le coupon AUJOURD'HUI.

Dept. 37E3 E. R. Page Co. Toronto, Ont.

Nom_____

Adresse_____

Ville ou Village_____ Prov._____

JOUEZ DE LA GUITARE Hawaïenne

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon Termes de paiements faciles Des milliers de personnes diplômées recommandent notre cours.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE

251 E St-Joseph. Quebec

Gagnez de l'Argent dans vos soirées



PARENTS

Lorsque vous et votre famille partez en voyage en chemin de fer, en auto ou en autobus, procurez-vous une boîte de **Mothersill**. En voyage, les nausées arrivent toujours au moment le plus inopportun — mais **Mothersill** assure votre confort. Le mouvement et le tangage du train, de l'auto et de l'autobus sont nouveaux pour les enfants ; ceux-ci se fatiguent et ont des nausées, même pendant un court trajet. Evitez ces malaises du voyage en prenant à temps du ***Mothersill***, médicament très estimé depuis plus d'un quart de siècle et recommandé des médecins, gardes-malades et voyageurs du monde entier. En vente dans les pharmacies.

Demandez autres détails à

THE MOTHERSILL REMEDY CO., LTD.

286 ouest, rue St-Paul, Montréal



LE SPORT ET LA FEMME

Comment la femme doit-elle faire du sport.— La culture physique. — La marche. — La natation.

PAR MADELEINE KENT

Mlle MADELEINE KENT, notre nouvelle chroniqueuse sportive, est la fille du docteur et de Mme G. H. Kent, de Montréal. Sa mère est une des fondatrices de l'hôpital Sainte-Justine. Elle-même a contribué à la fondation de la Ligue de la Jeunesse Féminine dont elle fut la première secrétaire. Etudes variées : médecine, langues et musique. Mlle Kent parle le français (sa langue maternelle), l'anglais, l'italien et l'allemand. Professeur de natation à la Palestre Nationale de Montréal. Mlle Kent pratique plusieurs sports : nage de fantaisie, ski, canotage, navigation à voile, tennis, golf, escrime.

LE SPORT, chez la femme canadienne, est d'acquisition assez récente. Pour cette raison, peut-être, il arrive à la nouvelle sportive de montrer plus d'enthousiasme que de sagesse.

La pratique intelligente du sport demande de la modération et surtout du bon sens. Autrement il cesse d'être un exercice bienfaisant et un passe-temps agréable. Aussi, la personne dont la trop grande ardeur lui fait oublier son manque d'entraînement et son ignorance du sport, risque fort d'avoir des déceptions.

Ainsi désappointée, elle se décourage souvent, et quelquefois même abandonne le sport. Ceci est regrettable surtout quand la raison tient uniquement au choix d'un sport trop violent, à des pratiques trop prolongées, ou encore à l'imprudence d'entreprendre sans être experte le côté acrobatique d'un sport.

La *souplesse* et l'*endurance* sont les deux qualités essentielles du sport. Après elles, viennent l'agilité, la vitesse, la force, l'adresse, suivant le cas. Par exemple, le tennis, la course, l'aviron, le tir développeront une ou plusieurs qualités particulières. Mais tout d'abord il faudra acquérir ces deux qualités primordiales.

Il faut des muscles flexibles pour se plier, pivoter, sauter sans effort, et assez d'endurance pour pouvoir exécuter pendant assez longtemps ces divers mouvements. Cela, joint à la maîtrise de la technique, permet à la sportive de pratiquer tous les sports avec plaisir et sécurité.

Ces qualités indispensables peuvent s'acquérir facilement et graduellement par la pratique de certains sports, comme la marche, la natation. Il est plus prudent de les posséder déjà avant d'entreprendre d'autres sports, tels l'équitation, le ski, les jeux d'équipe.

Le sport en général demande *une certaine préparation*, puis un *entraînement méthodique*. Cet apprentissage sera plus facile et amusant, si le sport choisi est approprié à son âge, et, surtout à son état physique. Après cela, le plus important est de commencer tranquillement. L'exercice trop prolongé non seulement ne rapporte rien au point de vue du sport lui-même ; mais il est incontestablement nuisible à la santé.

C'est uniquement par la pratique régulière et soutenue que l'on arrive à faire du sport sans fatigue excessive, et, à le faire bien. Evidemment la rapidité du progrès dépend entièrement de l'habileté naturelle d'une personne, du temps dont elle dispose et de sa résistence physique initiale.

La Culture Physique

La culture physique est le meilleur moyen pour se préparer au sport ; c'est certainement le plus rationnel. Pour les personnes frêles ou plus âgées, c'est une façon sensée et de tout repos.

La culture physique consiste en un entraînement méthodique de tout le corps. Les exercices sont rythmés; simples au début, puis progressivement plus difficiles à mesure que les muscles s'assouplissent et que la respiration devient plus facile. L'on commence par quelques minutes par jour, puis la période d'exercice augmente avec les forces. Il y a des intervalles de repos, ou un arrêt quand la fatigue se fait sentir. En y mettant un peu de tenacité les progrès sont bientôt visibles et parfois étonnants.

Se lancer dans le sport sans préparation, c'est entreprendre deux choses à la fois, c'est-à-dire, en plus de l'effort physique inusité, il y a la préoccupation du sport lui-même. La nouvelle sportive dépensant déjà beaucoup d'énergie dans un exercice dont elle n'a pas l'habitude, doit en plus subir la tension, suivant le cas, de tenir une raquette, diriger des skis ou une embarcation, se tenir en équilibre soit sur des patins ou une bicyclette, etc., etc.

Il en résulte naturellement une double fatigue, parfois trop grande pour une commençante. Les progrès étant nécessairement lents, l'intérêt du sport s'en trouve diminué. Cette hâte prématurée explique bien des lamentations et des soupirs découragés, y compris la fameuse phrase : « Je n'apprendrai jamais. »

Un grand nombre de sports ne sont pas difficiles, même pour des novices, seulement il vaut mieux être « en condition » avant de les entreprendre.

La Marche

Un autre excellent moyen de préparation est la marche. C'est déjà du sport, mais dans sa forme la plus simple. La marche ne demande pas d'apprentissage, pas d'équipement compliqué. Il s'agit simplement d'être bien chaussé.

L'on commence par marcher un mille par jour. Peu à peu le pas devient ferme, la démarche légère, l'endurance plus grande, la santé meilleure, et, cela sans effort et presque à son insu. La fraîcheur de la nature est un tonique pour l'esprit, et la vie autour de soi une distraction qui évite la monotonie, le seul écueil quelquefois des exercices réglés.

La Natation

Le tout premier des sports, surtout pour la femme, est la natation. Comme cet exercice fait travailler tous les muscles à la fois, le corps se développe harmonieusement. La nécessité de flotter oblige à une respiration profonde et rythmée, et l'eau a sur les nerfs une influence apaisante. Le corps étant supporté par l'eau, la nageuse n'a qu'à avancer ou reculer, obtenant ainsi un maximum d'exercice avec un minimum d'effort.

L'importance de la natation dépasse le simple exercice physique. C'est un moyen de défense que personne ne doit ignorer. Tous ceux qui s'aventurent sur l'eau à la voile, à l'aviron ou en bateau à moteur, doivent savoir nager.

Pour tirer le Maximum de Bénéfice du Sport « il faut s'amuser »

Le bon sens et la modération s'appliquent également à toutes les classes de sportives. La championne de ski ne s'élance pas dans une descente « Kandahar », le premier jour de la saison d'hiver. Elle s'exerce pendant un certain temps sur des descentes moins rapides, et, seulement quand elle se sent « en forme » se lance-t-elle sur des pistes périlleuses.

Les championnes de vitesse parcourent tout d'abord leur distance sans hâte, puis augmentent graduellement de vitesse. Elles n'essaient des records qu'au moment où elles atteignent la plénitude de leur force physique. Les as du tennis limitent au début le nombre de leurs parties et la rapidité de leur jeu. Les premières randonnées en bicyclette, à pied, à cheval sont toujours courtes.

NOTRE JEUNESSE

(Suite de la page 69)

été prônées avec une particulière vigueur, allant parfois jusqu'à la véhémence, par plus des trois quarts des interviouês des deux sexes. Et cela avec un luxe d'arguments et d'exemples résolument personnels et incontestablement vécus.

On réclame plus de manuels canadiens, ainsi qu'un enseignement plus approfondi de l'histoire du Canada, de l'anglais et des sciences du commerce et de la finance. Plusieurs souhaitent l'allègement des programmes par l'exclusion de certaines matières insuffisamment enseignées par des professeurs insuffisamment préparés. A signaler aussi les mauvaises notes prodiguées à cette passante brillante mais éphémère qu'est la mémoire. On accable de quolibets amers sa vogue d'antan et on recommande, en termes non équivoques, de substituer à ses performances sans lendemain l'habitude féconde du raisonnement qui satisfait et demeure. Enfin, n'allons pas oublier que quelques-uns proposent de faire subir aux enfants, dès que leur âge le permet, des épreuves d'orientation professionnelle en vue de les diriger vers les carrières et professions pour lesquelles ils démontrent des aptitudes particulières.

Sur les sports, l'opinion est unanime. Ceux-la même qui m'ont avoué n'en avoir jamais pratiqué aucun, par manque de temps ou de santé, m'ont affirmé avec tous les autres que la culture physique sagement ordonnée et réglementé est absolument indispensable à la formation de la jeunesse, si on veut qu'elle soit à la fois saine de corps et vigoureuse d'esprit.

Toutefois, certains ont tenu à préciser qu'ils entendaient considérer le sport comme élément de santé et complément de culture, mais non comme une carrière lucrative, ce qui est tout à fait différent. D'autres ont insisté sur le fait que tout en encourageant fortement la pratique modérée des sports pour développer chez les jeunes l'endurance physique, la vigueur morale et l'esprit d'initiative, ils ne visent nullement à promouvoir des compétitions tapageuses qui dégénèrent fatalement en rivalités farouches et s'accompagnent presque toujours d'inqualifiables brutalités.

Dans ce concentré qui est bien plutôt un comprimé, j'ai tenté d'introduire la substance des opinions et des avis librement exprimés par un bon nombre de jeunes sur les problèmes de l'enseignement et des sports.

J'essaierai dans un prochain article de résumer la pensée essentielle de cette même jeunesse sur divers aspects de notre vie sociale et nationale. On voudra bien, je l'espère, me continuer l'indulgence que je réclame au nom de ma bonne volonté et de ma sincérité.

M. JEAN GIRAUDOUX

(Suite de la page 15)

qui permet aux hommes de se reposer de temps en temps sans que la marche du pays s'arrête . . . *Le Parlement,* ajoute-t-il *sera incomplet tant qu'il ne comportera pas l'élément féminin qui doit y figurer dans une proportion égale — j'entends en importance — à celle qu'il a dans la vie de la nation.*

Voilà de quoi mettre en joie plus d'une suffragette. Est-ce pour des opinions comme celles-là que M. Giraudoux est si fort admiré des femmes ?

L'ordonnance de M. Giraudoux vient discrètement rappeler au Maître qu'un certain nombre de personnes attendent encore dans le grand salon. Il me faut partir.

Le maître me reconduit courtoisement à la porte.

— Pensez-vous que la guerre sera longue, Maître ?

— Je ne suis pas prophète, répond-il en riant. Mais espérons qu'elle sera courte.

Une ombre légère a voilé un instant son regard clair. Nostalgie de ses livres, de son travail, de ses voyages (l'été dernier il était au Canada à admirer les Rocheuses) mais ce n'est qu'une ombre. La mélancolie fait vite place à une volonté ferme, tendue. On sent que M. Giraudoux a renoncé à tout travail personnel pour se consacrer tout entier à l'œuvre national. Pour lui il ne s'agit plus de créer, mais de «servir».

Et cette abnégation d'un esprit de sa qualité, cette descente au forum d'un pur intellectuel qui vécut si longtemps dans sa tour d'ivoire, est un des plus beaux exemples de cette « union sacrée » qui fait actuellement de la France une seule et même personne luttant farouchement pour sa liberté et pour la liberté du monde.

LES GRIEFS DES MARIS

La majorité des maris reprochent à leur femme :

- De faire le ménage du haut en bas de la maison en même temps, si bien qu'il ne sait plus où s'asseoir.
- De lui demander en déjeunant ce qu'il désire manger pour dîner.
- De brûler le pain grillé du déjeuner.
- De chiffonner ses chemises en les repassant.
- D'oublier de lui acheter de la pâte dentifrice, du savon à barbe, etc.
- De garder ses bigoudis au petit déjeuner.
- D'avoir des jupons qui passent ses robes.
- De s'enduire le visage de *cold cream* avant de se mettre au lit.
- De sortir avec des échelles dans ses bas.
- De lire longuement au lit, alors qu'il voudrait éteindre la lumière et dormir.
- De le laisser se lever pour faire taire le réveille-matin.
- D'arriver toujours à la dernière minute.
- De l'interrompre pour finir de raconter l'histoire qu'il avait commencée.
- De dénigrer ses cravates préférées.
- De l'abreuver de conseils quand il est au volant de son auto.

"Dites-moi, docteur ...quel antiseptique employez-vous à l'hôpital?"



'DETTOL' protège la vie de milliers de personnes dans les salles de maternité et d'opération des plus grands hôpitaux du Canada ; il est donc assez efficace et assez sûr pour être utilisé à la maison, même pour les soins intimes. 'DETTOL' est plusieurs fois plus fort que l'acide carbolique pur, mais il est non toxique, doux pour les tissus humains et d'un emploi agréable ; il sent bon et ne tache pas.

L'Antiseptique 'DETTOL' est employé depuis des années dans les familles et par les médecins de Grande-Bretagne. On s'en sert maintenant au Canada pour les coupures, éraflures et piqûres, comme gargarisme quand on a mal à la gorge, comme désodorisant dans le bain et pour tous les soins de toilette intime.



VOTRE PHARMACIEN VEND

'DETTOL'

(MARQUE DEPOSEE)

L'ANTISEPTIQUE MODERNE

Reckitts (Over Sea) Limited, service des produits pharmaceutiques, Montréal, P.Q.

VOICI UNE AUTRE CHOSE DONT IL FAUT SE RAPPELER

TOUS LES USTENSILES DE CUISINE EN ALUMINIUM "WEAR-EVER" SONT FAITS EN TOLE D'ALUMINIUM EPAISSE ET DURE, ET GARANTISSENT UN USAGE EXTRA LONG.





Les Ustensiles "Wear-Ever" chauffent plus vite, résistent aux acides et conservent les saveurs naturelles et les éléments nutritifs des aliments. Ils sont sûrs, faciles à entretenir, d'apparence moderne, et conçus pour la commodité. Partout où la qualité et l'économie comptent, c'est "Wear-Ever" qui l'emporte. Exigez toujours cette marque.

Les ustensiles en aluminium "Wear-Ever", avec jolies garnitures noires, s'harmonisent à n'importe quelle combinaison de couleurs.

"Wear-Ever"

Ustensiles de Cuisine en Aluminium

MESDAMES,

rehaussez votre élégance;

DEMANDEZ

LUCERNE

LE BAS CHIC



LE DICTON DE LA MODE A L'HEURE ACTUELLE :

Marier la couleur de vos bas à celle de votre costume.

Obtenir une tonalité douce dans tout l'ensemble.

Eviter les contrastes frappants.

+ + +

Demandez à voir les bas

LUCERNE

dans les teintes

NATURELLE et BISCOTTE

+ + +

FABRIQUÉ À MONTRÉAL PAR

BONNEVILLE - SMITH LIMITÉE

VOTRE COEUR, MESDAMES!

Mes chères amies,

Il me reste à peine l'espace qu'il faut pour vous remercier de l'accueil de plus en plus chaleureux, de plus en plus confiant que vous me faites dans vos lettres où vous mêlez aux confidences intimes des mots d'amitié qui me touchent profondément. Venez et revenez, je vous attends toutes avec le meilleur de mon cœur et de ma pensée.

VOTRE AMIE INCONNUE

P.S. — Je dois rappeler qu'à mon grand regret, il m'est absolument impossible de répondre à des questions qui ne sont pas d'ordre purement sentimental.

En outre, comme ce courrier est strictement réservé aux dames et demoiselles, je me vois forcée d'ignorer les communications des messieurs. Du moins jusqu'à nouvel ordre.

L'A. I.

Bouton d'Or. — En lisant votre charmante missive, on croit voir, en effet, un joli bouton de rose qui aurait des cheveux blonds, des yeux rêveurs, une bouche mutine et une taille flexible comme un roseau. Il nous semble également entendre une maman exquise, fleur de tendresse largement épanouie, lui dire doucement à l'oreille : « Ma chérie, crois-en mon expérience, je t'assure que ton petit cœur n'a pas encore parlé véritablement. Ne laisse pas non plus un autre cœur se lier au tien avant d'être bien sûre que c'est sur ce cœur-là que tu veux régner pour toujours. » Si votre maman vous parle ainsi, chère, il faut l'écouter car son amour éclairé a raison. C'est absolument ce que je vous dis moi-même, en grande amie qui reconnaît en vous une âme d'élection promise au Bonheur, au grand, celui qu'on écrit avec une majuscule. Attendez un peu, le soleil de l'amour est à la veille de se lever pour vous. Vous ne vous y tromperez pas, je vous assure, car son premier rayon vous éblouira pour toujours.

•

Risque tout. — Merci de votre bienvenue et au grand plaisir de vous rendre service, si vous m'en offrez la douce occasion. Vous êtes risque-tout, petite amie, c'est fort bien. Ne risquez pas, cependant, de rester inactive et de gaspiller ce bien aussi fugitif qu'irremplaçable qu'est le temps. Je devine en vous de merveilleuses possibilités. Employez-les largement pour votre bonheur et celui des autres.

•

Régine. — Désolée de ne pouvoir vous obliger, mais j'ai bien spécifié dans ma première chronique que je me limite strictement à la discussion des problèmes sentimentaux de mes correspondantes.

•

« Si oiseau j'étais ». — Votre lettre m'apprend que vous êtes une jeune fille sérieuse, cultivée et qui a la légitime ambition de mettre en pleine valeur les ressources de son cœur et de son esprit. Seulement, vos efforts et votre bonne volonté se heurtent à la routine et au manque d'horizon qui sont les caractéristiques inévitables de la vie des petites villes et des villages. Tout de même, vous devez persévérer dans l'accomplissement généreux de vos tâches quotidiennes ainsi que dans votre désir de vous transporter sur une scène plus vaste, si vous trouvez une occasion réellement favorable pour le faire. En attendant, essayez de vous créer des occupations et des intérêts qui sortent autant que possible de la banalité courante. Telle que je vous devine, vous y réussirez certainement. Et qui sait si, prochainement, l'enchantement d'un roman d'amour ne viendra pas transformer toute votre existence et rompre à jamais la pesante monotonie de vos jours ? C'est ce que je souhaite et même ce que je prévois.

•

Chouchou. — C'est vous qui demandez de l'espoir, vous qui avez l'inestimable bonheur d'avoir 22 ans, vous dont la vie est encore en pleine aurore ? Ma chère enfant, ce n'est pas un espoir que je vous envoie mais bien la plus absolue des certitudes. Oui, vous serez aimée, je vous l'assure, je vous le promets. Seulement, soyez un peu raisonnable quoiqu'il s'agisse de l'Amour et, pour tromper votre impatience que je comprends, peut-être pour l'avoir autrefois partagée, préparez-vous à le reconnaître du premier coup l'orsqu'il se présentera chez vous. En effet, l'Amour n'a qu'un seul vrai visage, c'est entendu, mais il nous arrive assez souvent sous des déguisements plutôt inattendus, comme s'il voulait en quelque sorte éprouver notre cœur avant de s'en emparer définitivement.

D'ailleurs, je ne suis pas bien inquiète, car les mots de votre lettre m'assurent que lorsque le tendre voyageur frappera à votre porte, il recevra le plus magnifique des accueils. Regardez donc par la fenêtre, quelque chose me dit que vous allez le voir bientôt paraître sur la route.

•

20 printemps. — Vous aimez et l'on vous aime, petite amie, c'est le plus grand des bonheurs. Pourtant, à ce que je vois, il y a en vous un peu de « la peur de vivre ». Cela, il ne le faut pas, non, non et non. Heureusement que vous avez devant vous suffisamment de temps pour réfléchir et comprendre. Comme l'a si bellement dit Paul Bourget : « La vie présente n'est ni un plaisir ni une peine, mais c'est un devoir qu'il faut remplir avec une scrupuleuse fidélité. » Tout est là et ceux qui veulent prétendre qu'il en peut aller autrement se condamnent eux-mêmes à l'atroce amertume des remords et des désillusions. Mais je sais que tel ne sera pas votre cas. Vous avez un cœur trop noble pour cela. Laissez donc l'Amour faire en vous son œuvre de grandeur et de beauté et quand sonnera l'heure bénie, allez sans hésiter vers la vie et embrassez d'une même étreinte tous ses devoirs et toutes ses responsabilités. C'est de vette façon-là seulement que vous mériterez de goûter à toutes ses joies et à tous ses bonheurs.

•

Petite fille.—Puisque le bonheur ne vous boude pas, prenez bien garde de le bouder. Autrement, il pourrait se fâcher, s'enfuir et qui sait si vous parviendriez jamais à le rejoindre ? Malgré vos vingt et un ans en fleurs, vous savez bien, petite fille, que le cœur n'est jamais satisfait ici-bas puisqu'il ne rencontre que des bonheurs finis, alors que ses aspirations sont infinies. Cela, c'est tout le mystère de la vie. Pour échapper à ces inévitables crises de dépression morale, le seul remède est l'Amour sous toutes ses formes. En d'autres termes, il faut pratiquer l'amour divin par la contemplation, la prière ou les œuvres de miséricorde dans les cloîtres ou les communautés ou bien prodiguer autour de soi, dans le monde, les manifestations généreuses de son dérivatif, l'amour humain. C'est là le meilleur préventif contre l'ennui, le spleen, la mélancolie et c'est aussi la méthode la plus sûre pour dissiper la crainte de l'avenir en employant judicieusement et profitablement le présent. Voilà ce que vous pouvez faire, petite fille heureuse, et ce que vous conseille mon affectueuse amitié.

•

Sweet sixteen. — A seize ans, vous auriez grand tort d'aliéner votre liberté encore toute neuve. Cela ne fait pour moi aucun doute. Seulement, vous ne sauriez refuser à votre ami ce que vous désirez vous accorder à vous-même. Le mieux dans votre cas, je crois serait de vous considérer pour un temps comme deux bons camarades sans plus. Vous éviterez ainsi les petites frictions et les discussions énervantes qui assombrissent vos rencontres. Allez donc patiner à votre gré avec les amis qui vous y invitent et laissez votre ami fréquenter à sa guise les camarades de son choix. Et si le véritable amour doit un jour vous réunir pour la vie, soyez assurée qu'il vous amènera par les sentiers propices, vers son merveilleux rendez-vous. Mais pour le moment, ne fatiguez ni votre cœur ni votre esprit, accomplissez bien vos devoirs, quels qu'ils soient, et respirez largement le parfum de votre jeunesse au soleil du bon Dieu et au grand air de la liberté bien comprise et sagement goûtée.

Nos lectrices sont priées d'adresser leurs lettres, signées d'un pseudonyme, à :

L'AMIE INCONNUE

La Revue Populaire

•

L'horoscope de votre mari, fiancé ou ami

21 avril au 22 mai : Nous avons affaire maintenant à quelqu'un qui ne sait pas se dépêcher et qu'il faudra éviter de bousculer. Même s'il s'est levé en retard, donnez-lui le temps de déjeuner tranquillement. C'est un convive agréable et un gourmet capable d'apprécier un plat fin. Ne cherchez pas à brusquer ses décisions. Il aime à prendre son temps pour réfléchir comme pour agir. Habituez-le à voir les deux côtés des choses, sans quoi il pourrait devenir entêté et étroit d'esprit, ou bien son indécision lui ferait perdre les occasions favorables qui s'offrent à lui. S'il se montre silencieux et taciturne, n'en prenez pas ombrage : cela ne durera pas.

POUPÉES CANADIENNES

par Thérèse Fournier

N'est-il pas trop tôt pour parler des étrennes de l'an prochain? Pas du tout. N'est-il pas vrai que bon nombre de jouets, mécaniques et autres, n'ont eu qu'une vie éphémère et ont été définitivement rangés dans l'armoire des souvenirs d'enfance? Il faut donc songer à les remplacer par d'autres plus durables, espérons-le, et plus personnels.

Si la mode des joujoux varie d'année en année, il en est une, cependant, qui demeure, peut-être parce qu'elle se renouvelle sans cesse, et plus sûrement encore parce qu'elle satisfait ce désir inconscient de maternité qui habite le cœur de toutes les petites filles de la terre : la mode des poupées. C'est ainsi que nous avons connu des négresses aux cheveux crépus, des Chinoises en kimonos de soie, de jeunes Ecossais habillés de plaid, des fillettes portant le costume d'une province française, etc.

La Commission du troisième Centenaire de Montréal nous invite à lancer sur le marché canadien de nouvelles poupées qui ne feront pas seulement le bonheur des petites filles mais seront pour tous, petits et grands, une leçon d'histoire. Elles personnifieront tous ceux qui, de loin ou de près, ont pris part à la fondation de Montréal ou qui sont venus s'y fixer aux premiers temps de la colonie.

Nous reproduisons ci-dessous le communiqué publié à ce sujet par la Commission du troisième Centenaire, dans l'espoir d'obliger nos lectrices qui n'en auraient pas pris connaissance ou qui auraient négligé de le conserver. Nous espérons qu'un grand nombre d'entre elles prendront part à ce concours de poupées historiques et que leur travail sera couronné de succès.

Grand Concours de Poupées Historiques du IIIe Centenaire de Montréal

Objet : Habiller des poupées suivant le costume authentique de personnages de l'histoire de Montréal ou des environs, de 1642 à 1842.

Liste des personnages : Membres de la Société Notre-Dame de Montréal — Fondateurs de Ville-Marie — Gouverneurs de Montréal — Noblesse du district de Montréal — Les Pionniers — Jeunes Normandes — Ramezay et ses enfants — Explorateurs et coureurs des bois — Dollard et ses compagnons — Madeleine de Verchères — Katerine Tekakwita — Jeanne Leber — Kondiaronk — etc., etc.

Composition de la poupée : Hauteur : de 18 à 25 pouces. Tête : en papier mâché, porcelaine, cire, tissu, bois, etc. Perruque : en cheveux, soie, etc.

On suggère, si on ne peut trouver de poupées convenables, d'en fabriquer avec du tissu bourré.

Costume : le costume devra être rigoureusement authentique, et, quand la chose sera opportune, de fabrication domestique. Les dessous pourront être simples.

Il faudra ajouter à la poupée une notice historique du personnage représenté.

Signer d'un pseudonyme.

Mettre dans une enveloppe scellée le nom véritable du concurrent.

Durée du concours : Du 10 janvier au 10 juin 1940. Les poupées devront être envoyées au siège social du Comité, 853 est, rue Sherbrooke. Les poupées seront reçues du premier au dix juin.

Toutes les poupées répondant aux conditions du concours, au point de vue de l'authenticité historique, resteront la propriété exclusive de la Commission du IIIe centenaire, et seront exposées à la prochaine Exposition de l'artisanat, qui sera tenue à l'Ile Ste-Hélène, du 15 juin au 7 juillet 1940.

Toutefois, les auteurs des dites poupées pourront en faire des reproductions exactes, et les vendre à leur profit.

Prix accordés : Les dites poupées seront présentées au public et primées au cours de la prochaine Exposition de l'artisanat.

Plus de $200.00 seront donnés en prix. Premier prix : $100.00 ; deuxième prix : $50.00 ; plusieurs autres prix de $10.00 et $5.00.

La décision du jury sera finale, et par le fait de leur participation à ce concours, tous les concurrents renoncent à tous recours en justice, soit pour accidents, feu, vol, etc., tant contre le comité que contre les membres du jury ou du comité individuellement. Le comité anoncera sous peu le nom des juges de ce concours.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre, ou personnellement au Comité du concours : 853 est, rue Sherbrooke, Montréal.

Comme vous le voyez, chères lectrices, le choix est vaste et l'offre alléchante. Vous ne pouvez toutes gagner un prix, mais toutes vous avez là une excellente occasion de vous instruire en faisant des recherches historiques ce qui est, vous pouvez m'en croire sur parole, une occupation passionnante. Puis, quand vous serez suffisamment documentées, vous laisserez trotter votre imagination qui ne tardera pas à vous montrer le personnage que vous avez élu, tel que l'histoire nous l'a dépeint ou suggéré. Alors commencera la partie la plus attrayante et la plus artistique de votre tâche : confectionner le costume de la poupée.

Mais le grand choix auquel je faisais allusion peut causer de l'embarras et faire perdre beaucoup de temps. Les quelques renseignements que j'ai recueillis pourront, du moins je l'espère, vous aider à prendre une décision et à orienter vos recherches.

Disons, pour commencer, que la salle de la Collection Gagnon, à la Bibliothèque Municipale, renferme une documentation abondante sur tout ce qui a trait à l'histoire et à la littérature de chez nous. Les livres y sont placés à proximité du lecteur et on peut y travailler dans un calme absolu. Ce qui est plus précieux encore, c'est que des bibliothécaires aussi obligeantes que compétentes s'empressent de mettre leur science à votre disposition. Pour ma part, j'en ai fait si souvent l'expérience que je suis heureuse de leur en exprimer publiquement ma reconnaissance. Mais revenons au concours en question.

Il semble que seuls les groupes mentionnés par le concours présentent des difficultés. C'est pourquoi



Le RITZ est bon avec tout
— *pour tout le monde !*

Vous commencez n'importe quel repas royalement si vous servez, avec la soupe ou le cocktail aux fruits, des biscuits Ritz dorés et croquants. Car le Ritz est *le* 'cracker' que tout le monde apprécie ! Il possède un goût surfin qui aiguise l'appétit — qui chatouille agréablement le palais — qui est irrésistible. *Goûtez* le Ritz, et vous comprendrez. Chez votre épicier, dans le gros carton rouge et jaune.

Biscuits de Christie
"Il y a un Biscuit de Christie pour chaque goût"

Pur... comme les lis de Pâques!



Gin de Kuyper

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN DE KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

Maison fondée en 1695

253F

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!



ELLE a reçu sa première lettre. Elle passe de l'âge puéril à l'âge adulte tout étonnée de la métamorphose qui s'accomplit en elle . . . Le rôle de la maman devient alors plus délicat, plus attentif, plus discret. C'est à cette étape de la vie que la jeune fille a besoin de surveiller le plus étroitement sa santé. Des milliers de mères avisées font suivre à leur fille adolescente un traitement aux pilules FEMOL.

FEMOL est un concentré purement végétal qui agit à la source du mal, dégage, tonifie, replace les organes et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. FEMOL aide la nature sans la contraindre. Combien de femmes heureuses, depuis un quart de siècle, ont recours à FEMOL pour alléger l'épreuve mensuelle et leur permettre de franchir avec sérénité les étapes pénibles de leur vie!

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

★
ADOLESCENCE
MATERNITE
RETOUR D'ÂGE
★

M4B2 INSTITUT CAZO — 637, Craig Ouest, Montréal.

LE PREMIER SAMEDI DU MOIS

LE FILM

EST MAINTENANT EN VENTE DANS TOUTE LA PROVINCE DE QUEBEC LE PREMIER SAMEDI DU MOIS. VOUS POURREZ ALORS VOUS PROCURER LE FILM DE AVRIL, SAMEDI LE 6 AVRIL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM : $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour deux ans.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion Montréal, P. Q.

je me suis efforcée de réunir ici quelques-uns des noms qui en font partie.

La Société Notre-Dame de Montréal avait pour protecteurs : le cardinal de Richelieu et le maréchal d'Effiat. Sa grande bienfaitrice était Mme de Bullion que Jeanne Mance avait su intéresser à l'œuvre. L'abbé Faillon cite parmi les premiers Associés : MM. de Maisonneuve, d'Ailleboust, de Fancamp, de la Dauversière, Olier, de Bretonvilliers, Nicolas Barreau, Roger Duplessis, seigneur de Liancourt, Henri-Louis Habert, seigneur de Montmor, Bertrand Drouard, Louis Séguier et Antoine Barillon de Morangis.

Par fondateurs de Ville-Marie, on désigne sans doute les colons qui assistèrent à la première messe célébrée ici par le Père Vimont, le 18 mai 1642. De ce nombre étaient : M. de Maisonneuve, M. de Montmagny, Mlle Mance, Mme de la Peltrie et sa suivante, Charlotte Barré, M. de Puiseaux, les Pères Vimont et Poncet, Nicolas Godé et quelques autres. Cependant, il semble bien que M. Olier et surtout M. Jérôme Le Royer de la Dauversière qui ne vinrent jamais au Canada, méritent aussi le titre de fondateurs.

On trouvera dans le *Bulletin des Recherches Historiques* une liste des Gouverneurs et Commandants de Montréal sous le régime français. Je pense l'avoir transcrite au complet : Paul Chomedey de Maisonneuve, Louis d'Ailleboust, Charles-Joseph d'Ailleboust des Musseaux, Lambert Closse, Zacharie Dupuy, Etienne Pezard de la Touche, La Fredière, Pierre de Saint-Paul de la Mothe, Michel-Sidrac Dugué de Boisbriand, François-Marie Perrot, Thomas de La Nauguère, Louis-Hector de Callières, François Prévost, Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, Claude de Ramezay, Charles Le Moyne, premier baron de Longueuil, Jean Bouillet de la Chassaigne, Josué Boisberthelot de Beaucours, Pierre-François de Vaudreuil, sieur de Rigaud.

Comme on a déjà pu le remarquer par ce qui précède certains noms entrent dans plusieurs des catégories indiquées par la Commission du Centenaire. C'est ainsi que plusieurs des Fondateurs de Ville-Marie appartenaient à la Noblesse du District et que tous, semble-t-il, peuvent être considérés comme des Pionniers. Si l'on veut une nomenclature complète des premiers habitants de Ville-Marie, entre 1642 et 1667, on la trouvera dans le *Bulletin des Recherches Historiques*, sous la signature de M. S.-Z. Massicotte dont l'autorité en la matière est depuis longtemps établie. Je cite quelques noms de mémoire : Lambert Closse et Elisabeth Moyen, sa femme, Dollard des Ormeaux, Jean de Saint-Père, Gabriel Celle du Clos et sa courageuse femme, Barbe Poisson, Mère Marguerite Bourgeoys, Charles Le Moyne et sa femme Catherine Primot, fille adoptive d'Antoine Primot et de Martine Messier, le jeune médecin Louis Chartier, Robert Cavelier de la Salle, etc.

Parmi les familles nobles, il semble bien que celle de Le Moyne occupa une place prépondérante dans notre région. Cependant, si l'on veut se renseigner sur la Noblesse du District de Montréal, on consultera avec profit le magnifique volume édité par le Gouvernement provincial et qui s'intitule : *Vieux Manoirs, vieilles Maisons*. Il serait bon aussi de lire quelques romans dont la scène est située à cette époque de notre histoire, comme ceux de Joseph Marmette et surtout l'*Oublié* de Laure Conan. Mlle Marie-Claire Daveluy a évoqué aussi cette période dans un récit pour enfants : *Perrine et Charlot*, mais surtout dans sa biographie de Jeanne Mance, d'une documentation si complète. Enfin, tout récemment, Mlle Marie Beaupré a publié une vie de Jeanne LeBer, première recluse canadienne.

On me reprochera peut-être d'être partiale parce que je cite surtout des auteurs féminins. J'ai pour cela une excellente raison. En effet, une femme auteur ne pourra jamais résister au plaisir de décrire les qualités physiques de ses héros, les vêtements qu'ils portent, et s'intéressera aux plus infimes détails de leur vie quotidienne. C'est dire que dans les circonstances actuelles leurs livres peuvent être d'un grand secours.

Mais adressons-nous surtout à M. Massicotte qui a publié dans les *Mémoires de la Société Royale* une étude sur le *Costume Civil Masculin à Montréal au XVIIe Siècle*. Il y a joint l'inventaire complet de quatre garderobes, entre 1658 et 1684, ainsi qu'une liste des tissus alors en usage. Nous lui empruntons les renseignements qui vont suivre et qui sont de la plus haute importance si l'on veut éviter tout anachronisme dans l'habillement des personnages. Il est évident, pour ne citer qu'un seul exemple, que le jury du concours ne pourrait prendre en considération une poupée vêtue de soie artificielle. Parmi les tissus mentionnés par le savant archiviste, je choisis à dessein ceux qui étaient le plus répandus ou qu'on peut se procurer le plus facilement. Ce sont : le basin, la batiste, le bouracan ou baracan, le crêpe, le crépon, le drap, le droguet, l'étamine, la futaine, l'indienne, la ratine, le satin, la serge, la soie, le taffetas et enfin la toile qui, de tous les tissus, était le plus en usage. Les garnitures étaient faites de gaze, de galon, de ruban, de ganse, de broderie, de dentelles dont la crespaudaille et la guipure.

En voilà assez, je pense, chères lectrices, pour vous donner une idée de la multiplicité des étoffes de jadis et vous montrer qu'il n'est pas nécessaire d'habiller vos poupées de vêtements coûteux. Il va de soi que dans le peuple on portait des lainages et des cotonnades, non de la soie.

Pour en revenir au choix des personnages, c'est mon humble avis qu'il serait plus juste de donner la préférence à ceux qui ont vécu au Canada et plus sage d'élire ceux sur lesquels la documentation est plus précise et plus abondante. Je crois aussi qu'il serait imprudent, si nous voulons que ces poupées soient achetées par des touristes qui les emporteront en pays étrangers, d'accorder une trop large place aux personnages indiens.

Les poupées historiques du Troisième Centenaire vont être nos ambassadrices auprès du peuple immense des enfants. C'est une mission plus importante qu'on pourrait le croire à première vue. Rappelez-vous vos lectures du temps où vous étiez petites : tous les Russes, tel l'inoubliable général Dourakine, nous apparaissaient armés d'un fouet et roulant des yeux furibonds, tandis que le Mr. Georgie du *Mauvais Génie* ou le Philéas Fogg du *Tour du monde en 80 Jours* nous semblaient plus conformes à la réalité que les Anglais que nous pouvions coudoyer quotidiennement. Pourquoi alors ne pas nous appliquer à créer dans des cerveaux enfantins une image qui soit tout à l'honneur du Canada-Français ? Les vertus ancestrales de notre race ne nous en rendent-elles pas la tâche facile ?

NOS VIEILLES FAMILLES CANADIENNES

par

EMILE FALARDEAU

Lortie

M. D. L., Montréal.

Le nom Lortie n'est apparu qu'à la seconde génération, surnom que l'ancêtre de votre famille n'a pas porté.

L'ortie (en botanique : *Urtica urens*) est une plante qui sert à l'alimentation. Plusieurs espèces d'orties fournissent des fibres qui sont usitées dans les textiles. Les poils de cette plante sont très fins et ils sécrètent dans une glande un liquide qui rend sa piqûre très désagréable.

L'origine de votre famille remonte à Jean Laurent. Il était fermier au fief d'Orseinville. Né vers 1634, il était le fils de Dominique Laurent et de Marie Bosné de la paroisse d'Anglet, située à environ cinq milles de la ville de Bayonne (Département des Basses-Pyrénées).

Le 15 janvier 1680, à Québec, Jean Laurent épousait Madeleine LeChardon. Celle-ci était la fille de Jacques LeChardon et de Marie Gongauté. Il décéda à Charlesbourg où il fut inhumé le 1er août 1701.

•

Labelle

M. J. L., Sainte-Thérèse.

L'ancêtre de votre famille est :

Guillaume Labelle, natif de la paroisse de Saint-Eloy, en l'ancienne province de Normandie. Il était le fils de Jean Labelle et de Marie Loüe de la susdite paroisse, comprise dans le diocèse de Lisieux.

Il passa son contrat de mariage à Montréal (Greffe de Bénigne Basset) dans la maison du sieur Jacques LeBer, un des premiers marchands de Ville-Marie. Dans ce contrat se retrace la signature du fondateur de Longueuil : Charles Le Moyne. Il épousa Anne Charbonneau le 22 novembre 1671 à Montréal. Anne était la fille d'Olivier Charbonneau et de Marie-Marguerite Garnier.

•

Sansregret

M. A. S., Montréal.

Voici la liste des colons français qui avaient le surnom de Sansregret attaché au nom principal.

Exemple : Biron-dit-Sansregret ; Briand; Duchesneau; Damas; Dupéroux ; Duquet ; Faron ; Girard ; Lindé ; Michelin ; Pontbriand ; Sar ; Serre ; Travers.

Si vous y retracez un nom qui vous est familier, il se peut que ce soit celui de votre famille. Veuillez s.v.p. poser une autre question et on vous donnera la source de cette famille.

•

Patenaude

Mme O. P., Holyoke, E.-U.

Déformation de « Pater-Noster » car l'origine première de ce nom est Patenotre : monteur de chapelets.

L'ancêtre des familles Patenaude est :

Nicolas Patenotre. Il était né vers 1626 du mariage de Nicolas Patenotre et d'Adrianne St-Simon, demeurant dans la paroisse de Berville, diocèse de Caux, en l'ancienne province de Normandie.

Le 30 octobre 1651, à Québec, il épousait Marguerite Breton, fille d'Antoine Breton et de Jeanne Poulin venant de la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs, ville de Paris.

•

Cabana

Mme G. C., Saint-Hyacinthe.

Charles Charron-LaRose-dit-Cabanac est l'ancêtre des familles Cabana, lequel nom est une déformation de l'ancien.

Voici donc l'origine de votre famille :

Charles Charron-LaRose-dit-Cabanac. Celui-ci était un soldat de la compagnie du sieur Duvivier. Il était né vers 1685 du mariage de Charles Charron et de Françoise Selle demeurant dans la paroisse de Saint-Eman (et non Saint-Agnan, tel qu'écrit dans le dictionnaire de Mgr Tanguay). La paroisse de Saint-Eman est située à environ vingt milles de la célèbre ville de Chartres, chef-lieu du Département d'Eure et Loire.

Le 26 février 1713, après avoir passé un contrat de mariage (greffe de Lepailleur), il épousait Isabelle (aussi appelée Elisabeth) Poupart. Celle-ci était la fille de René Poupart et de Marie Gendron.

•

Chevaudier-dit-Lépine

Mlle C. L., Ottawa, Ont.

Voici l'origine de votre famille :

Jean Chabaudié-dit-Lépine naquit vers 1640. Il était le fils de Jacques Chabaudié et de Catherine Barilot de la paroisse de Saint-Julien, diocèse de Limoges.

A l'époque de son mariage il habitait Nicolet et il épousa le 19 octobre 1671, à Québec, Marie Mercier qui était la fille de Nicolas Mercier et de Marie Bourret, de la paroisse de la Ferté-sous-Ténarré, diocèse de Meaux.

•

Duchesne

Mme E. D., Trois-Rivières.

Il y eut trois colons du nom de Duchesne qui ont fait souche en ce pays. Cependant il nous faut ajouter que ces trois colons ne sont pas les seuls, car il y a un grand nombre de personnes qui avaient le surnom « Duchesne » attaché au nom principal.

Pour ces raisons il nous est impossible de répondre, comme je le voudrais, à votre enquête.

•

Dusseault

Mme C. D., Rimouski.

Il y a des familles du nom de Dusseault-dit-Lafleur, d'autres des Dusseault-dit-Leblanc et des Dusseault-dit-Toupin ou plutôt Toupin-dit-Dusseault.

Je vous conseillerais de donner quelques explications sur les endroits où ont vécu vos grands-parents. Cela nous permettra de vous donner une réponse satisfaisante.

Leguerrier

Mme L. L. Sainte-Thérèse

La tradition existant dans votre famille que vous êtes de descendance bretonne est inexacte. Votre premier ancêtre vient de l'ancienne province de la Normandie, comme vous le constaterez ici.

L'origine de votre famille remonte à Guillaume Leguerrier. Il est né vers 1715 du mariage de François Leguerrier et d'Anne LeBreton (voici peut-être la signification de votre tradition) demeurant dans la paroisse de Saint-Léger, comprise dans le diocèse de Coutances en ancienne province de Normandie.

Le 25 novembre 1748, à Saint-François-de-Sales, en l'Ile-Jésus, Guillaume Leguerrier épousait Marie-Louise Gariépy. Celle-ci était la fille d'Alexis Gariépy, major de milice de l'Ile-Jésus (et descendante de l'un des fondateurs de la confrérie de Sainte-Anne, au Canada) et de Madeleine Chapleau.

•

Ladébauche

Mme J. L., Saint-Jean.

Le nom de Ladébauche n'est pas un qualificatif inexistant. C'est le surnom d'un colon venu de France. Il était attaché au nom principal dont l'origine est décrite ici :

Jean Casavant-dit-Ladébauche naquit vers 1645. Il était le fils de Jean Casavant et de Marie Giguère, demeurant dans la paroisse St-Pierre, diocèse d'Auch.

Le 27 avril 1681, à Contrecœur, il épousait Marie-Jeanne Charpentier, fille de Jean Charpentier et de Barbe Renault.

•

Huberdeau

Mme A. H., Saint-Jean

L'ancêtre de votre famille est :

Jean-Baptiste Huberdeau-dit-Lafrance aussi l'origine d'une lignée de familles du nom Lafrance) était un soldat dans la compagnie du sieur deGannes. Il naquit vers 1690 du mariage de Louis Huberdeau et de Thérèse Dauphin, demeurant dans la paroisse de Saint-Sulpice, ville de Paris.

Le 27 juillet 1722, à Montréal, il épousait Charlotte-Gertrude Bordeau. Celle-ci était la fille de Louis Bordeau et de Françoise Joffrion (nom actuel : Geoffrion).

•

Latour

Mme Y. L., New Liskar.

Plus de vingt colons avaient le surnom de « Latour » attaché au nom principal. Voici les principaux :

Exemple : Artaut-dit-Latour, etc. Halard ; Beaume ; Leblanc ; Bonnet ; de Foucauld ; Dezery ; Dufourt ; Foucault ; Gournay ; Huguet ; Jérôme ; Laforge ; LeConteur ; Loyer ; Simonet ; Thuillier, etc., etc.

Quant à votre tradition de famille il se peut que cela soit vrai, mais il se peut aussi que cela soit faux.

Si dans la liste vous y voyez un nom qui vous est familier, veuillez nous poser une autre question.







Pour Planchers Anti-Soin!

- PAS de corvée
- Résiste à l'usure
- PAS de polissage
- Résiste à l'eau
- NON glissants
- Dure des années

Pratt & Lambert-Inc., Fort Erie, Ontario

TIME DEALS GENTLY WITH
PRATT & LAMBERT PAINT

AGENTS SECRETS

Hommes de 17 ans et plus demandés immédiatement pour s'entraîner Détectives (Service Secret). Cours par correspondance. Pour renseignements gratuits, écrivez à **M. S. Julien, Boîte 25, Station T. Montréal.**



Tabliers et autres accessoires enjolivés par les galons

PRISCILLA

(ensemble de tablier et mouchoir illustré — patron McCall numéro 663-C)

La couture à la maison n'est plus une corvée si vous vous servez de galons pliés en biais Priscilla. Leur délicatesse, leurs jolies teintes et leur facilité d'usage en font la garniture idéale pour tout genre de tabliers, robes, dessous et robes d'enfant.

Vous pouvez faire votre choix de galons en fin linon, soie ou guingan à carreaux (avec fil assorti) parmi 35 couleurs garanties ne pas changer au lavage.

peu dispendieux ***vendus partout***

GALONS PLIES EN BIAIS

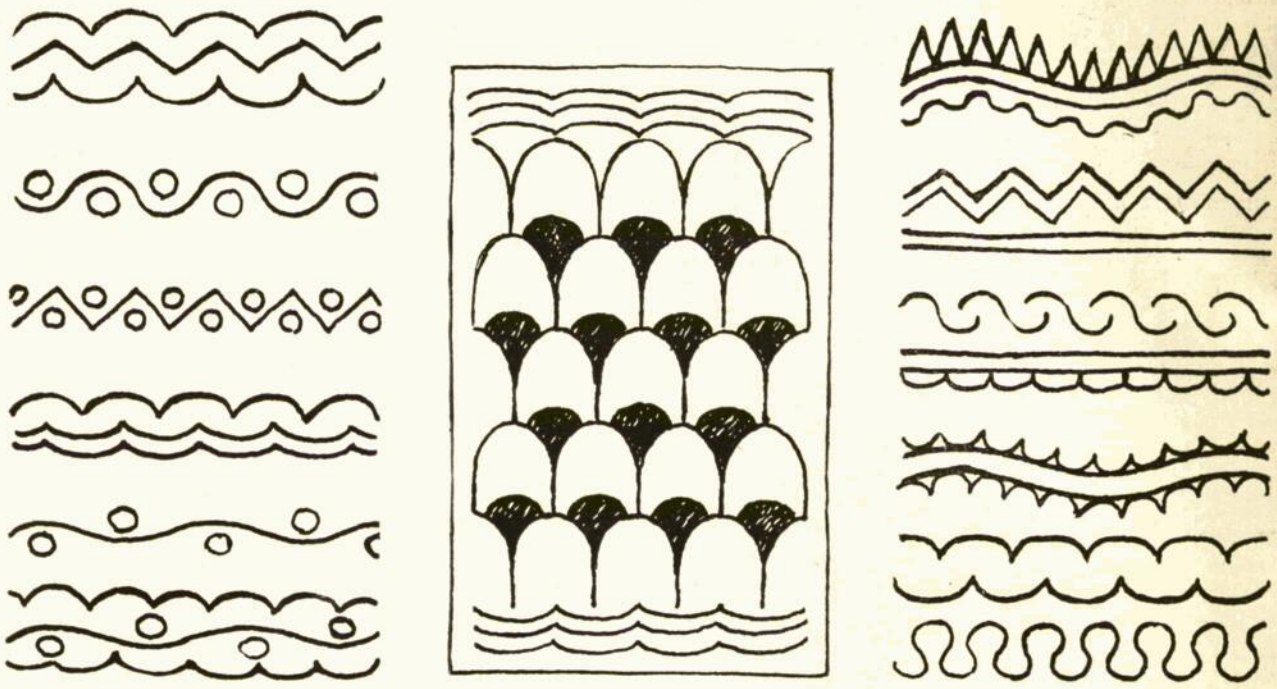
Priscilla

LINON, SOIE, GUINGAN

Faites votre propre

Viyella REGD. **ROBE**

Le tissu britannique de longue durée
IRRÉTRÉCISSABLE — LAVABLE — GARANTI
36 ou 54 pouces de large. Dans tous les magasins ou chez Geo. L. Holland, 1011, édifice New-Birks, Montréal



NOS ARTS DOMESTIQUES

I – TAPIS CROCHETÉS

Première leçon du cours d'arts domestiques, à l'usage de la Canadienne française, préparée par la Canadian Handicrafts Guild et par M. Jean-Marie Gauvreau, directeur de l'Ecole du Meuble de Montréal.

L'ARTICLE qu'on va lire est le premier d'une série qui a pour but de fournir des conseils et des renseignements relatifs au dessin et à la couleur de nos travaux domestiques. Afin que notre enseignement soit plus direct, nous avons décidé de traiter notre sujet par rapport aux tapis crochetés. Cependant, comme on ne tardera pas à s'en rendre compte, les principes étudiés sont applicables à divers degrés à tout notre artisanat et, d'une manière générale, aux œuvres accomplies avec soin et avec goût.

Nos tapis crochetés sont une des spécialités les plus intéressantes de l'artisanat canadien. Ceux qui se proposent de confectionner ces tapis aimeront sans doute à se renseigner sur le sujet avant de consacrer leur temps et leur labeur à pareil travail.

Le tapis crocheté a son histoire. Parti de la Suède et du Danemark, il a traversé les mers pour venir aborder sur la côte du Maine. Les premiers colons employaient leurs longues soirées à crocheter les tapis qui, avec le solide mobilier colonial fabriqué à la main, embellissaient leurs demeures. Le secret de la fabrication des tapis crochetés fit son chemin le long de la côte de la Nouvelle-Ecosse et jusque dans la province de Québec où les habitants les confectionnèrent avec succès. De nos jours, les artisans du Québec continuent la tradition ; c'est un héritage dont ils ont raison d'être fiers, parce que c'est à la fois un symbole de leur pays et un métier qui exige un travail soigné. Il a actuellement une réelle valeur commerciale. En effet, les tapis aux dessins bien exécutés sont en demande pour les chambres modernes, de sorte qu'un véritable champ d'exploitation s'offre désormais à l'artisan.

Il vaut beaucoup mieux inventer soi-même son dessin que de copier une image ou un modèle étampé. Ces dessins, dans la plupart des cas, ne conviennent pas à un tapis et enlèvent à l'artiste la joie de créer et d'exécuter une idée bien à lui qui donnera à son œuvre une incontestable valeur.

Si nous examinons certains tapis assez bien réussis pour figurer dans les collections des musées, nous constaterons qu'ils se distinguent par l'originalité du dessin comme par le choix harmonieux des nuances et des couleurs. Un tapis bien dessiné et bien exécuté a cependant peu de valeur si les teintures n'ont pas été soigneusement préparées. Si, à cause de la mauvaise qualité de la teinture, le tapis perd le charme de son coloris, il est pratiquement sans valeur.

Dans les temps les plus reculés les tapis jouaient déjà un grand rôle dans la vie. Depuis l'époque où l'on étendait des roseaux sur le sol des cavernes pour le rendre plus chaud et plus confortable, recouvrir le plancher est devenu une nécessité. Au cours des âges, on a confectionné les tapis avec les éléments les plus divers : roseau, chanvre, laine et coton sous toutes leurs formes : tissés, crochetés, nattés. Ils ont ainsi atteint le double résultat de contribuer au confort et à l'ornementation.

Les artistes primitifs tissaient des modèles très simples. Souvent ils employaient les insignes de leurs tribus qu'ils répétaient de manière à former un dessin qui recouvrait la surface. Ils vivaient si près de la nature que tous les aspects de la vie de plein air leur étaient familiers. Ils les réduisaient à leurs éléments essentiels, ou encore les rendaient conventionnels et les transformaient en motifs dont ils décoraient leurs divers ustensiles.

Quand ils marchaient à travers bois, ils voyaient à leurs pieds les fleurs, l'herbe et les cailloux, c'est pourquoi ils tissèrent ces objets sur leurs nattes. Ils comprenaient que puisqu'une natte est destinée à être foulée aux pieds, elle doit se composer de tons neutres pouvant servir d'arrière-plan et garder en même temps la beauté de son dessin et de son coloris.

Nous remarquons que dans bien des cas les motifs et les sujets sont des dessins floraux ou géométriques. On revient de la sorte à la conception initiale puisque ce genre de décoration convient parfaitement à recouvrir un parquet.



Point ou cercle — Spirale



Arc ou arc-en-ciel



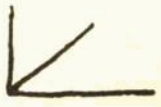
Double courbe



Ondulations de l'eau



Crêtes des montagnes



La ligne horizontale, verticale et diagonale

STOP RED

BÂTON DE ROUGE



LE SUCCÈS DE LA SAISON

lancé par

Elizabeth Arden

Pour s'harmoniser avec votre chapeau rouge . . . vos accessoires rouges . . . et votre robe garnie de rouge . . . il vous faut un Bâton de Rouge Stop-Red d'Elizabeth Arden. Et aussi Stop-Red, sur vos lèvres et sur vos ongles, fait de vous une femme chic, au courant de la mode du jour.

Bâton de rouge Stop-Red . . . $1.50; Poli à ongles Stop-Red... $1.10. Etui Stop-Red : bâton de rouge, poli à ongles et poudre . . . $3.50.



En vente dans toutes les villes, aux chic magasins

Elizabeth Arden

NEW-YORK LONDRES
PARIS TORONTO

Le premier problème qui se pose est celui-ci : que fabriquerons-nous ? Qu'est-ce qui fait qu'un dessin est bon et l'autre mauvais ? Quelles sont les lois du dessin ?

Les principales lois du dessin sont: 1. — L'équilibre. 2. — La mise en place. 3. — Le rythme. Nous pourrions ajouter : 4. — Le motif principal et 5. — La variété.

Il y a deux sortes de dessins. L'un se nomme réaliste et l'autre abstrait.

Le *dessin réaliste* représente les objets tels qu'on les trouve dans la vie réelle, tels qu'on les voit à travers la lentille d'un appareil photographique, avec la lumière et les ombres qui nous les montrent pleins et arrondis. Ce genre ne convient pas à un dessin appliqué, que ce soit sur un tapis, une poterie ou un panneau en bois.

On peut dire du *dessin abstrait* qu'il crée une impression d'équilibre de mouvement. On l'exécute en disposant les lignes et les formes en un ordre défini et en relation les unes avec les autres, de façon à former un ensemble harmonieux. Une ligne ondulante, une ligne droite, des cercles, des dessins en spirales ou des figures géométriques peuvent être la base de très beaux modèles. Le motif peut aussi s'inspirer de la nature et reproduire une plante, un arbre, un animal, un oiseau ou quelque chose qui appartient à un décor local, comme un phare, des embarcations, une église. Même quand le modèle est le développement de ces objets, on trouvera que sous la forme naturelle il existe une forme abstraite qui est la base véritable du dessin.

Les dessins exécutés de cette manière conviennent à un tapis parce qu'ils sont posés à plat sur le parquet dont ils sont l'ornement. Bien que le carré, le triangle et le cercle soient des figures à base géométrique, on a découvert en étudiant le dessin qu'il existe plusieurs motifs qui se retrouvent dans tous les dessins. Ils ont leur origine dans les symboles dont les peuples primitifs se servaient pour suggérer les formes de la nature. M. Best Maugard, un expert américain, les a classés comme suit :

1. Le premier est un point ou cercle qui représente l'homme ou le soleil.
2. La spirale ou le mouvement de vie.
3. L'arc ou l'arc-en-ciel.
4. La double courbe ou ligne de nuage.
5. Les rides ou ondulations de l'eau.
6. Les crêtes des montagnes.
7. La ligne sous ses trois aspects: horizontal, vertical, diagonal.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Tel qu'en sa Solitude
par M. Jean Charbonneau

M. Jean Charbonneau, qui n'avait rien publié depuis une dizaine d'années, vient de faire une brillante rentrée sur notre scène littéraire avec un recueil de poèmes d'une inspiration mûrie et d'un style où s'épanouit pleinement son talent. « Tel qu'en sa solitude . . . », c'est l'image harmonieuse et mouvante, triste ou joyeuse, du monde et de la vie que le poète élabore avec lyrisme dans ses rêveries et ses méditations. Tous les sentiments et les mille aspects des choses s'y ordonnent selon un ordre et un rythme qui forment la personnalité de l'auteur. Tous ceux qui ont lu les œuvres précédentes de M. Jean Charbonneau, trouveront dans son nouveau recueil de poèmes les qualités d'âme et de style qu'ils ont déjà goûtées mais révélées, cette fois, dans leur plénitude.

Le mode romantique, la manière chaude, la langue souple et rutilante de couleurs, la sûreté presque sculpturale des lignes, qui caractérisent la poésie de M. Jean Charbonneau se sont à la fois affinés et enrichis. Le souffle, tout en gardant sa vigueur ou sa délicatesse a perdu ce qu'on a pu lui trouver naguère de trop libre ou de doucereux. « Tel qu'en sa solitude . . . », est vraiment le sommet d'une œuvre abondante, dont l'ensemble constitue l'un des plus imposants monuments littéraires du Canada français.

Quand il parle de la nature, de ses symboles, de ses mystères ou de ses correspondances, M. Jean Charbonneau y met toujours un sentiment profondément humain qui constitue la marque d'authenticité du poète.

« Tel qu'en sa solitude . . . » est un recueil généreux de poèmes surgis d'une source vive et lumineuse.

Le volume, publié par les soins des Editions Bernard Valiquette, 1564, rue Saint-Denis, et de l'Action Canadienne-Française, 1206, rue Craig, Montréal, se vend $1.00 franco.

Clair-Obscur
par Ernest Pallascio-Morin

Les Editions Bernard Valiquette viennent de publier un volume d'Ernest Pallascio-Morin, journaliste et auteur, qui attaque pour la première fois un genre nouveau de poésie. Auteur de deux pièces en un acte : *Le don Juan* et *La Dernière Absolution*, et aussi d'une multitude de chroniques hebdomadaires dans le *Petit Journal*, et signées du pseudonyme Héliotrope, M. Pallascio-Morin en est ici à son premier volume qu'il livre autant à ses lecteurs habituels qu'à tous ceux qui cherchent la nouveauté, la fantaisie, le style personnel.

L'auteur écrit sans prétentions, sur une foule de sujets amusants, tendres, nostalgiques, et le plus souvent humains. Il dit lui-même n'avoir pas recherché autant la forme et le style ordinaire de la poésie que la pensée et une sorte de façon à lui de l'exprimer. Cette nouveauté, d'allure sobre, qui s'est cachée sous un titre également discret, s'adresse à tous. Elle sait plaire à tous les goûts.

Notes biographiques. Né à Montréal le 3 février 1909, M. Ernest Pallascio-Morin a fait ses études au collège de Lévis. De 1926 à 1930, après avoir quitté le collège, il poursuivit ses études. Il a fait du théâtre et a écrit dans diverses revues et magazines sous le pseudonyme de Jean-Louis de Varro. Il débuta dans le journalisme à « La Patrie » en mai 1930, puis, il passa au « Canada » où il travailla sous l'égide d'Olivar Asselin. Après la création de sa première chronique *Les réflexions d'Ernest*, il passa cinq ans à « La Presse », pour ensuite remplacer Jean Neilson à la chronique théâtrale et musicale du « Petit Journal », chronique qu'il rédige avec un succès grandissant depuis bientôt quatre ans. En vente au prix de $1.00 aux Editions de l'A. C.F., 1206 Est rue Craig, et aux Editions Bernard Valiquette, 1564 rue Saint Denis.



Elizabeth Arden

A DEUX NOUVELLES CRÈMES DE FOND À $1.10 CHACUNE



ALL-DAY FOUNDATION CREAM

Cette crème de fond vous permet de garder frais votre maquillage, toute la journée . . . vous aide à dissimuler boutons ou taches de rousseur . . . enjolive votre peau. Six nuances $1.10



FEATHER LIGHT FOUNDATION CREAM

Une crème de fond légère et douce comme plumes, créée expressément pour teints jeunes et pour épidermes délicats. Trois nuances $1.10

◎

En vente dans toutes les villes, aux chic magasins

Elizabeth Arden

NEW-YORK - LONDRES - PARIS - TORONTO

NOS OISEAUX LES PLUS COMMUNS

PAR CLAUDE MÉLANÇON

NOUS avons le plaisir d'offrir aux lecteurs et lectrices de LA REVUE POPULAIRE quelques chapitres INEDITS du prochain ouvrage de M. Claude Mélançon sur nos oiseaux. Ce livre sera intitulé : CHARMANTS VOISINS. M. Claude Mélançon a publié déjà les livres suivants : " Par terre et par eau ", " Nos animaux chez eux " et " Les poissons de nos eaux ". Les dessins qui illustrent cette page sont de M. Jacques Bédard, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal.

•

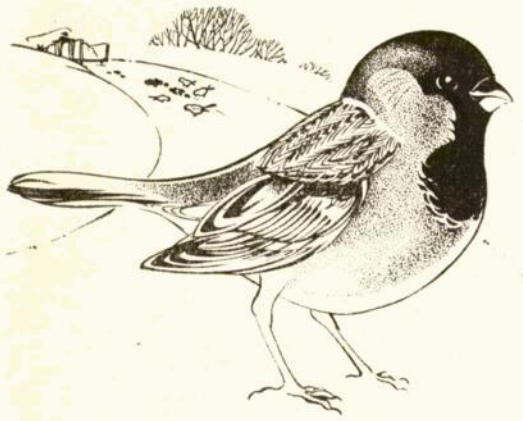
LE MOINEAU

PASSER DOMESTICUS
(Anglais : Sparrow)

Le plus commun de nos petits oiseaux n'est pas de chez nous. Il est originaire d'Europe. C'est le Pierrot de Paris, le House Sparrow de Londres, le vulgaire moineau de partout.

Son histoire, riche d'enseignements, est celle de beaucoup d'immigrés. Transplantés de l'Ancien au Nouveau-Monde, ils emploient des qualités aiguisées par la concurrence et la persécution à réussir là où la vie est plus facile et la tolérance plus grande. Venus à fond de cale pour accomplir d'humbles besognes, ils oublient bientôt leur rôle effacé et leurs goûts modestes. Ils se faufilent aux places qu'on croyait réservées, bousculent les indigènes, les chassent même de chez eux. Et quand, las de leurs empiètements, on veut réagir, bloquer leur progrès, l'on s'aperçoit qu'il est trop tard : ils ont organisé leur conquête, ils sont les plus forts.

Ce faux pinson a été importé aux Etats-Unis en 1850 et en Ontario en 1873, avec mission de combattre les chenilles qui s'attaquent aux arbres d'ornement. Il s'acquitte assez bien de cette tâche et continue d'apporter à ses petits, qui sont insectivores les premiers jours, force insectes, mais son gros bec dur le dénonce : c'est un granivore. On aurait dû s'en aviser avant de le faire venir. Ce prétendu auxiliaire n'est au fond qu'un parasite de l'homme, au même titre que la souris. Il mange notre pain en herbe. Et comme il est d'une fécondité effarante et s'adapte à tout, il s'est vite répandu sur le continent. Allez donc contenir un oiseau capable d'élever six couvées en un an ! Les biologistes ont calculé que la progéniture d'un seul couple pouvait, dans des conditions idéales, atteindre en dix ans le chiffre fabuleux de 275, 716, 983, 698 . . .



Ceux qui firent venir le Moineau étaient sans doute des citadins séduits par ce petit être frétillant, robuste, débrouillard, qui traîne dans la rue ses fréquentes amours et ses non moins fréquentes querelles de famille, résiste aux hivers les plus rigoureux et se contente en apparence (en apparence seulement !) du grain mal digéré par les chevaux et de la semence ailée du pissenlit. Aujourd'hui encore l'homme des villes admire ce souffle de vie qui évolue avec art au milieu des tramways et des autos. Il est secrètement flatté de le voir copier ses allures délurées et partager son asphalte. Cette houppette à poussière lui est sympathique Les propriétaires d'immeubles pestent bien contre le petit locataire effronté qui paie son terme en monnaie de singe, souille façades et porches de ses excréments, bloque les prises d'air et les renvois d'eau avec les matériaux de fortune dont il construit ses nids grossiers ; mais il permet que son épouse le nourrisse des miettes de sa table. Le promeneur sait par expérience que cet oiseau trop familier n'hésite pas à vider ses intestins sur un chapeau ou un paletot neufs ; pourtant, il s'arrête amusé devant le père moineau qui, les ailes entr' ouvertes, fait une cour brutale à sa compagne ou, perché sur un toit, imite le Moucherolle en capturant des insectes au vol. Il aime le regarder baigner dans les fontaines publiques et s'écartera même de sa route pour ramasser un petit audacieux qui a quitté trop tôt un nid encombré.

En somme, le citadin est excusable de témoigner de l'amitié à ce voisin qui lui fait peu de mal, lui tient compagnie quand les autres oiseaux s'en vont au sud et, dans le cas de l'habitant des quartiers pauvres, représente presque toute la gent ailée. Il lui est permis de déplorer que la diffusion de l'automobile tende à réduire le nombre des moineaux dans les grands centres, puisqu'il voit ces bestioles sous leur seul aspect aimable et ignore d'habitude les plaisirs plus délicats dont ces faux amis le privent.

Mais les cultivateurs et les amateurs d'oiseaux ne sont pas dupes des mœurs bourgeoises du Moineau pendant quelques semaines. Ils le savent moins sédentaire qu'il le paraît, ils n'ignorent pas que sitôt sa première nichée élevée dans la sécurité relative des villes, il déménage avec sa famille à la campagne où il donne libre cours à ses mauvais instincts. Gare aux greniers et aux cultures qu'il adopte ! Il mange les bourgeons des arbres fruitiers, picore les semis, pille les arbustes à fruits, prélève un lourd tribut sur les champs de céréales.

Ah ! le gentil gamin qui jouait dans la rue a beaucoup changé. Plus de gais pépiements, plus de démonstrations sentimentales qui attendrissent. C'est un petit malfaiteur qui s'emploie le plus discrètement possible à piller sans être pris. Et si le cultivateur n'a recours au grain empoisonné ou aux pièges à bascule, s'il persécute, comme il arrive souvent, les petits rapaces qui sont les ennemis naturels du Moineau, il subit de lourdes pertes.

Le pis est qu'il n'y a pas de moyen sûr d'éloigner ces pique-assiettes. Les architectes modernes dessinent bien des édifices sans corniches et sans retraits, les conservateurs de monuments publics aux Etats-Unis font braquer des projecteurs puissants sur les perchoirs à Moineaux, mais outre que les cultivateurs ne peuvent avoir recours à ces procédés, il faut plus que des parois lisses, une lumière aveuglante et même des coups de fusil, pour dégoûter ces immigrants adroits et débrouillards. Chassés d'un coin, ils ne tardent pas à s'établir dans un autre. Ils trouvent toujours une fente, un tuyau, un trou où loger. Sans compter qu'ils n'hésitent jamais à s'emparer des nids d'hirondelles et des maisonnettes que l'homme réserve à ses petits amis chanteurs.

Ce dernier empiètement est peut-être le pire de tous, celui qui nous cause le plus grand tort. En prenant la place des oiseaux indigènes le Moineau cause un double dommage : il nous prive des services d'oiseaux utiles et nous oblige à subir ses propres déprédations. Cette substitution lui est d'autant plus facile que, n'émigrant pas, il est toujours là quand les autres reviennent de leurs vacances dans le sud. Souvent il occupe les nids qu'ils ont bâtis l'année précédente ou réclame un canton qui leur conviendrait. Et comme ce spoliateur piaille comme une victime et fait bande pour mieux défendre ce qui ne lui appartient pas, les timides oiseaux que nous aimons, nos propres oiseaux, fuient les environs de nos demeures envahies par l'étranger bruyant et polisson.

LE MERLE ERRATIQUE

(Grive)

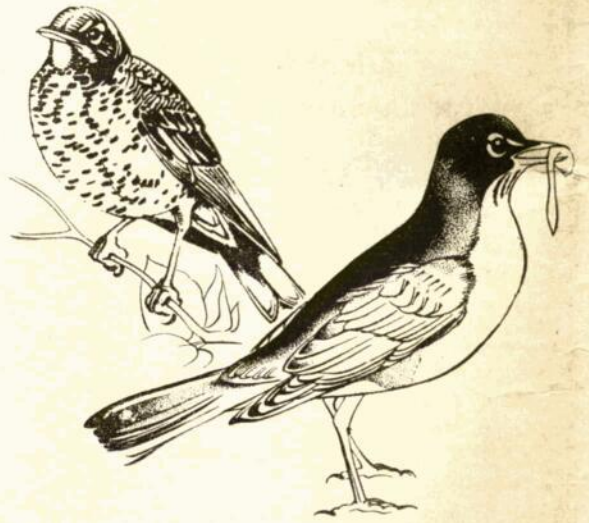
TORDUS MIGRATORIUS
(Anglais : American Robin)

Un concours organisé en Amérique du Nord pour déterminer l'oiseau le plus en faveur à la campagne et à la ville verrait sans doute le triomphe du Merle erratique, appelé Litorne du Canada par Buffon et *grive* par les Canadiens. Plusieurs voteraient pour lui parce qu'il est commun et familier, un plus grand nombre à cause de sa personnalité. Sous nos latitudes l'opinion populaire en fait le rival de l'hirondelle, messagère du printemps. On feint d'oublier qu'il passe parfois l'hiver avec nous pour avoir le plaisir de saluer son arrivée en mars, à l'époque des giboulées.

Il est certain qu'il apporte le premier chant d'oiseau digne de ce nom. Bien que sa voix ne se puisse comparer à celle de sa cousine, la Grive solitaire, la grande artiste des forêts, les accents en sont joyeux et même un peu gamins. On l'écoute avec d'autant plus de plaisir chez nous qu'elle est claire et forte . . .

Et puis il est très américain d'allures. Actif du matin au soir, il ne déteste pas être remarqué. Au besoin il monte sur une clôture, un arbre ou un toit pour vanter sa diligence et faire admirer ses avantages physiques. Bref, c'est un type sympathique. Précieuse qualité qui rend indulgent à l'endroit de ses défauts.

Car, autant l'avouer tout de suite, il en a. Ce bon fils, dont nous parlons généralement au féminin, est brouillon, pas très intelligent, plutôt malpropre, gourmand, un peu ivrogne, souvent indiscret et ses accès de colère vont jusqu'au meurtre. On l'a vu défoncer du bec le crâne de petits oiseaux dont le seul crime était d'avoir pénétré sur le territoire que le mâle délimite dès son arrivée au printemps. Cas extrême, dira-t-on, et qui s'explique par l'âpre concurrence entre parents chargés de trouver et de transporter de quoi satisfaire l'appétit de trois ou quatre petits capables d'ingurgiter en un jour leur poids et demi de nourriture. Sans doute, mais comment expliquer ces rages où il se met sans raisons sérieuses ? C'est à croire qu'il cultive la crise de nerfs comme un sport, qu'il adore se faire peur pour ensuite faire le brave et avoir l'excuse de bomber sa belle poitrine rousse.



Et comment ne pas juger sotte sa manière de faire la police puisque, à l'instar des gendarmes trop zélés, il attire l'attention des malfaiteurs sur le trésor qu'il entend leur cacher ? Ses cris, ses vols bruyants, ses hochements de queue, toute cette mimique tragique qu'il répète à la journée servent surtout à renseigner Corneilles et Ménates. Autant leur dire : « Approchez-vous, mon nid est là ! »

Même absence de jugement en ce qui nous concerne. Le Merle bâtit son nid à côté de nous parce qu'il nous croit moins dangereux que d'autres et parce que nous servons d'épouvantails à ses ennemis. Il assemble sous nos yeux la paille et l'herbe, dont il armera ensuite la boue que la femelle moulera avec sa poitrine, et comme il place habituellement son nid de façon à être souvent dérangé il a tout loisir, tant que dure la construction, de vérifier nos bonnes intentions. Pourtant, lorsque le nid est fini, si nous nous permettons de regarder seulement les quatre jolis œufs verts qu'il contient, aussitôt il s'offusque et souvent déménage. Bon débarras, pensent les ménagères qui ont à nettoyer les vérandahs, lieu de prédilection des merles entrepreneurs, et hésiteraient à lever leur balai sur la merlette couveuse.

Quant à la gourmandise il a fait ses preuves. On l'a vu avaler au même repas *quatorze pieds* de vers de terre. Et sa boulimie ne s'exerce pas uniquement

sur ces Lombrics qu'il semble pouvoir extraire à volonté de nos gazons, ni sur les insectes, presque tous nuisibles, dont il compose ses menus dans la proportion de quarante-deux pour cent. Il a un faible pour les mets sucrés. Le premier il goûte nos fraises, nos framboises et nos cerises. C'est ennuyeux, mais pardonnable : après avoir dîné d'une foule de bestioles dangereuses il prend son dessert dans notre jardin. La récompense est méritée. Seulement, à mesure que l'été progresse, il majore son salaire. Se rappelant que son régime ordinaire comporte cinquante et un pour cent de fruits, il embauche de l'aide: sa famille d'abord, puis les petits camarades qu'il rencontre dans la forêt, où il fait sa mue saisonnière après que ses petits sont élevés. Le jardin trop hospitalier qui reçoit la visite collective de ces ouvriers de la onzième heure subit de sérieux dégâts.

L'amour du jus de fruit entraîne le Merle à d'autres excès. A l'instar de la Grive d'Europe qui se saoûle de raisins, il s'enivre parfois de baies capiteuses. Mais cela se passe loin, dans le sud des Etats-Unis. Peut-être nos merles à nous sont-ils sobres. Il est bien connu en effet que si l'espèce hiverne jusqu'au Guatémala nombre d'individus ne font souvent que se remplacer dans leur canton particulier, la migration vers le sud étant pour chacun un déplacement limité. Ainsi nos Merles de Québec occuperaient la place de leurs frères des Etats de New-York et du Vermont, pendant que ceux-ci se promèneraient en Virginie et ailleurs.

Enfin, dernier reproche, les citadins en villégiature qui aiment faire la grasse matinée trouvent qu'il commence à chanter bien tôt le matin. Ils préféreraient un réveil qui soit réglé pour une heure plus urbaine que celle qui marque les premières lueurs de l'aube. Ils oublient que le Merle erratique applique à la lettre le proverbe anglais : *the early bird catches the worms.*

Tout cela en somme n'est pas bien grave : on peut toujours qualifier d'étourderie ce que des revêches baptisent de noms plus sévères. La sottise du Merle elle-même a ses bons côtés. En s'exposant aux rapines de ses ennemis il s'oblige à pondre et à couver deux ou trois fois, nous offrant ainsi le spectacle répété de son industrie et de son dévouement envers les siens. Elle prolonge le plaisir de l'avoir pour voisin, d'entendre les rapides : *huit ! huit ! huit !* qui constituent son cri d'appel, la mélodie amoureuse qu'il siffle à sa compagne, le chant très spécial et un peu triste par lequel il annonce, le matin, la pluie prochaine. Heureux travers qui nous garde jusqu'à l'automne cet alerte compagnon qui promène un coucher de soleil sur la poitrine.

Aurait-il des défauts plus sérieux que le Merle se ferait encore pardonner. C'est qu'il est beau avec son manteau gris-fer, son croupion blanc et cette poitrine qu'il aurait roussie, selon la légende indienne, en luttant contre l'Oiseau-Tonnerre. Beau, et bon chanteur, possédant un répertoire varié. Mais il est davantage encore : il est l'oiseau dont nous avons accepté la foi. Chaque année il vient quêter protection à notre porte. Cela est flatteur. Son geste proclame que nous avons bon cœur et sommes sensibles à la grâce. Son chant endort notre conscience. En l'écoutant nous nous pardonnons tendrement notre dureté et notre injustice habituelles envers les bêtes. Il est une preuve qui sautille sous nos yeux que nous pouvons nous élever jusqu'à la contemplation de la beauté pure.

Peut-être serions-nous moins poétiquement disposés à son égard si nous connaissions tous la saveur délicate de sa chair. Mais grâce aux Sociétés Audubon, providences locales des oiseaux, la tentation elle-même est écartée. Les lois sévères qu'elles ont fait adopter protègent le Merle. Le temps n'est plus où les braconniers américains, armés de bâtons et de torches, pouvaient le massacrer sur ses juchoirs favoris et le vendre quelques sous au marché. Tout au plus nous permettons-nous de recueillir ses orphelins, de les apprivoiser, puis de les relâcher, car personne ne voudrait garder en cage ces fils du soleil.

Avis à nos lecteurs et, tout particulièrement, aux membres des " Cercles des Jeunes Naturalistes " de la province de Québec dont le siège est au No 1265 de la rue Saint-Denis, à Montréal.

Les prochaines monographies d'oiseaux québecois, établies par M. Claude Mélançon, qui passeront en primeur dans LA REVUE POPULAIRE, sont les suivantes :

Le GOGLU, la BUSE, l'AUTOUR et le TROGLODYTE

VOTRE JARDIN

(Suite de la page 6)

les effluves parfumées qui monteront du petit jardin qui s'épanouira au soleil, là où naguère, poussaient en liberté les bardanes, les plantains et les orties. Et vos yeux émerveillés ne sauront pas s'ils doivent admirer davantage la rose blanche qui vient d'éclore, les pétales de velours des grandes pensées qui bordent l'une des plates-bandes, les myosotis humides de rosée qui encerclent le petit bassin où s'ébrouent des hirondelles, ou les grands lis blancs que la brise balance doucement comme des encensoirs.

Mamans dévouées, vos petits enfants battront des mains devant tant de beautés amassées pour eux, des larmes de joie mouilleront vos paupières quand ils s'écriront, leur petit cœur débordant d'allégresse : Maman, comme c'est beau !

S'il est « des lieux que l'on admire, il en est d'autres qui touchent et où l'on aimerait vivre. »

Que votre foyer, que votre petit jardin qui en est le complément soit un lieu qui touche et où les vôtres aiment vivre !

$1.00 livrera 300 Sweet Caps ou 1 livre de tabac à pipe Old Virginia aux Canadiens en service dans le Royaume-Uni et en France seulement. Adresse—"Sweet Caps" B.P. 6000, Montréal, P.Q.

rafraîchissant



comme une
sweet caporal

• Le monde entier aime les amoureux — et le Canada entier aime les Sweet Caps. Car elles sont pures et douces. Et, comme la jeunesse, elles sont toujours rafraîchissantes. En fait, les Sweet Caps sont les cigarettes les plus populaires au Canada.



"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé".

5
BONNES RAISONS
de la popularité
croissante de TINTEX



Les femmes, de plus en plus, adoptent Tintex pour toutes les teintures faites à la maison car l'emploi de Tintex est—

PLUS FACILE—Ne requiert aucune préparation spéciale—les commençantes même peuvent obtenir d'excellents résultats.

PLUS RAPIDE—Se dissout sans ébullition dans le cas de plusieurs teintes—ne tache ni les mains ni les ustensiles.

PLUS SÛR—Teint tous les tissus lavables sans les endommager.

ÉCONOMIQUE—Quelques sous de Tintex pour teindre la plupart des articles.

COULEURS PLUS NOMBREUSES, PLUS ATTRAYANTES — 50 nuances différentes. *Choisissez vos couleurs préférées sur la carte de couleurs Tintex, dans toutes les pharmacies ou magasins à rayons.*

* * *

Essayez WHITEX—le bleu magique qui s'applique aux lainages et aux soieries comme aux autres tissus.

TEINTURES Tintex



Coupon d'abonnement " LE SAMEDI "

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

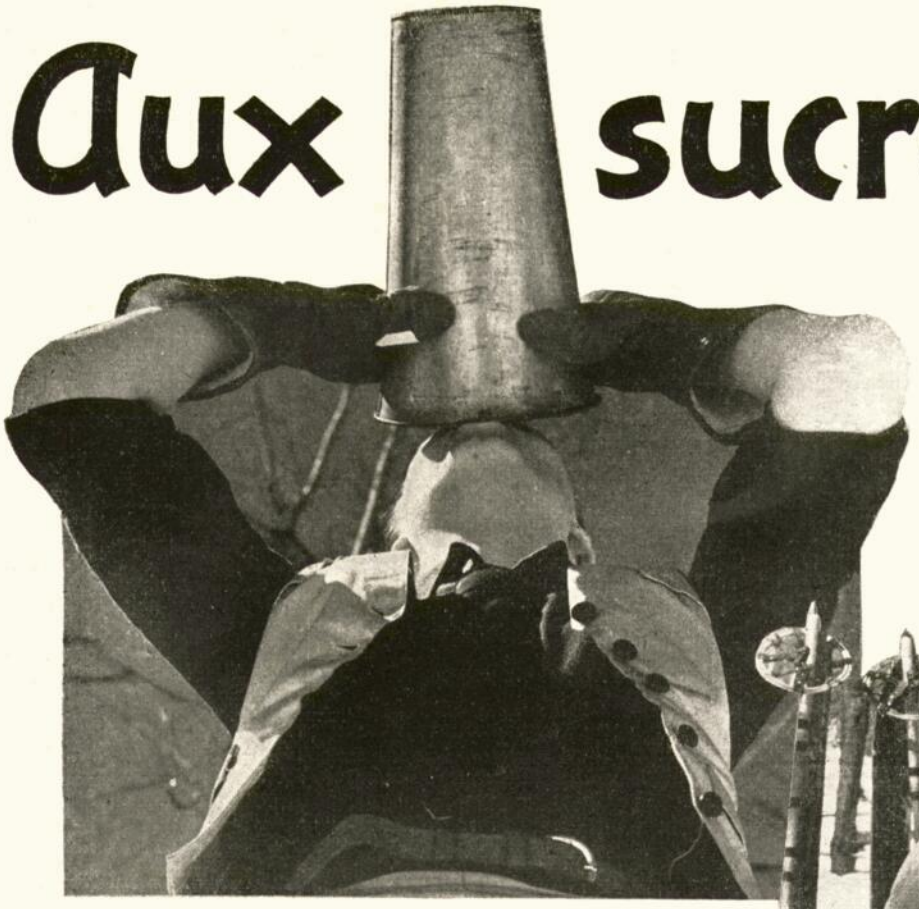
Adresse _____

Ville _____ *Province ou Etat* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada

Aux sucres en skis

« Aller aux sucres » est une formule bien québecoise. C'est dans les joyeuses farandoles autour de la cabane enfumée et des érables pleins de sève que l'on dit adieu à l'hiver et que l'on acclame le printemps ! On va aux sucres à pied, en auto, en carriole, en raquettes, et même en ski. Ces photos du Pacifique Canadien racontent les principaux épisodes d'une excursion en ski dans une érablière des Laurentides. Ce groupe était dirigé par M. Emile Maupas, le culturiste bien connu ; depuis plus de trente ans qu'il pratique ce sport dans les Laurentides, c'était la première fois, cette année, que M. Maupas se rendait en ski à la cabane à sucre. Ainsi se conjuguent tradition et modernisme.











CHEZ NOS CARABINS

(Suite de la page 13)

de différentes facultés. Car ces distinctions résident bien plus dans leurs occupations que dans leur mentalité. Les étudiants en droit, parce qu'ils ont plus de loisirs, sont plus mêlés que les autres à toutes les organisations universitaires. On les accuse parfois de vouloir monopoliser. Mais les disciples d'Esculape ne sont pas moins actifs. Et la lutte se fait surtout entre le Droit, la Médecine et Polytechnique, qui sont les facultés maîtresses.

Entre eux, les étudiants sont de bons copains. De solides amitiés se nouent à l'Université. Ils collaborent volontiers lorsqu'il s'agit de faire un succès de leurs organisations. Leur Revue toujours si courue, le journal « Le Quartier Latin » à la fois sérieux et amusant, les Débats qui font salle comble, autant de preuves de leur activité, de leur coopération et de leur esprit français.

Comme leurs confrères de toutes les universités du monde, les étudiants de Montréal ne sont pas indifférents à la politique. Sous le manteau, on leur a parfois fait reproche d'être devenus conservateurs, traditionalistes, bourgeois. L'étudiant en effet a toujours eu la réputation de donner dans les idées révolutionnaires. Les «ismes» néanmoins n'ont pas tenté les nôtres . . . ou si peu ! On pourrait épiloguer longuement sur la mentalité actuelle. Laissons la question aux spécialistes. L'attitude des étudiants est parfaitement défendable ; peut-être en ont-ils moins d'originalité ? Il faut tenir compte que nous ne sommes pas en Europe ni à l'époque des « nihilistes ».

Paul Hazard a mené dans son pays une enquête qu'il a intitulée « Au pas de la jeunesse » et que la *Revue des Deux Mondes* a publiée en octobre 1939. A lire ce reportage, il semble que la jeunesse étudiante, sous bien des rapports, d'où qu'elle soit, habite le même pays. Ne pourrait-on pas appliquer fort à propos aux étudiants de chez nous cette observation ? « . . . un fait qui semble paradoxal : cette génération est à la fois plus pratique et plus idéaliste que ses aînés. Ceux qui la composent pensent beaucoup plus qu'on ne faisait autrefois, à l'argent qu'ils gagneront, à leur future carrière, à leur avancement futur. »

Faut-il se demander quelle est leur attitude en face de la religion ? En principe, et dans leur vie, ils sont catholiques, ils l'affirment volontiers. Ils sont prêts à de nobles actions pour la cause du catholicisme. Malheureusement eux aussi ils ont à faire face aux forces d'inertie.

Ils ont le respect de la femme Ceux qui les jugent superficiellement sur la foi de quelques aventures seraient étonnés des conversations sérieuses que leur inspire la femme. Ils aiment à blaguer, c'est de leur âge, mais que de fois ne voit-on pas, à la Maison des Etudiants, après dîner, un groupe attablé devant des plats depuis longtemps vides, ou encore des amis réunis chez un copain, discutant l'éternel débat : l'amour ! Ils ne refusent pas les bonnes fortunes qui leur sont offertes, ils aiment un peu s'en vanter. Mais quel mépris ne devine-t-on pas sous leurs propos ! Car ils ont au fond d'eux-mêmes un idéal et c'est pour la femme qu'ils aimeront, dont ils rêvent, qu'ils réservent le meilleur de leurs sentiments. Ils n'envisagent pas le mariage comme un mal nécessaire. Paul Hazard a encore raison :

Partisans de la culture française, ils sont le plus solide rempart contre l'envahissement anglais et américain. Leur mentalité, leur formation, leurs idées sont françaises. Ils lisent les auteurs français, les contemporains surtout ; ils fréquentent les cinémas français. Une jeune fille disait à l'un d'eux : « Vous autres, les étudiants, vous nous amenez toujours voir des films français. »

Ils n'échappent pas totalement, cela va de soi, à l'influence anglo-saxonne. Ils essaient même d'en tirer le meilleur parti : ainsi l'importance et la nécessité du sport, qu'ils pratiquent cependant en dilettantes. Car ils continuent à mettre au premier rang les spéculations intellectuelles et les valeurs spirituelles. Voilà qui explique leurs contacts avec les autres Universités, leur « Bloc universitaire », leur présence à des congrès comme celui de « Pax Romana ».

En conclusion, nos étudiants paraissent plus sérieux, plus soucieux de l'avenir que ne le furent leurs aînés . . . si l'on en croit la tradition ou la légende Ils n'ont pourtant pas perdu les charmes de la jeunesse : ce ne sont pas des adolescents séniles. Ils apprécient leur bonheur. L'un d'eux, par allusion à la vie qu'ils mènent, disait: « S'il n'y avait pas les examens, ce serait magnifique ! » A quoi répondraient ceux pour qui cette époque heureuse est chose du passé: « Même avec les examens, *c'était* merveilleux. »



Pour tout campus, l'Université de Montréal n'a présentement que la ruelle qui va de la rue Saint-Denis à la rue Notre-Dame-de-Lourdes et, sur cette dernière, un petit espace qui sert de parc de stationnement.

Photo *La Revue Populaire*





coupon d'abonnement

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.



● Soulage vite. La Gelée de Pétrole "Vaseline", appliquée sur les petites blessures, coupures, égratignures, plaies, aide à prévenir l'infection, active la cicatrisation. La "Vaseline" a des centaines d'usages domestiques. Ayez-en sous la main en cas d'urgence.

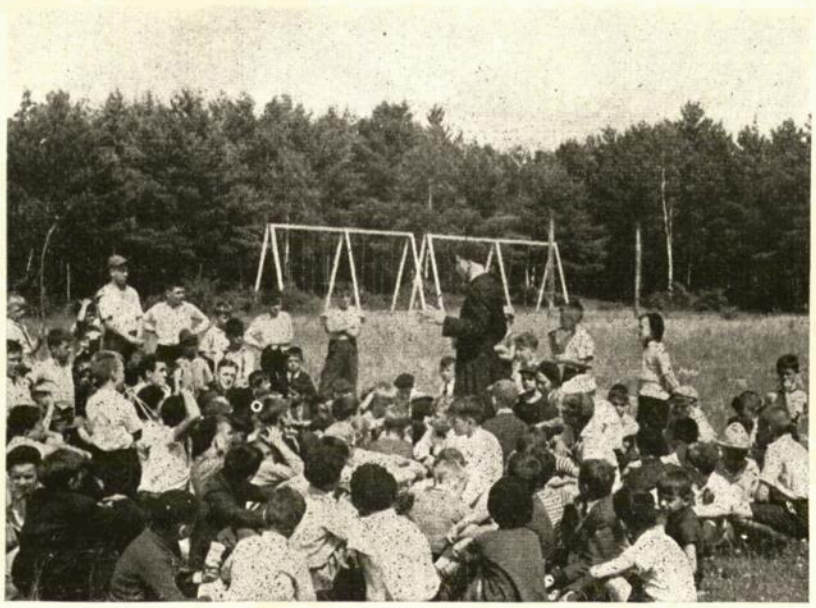
Pots, 10c, 15c, 25c.
En tubes, 25c.



Vaseline
MARQUE DÉPOSÉE
GELÉE DE PÉTROLE

VÉRITABLE
BOVRIL
40/6F LA BONTÉ DU BOEUF
EST DÉLICIEUX

FAITES VOTRE PROPRE
Viyella
REGD.
JUPE
BRITANNIQUE — IRRÉTRÉCISSABLE — INDÉLÉBILE
36 ou 54 pouces de large. Dans tous les magasins ou chez Geo. L. Holland, 1011, édifice New-Birks, Montréal



Cette scène illustre un des moments heureux de la vie des petits colons des Grèves, œuvre affiliée à la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises.

LA CAMPAGNE 1940

de la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises de Montréal

●

QUAND MÊME ! Telle est la devise de la campagne de cette année (Appel du 8 au 17 avril). C'est-à-dire que, malgré la guerre, il faudra s'occuper de nos pauvres ; il faudra maintenir les seize œuvres importantes de la Fédération montréalaise. Nos lecteurs et lectrices de Montréal, conscients de leurs devoirs, sauront, comme dans le passé, répondre à l'appel de la Fédération.

QUAND MÊME !

Le monde est dans la guerre, le déséquilibre et le désordre,
Mais les enseignements de l'Evangile subsistent QUAND MÊME !
Malgré le scandale d'une chrétienté divisée,
« Aimez-vous les uns les autres » reste la loi QUAND MÊME !
On a besoin d'argent pour cent initiatives profanes,
Mais le devoir de la charité s'impose QUAND MÊME !
« Il y aura toujours des pauvres parmi vous » ;
Quoi qu'il advienne, il faut les secourir QUAND MÊME !
Votre budget, dites-vous, est obéré ?
Les pauvres doivent passer les premiers QUAND MÊME !
L'or se dépense par cent millions ;
L'indigent a faim et froid QUAND MÊME !
L'Etat fait son possible pour parer au malaise social ;
Mais la misère individuelle continue de sévir QUAND MÊME !
L'infortune vous demande une part de votre superflu ;
Faites la part ample et joyeuse QUAND MÊME !
Cette année, l'on vous sollicitera presque sans répit ;
Les pauvres seront moins exigeants QUAND MÊME !
Car la Fédération demande une fois pour toutes votre aumône globale.
Les besoins sont plus grands ; donnez davantage QUAND MÊME !



Les mamans soucieuses de la santé de bébé se sont rendues à la clinique de la Fédération d'Hygiène Infantile pour connaître l'avis du médecin sur le régime qui convient à l'enfant. Cette clinique est l'une des œuvres de la Fédération des Oeuvres de Charité.



Le Film

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM. $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

LITTÉRATURE CANADIENNE

SILHOUETTES DU MONDE POLITIQUE

par Léopold Richer

Les Editions du Zodiaque, de Montréal, publient un volume de vive actualité, dû à la plume du collaborateur politique du *Devoir*, M. Léopold Richer. En pleine campagne électorale, ce volume vint à point. Il fit mieux connaître les hommes qui aspirent à diriger les affaires nationales.

Que faut-il penser de nos ministres et de nos députés à Ottawa ? S'il n'est pas très important de savoir s'ils sont grands ou trapus, maigres ou gras, jeunes ou âgés, têtus ou faibles, aimables ou terribles, le portrait physique aide cependant à mieux comprendre l'homme dont le métier est de se faire élire, comme le disait un jour Lucien Romier.

M. Léopold Richer, qui a été à même d'observer de près les hommes de la politique fédérale, ne se contente pas de crayonner le profil des ministres actuels, des anciens ministres et des futurs ministres. Il porte un jugement sur leur influence. De telle sorte que c'est l'homme tout entier qu'il nous présente. l'homme politique avec ses qualités, ses défauts, ses dons oratoires, ses faiblesses de caractère, les lacunes de sa formation, etc., etc.

L'auteur écrit avec la franchise et l'indépendance qu'on lui reconnaît d'emblée. Il cherche à saisir l'essentiel d'une doctrine, les traits principaux d'un esprit, les caractéristiques d'un tempérament. Il étudie tour à tour : MM. Maxime Raymond, Ernest Lapointe, Arthur Meighen, George Drew, Georges Bouchard, C.-G. Power, Gustave Lacasse, Charles Dunning, E.-R.-E. Chevrier, W.-D. Euler, Oscar Boulanger, J.-G. Gardiner, E.-C. St-Père, J.-L. Isley, C.-D. Howe, N.-McL. Rogers, J.-A. Bradette, W.-H. Moore, Paul Martin, Earl Lawson, Thomas Vien, Denton Massey, P.-J.-A. Cardin, W.-D. Herridge, Sarto Fournier, R.-J. Deachman, Thibaudeau Rinfret, R.B. Bennett, Raoul Dandurand, Pierre Casgrain, Wilfrid Gariépy, J.-T. Thorson, Alphida Crète, T.-L. Church, Lucien Dubois, W.-A. Tucker, Wilfrid Lacroix, C.R. Mc Intosh, Léonard Tremblay, A.-J. Lapointe, Georges-H. Héon.

Dans la période tourmentée que nous traversons, ce volume, écrit d'une plume alerte, servira de guide aux électeurs, puisqu'il est vrai que la politique vaut ce que valent les hommes qui la font.

M. Léopold Richer a publié une première galerie de portraits politiques en 1935, intitulé : *Nos Chefs à Ottawa*, qui a remporté un grand succès de librairie.

Le nouveau volume de l'auteur, *Silhouettes du monde politique* se vend dans toutes les librairies bien assorties, aux mêmes conditions que les autres titres de la collection du Zodiaque : édition de luxe numérotée $1.00 et édition populaire 75¢.

Le Coin des Curieux

Q. — Un de mes amis, prétend que les villes ne sont pas plus bruyantes aujourd'hui qu'autrefois et j'ai soutenu le contraire ; qui a raison ?

R. — Ni l'un ni l'autre ; les villes sont moins bruyantes qu'autrefois bien que cela paraisse paradoxal. Il y avait jadis un pavage plus ou moins régulier sur lequel les roues cerclés de fer des voitures faisaient un tapage infernal ; ajoutez à cela les forges de maréchaux-ferrants, les cris des marchands ambulants et mille autres choses aujourd'hui disparues et vous estimerez que les villes sont devenues moins bruyantes. Par contre, les campagnes le sont sans doute devenues davantage.

•

Q. — D'où vient le nom de « Jumbo » ?

R. — C'était celui d'un gros éléphant d'Afrique dont le « zoo » de Londres avait fait acquisition en 1805. Il fut très populaire parmi les enfants qui faisaient des promenades sur son dos mais, au bout de seize ans il devint dangereux, il fut vendu au cirque Barnum pour la somme de 10.000 dollars et expédié aux Etats-Unis. Quelques temps plus tard il fut tué par un train alors qu'il traversait un passage à niveau.

•

Q. — A quelle époque remonte l'existence des pièces de monnaie ?

R. — On a toutes raisons de croire qu'elles ne sont pas antérieures au septième siècle avant notre ère ; auparavant les achats se faisaient par échanges. Dans l'Egypte des pharaons la monnaie n'était pas connue et les échanges se faisaient au moyen de parcelles de divers métaux, or, argent, cuivre, plomb ou fer. On pesait ces fragments sans trop s'inquiéter de leur degré de pureté puis on en vint à fabriquer, avec ces métaux, des lingots de différents poids ayant une valeur bien définie ; telle fut sans doute l'origine des pièces de monnaie que l'on connut plus tard.

•

Q. — Est-ce parce que leur forme rappelle celle d'un réservoir que les chars d'assaut sont appelés « tanks »?

R. — Les premiers chars d'assaut employés au cours de la précédente guerre furent fabriqués en Angleterre et envoyés en France dans de grandes caisses portant l'inscription « Tanks » afin de cacher aux curieux la nature de leur contenu. Ce nom leur est resté depuis. Ajoutons que quarante-neuf de ces chars d'assaut furent employés, pour la première fois, le 15 septembre 1916 contre les lignes allemandes qui furent désorganisées par l'effet de cette surprise.

•

Q. — Est-ce bien Louis Blériot qui, le premier, a traversé de France en Angleterre par la voie des airs ?

R. — Cette première traversée a été faite le 7 janvier 1785 par le Français Jean-Pierre Blanchard et le Dr américain Jeffries qui l'accomplirent en ballon. Louis Blériot refit cette traversée en aéroplane le 25 juillet 1909, soit il y a plus de trente ans. Il montait un monoplan fait en grande partie de bois et actionné par un moteur à trois cylindres de 23 chevaux ; ce voyage lui prit quarante minutes. Cette prouesse lui valut un prix de mille livres, environ cinq mille dollars, offert par l'Angleterre à qui réussirait cet exploit.

•

Q. — Quel est l'instrument de musique le plus ancien ?

R. — C'est très probablement le tambour, si toutefois on peut le considérer comme un instrument de musique. Il a été connu de toute antiquité et aujourd'hui encore, dans certaines tribus africaines où les instruments de musique sont complètement inconnus on fait usage de tambours.

•

Q. — Existe-t-il une machine à peler les pommes de terre ?

R. — Non, si l'on entend par la une mécanique accomplissant ce travail mais il est un procédé très ingénieux qui en vient à bout mais il n'est pas à la portée de tout le monde. Les patates sont passées rapidement à la flamme de brûleurs à une température de 1750 degrés qui réduit immédiatement en vapeur l'humidité se trouvant sous la pelure ; celle-ci éclate et se détache facilement sous l'action de jets d'eau froide ; les patates sont ensuite séchées par des courants d'air chaud. Une maison de Seattle qui a le monopole de ce procédé prépare ainsi de très grandes quantités de patates pour des restaurants et autres maisons qui en font une grande consommation.

•

Q. — Est-ce que la distribution des prospectus est libre dans tous les pays ?

R. — Pobablement, mais elle ne l'est pas dans toutes les villes de divers pays ; ainsi à Bartow, dans la Floride, celui qui distribue des prospectus peut se voir puni de cent dollars d'amende et de quarante jours de prison.

•

Q. — Quelle est l'origine des corsets ?

R. — Voilà une question vraiment spéciale et à laquelle il ne semble pas facile de donner une réponse exacte. On sait toutefois que des corsets ou du moins quelque chose de ce genre était employé par les anciennes Romaines ; elles s'entouraient le corps de larges bandelettes de toiles, mais surtout celles qui étaient trop grasses et dans le but de dissimuler leur obésité.

•

Q. — J'ai entendu déjà parler de l'agar-agar, mais on n'a pu me dire ce que c'est ; quelle est cette substance et à quoi sert-elle ?

R. — C'est une sorte de gelée dont le nom est Malais. On l'obtient de diverses algues trouvées sur les rivages des Indes et que l'on fait bouillir après quoi on fait évaporer l'eau de cuisson. Il reste alors cette gelée qui est très employée en Chine et au Japon comme nourriture sous forme de soupes. On en importe d'assez grandes quantités en Europe pour des fins culinaires également ; les fabricants de confitures en font un assez large emploi mais on s'en sert aussi dans la préparation de certaines étoffes et de quelques sortes de papiers.



POUR votre sûreté et celle de votre famille, renseignez-vous sur ce nouveau Dominion Royal De Luxe—le seul pneu avec semelle à "effet de frein" pour arrêts rapides.

Passez la main sur les 2,500 griffes qui entrent en jeu dès que vous appliquez les freins. Apprenez comment ces arêtes vives mordent dans le film glissant de la route—saisissent et tiennent le pavé—arrêtent votre auto plus vite, plus sûrement et en ligne droite. La semelle à "effet de frein" vous donne une nouvelle sécurité sur la plus glissante des routes humides.

Le Dominion Royal De Luxe est d'équipement d'usine sur les principales autos 1940. Il est d'une construction robuste pour vous donner un millage économique—et son prix vous conviendra.

DOMINION
ROYAL DE LUXE

DOMINION RUBBER COMPANY, LIMITED



DOW — LA BIÈRE DE BON GOÛT